M. De Marsan,
à Valogne.

18420|8

E. XVIII
18/

240 e. 9106

MÉDECINE

MILITAIRE.

TOME PREMIER.

COLOMBIER, Jean.

MÉDECINE
MILITAIRE,
OU
TRAITÉ
DES MALADIES,
TANT INTERNES QU'EXTERNES,

Auxquelles les Militaires ſont expoſés dans leurs différentes poſitions de paix & de guerre.

PAR ORDRE DU GOUVERNEMENT.

TOME PREMIER.

A PARIS,
De l'Imprimerie de CAILLEAU, rue Saint-Severin, vis-à-vis de l'Egliſe.

M. DCC. LXXVIII.
Avec Approbations & Privilége du Roi.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

ÉPITRE
DÉDICATOIRE.

A Mgr LE PRINCE DE SAINT-MAURIS-MONTBAREY & du SAINT-EMPIRE, Chevalier des Ordres du Roi, Maréchal de ſes Camps & Armées, Secrétaire d'Etat, ayant le Département de la Guerre.

MON PRINCE,

EN paroiſſant ſous vos auſpices, cet Ouvrage devient néceſſairement recommandable à ceux qui en ſont

l'objet : leur confiance & leur estime, qui vous sont justement acquises, tant par vos services & vos talens militaires, que par la manière distinguée avec laquelle vous remplissez les fonctions importantes de votre place, doivent fixer, en effet, leur jugement sur une production qui a mérité votre attention, & à laquelle vous vous intéressez. Heureux, si j'avois pu lui donner le degré de perfection qui répondit à cette présomption ; mais son plus grand prix est dans le zèle que vous m'avez inspiré, en daignant accueillir mes premiers essais.

Je leur dois, MON PRINCE, *l'honneur d'avoir été connu de vous, & en le publiant, je saisis avec empressement l'occasion de faire voir que,*

mon hommage & ma dédicace datant de plus loin que du tems où vous êtes parvenu au Miniſtère, ils s'adreſſent uniquement à votre Perſonne. Il n'eſt pas moins flatteur pour moi d'avoir auſſi à offrir un modèle à ceux qui aſpirent au Commandement, en leur retraçant des ſuccès mérités par vos occupations continuelles pour le bien du ſervice, & par l'encouragement que vous avez toujours donné aux gens à talens qui pouvoient être utiles. Auſſi digne des bienfaits du ROI, *qu'au-deſſus de mes éloges, vous ſouffririez impatiemment,* MON PRINCE, *que je rappellaſſe ici en détail les titres qui ont contribué à votre élévation, & les droits que vous avez au ſuffrage public ; qu'il me ſoit du moins permis d'y conſigner les*

ſentimens de reconnoiſſance dont je ſuis pénétré, & le témoignage de mon inviolable attachement pour vous.

Je ſuis avec un profond reſpect,

MON PRINCE,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,
COLOMBIER.

AVERTISSEMENT.

QUOIQUE cet Ouvrage ſoit principalement conſacré aux Militaires, ſon utilité peut s'étendre plus loin, & il y a une claſſe nombreuſe de Citoyens qui ſont dans le cas d'en profiter ; parce qu'à peu de choſe près, elle eſt ſujette aux mêmes maux que les gens de guerre, par des cauſes à-peu-près ſemblables. Cette claſſe eſt celle des gens de campagne, qui, moins heureux que les Militaires, par l'éloignement ou la privation des ſecours, le ſont encore ſouvent par le défaut d'expérience de ceux qui les conduiſent. Il ſeroit donc bien eſſentiel que les Seigneurs & les Curés des Campagnes fiſſent enſorte que les Chirurgiens de leurs Paroiſſes ſe muniſſent de ce Livre, qui eſt en quelque maniere une Bibliothèque univerſelle de Médecine & de Chirurgie pratiques ; &, comme on a eu ſoin de le rendre très-clair, & même intelligible pour

toutes les perſonnes qui ont quelques connoiſſances phyſiques, il pourra auſſi être utile à celles qui, étant iſolées dans les campagnes avec une nombreuſe famille & des domeſtiques, manqueront des autres ſecours ſuffiſans; elles auront du moins la facilité de juger s'ils ſont bien adminiſtrés.

On ne prétend point donner ici des leçons aux Médecins praticiens : s'il y a quelque choſe pour eux, ce ne peut être que dans les obſervations, dont la plûpart ſont dignes de leur attention, par le nouveau jour qu'elles peuvent jetter ſur quelques points de doctrine. On s'eſt propoſé uniquement d'inſtruire ceux qui n'ont pas encore aſſez d'expérience, & ceux qui manquent des lumieres néceſſaires pour conduire les maladies. C'eſt en un mot un Ouvrage didactique, dans lequel l'application eſt auprès du principe : outre cela, il renferme pluſieurs détails intéreſſans ſur la maniere de préſerver les troupes des dangers auxquels leur ſanté eſt expoſée; &, par ce côté, il devient recommandable aux Officiers

qui pourront conſerver beaucoup d'hommes en mettant en uſage les précautions qui y ſont indiquées.

On a refondu dans ce Traité les matieres contenues dans le Code de Médecine Militaire & dans l'Hygienne Militaire, qu'on a augmentées, & qui ſont ici liées entr'elles, d'une maniere d'autant plus avantageuſe, que le lecteur trouvera dans preſque tous les articles l'expoſition & la marche de la maladie, avec la maniere de la guérir & d'en préſerver ; le tout adapté aux ſituations des gens de guerre, à leur diſcipline, leur genre de vie, leurs vêtemens, & leurs travaux.

On y a ajoûté pluſieurs articles intéreſſans, tels, que, 1°. un Précis ſur les Eaux Minérales de France & des pays limitrophes, avec la maniere de les imiter, pour étendre l'utilité de ce genre de ſecours très-coûteux au Roi, par les tranſports des hommes qu'on envoye aux eaux, & ſouvent peu profitables, tant parce que la nature de ces eaux n'eſt pas aſſez généralement connue de ceux qui ſont dans

le cas de les conſeiller, que par le peu de tems que les malades y reſtent, & le nombre trop borné de celles qui leur ſont deſtinées; 2°. un article ſur les poiſons, tant végétaux, que minéraux & animaux, lequel eſt d'autant plus important, qu'il arrive dans les troupes beaucoup d'accidens par ces cauſes; & qu'on y remédie d'autant moins facilement, qu'on ignore ſouvent le principe du mal. Apprendre aux ſoldats la maniere de choiſir les légumes, & aux gens de l'art celle de diſtinguer l'eſpece de venin, par la nature des ſymptômes, c'eſt fournir aux uns & aux autres des moyens très-avantageux; 3°. un jugement ſur toutes les méthodes antivénériennes connues depuis l'origine de la vérole en Europe, l'analyſe de tous les remedes ſecrets propoſés depuis le même-tems, & l'examen des préſervatifs. On a traité tous ces objets avec la plus grande impartialité; ils ſont curieux en eux-mêmes, & il eſt bien important que les gens de l'art les connoiſſent, pour ne pas ſe laiſſer ſéduire par les promeſſes trompeuſes de leurs Auteurs, ou par l'autorité de

quelques-uns; 4°. un Précis sur la Chirurgie Militaire : nous avons plusieurs Traités sur cette matiere ; mais, à l'exception de deux ou trois principes généraux sur la maniere de panser & de traiter les plaies d'armes à feu, ils ne contiennent rien de ce qui concerne les maladies externes auxquelles les gens de guerre sont sujets : on a tâché d'y suppléer ici, en faisant usage des connoissances acquises sur ces maladies dans la derniere guerre ; & l'on y a joint plusieurs observations sur les moyens de diminuer les pertes des blessés, après les batailles. Il en périt en effet un très-grand nombre, tant par le défaut d'ensemble & de précautions, que par la maniere dont on les transporte ; 5°. une matiere médicale militaire : elle renferme principalement les formules des remedes conseillés dans le cours de l'ouvrage, la censure du nombre infini de Traités sur cette matiere, & la preuve de l'inutilité d'une grande quantité de remedes pour le traitement des gens de guerre : plus on simplifiera la méthode curative, plus on

aura de ſuccès, & moins on embarraſſera les gens de l'art qui manquent d'expérience.

Dans le cours de cet ouvrage, on parle ſouvent des hôpitaux militaires avec la modération qui convient. Le deſir de tirer un plus grand avantage de ces aſyles très-coûteux au Roi, a quelquefois porté l'Auteur à conſeiller des moyens différens de ceux qui ſont uſités, & à propoſer un plan plus ſimple. Il faut pourtant convenir que les réformes journalieres, qu'on y fait par des lettres miniſtérielles, les rend plus utiles que ci-devant. Avec les ſoins de M. Fabre de Charrin, qui eſt à la téte de cette Partie, & qui reçoit avec plaiſir tous les avis qui peuvent tendre à rendre l'adminiſtration & le ſervice de ſanté plus sûrs, on atteindra le point de perfection deſiré.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans ce Volume.

INTRODUCTION, pages 1
LIVRE I. *Des Fievres*, 117
CHAPITRE I. *Des Fievres ſynoques non putrides*, 122
ARTICLE I. *De l'Ephémère & de la ſynoque ſimple*, 124
ARTICLE II. *De la Fievre ſtercorale*, 165
CHAPITRE II. *Des Fievres intermittentes*, 186
ARTICLE I. *Diagnoſtic général des Fievres intermittentes*, 189
ARTICLE II. *Cauſes des Fievres intermittentes*, 194
ARTICLE III. *Du prognoſtic général des Fievres intermittentes*, 205
ARTICLE IV. *Des Principes généraux, relatifs à la cure des Fievres intermittentes*, 209
ARTICLE V. *De la Cure générale des Fievres intermittentes*, 226
ARTICLE VI. *Des différentes eſpèces de Fievres intermittentes, avec des Remarques ſur la cure de chacune*, 252
SECTION I. *De la Fievre quotidienne*, 253
SECTION II. *De la Fievre tierce*, 265
SECTION III. *De la Fievre quarte*, 275
ARTICLE VII. *Du Caractère particulier de quelques Fievres intermittentes eſſentielles*, 282

ARTICLE VIII. *Des Observations & Précautions relatives aux positions des gens de guerre, pour la cure des Fievres intermittentes dont ils sont attaqués*, 313
ARTICLE IX. *Des Fébrifuges*, 319
ARTICLE X. *Des affections morbifiques qui tirent leur source de l'abus des fébrifuges, & qui surviennent immédiatement après leur usage*, 360
ARTICLE XI. *De la maniere dont on peut préserver les troupes des Fievres intermittentes, & empêcher les récidives*, 390
SECTION I. *De la disposition aux Fievres intermittentes, & de la nature des causes extérieures qui rendent ces maladies épidémiques dans les troupes*, 394
SECTION II. *De la méthode la plus propre à affoiblir, corriger ou détruire la disposition des troupes aux Fievres intermittentes, & les causes extérieures qui les rendent épidémiques*, 401
SECTION III. *De la maniere la plus convenable pour empêcher la récidive des Fievres interm.* 418
ARTICLE XII. *Récapitulation sommaire des matières essentielles traitées dans ce Chapitre, suivie de quelques Observations sur la nature des maladies congénères, ou qui ont quelque rapport avec les Fievres intermittentes*, 429
SECTION I. *Des Maladies qui ont de l'affinité avec les Fievres intermittentes*, 431
SECTION II. *Extrait d'une Thèse de Médecine sur les maladies périodiques, dans laquelle on examine si le quinquina est aussi utile contre celles-ci, que contre les Fievres interm.* 459

Fin de la Table du premier Volume.

MÉDECINE

MÉDECINE
MILITAIRE,
OU
TRAITÉ
DES MALADIES
LES PLUS FAMILIERES
AUX GENS DE GUERRE.

INTRODUCTION.

QUOIQUE l'Art Militaire ait fait ſucceſſivement des progrès depuis les ſiècles les plus reculés juſqu'à préſent, nous n'avons pas la conſolation de voir qu'on ait cherché, avec la même aſſiduité, toutes les reſſources ſalutaires que la Médecine

peut offrir pour la conſervation de la ſanté, & pour la guériſon des maladies de ceux qui s'expoſent généreuſement aux dangers de la profeſſion des armes.

Quelque triſte que ſoit cette obſervation, elle me paroît d'autant plus importante, que nous ſommes enfin arrivés au moment où les hommes ſont aſſez éclairés pour profiter des vérités utiles, & aſſez bienfaiſans, pour ſe porter à réparer les malheurs que l'ignorance & les préjugés avoient multipliées.

Les gens de guerre ont toujours été plus expoſés aux maladies, que la plûpart des autres hommes, parce que leur genre de vie, leurs poſitions & leurs travaux, les ſoumettent à l'action d'un plus grand nombre de cauſes meurtrieres. Auſſi eſt-il conſtant que jamais les armées n'ont été autant dévaſtées par le ſort des armes, que par les maladies.

Ce genre de déſaſtres, dont tous les anciens Peuples belliqueux auroient dû

être également frappés, ne fit cependant qu'une légère impreſſion ſur quelques-uns; & il eſt conſtant que les autres n'eurent aucune notion des précautions néceſſaires pour entretenir la ſanté dans les troupes, ou qu'ils ne s'en occupèrent point, & qu'ils porterent encore moins leur attention du côté de la médecine curative.

On voit par quelques paſſages de l'Hiſtoire des Juifs, des Perſes & des Grecs, que ces Nations avoient en effet des pratiques Religieuſes, qui, étant obſervées dans les armées, pouvoient en écarter juſqu'à un certain point la maladie, & que le haſard mit quelquefois à leur tête des grands Capitaines, qui ſurent mettre ces pratiques à profit. Mais on ne trouve que chez les Romains une obſervation ſage & conſtante des maximes établies pour la conſervation de la ſanté des gens de guerre. Eux ſeuls en recueillirent un fruit conſtant; & l'on eſt toujours étonné, en li-

ſant dans leurs faſtes, que des légions parties de Rome, pour aller en Aſie, furent à la fin de la campagne preſqu'auſſi complettes qu'à leur départ.

Quelle différence entre le mouvement de ces armées & ce qui ſe paſſe dans les nôtres! (je parle de toutes les troupes de l'Europe indiſtinctement). Si elles avoient une campagne de cette nature à entreprendre, il n'eſt pas douteux qu'elles ne fuſſent affoiblies par la perte d'un bon tiers de ſoldats, tout au moins, avant leur arrivée ſur le théâtre de la guerre.

Mais les moyens pratiqués par les Romains, ne le ſont point parmi nous : un choix ſcrupuleux des gens robuſtes & ſains, une diſcipline & un genre d'exercice convenables pour former des guerriers, voilà les ſecrets particuliers qu'ils mirent en uſage contre les maladies. S'ils ſubjuguerent tant de Nations, ce fut autant par la force & la vigueur de leurs ſoldats, que par leur ſupériorité dans la ſcience militaire.

Il ne faut cependant pas croire qu'il n'y eût jamais de maladies dans les armées Romaines : nous ſavons au contraire qu'il y régna quelquefois des épidémies ; on voit même dans les Auteurs qu'il y avoit des Médecins pour les traiter. Il eſt en effet plus que probable que ces troupes ne pouvoient pas êtte abſolument à l'abri des maux que produiſent néceſſairement & ſi ſouvent les variétés & l'impureté de l'air & des ſaiſons, la diſette & quelques autres cauſes déſaſtreuſes inévitables à la guerre ; mais elles avoient cet avantage ſur les nôtres, que leurs ſoldats étant plus ſains & plus endurcis aux travaux, ils réſiſtoient plus facilement aux différens agens nuiſibles auxquels ils étoient expoſés, & qu'ils ſuccomboient moins ſouvent aux maux dont ils étoient attaqués.

Il ſeroit donc bien eſſentiel que l'on prît les Romains pour modèles, ſur ce qui concerne la maniere de conſerver la ſanté des gens de guerre. Malgré le changement

qui s'eſt opéré depuis eux dans celle de faire la guerre, il eſt conſtant que le principe, ſur lequel ils étoient fondés, eſt toujours le même. *La force principale des armées conſiſte* dans *la bonne conſtitution* & dans *le bon état de la ſanté des ſoldats.*

Mais s'il eſt vrai que le ſoin que prirent les Romains à cet égard mérite les plus grands éloges, il n'en eſt pas de même pour ce qui concerne la Médecine curative. On ne voit pas en effet qu'il ayent mis autant d'exactitude dans la recherche des moyens de guérir, que dans celle des préſervatifs; & l'on eſt juſtement ſurpris qu'il ne nous reſte rien d'eux ſur les maladies des troupes. Il eſt cependant facile de concevoir l'utilité que des travaux en ce genre auroient ajoutée à leur Médecine prophylactique ou préſervative; car, il eſt certain que, pour prévenir les pertes que les troupes ſont dans le cas d'eſſuyer, il ne ſuffit pas de combattre des cauſes nuiſibles, contre leſquelles les plus grands efforts

échouent le plus ſouvent, ni d'avoir des hommes moins diſpoſés à leur impreſſion; mais qu'il eſt encore néceſſaire de pourvoir à la guériſon de ceux qui n'ont pas le bonheur d'y réſiſter.

Cependant, loin de taxer un Peuple ſi ſage de n'avoir pas prévu cette utilité, on pourroit peut-être trouver des raiſons qui l'excuſeroient, en prouvant que la maniere de camper des troupes, leurs longs ſéjours dans leurs camps, & leur maniere d'y vivre, ayant moins éloigné de la vie ordinaire, & moins expoſé leurs ſoldats aux dangers des maladies, que ne le ſont les nôtres, dailleurs moins ſains & moins endurcis, on n'a pas dû obſerver auſſi ſouvent dans les armées Romaines, toujours mieux prémunies, des maux différens de ceux qu'on obſervoit ailleurs.

Au reſte, il eſt plus que vraiſemblable que, dans le grand nombre des Médecins attachés aux troupes, comme on le voit par ce que dit *Végece*, il y en a eu pluſieurs qui ont fait des obſervations ſur les épidé-

mies qui ont régné parmi elles; &, ſi nous n'en retrouvons aucunes traces, il y a tout lieu de croire que leurs Ecrits ont été enſevelis, comme beaucoup d'autres, ſous les ruines des Cités, ou que les Arabes, qui recueillirent le reſte des lettres échappées à la Barbarie, n'ont pas ſçu mettre à profit ceux qui concernoient la Médecine militaire.

Quoiqu'il en ſoit, nous ne ſavons que par les Hiſtoriens ce qu'il eût été avantageux que nous appriſſions des Médecins; & la nature des maladies qui affligerent les armées Romaines, & celles des autres anciens Peuples policés, nous eſt auſſi inconnue, que leur traitement.

Pour peu qu'on faſſe attention à la maniere dont on a fait la guerre depuis la décadence de l'Empire Romain, juſqu'au dernier ſiècle, on jugera aiſément qu'il ne faut pas compter ſur beaucoup de progrès en ce genre pendant tout ce tems: des Peuples entiers ſe portant dans des contrées

éloignées, ſans meſures, ni précautions, détruits & deſtructeurs tour-à-tour, & toujours indiſciplinés; des diſſentions inteſtines qui armoient la moitié d'un état contre l'autre; des conquérans qui portoient rapidement la flamme & la déſolation d'un bout de l'univers à l'autre; l'ignorance & la barbarie des tems, furent autant d'obſtacles qui retarderent ou empêcherent les travaux des Médecins ſur cette partie intéreſſante. Les lambeaux qui nous reſtent le prouvent aſſez : on voit quelques Ecrits après coup compoſés par des gens qui même n'avoient pas ſuivi les troupes; quelques Traités informes ſur les plaies d'arquebuſades, qui ſe reſſentent des troubles, des préjugés, & du peu de lumieres qu'on avoit alors.

Il réſulte de-là que nous ne devons pas être fort avancés dans cette carrière : l'Hiſtorique ſuivant en fera foi, & montrera la néceſſité d'un Ouvrage qui puiſſe ſervir de modèle à ceux qui ont acquis des connoiſſances particulieres ſur ce ſujet, & qui enſeigne à ceux qui ſont chargés du trai-

tement des maladies des gens de guerre, la méthode la plus sûre pour les guérir. Cet Ouvrage que j'ai osé entreprendre, & auquel je travaille assidument depuis près de vingt ans, étant corrigé & augmenté avec le temps & de nouvelles lumieres, il pourra devenir un jour la bibliothèque des Médecins & des Chirurgiens militaires.

La premiere maladie des armées, dont les Auteurs ayent fait mention, est une fièvre maligne, connue généralement sous le nom de maladie ou fièvre d'Hongrie, *Morbus ungaricus*, *febris ungarica*; parce que, selon la tradition commune, elle prit naissance en Hongrie l'an 1566, dans les camps de l'Empereur *Maximilien II.* Mais il est facile de se convaincre par les Ecrits de *Langius* (*a*), qui sont antérieurs à cette époque de plus de trente ans, que cette maladie n'étoit pas nouvelle au tems marqué ci-dessus; &, en examinant sa

(*a*) Medicinalium epistolarum miscellanea, 4°. Basle 1533, l. 1, epist. 4.

nature & ſes cauſes, on reconnoît également qu'elle a dû régner conſtamment dans les armées, & qu'elle y regne encore ſouvent, ſous des noms différens.

Quoiqu'il en ſoit, il eſt certain qu'avant l'an 1533 on n'avoit pas encore publié d'Ouvrages ſur les maladies des armées, & que *Langius*, Médecin des troupes Impériales, commandées par *Frédéric II*, Comte Palatin, eſt le premier qui en ait décrit une ſous le nom de *Cauſus* (*), qu'il dit avoir été fatale à l'armée, & qui paroît ſe rapporter entiérement à la fièvre d'Hongrie.

La contagion de celle-ci fut ſi conſidérable, & elle eut dans toute l'Europe des ſuites ſi funeſtes, qu'elle fixa enfin l'attention des Médecins (**). Peu de tems après

(*) Fièvre ardente.

(**) Toute l'Europe reſſentit les effets de cette maladie, après l'expédition de *Maximilien II*, qui avoit ſoutenu la guerre contre les Turcs en Hongrie. On attribua, avec raiſon, cette contagion au retour des gens de guerre dans leur Patrie.

ſon invaſion, on vit paroître pluſieurs Traités ſur ſa nature, ſes cauſes & ſa curation; mais ce qu'on trouvera ſans doute étonnant, c'eſt que, pendant près d'un ſiècle, les gens de l'art qui ſuivirent les armées, ſe bornerent à parler de cette maladie, quoiqu'ils ayent certainement eu pluſieurs occaſions d'en obſerver d'autres très-graves & épidémiques.

Les plus anciens Ouvrages publiés ſur cette matiere, ſont ceux de Thom. *Jordan* (*b*), *Codronchi* (*c*), Tobias *Cober*, (*d*), *Ruland* (*e*), & *Rhumel* (*f*), qui ſont principalement recommandables par l'exactitude avec laquelle ils ont décrit la mala-

(*b*) Peſtis phænomena, epiſt. Francof. 1576, 8°.

(*c*) De febris hungaricæ ejuſque ſymptomatum curatione. Paſſav. 1595, 8°.

(*d*) Obſerv. caſtrenſ. & hungaricæ decad. I. II. III. Francof. 1606. 8°.

(*e*) De pernicioſæ luis ungaricæ tractatione & curatione. Francof. 1600. 8°.

(*f*) Centuria curationum Med. feliciter factar in lue hungar. Noremberg. 1624. 8°.

die : la plûpart des autres Auteurs, qui traiterent ce ſujet à peu-près dans le même tems que ceux-ci, ou depuis eux, juſqu'au dix-ſeptieme ſiècle, n'ont rien ajouté à ce qu'on avoit écrit ; & l'on pourroit même dire qu'ils n'ont été que les Copiſtes infidèles des premiers ; de maniere qu'il paroît abſolument inutile d'en parler.

Sur la fin du dix-ſeptieme ſiècle, on publia quelques nouveaux Traités, qui ſortirent un peu des bornes des précédens. *Willius* (*g*), en 1676, écrivit ſur les différentes maladies internes des camps, & *Gloxin* (*h*), en 1680, ſur la dyſſenterie des armées : Daniel *Ludovic* (*i*) compoſa deux Livres ſur celle-ci, & un troiſieme ſur les maladies des camps ; *Ramazzini* (*k*) dans

(*g*) De morbis caſtrenſ. internis. Hafniæ. 1676. 4°.

(*h*) De dyſſenteriâ caſtrenſi argentaur. 1680.

(*i*) Videantur opera omnia, fol. Francof. 1712. C'eſt dans cet Ouvrage que ſont renfermés les trois Livres que j'ai cités, & qui avoient été publiés avant 1700.

(*k*) De morbis caſtrenſibus, in tractatu de morbis artificum. Mutinæ, 1700. 8°.

un Chapitre de ſes Œuvres, parla des maladies des camps, &c. Mais il faut convenir que, malgré cela, on avoit peu gagné: tous ces Ouvrages étant très-ſuccincts, & tenant encore aux anciens préjugés.

Il étoit réſervé à notre ſiècle de produire des hommes également éclairés & prompts à ſaiſir les moyens qui tendent à l'utilité publique : les gens de lettres ſur-tout, pénétrés du déſir d'y contribuer, ſe ſont, à l'envi, diſputé la gloire des ſuccès en ce genre, & la rapidité des progrès qu'on a faits dans la plûpart des arts & des ſciences, a rempli l'eſpoir qu'on avoit en leurs travaux : le voile qui nous cachoit les vérités les plus importantes, eſt enfin déchiré, & tout annonce qu'on pourra déſormais pénétrer dans les plus ſecrets replis de la nature.

Dans cette heureuſe révolution, la Médecine a preſqu'entiérement changé de face, en allant à pas de géant vers ſon objet, elle qui, depuis ſi long-tems obſcurcie

par les ſophiſmes, les ſyſtêmes & les hypothèſes de la philoſophie de ces tems reculés, étoit néceſſairement fruſtrée d'une partie de ſon utilité, & retardée dans ſes progrès.

Les Médecins, inſtruits par les découvertes dont la phyſique venoit d'être enrichie, ne tarderent pas à calquer leur plan ſur celui qui leur étoit tracé; ils ſentirent la néceſſité de raſſembler des matériaux, pour établir une doctrine ſolide: un grand nombre d'expériences & d'obſervations, faites par des hommes célèbres, fit connoître la valeur de la plûpart des anciens Dogmes, & donna lieu à des recherches nouvelles, qui, toutes avoient pour but de ſuivre la nature dans ſes opérations, & de diſſiper une multitude d'erreurs conſacrées par le tems & par l'autorité. Mille objets, juſqu'alors inconnus ou négligés, exciterent la curioſité, & fixerent les regards des gens de l'art.

Il eſt facile de concevoir que la Méde-

cine militaire, qui avoit été à peine cultivée, fut miſe au rang des ſujets qui paroiſſoient intéreſſans & eſſentiels à traiter: auſſi eſt-ce à cette époque qu'on commença à s'en occuper ſérieuſement (*). *Kramer* (*l*), en 1735, expoſa la nature &

(*) La Chirurgie des armées avoit dès-lors fait déjà quelques progrès : mais il faut convenir qu'elle eſt ſi intimément liée à la partie médicale, qu'elle ne pouvoit pas être fort avancée : ainſi, quoique dès la découverte de la poudre à canon on ait écrit ſur les plaies d'armes à feu, comme on peut le voir par les Ouvrages publiés ſur ce ſujet depuis 1527, juſqu'au commencement de ce ſiècle, on n'avoit gueres appris que la méthode de panſer ces plaies : la Médecine en fit connoître le traitement ; &, depuis ce tems, nous avons eu des Traités infiniment meilleurs : tels ſont ceux de *Ledran*, célèbre Chirurgien de Paris, de *Deſport*, Chirurgien ordinaire de la Reine, *Ravaton*, Chirurgien-Major de l'hôpital militaire de Landau, *Bilguer*, &c. On trouvera dans le cinquieme Livre de cet Ouvrage, ce qu'on a écrit de plus important ſur cette matiere, & quelques autres détails dont on n'avoit pas encore fait mention.

(*l*) Ehe maligen kaiſerlichen feldartztes Medicina caſtrenſis, oder bewarte artznen wieder die infelde und garniſons, unter ſoldaten graſſirende kranckeiten. Nuremb. 1735, 8°.

le

le genre des maladies qui régnent dans les armées & dans les garnisons. Plusieurs Auteurs décrivirent les épidémies dont ils avoient été les témoins : les plus dignes d'être cités sont, Franc. Jos. *Molitor* (*m*), qui donna une Dissertation sur la fièvre continue maligne, & sur la tierce intermittente, épidémiques, qui régnerent dans les armées, sur le Rhin, en 1734 & 1735; Sim. Paul. *Hilscher* (*n*), *Dezon* (*o*), *Scrincius* (*p*), & *Buchner* (*q*), dont les Ou-

(*m*) Dissert. de febre continuâ malignâ & intermittente tertianâ, utrâque ad Rhenum, an. 1734 & 1735, epidemicâ castrensi. Heidelberg. 1736. 4°.

(*n*) De morbo epidemico castrensi ab initio veris, ann. 1735. in castris ad Rhenum & invinciniis grassato. Ienæ, 1736. 4°.

(*o*) Lettres sur les principales maladies qui ont régné dans les hôpitaux du Roi en Italie, pendant les années 1734, 1735 & 1736. Paris, 1741, *in*-12.

(*p*) De genuinâ notitiâ febrium malignarum in genere, &c. & de febre castrens. gallorum quæ cum ingenti eorum strage per totum regnum Bohemiæ grassabatur. Pragæ, 1743.

(*q*) Hist. & curatio febris catharralis intermilites epidemiæ, 1745. Erf.

vrages ſont, d'autant plus utiles, que les matieres qu'ils traitent ont de grands rapports avec les différens théâtres de la guerre, & avec les diverſes poſitions des armées.

Mais, quelqu'eſtimables que ſoient ces Auteurs, il faut convenir qu'il n'en eſt aucun dont les travaux puiſſent entrer en comparaiſon avec ceux du Docteur *Pringle*, premier Médecin des armées Angloiſes, qui, en 1752, publia un Traité ſur les maladies qu'il y avoit obſervées, ſous le titre d'*Obſervations ſur les maladies des armées* (*r*). On avoit négligé avant lui les différens moyens avantageux qu'il a indiqués pour rechercher, reconnoître, éloigner & corriger les cauſes de ces maladies; c'eſt lui qui a diſtingué, avec le plus de ſagacité, leurs genres & leurs eſpèces, & qui a fait remarquer les tems & les circonſtances où

(*r*) L'Edition Angloiſe, qui parut en 1752, fut bientôt traduite en françois. A Paris, *in*-12.

elles régnent ordinairement, & où elles ſont le plus à craindre.

C'eſt le modèle que la plûpart des Auteurs, qui ſe ſont depuis occupés de la Médecine militaire, ont tâché d'imiter; & il eſt certain que, dans le nombre, il y en a quelques-uns qui, non-ſeulement y ont réuſſi, mais qui ont encore enrichi le ſujet de pluſieurs connoiſſances : tels ſont, *Home* (*s*), *Monro* (*t*), *Brockleſby* (*u*), *Lorentz* (*x*), &c.

Ainſi, nous commençons à avoir un

(*s*) Medical facts and experiments. London, 1759. 8°.

(*t*) An account of the diſeaſes wich were moſt frequent in the briſtish military hoſpitals. In Germany From Januari, 1761, to march 1763, to wich is added, an eſſay on the means of preſerving the health of ſoldiers, and conducting military hoſpitals. London, 1764. 8°.

(*u*) Œconomical and Medical obſervations from the year 1758, to the year 1763, incluſivély tending to the improvement of military hoſpitals, and to the cure of camp diſeaſes incident to ſoldiers, &c. London, 1764, 8°.

(*x*) Morbi deterioris notæ Gallorum caſtra trans Rhenum ſita, ab anno 1757 ad 1762, infeſtantes. Seleſtadii, 1765. 8°.

certain fonds de lumières sur la nature des maladies qui affligent les gens de guerre, & sur la vertu de quelques secours propres à les combattre, & même à les prévenir.

La matière médicale a fait des progrès proportionnés à ceux-ci; &, quoique dans la derniere guerre on ait donné des formules peu convenables (*y*), on avoit cependant quelques bons modèles, à la tête desquels on doit mettre la matière médicale de *Baron* (*z*), célèbre Médecin de la Faculté de Paris. On en a depuis ce tems publié de nouvelles, qui sont, à la vérité (*aa*), meilleures; mais il paroit qu'on pourroit encore faire mieux.

(*y*) Formulæ generales ad usum nosocomiorum castrensium, par M. *Leroi*, Apothicaire à l'armée, sous le nom de M. *Richard*.

(*z*) Hyac. Theod. *Baron*, formules de médicamens à l'usage des hôpitaux d'armées *in*-12. la sixieme Edition est de 1758; la premiere du tems de la guerre d'Italie.

(*aa*) Formulæ medicamentorum nosodochiis militaribus adaptatæ digestæ & auctæ. Parisiis, 1766, in-4°. par M. *Renaudin*, sous le nom de *Richard* de *Hautesierck*.

Ces heureux prémices nous donnent tout lieu d'eſpérer que les gens de l'art, déjà inſtruits par les travaux & les obſervations de leurs prédéceſſeurs, répandront enfin, en ſuivant leurs traces, un jour ſuffiſant ſur cet objet, & que, par ce moyen, la pratique de la Médecine Militaire deviendra infiniment plus facile à ceux qui entrent dans cette carrière. Ces progrès ſont d'autant plus néceſſaires, que les Médecins, à peine initiés dans les hôpitaux, ſont chargés de traiter indiſtinctement toutes les maladies, & qu'ils n'ont ni la reſſource des conſeils, ni celle d'agir ſous les yeux de ceux qui pourroient leur ſervir de guides dans les cas embarraſſans.

Cependant, on ne doit pas diſſimuler que nous ſommes encore fort éloignés du but; &, pour peu qu'on y réfléchiſſe, on verra aiſément que les ſuccès ſeront fort tardifs, & que même ils ne pourront jamais avoir l'étendue qu'il faudroit leur donner, tant qu'on ſe bornera à la mé-

thode qu'on a ſuivie juſqu'à préſent. On doit en effet ſentir qu'ils dépendent moins des obſervations multipliées, que du réſultat clair & précis des faits. Si les Praticiens ſont en état de mettre à profit des relations ſur les maladies, qui ont plus ou moins d'analogie avec celles qu'ils ont à traiter, il n'en eſt pas de même des nouveaux Médecins, qui chercheroient ſouvent en vain dans les meilleurs Recueils d'obſervations, les cas particuliers qu'ils auroient ſous les yeux, ou qui même ne les y reconnoîtroient pas, à moins qu'il n'y eût une identité parfaite.

De-là il faut conclure que pour donner aux travaux entrepris juſqu'à nos jours, le dégré d'utilité néceſſaire, il ne ſuffit pas de multiplier les faits, & d'en conſtater l'authenticité; mais qu'il faut encore en régler l'uſage, de manière qu'ils applaniſſent les difficultés aux gens ſans expérience, & qu'ils tendent à rendre les progrès de l'art plus rapides.

Pour obtenir ce double effet, il n'eſt point de voie plus certaine que celle de rédiger les obſervations ſous une forme qui les établiſſe, comme la baſe & le fondement de la doctrine qu'on doit ſuivre; c'eſt-à-dire, qui les réduiſe en principes.

Une telle rédaction réuniroit tous les avantages qu'on pourroit déſirer : elle ſeroit entre les mains du jeune Médecin un guide aſſuré dans le traitement des maladies, & elle lui procureroit en même-tems la facilité de ſe perfectionner, & celle d'ajouter à la maſſe des connoiſſances acquiſes.

On voit par ce que je viens de dire, le plan & l'étendue de l'Ouvrage que j'entreprens : je l'avois ébauché il y a quelques années (*), avec le deſſein de l'augmenter & de le perfectionner par la ſuite : ſi je n'ai pas rempli l'objet au gré de mes

(*) Code de Médecine Militaire, 1772.

ſouhaits, j'oſe du moins me flatter d'ouvrir à mes contemporains, plus inſtruits que moi, & à nos ſucceſſeurs, un vaſte champ pour faire briller leurs talens en faveur de l'humanité, & que mes efforts mériteront l'indulgence des connoiſſeurs.

J'ai donc à rédiger les obſervations qu'on a faites ſur la nature, le genre & l'eſpèce de maladies qui ſont familieres aux gens de guerre, & à faire connoître les différens moyens, dont l'uſage & l'expérience ont conſtaté l'efficacité : en reſſerrant ainſi la matière, elle prendra d'autant plus de force, que tous les objets qui ont enſemble quelque connexion, ſeront plus rapprochés, & qu'ils ſeront en même-tems rangés de manière que l'on puiſſe aiſément ériger en principes les conſéquences qui en dériveront.

On verra clairement que, ſi la forme que je donne à ce Traité n'eſt point celle des obſervations, elle en eſt du moins le fruit : on y retrouvera les *Kramer*, les

Pringle, les *Brocklesby*, les *Monro*, & plusieurs autres célèbres Médecins, appuyés de l'autorité des meilleurs Ecrivains, tant anciens, que modernes.

Ainsi, au lieu de faire simplement le détail des maladies qui ont régné en telle saison ou telle année, dans les camps & dans les hôpitaux, je traiterai en particulier de chacune de celles qu'on observe le plus fréquemment dans les troupes, en expliquant ce qu'elles ont de commun avec celles du même genre qui attaquent les autres hommes, ce qu'elles ont de singulier, leur différente nomenclature, leur nature, leurs causes, leur variété, les tems & les saisons où elles régnent, les positions qui y donnent lieu, ce qui rend les épidémies funestes & fréquentes, les différentes méthodes qui ont été & qui doivent être usitées dans le traitement, & les exceptions que les circonstances exigent: la partie Chirurgicale & la Matière Médicale, seront traitées à la suite de ce tra-

vail, & ſur le même plan, afin de ne rien omettre de ce qui concerne l'objet que j'ai entrepris.

Pour démontrer la vérité des principes que j'établis, je rapporterai toujours les faits les plus authentiques; & lorſque la matière ſera ſuſceptible de diſcuſſion, je mettrai ſous les yeux du lecteur les divers ſentimens des Auteurs, & je tâcherai de lui montrer celui qu'il faut adopter.

Cette manière de décrire les maladies des gens de guerre, en offre également le tableau général & le particulier : elle diſpenſe celui qui veut les connoître, d'un travail auſſi long que faſtidieux, auquel on eſt entraîné, lorſqu'on veut fouiller dans les obſervations éparſes dans différens Ouvrages.

Ennemi des ſyſtêmes, je ne m'écarterai point de la route qui nous eſt tracée par le principe de la Médecine, & par nos plus grands Maîtres : cette route eſt celle de

la nature (*), dont il paroît qu'on s'éloigne trop ſouvent dans la cure des maladies, & ſur-tout dans celle des gens de guerre; ce qui ne contribue pas peu à rendre la perte des hommes plus conſidérable.

Cette conſidération eſt aſſez eſſentielle, pour m'engager à rappeller ici une vérité, dont dépendent tous les ſuccès dans l'exercice de la Médecine; &, quand je devrois être taxé de ne répéter que ce que pluſieurs hommes célèbres ont déjà dit, je ne puis me diſpenſer d'inſiſter ſur ce point de doctrine, qui ne ſauroit être trop développé, puiſque, parmi ceux-là mêmes qui ſont profeſſion d'y adhérer, il s'en trouve beaucoup qui ſe comportent d'une maniere à faire douter qu'ils y croyent de bonne-foi.

On doit établir, pour règle fondamen-

(*) On entend par ce mot en Médecine, l'action combinée des reſſorts de la machine vivante; c'eſt-à-dire, le mécaniſme de ſes fonctions, qui tend à conſerver ou rétablir l'équilibre qui conſtitue la ſanté.

tale en Médecine, que toute maladie aiguë eſt produite par une cauſe matérielle, nuiſible, qui, étant introduite par quelque voie que ce ſoit, dans la maſſe générale des humeurs, ou appliquée à la ſurface du corps, dérange, par une ſuite de ſon action, l'équilibre des fonctions, & fait naître des léſions plus ou moins graves, ſelon ſa qualité plus ou moins active & pernicieuſe, & ſelon l'importance des fonctions léſées, ou la conſtitution particulière du malade.

Dans cette diſpoſition, la nature fait des efforts, pour débarraſſer le corps de la gêne où il eſt : ces efforts conſiſtent dans l'action redoublée des ſolides & des fluides, (*) qui produit ce que l'on appelle la *fièvre ;* par ce moyen, la matière morbifique reçoit continuellement des ſecouſſes, qui en changent tellement la contex-

(*) Cette action, comme on le verra dans le premier Livre qui traite des fievres, eſt produite par l'irritation que la matière morbifique excite dans les vaiſſeaux.

ture & la qualité, qu'enfin, après un travail plus ou moins long & pénible, elle eſt aſſimilée aux humeurs, ou qu'elle eſt expulſée par les divers émonctoires; c'eſt-à-dire, entraînée par les ſueurs, les ſelles, les urines, &c. ou qu'elle ſubit, en un mot, le dégré de coction qui convient, pour qu'elle ceſſe d'être nuiſible, & qu'elle puiſſe en même-tems être expulſée.

Il eſt donc conſtant que la nature eſt le premier Médecin qui agiſſe dans les maladies aiguës; & l'expérience démontre que, s'il arrive ſouvent que ſes reſſources ſont inſuffiſantes, c'eſt que les forces de la vie ont à combattre une cauſe qui leur préſente une réſiſtance trop au-deſſus d'elles.

C'eſt alors que l'art doit venir au ſecours : le Médecin, inſtruit des moyens que la nature a mis en uſage, & de ceux qu'elle peut employer, pour accélérer la guériſon, ſe met en devoir d'agir de concert avec elle, & tout ſon office ſe réduit à l'aider dans ſes opérations, & à écarter

les obſtacles qui s'oppoſent au but qu'elle ſe propoſe. Mais, en paſſant ainſi du rôle de ſpectateur à celui de coopérateur, il eſt bien eſſentiel qu'il ne perde jamais de vue les voies qu'elle a choiſies, ou qu'elle a coutume de choiſir ; le tems qu'elle employe ordinairement, ou qu'elle a déjà employé pour arriver à ſa fin ; la marche qu'elle ſuit conſtamment dans chaque cas déterminé, & les effets qui réſultent de toutes ſes opérations ; parce que, s'il n'obſerve pas exactement cette conduite, il s'éloigne néceſſairement du plan qu'elle a formé, & conſéquemment de la guériſon.

Un exemple de maladie aiguë rendra ces vérités ſenſibles.

Je ſuppoſe donc un levain variolique (*) ſur le point de ſe manifeſter, & produiſant tous les effets qu'on a coutume d'obſerver juſqu'à la fin de la maladie qu'il fait naître.

(*) De petite vérole.

Le malade, quelques jours avant l'invaſion, eſt dans l'anxiété & l'abattement; ſouvent il a du dégoût, des laſſitudes, des douleurs de tête, des inſomnies; en un mot, la plûpart des fonctions ſont dans un état de gêne plus ou moins ſenſible (*). Que fait la nature pour débarraſſer le corps d'un levain, qui, en ſéjournant dans la maſſe des humeurs, y porteroit la corruption & la mort? elle excite une ſecouſſe favorable, qui, en imprimant aux liqueurs un mouvement plus rapide, fait circuler avec elles la matière morbifique, & la diſpoſe aux changemens néceſſaires, pour qu'elle puiſſe être dépoſée, en tout ou en partie, ſur les endroits où elle doit ſe fixer. Ainſi, par le moyen de la fièvre, la matière variolique eſt bientôt portée à la ſuperficie du corps, & ſur les parois des différentes cavités, où il ſe fait une éruption de puſtules, plus ou moins conſidéra-

(*) Ce prélude n'eſt pas toujours le même; mais il eſt fréquent.

ble, & plus ou moins complette, ſelon la qualité & la quantité de l'humeur morbifique, ſelon les forces & la diſpoſition du malade, ou la complication de la maladie, & la manière dont elle eſt gouvernée : mais, quoique cette voie de décharge ſoit la principale que la nature choiſiſſe dans cette conjoncture, il arrive cependant encore d'autres évacuations qui entraînent une grande partie de l'hétérogène qui ne s'eſt pas dépoſé : telles ſont, les ſueurs, les urines copieuſes & les ſelles, &c.

C'eſt à l'époque de cette premiere criſe que le trouble ceſſe, ou diminue ſenſiblement, juſqu'à celle de la ſuppuration, pour laquelle il faudra encore de nouveaux efforts.

Il s'agit maintenant de voir ce que peut & doit faire le Médecin dans cette circonſtance : inſtruit du caractère de la maladie, par les ſymptômes précédens & préſens, il s'en retrace les périodes, les accidens, les événemens & les criſes : rempli de

de ſon objet, il examine attentivement ce qui ſe paſſe, afin de connoître ſi la maladie eſt dans l'état où elle doit être, ſi la nature ſe ſuffit à elle-même, ou ſi les obſtacles qu'elle a à ſurmonter, ſont au-deſſus de ſes forces; en un mot, s'il faut modérer ſes efforrs, & s'il y a des complications à combattre.

S'il obſerve des effets auſſi avantageux qu'il en puiſſe eſpérer, il eſt évident qu'il n'a rien de mieux à faire que de laiſſer agir la nature, en épiant toutefois ſes mouvemens, & en preſcrivant le régime convenable, pour que ce travail ne ſoit pas dérangé.

Mais ſi l'état du malade & les accidens de la maladie lui donnent lieu de craindre quelqu'événement fâcheux, s'il obſerve que ſa marche ordinaire eſt troublée, ou enfin retardée par trop ou trop peu de reſſort, ou par quelque cauſe que ce ſoit, c'eſt à lui de travailler à remettre les choſes dans l'état où elles doivent être. Ainſi, lorſque la fievre qui précede l'éruption eſt

trop violente, que l'engorgement inflammatoire des viſcères, & la rupture des vaiſſeaux, ſont à craindre, il prévient ces accidens par des ſaignées plus ou moins copieuſes : ſi la ſabure des premieres voies eſt conſidérable, qu'il y ait lieu de préſumer que leur mauvais état rendra la maladie plus grave, il procure des évacuations, ſoit par le vomiſſement, ſoit par les ſelles ; que, ſi la peau eſt dure, la tranſpiration difficile, & que la chaleur & l'éréthiſme ſoient portés à un dégré dangereux, il preſcrit des boiſſons tempérantes & relâchantes, ou même des bains tièdes, &c.

En examinant la maladie dans ſes autres périodes, on verra le même plan ſuivi par la nature, & la même règle de conduite à obſerver de la part du Médecin : celle-là toujours prompte à produire les mouvemens & les changemens favorables, y parvient facilement, lorſque les reſſorts qu'elle fait agir, répondent à l'impulſion qu'elle leur donne, & lorſqu'elle ne rencontre pas des obſtables qui l'arrê-

tent dans ſes opérations : de l'autre côté le Médecin, ſuivant les traces qu'elle lui preſcrit, & ſe réglant ſur les phénomènes qu'il obſerve, ne devient utile ou néceſſaire, qu'autant que ſes moyens tendent à faciliter le travail qu'elle a entrepris, ou à la rétablir dans ſes fonctions.

Je reviens à l'exemple que j'ai cité; & il me ſera facile de prouver qu'il en eſt de même pour la ſuppuration qui s'établit après l'éruption, comme pour les deux autres périodes : la maturité des puſtules commence dès le troiſieme ou quatrieme jour après l'éruption, & elles ſont, ou doivent être, peu de tems après, dans une pleine ſuppuration : c'eſt-là le but de la nature. Ainſi, quand ces phénomènes arrivent ſans trouble & ſans accidens, il eſt clair que le Médecin doit s'abſtenir de toute eſpèce de médication, & que même il nuiroit beaucoup, s'il ſe conduiſoit autrement.

Mais, s'il apperçoit quelqu'empêchement, ou quelque ſymptôme fâcheux, il

faut qu'il travaille à les écarter : ſi la ſuppuration s'établit trop lentement, il en voit les inconvéniens, & il s'empreſſe d'y remédier, en augmentant la vélocité des liqueurs : ſi la matière variolique eſt tellement abondante, que non-ſeulement les puſtules ſoient confluentes, mais qu'il ſoit encore à craindre qu'il ne ſe faſſe quelque dépôt dans les viſcères, il fait pratiquer des égoûts, & il cherche à provoquer quelqu'évacuation qui ne ſoit pas contraire à l'état de la maladie : ſi les puſtules ſont de mauvaiſe qualité, il ordonne les médicamens les plus propres à corriger l'altération des humeurs, &c. &c.

On peut inférer de-là, que l'homme de l'art n'eſt préciſément que le miniſtre de la nature ; car elle lui indique en effet les voies qu'elle choiſit pour l'expulſion de l'humeur morbifique ; elle a ſes périodes déterminés pour en opérer la coction, la deſtruction ou l'aſſimilation ; & chacun de ces objets eſt rempli par des moyens par-

ticuliers qu'elle met en uſage. Le Médecin pourroit, à la vérité, déranger la marche qu'elle ſuit pour arriver à ſa fin; mais il eſt certain qu'alors ſes malades en ſeroient les victimes : toutes les reſſources de l'art ne ſont que l'imitation de celles de la nature.

Il faut cependant convenir que, ſi cette mere bienfaiſante a le pouvoir de guérir toutes les maladies aiguës, il eſt du moins très-rare qu'elle le faſſe ſans être ſecourue. Le nombre des cauſes deſtructives eſt ſi conſidérable, & nos paſſions nous entraînent ſi ſouvent à déranger notre ſanté, qu'elle eſt aſſaillie de toute part, d'une maniere à faire craindre que ſes forces ne puiſſent réſiſter à tant d'impreſſions nuiſibles. Si l'on ajoute à cela le principe de dégénération & de deſtruction dans la machine vivante, on verra qu'elle ſeroit dans le cas de ſuccomber ſous le poids de la plûpart des infirmités qui l'accablent, ſi on la privoit des ſecours de l'art. Ce n'eſt plus gueres

que ſous les toîts ruſtiques qu'on retrouve encore la nature avec tous ſes droits, & ce n'eſt que là où il faut chercher des exemples de guériſons purement naturelles.

Il réſulte de ce que je viens de dire, 1°. que ceux qui ſe flattent de pouvoir détruire les cauſes des maladies aiguës, ſans agir de concert avec la nature, ſont, non-ſeulement dans l'erreur, mais encore dangereux dans l'exercice de la Médecine, puiſqu'il eſt démontré que les remedes ne peuvent opérer la guériſon, qu'autant qu'ils ſont employés comme des agens qui font naître des changemens avantageux dans l'économie animale, tant par leur mêlange avec les humeurs, que par le mouvement qu'ils impriment aux ſolides; c'eſt même à ce dernier effet que la plûpart des guériſons ſont dûes (*); 2°. qu'il

(*) Ce ſentiment eſt contraire à celui des Humoriſtes : on verra au commencement du premier Chapitre, & dans pluſieurs autres endroits, qu'il eſt beaucoup plus rare que les remedes agiſſent immédiatement ſur les fluides, que ſur les ſolides.

ſeroit autant ridicule d'abandonner la nature à ſes propres forces, que de vouloir s'oppoſer aux efforts qu'elle fait pour rétablir les fonctions dérangées; 3°. enfin, qu'ainſi le Médecin doit toujours l'aider, en employant à propos les moyens que lui ont enſeigné l'obſervation & l'expérience, en faiſant uſage ſur-tout de la connoiſſance particuliere du mécaniſme par lequel tous les organes du corps s'uniſſent de concert, pour veiller à ſa conſervation, & pour écarter ou détruire les cauſes nuiſibles qui le conſtituent malade.

Je pourrois m'étendre ſur les différentes reſſources que la nature met en uſage, pour arriver à ſon but; mais j'aurai aſſez d'occaſions d'en parler dans le cours de cet Ouvrage. Je finirai ici ſur ce ſujet, en faiſant le parallele des maladies qui ſont traitées ſelon les principes ci-deſſus établis, & de celles qui ſubiſſent la médication que beaucoup de gens jugent néceſſaire, pour emporter de vive force la cauſe

morbifique, & pour faire céder les ſymptômes.

Les premieres ont des criſes déterminées, des époques sûres, des événemens qui ſont preſque toujours annoncés de loin par des ſignes infaillibles, des ſymptômes qui déſignent le choix des moyens qu'il faut employer : leur guériſon eſt d'autant plus facile, qu'on ne met pas d'obſtacle à leur marche naturelle : ainſi, l'on peut compter ſur les effets qu'on apperçoit, parce qu'ils ne ſont point forcés : il y a généralement beaucoup plus de reſſources dans les cas graves & dangereux, & la convaleſcence eſt courte, parce que les malades n'ont point été épuiſés par des évacuations provoquées mal-à-propos : enfin, l'on a très-rarement à craindre les maux chroniques, qui ſont les ſuites trop ordinaires d'un traitement peu méthodique.

Il en eſt bien autrement des dernieres : tant de remedes adminiſtrés inconſidéré-

ment, dans la vue de faire ceſſer des accidens qu'on croît dangereux, & qui ſouvent ne ſont que des phénomenes inſéparables de la maladie, loin d'en attaquer le principe, ne font que le rendre plus difficile à détruire; ils s'oppoſent aux criſes, les précipitent, ou empêchent qu'elles ſoient complettes : tout ſe paſſe dans le plus grand déſordre, & jamais on n'eſt sûr de rien, parce qu'il eſt preſqu'impoſſible de diſtinguer ſi,ce qui arrive,eſt l'effet des remedes ou d'un mouvement naturel. Enfin, les orages ſont fréquens, le danger dure plus long-tems, &, au moment où l'on y penſe le moins, les malades ſont frappés de quelqu'accident fâcheux qui les fait périr, ou s'ils n'ont pas le malheur de ſuccomber, ils ſont du moins guéris plus tard, ſujets à des rechûtes, condamnés à une convaleſcence longue & pénible, & à courir les riſques de tomber dans quelque maladie de langueur.

Telle eſt l'oppoſition que préſentent ces

deux manieres de traiter les maladies aiguës. Il n'y a point de Médecin qui ne convienne de bonne-foi de la vérité du tableau : comment héſiteroit-on après cela ſur le choix de la méthode ?

Je ſais que le Public n'a de confiance que dans la médication, & qu'il fait peu de cas des Médecins qui n'ordonnent pas continuellement des remedes nouveaux ; mais je ſais auſſi que les gens éclairés ne doivent pas régler leur conduite ſur ce préjugé, & que la crainte de perdre quelque choſe dans l'opinion du vulgaire, n'eſt pas un motif ſuffiſant pour les engager à s'écarter de la ſeule route qu'ils ayent à ſuivre, pour obtenir des ſuccès. Au reſte, comme il eſt impoſſible que cette voie ne réuſſiſſe pas plus ſouvent que l'autre, on ne tarde pas longtems à rendre juſtice à celui qui l'employe.

On croira peut-être qu'en mettant ainſi l'art de guérir en ſous-ordre, je le réduis à bien peu de choſe, & que j'enleve au Médecin la gloire qu'il doit mériter par

des guériſons qu'on pourra toujours attribuer à la nature : vaines erreurs! il eſt bien moins facile d'apprendre à s'abſtenir à propos des remedes, qu'il ne l'eſt de les ordonner conformément aux vertus qu'on ſe perſuade trop aiſément qu'ils poſſedent. Avec de la mémoire, on acquiert en peu d'années des connoiſſances générales ſur les moyens qui ſont propoſés contre les accidens déterminés de la plûpart des maladies; mais il s'en faut de beaucoup qu'avec ces notions on puiſſe exercer utilement la Médecine : l'étude de la nature, ou, pour m'exprimer d'une maniere plus préciſe, celle de la marche naturelle des maladies, eſt la vraie bouſſole du Médecin, & elle exige, non-ſeulement beaucoup de tems & de lumieres, mais encore un eſprit juſte & réfléchi, qui puiſſe mettre à profit les obſervations qu'il fait, & celles des autres. Pour avoir la preuve la plus complette de ce que je viens d'avancer, il ſuffira d'examiner la conduite des nouveaux

Médecins, & celle des Praticiens conſommés dans le traitement des maladies. Les premiers, féconds en raiſonnemens & en moyens, ſont toujours agiſſans & preſſés de faire ceſſer les accidens; rien ne doit réſiſter aux remedes qu'ils ont preſcrits, parce qu'ils y ont plus de foi que de raiſon, & qu'ils ſont plus fondés ſur leur théorie, que ſur l'expérience & l'obſervation : qu'arrive-t-il ? leurs ſuccès ſont proportionnés à leur méthode; la maladie le plus ſouvent dénaturée ne leur offre qu'un dédale dont ils ne peuvent ſe tirer, & les événemens contraires à ceux qu'ils attendoient, les déconcertent continuellement. Le Praticien plus prudent raiſonne moins; il apprécie la valeur des moyens; il connoît l'inſtant où il faut les appliquer, & il attend celui qui doit lui en montrer l'effet, ſans preſſer, ni déranger le travail de la nature, dont il n'eſt que le miniſtre fidele. La maladie ſe guérit; croira-t-on que le Médecin n'y a pas contribué ? N'eſt-il pas

sûr enfin qu'il ſera toujours en droit de ſe dire, qu'ayant connu ce que pouvoit la nature, il s'eſt conduit de maniere à l'empêcher de s'égarer, à l'aider ; en un mot, à la mener à ſon but, ſoit en modérant, ſoit en ſoutenant ſes efforts, ſoit enfin en écartant les obſtacles qui l'empêchoient d'agir utilement? Il eſt donc certain qu'il conſerve à juſte titre la gloire de la guériſon. C'eſt auſſi ce dont conviennent tous les Médecins éclairés, qui changent de méthode à meſure qu'ils avancent en âge & en expérience, laiſſant à l'écart ce fatras de remedes dont fourmillent nos Pharmacopées, & donnant de plus en plus à l'étude & au pouvoir de la nature, dont ils connoiſſent mieux chaque jour la marche & les reſſorts.

Il ſeroit, à ce que je penſe, bien difficile, pour ne pas dire impoſſible, d'oppoſer quelques raiſons ſolides aux preuves que j'ai données en faveur de la doctrine qui vient d'être expoſée : cependant, s'il y

avoit quelques circonſtances qui puſſent engager à s'en écarter, il ſembleroit que ce ſeroit principalement dans les hôpitaux qu'on devroit les rencontrer. Mais, loin de croire que dans ces aſyles on ſoit autoriſé à changer de plan, je prétens au contraire que c'eſt-là où il faut obſerver de plus près la marche de la nature, parce que c'eſt là où elle rencontre le plus d'obſtacles pour arriver à ſon but.

Il eſt en effet conſtant que, ſi l'on ajoute à toutes les cauſes de deſtruction qui ſe trouvent réunies dans les hôpitaux, un traitement qui tende encore à déranger les opérations de la nature, on rendra les maladies beaucoup plus graves, & le nombre des victimes beaucoup plus conſidérable.

Je ſais parfaitement qu'on ne doit pas compter ſur des criſes complettes & avantageuſes dans des lieux mal ſains & tumultueux, comme dans ceux où la ſalubrité & le bon ordre régnent, & où les ſoins ſont faciles & bien dirigés : mais cette

conſidération me paroît fournir un motif de plus, pour ne pas perdre de vûe les obſtacles qui s'oppoſent à ces effets ſalutaires, & pour engager le Médecin à remettre, autant qu'il eſt poſſible, la maladie dans ſa voie naturelle. Il n'eſt pas, à la vérité, bien facile d'y réuſſir; & il faut convenir que l'entrepriſe peut & doit échouer dans beaucoup de cas.

Mais enfin tout invite à la tenter, puiſque ſans cela les malades courent les riſques de périr. C'eſt dans ces circonſtances que l'homme de l'art déploye tous ſes talens, & que, par une manœuvre bien combinée, il ſurmonte les obſtacles qui ſe préſentent. Il eſt en effet certain que, s'il ſuit alors les regles que la nature lui a enſeignées, il pourra ſuppléer un moyen par un autre, comme elle le fait ſouvent elle-même dans des maladies où elle ſubſtitue à propos une criſe d'une eſpece bien différente, & à une autre qui, bien que néceſſaire, & même plus avantageuſe pour la guériſon,

ne peut avoir lieu par différens incidens qui ſurviennent.

C'eſt ainſi, par exemple, que dans telle poſition, où telle conſtitution de l'air, les ſueurs ne pouvant être, ni facilement provoquées, ni continuées, quoiqu'elles ſoient la criſe la plus utile, elles ſont remplacées par d'autres évacuations qui ſont à-peu-près du même genre, & qui rempliſſent plus ou moins complettement le vœu de la nature. Il eſt donc évident que tout Médecin qui ſaura faire une juſte application de ce principe, trouvera les moyens de rétablir, même dans les lieux les moins commodes, & dans les tems les moins opportuns, les maladies dans leur voie naturelle.

Le plus grand argument qu'il ſoit poſſible d'oppoſer à l'exécution de ces regles, c'eſt la difficulté qu'on repréſente comme inſurmontable de les ſuivre dans les hôpitaux. Comment ſe pourroit-il en effet, diſent ceux qui ſont dans cette opinion, qu'un

qu'un Médecin chargé de traiter cent ou deux cens malades, eut le tems d'obſerver ponctuellement la marche des maladies aiguës, comme je le déſigne? A cela je réponds qu'avec l'ordre qui doit régner dans le ſervice des hôpitaux, du moins dans ceux du Royaume, il eſt très-poſſible d'exécuter ce que preſcrivent les principes que je viens de retracer; & qu'en y ajoutant quelques réglemens ſur la maniere de faire la viſite des malades, & d'obſerver les maladies, on parviendra facilement à connoître en peu de tems l'état de chaque malade, & à lui donner les ſoins convenables.

On peut encore objecter qu'on a tort de ſe récrier contre la conduite qu'on obſerve dans les hôpitaux à l'égard du traitement des maladies, puiſqu'on y guérit la plûpart de celles qui ſont les plus graves; quoiqu'il paroiſſe que la doctrine dont j'ai fait mention ci-deſſus, n'y ſoit pas toujours exactement ſuivie. On ajoutera même que

les fievres putrides & malignes, qui y régnent communément, s'y guériſſent par les moyens généraux qu'on adminiſtre partout dans ces maladies, comme, par exemple, par les ſaignées, l'émétique, les boiſſons aigrelettes aiguiſées, les véſicatoires, &c. qui, étant employés à propos, réuſſiſſent le plus ſouvent. Cette objection renferme deux points eſſentiels à diſcuter; l'un eſt l'aſſertion des guériſons fréquentes; & l'autre, celle des ſuccès qu'on obtient par l'adminiſtration des moyens qu'on employe. Je ne crois pas qu'il ſoit bien difficile de prouver qu'on eſſuye dans les hôpitaux des pertes conſidérables dans tous les tems, mais principalement lorſqu'il y règne des épidémies de fievres putrides & malignes : j'en appelle ſur cet article à tous ceux qui ont ſervi dans ces aſyles. Ainſi l'on aura raiſon de dire que les guériſons n'y ſont pas auſſi fréquentes qu'elles devroient l'être. Quant aux ſuccès des remedes employés contre les maladies ci-deſſus, il n'eſt pas

douteux qu'il peut avoir lieu, lorſqu'on les adminiſtre à propos; mais c'eſt préciſément cet *à propos* qu'on demande; c'eſt-à-dire, un traitement méthodique fondé ſur la connoiſſance de la marche que ſuit la nature, & ſur celle des différens ſecours néceſſaires pour ſeconder ſes efforts, pour écarter les obſtacles qu'elle rencontre, & pour la ſuppléer, en un mot, quand elle eſt gênée dans ſes opérations.

De ce que je viens de dire ſur la maniere dont les maladies ſont traitées dans les hôpitaux, on ne doit pas cependant conclure que les Médecins qui y ſont employés, ne connoiſſent point les regles qu'il faudroit ſuivre pour diminuer les déſaſtres qu'on y obſerve, ni qu'il n'y en ait pas un grand nombre qui mettent en uſage tout ce que la prudence & la ſagacité exigent, pour éviter ces malheurs. Je ſuis très-convaincu qu'ils dépendent pour la plûpart d'une légiſlation vicieuſe ſur le

ſervice de ſanté, & je n'ai d'autre projet que celui de montrer ici qu'en s'écartant du plan que la nature a preſcrit, il eſt impoſſible que les guériſons ne ſoient pas ſouvent l'effet du haſard, ou du moins qu'on les attribue légitimement aux moyens qui ont été employés.

Cette conſidération me fournit la matiere d'une remarque très-eſſentielle ſur l'erreur dans laquelle on tombe ſouvent, lorſque malgré le traitement le plus mauvais on a guéri ou vu guérir les maladies les plus graves. Il en réſulte en effet que, non-ſeulement on s'applaudit de la conduite qu'on a tenue, mais qu'on reſte encore perſuadé qu'on doit la guériſon à des remedes qui n'y ont point contribué, & qui même n'ont pu le faire. On ſent aſſez que cette maniere de voir mene à ſuivre la même marche dans des cas ſemblables; ce qui entraîne néceſſairement une manœuvre préjudiciable. Mais, lorſqu'on

voudra bien réfléchir aux autres ſuites que peut avoir cette perſuaſion, on frémira ſur le ſort des malades. C'eſt de-là que dépendent l'incertitude de la plûpart des obſervations qui nous ſont tranſmiſes par les Auteurs, & les contradictions manifeſtes qu'ils préſentent. Ainſi, non-ſeulement on eſt trompé par leur autorité, mais on voit encore qu'ils ſe ſont eux-mêmes trompés; ce qui prouve évidemment que leurs traitemens & ceux qu'on a fait d'après eux, n'ont pu être que funeſtes. Je ferai remarquer, dans le cours de cet Ouvrage, que des grands hommes n'ont point été exempts de tomber dans une faute qu'il eſt ſi néceſſaire de relever. Mais il paroît que j'ai du moins déjà ſuffiſamment démontré ici le danger de la méthode curative, contraire à celle que j'ai retracée plus haut.

Il me reſte à parler maintenant des circonſtances malheureuſes où ſe trouvent vent quelquefois les malades des hôpitaux dans les armées, & je dois convenir qu'il

en eſt pluſieurs, ou non-ſeulement il ſeroit impoſſible de ſuivre un plan quelconque pour leur traitement, mais où ils ſont même accablés ſous le poids de leur miſere. Il eſt en effet certain que ceux qu'on eſt obligé de tranſporter de lieux en lieux, dans les retraites & après les défaites, même pendant les ſaiſons rigoureuſes, ſur des charriots découverts, ſont ſouvent moins à plaindre que ceux qui reſtent ſur les derrieres dans les hôpitaux. D'où peut donc provenir un effet ſi peu attendu? j'en vois la cauſe dans pluſieurs circonſtances fâcheuſes qui ſe réuniſſent pour aggraver le ſort de ceux qui ſont renfermés alors dans les hôpitaux, & je reconnois facilement que la nature ſervant pour ainſi dire de ſauve-garde aux autres, elle en prend un ſoin plus particulier. Qu'arrive-t-il en effet dans des hôpitaux engorgés, formés preſque toujours à la hâte, & peu diſpoſés pour recevoir un grand nombre de malades, 1°. l'air y eſt toujours cor-

rompu; 2°. la quantité des ſerviteurs & des gens de l'art n'y eſt pas toujours proportionnée à celle des malades; 3°. les choſes néceſſaires y manquent ſouvent; 4°. peut-être auſſi la crainte influe-t-elle autant ſur les ſoins qu'on doit donner, que ſur ceux qui doivent les recevoir : c'eſt préciſément à ces cauſes qu'il faut s'en prendre; & ce fut en effet à leur réunion qu'on dût les pertes qu'on éprouva dans les hôpitaux à la retraite d'*Hannover*. Les malades au contraire qui furent à l'air libre, furent exempts d'une contagion funeſte; la crainte de l'ennemi ne les tourmentoit pas, leurs maladies n'étoient pas dérangées dans leur marche par mille obſtacles, que les embarras & le malheur des tems faiſoient naître dans les hôpitaux; enfin, cet air libre qu'on peut regarder comme un anti-ſeptique puiſſant, leur tenoit lieu de remedes : ainſi, les malades abandonnés à eux-mêmes dans les conjonctures les plus défavorables, ont pu

guérir par les seuls efforts que la nature faisoit en leur faveur, & l'on refuseroit de la prendre pour guide dans la conduite des maladies? Je ne crois pas qu'il soit possible de ne pas se rendre à un exemple aussi frappant.

On pourra facilement juger, par tout ce qui vient d'être dit sur les principes de l'art de guérir, combien on se trompe, en le regardant comme purement conjectural & incertain : s'il est en effet démontré que la nature est le premier Médecin des corps, qu'elle a des moyens déterminés pour en rétablir l'équilibre, & une marche sûre pour y parvenir, il n'est plus douteux que l'art, qui a pour base la connoissance de ces moyens, de ces opérations & de cette marche, ne doive être mis au rang des sciences certaines. Il faut aussi, à la vérité, que le Médecin soit en même-tems instruit sur le genre, l'espece & l'efficacité des secours qui sont nécessaires pour remplir le vœu de la nature, qui ne rencontre pas

toujours dans les corps toutes les diſpoſitions propres à la ſervir, pour arriver à ſon but ; mais ces ſecours ſont devenus eux-mêmes auſſi certains qu'on le puiſſe déſirer, puiſque c'eſt par une obſervation conſtante, & par des expériences de pluſieurs ſiecles, que leurs effets ont été conſtatés.

On auroit, à ce que je penſe, beaucoup de peine à prouver qu'il y ait une ſcience dont les principes ſoyent plus évidens que ceux de la Médecine, & je crois même qu'il en eſt peu dont l'utilité ſoit auſſi marquée, & l'étendue auſſi conſidérable. Mais elle a cela de commun avec toutes les autres, qu'on ne peut pas ſe flatter de parvenir à la porter à ce dégré de perfection, qui mettroit celui qui en auroit le mieux étudié toutes les parties, dans le cas de ne pas ſe tromper. Il eſt un terme où la nature ſe voilant à nos yeux, ne nous laiſſe plus que la reſſource du raiſonnement & des conſéquences, qui, bien que juſtes, ou

du moins nous le paroiſſant, nous égarent quelquefois. Au reſte, il faut diſtinguer l'art de l'artiſte; celui-ci peut commettre beaucoup d'erreurs, ſans qu'on ſoit en droit d'accuſer celui-là d'incertitude. Si l'on jugeoit en effet les arts & les ſciences par les ſuccès de ceux qui les cultivent, il n'y en auroit aucun qu'on pût regarder comme certain. Cet Ingénieur, fondé ſur les regles les plus sûres, après avoir calculé la vîteſſe avec laquelle un boulet de canon doit parcourir un eſpace déterminé, prononce qu'il arrivera à un but déterminé par ſon calcul. Il a mis en uſage tout ce que ſes lumieres, les regles de ſon art & la prudence exigent, pour ne pas manquer ſon opération; il eſt cependant trompé dans ſon attente: un coup de vent, la denſité ou la raréfaction de l'air; en un mot, un obſtacle imprévu, dérangent le mouvement du corps lancé avec tant de meſure; &, au lieu d'arriver au point indiqué, il décrit une ligne tout-à-fait diffé-

rente ; dira-t-on pour cela que la géométrie eſt une ſcience incertaine ou conjecturale ? quoique l'opération ait manqué, le calcul & les meſures étoient juſtes ; &, ſans les incidens qui n'ont pas été prévus, ou qu'on n'a pu empêcher, le ſuccès auroit été complet.

On peut appliquer à la Médecine ce qui vient d'être dit de la géométrie : le Médecin, qui a une maladie à traiter, eſt ſouvent dans le cas d'en connoître parfaitement le caractere, les cauſes & la marche, de ſaiſir les moyens indiqués pour ſa guériſon, d'agir, en un mot, de concert avec la nature pour l'obtenir : cependant, rien n'eſt plus ordinaire que l'événement contraire à celui qu'il étoit en droit de ſe promettre, parce que les obſtacles qu'il a rencontrés, ou les accidens trop graves qui ſont ſurvenus, ont empêché que le ſuccès répondit à ſes vues & à ſes moyens.

Ce n'eſt pas que le Médecin & le Géomètre ne puiſſent prévoir & annoncer

dans la plûpart des circonſtances, que leur plan ſera dans le cas d'être dérangé par telle ou telle cauſe, qu'on pourra vaincre, ou qui paroîtra indomptable; mais alors, loin de taxer leur art d'incertitude, on ſera fondé à juger le contraire.

Pour dire que la Médecine eſt une ſcience conjecturale, il faudroit prouver que ſa baſe l'eſt elle-même. Or, de quelque maniere qu'on conſidere les principes ſur leſquels elle eſt fondée, il eſt impoſſible de trouver cette preuve contr'eux : la phyſique du corps humain, l'obſervation de la marche des phénomenes & des produits de chaque maladie, la connoiſſance expérimentale de la vertu des médicamens, & celle de leur adminiſtration, ſont préciſément les fondemens de l'art de guérir; & il eſt évident qu'il n'y a aucune ſcience qui en ait de plus certains.

Que l'application des principes ſoit fautive dans beaucoup de circonſtances; qu'on n'ait pas encore fait tous les progrès déſirés

& néceſſaires; que ſouvent il ſe rencontre des cas plus ou moins douteux, qui embarraſſent les gens les plus inſtruits, & qui ſurpaſſent même leurs lumieres; c'eſt une vérité conſtante. Mais, quelle eſt la ſcience phyſique dont on ne puiſſe pas en dire autant? on ne connoît pas encore toutes les propriétés de l'air; on cherche depuis long-tems la quadrature du cercle; on voit tous les jours des météores qui n'ont pas été prévus, & des phénomenes que les Aſtronomes ne peuvent pas expliquer, &c. Pourra-t-on en conclure que la Phyſique, la Géométrie & l'Aſtronomie, ſont des ſciences incertaines & conjecturales? Non, ſans doute. Pourquoi donc ne pas juger de même la Médecine? en voici les raiſons; 1°. les opérations & les réſultats des travaux en phyſique, en géométrie, &c. ne ſont pas également ſous les yeux du Public, comme l'eſt l'exercice de la Médecine; c'eſt pourquoi celle-ci fixe néceſſairement d'avantage l'attention gé-

nérale; 2°. l'intérêt naturel que nous avons à notre conſervation, nous porte à chercher à acquérir des connoiſſances ſur nos maux & ſur leurs remedes, & à examiner & juger avec plus de ſévérité ceux qui dirigent notre ſanté, & celle des gens qui nous tiennent de près; 3°. les événemens heureux ou malheureux fixent l'opinion commune ſur l'art & l'artiſte, parce que la plûpart des hommes ne ſont aſſez éclairés pour ſentir que tel qui eſt heureux, s'eſt ſouvent plus mal conduit qu'un autre qui a été malheureux; 4°. les Charlatans qui eſtropient quelques mots de Médecine, & qui promettent toujours des guériſons impoſſibles, paſſent ſouvent pour Médecins, parce qu'on croit entendre leur raiſonnement, comme celui des vrais Médecins; 5°. chacun veut raiſonner ſur des expériences qu'il a vues ou qu'il a faites, & les appliquer à des cas qui paroiſſent ſemblables; 6°. la mauvaiſe manœuvre de quelques gens qui profeſſent la Médecine, induit à

penſer que tous les autres ſont de même. Il en réſulte un préjugé qui fait qu'on livre inconſidérément ſa vie à des hommes qui n'ont ni les lumieres, ni la prudence néceſſaires pour traiter convenablement les maladies, & que le Public eſt la victime de cette fauſſe idée. Il y a long-tems qu'on a dit que perſonne ne livreroit le ſort de ſa fortune entre les mains d'un homme ſans aveu, & dont la capacité pour la défendre ne ſeroit pas authentique, quoiqu'on confie tous les jours un bien plus important, ſa ſanté, à des gens ineptes & ſans probité.

Si tous les hommes pouvoient être également éclairés ſur leurs vrais intérêts, il n'eſt pas douteux qu'ils ſe conduiroient d'une maniere plus conſéquente ſur un objet qui les touche de ſi près : mais, comment ſeroit-il poſſible que la plûpart ne fuſſent pas trompés dans leur confiance, puiſqu'ils ſont des juges incompétens ſur les travaux & le mérite des Médecins ?

Il eſt donc évident qu'il n'y a que le Gouvernement qui ſoit dans le cas de pourvoir à la sûreté publique, en détruiſant la cohorte pernicieuſe des Charlatans qui ſe multiplient de plus en plus, & en établiſſant des loix ſéveres concernant l'admiſſion des gens qui ſe préſentent pour obtenir le grade de Médecins.

Tant que ces deux conditions ne ſeront pas remplies, l'homme inſtruit & honnête doit s'attendre à ſe voir confondu avec l'ignorant & le malhonnête, & conſéquemment à éprouver beaucoup d'injuſtice. Mais il ne doit pas ſe décourager, puiſqu'il lui reſte la faculté de faire le bien. Quel ſervice auroit-on rendu à l'humanité, ſi ſes bienfaiteurs avoient été arrêtés par ce motif?

Ceux qui ont découvert les vérités les plus utiles, ont preſque toujours été pourſuivis par l'envie ou le fanatiſme; & il y en a même eu pluſieurs qui n'ont joui de l'hommage qui leur étoit dû, qu'après

avoir

avoir ſuccombé ſous les traits perfides de leurs ennemis. Tel eſt le ſort des hommes conſacrés au Public : leur zele & leurs ſuccès ſont rarement payés de la reconnoiſſance de leurs contemporains ; il n'y a qu'un petit cercle de connoiſſeurs qui les eſtime ; ils vivent dans la médiocrité ; mais la philoſophie vient à leur ſecours ; ils ſe voyent riches d'un fonds qu'il n'eſt pas au pouvoir des hommes de leur enlever ; ils jouiſſent d'eux-mêmes & de leurs bienfaits.

J'eſpere qu'on me pardonnera les digreſſions que j'ai faites ici en faveur de leur utilité : j'aurois pu me borner à l'hiſtoire ſuccincte de la Médecine Militaire, afin de montrer la néceſſité d'un travail ultérieur, & à expoſer le plan que je me ſuis impoſé ; mais j'ai cru qu'il ne ſeroit pas hors de propos d'établir en même-tems les principes qui m'ont ſervi de guides, & de prouver qu'ils ſont les ſeuls qu'on doive ſuivre dans le traitement des maladies. Cet

exposé m'a conduit à quelques réflexions sur la maniere dont on pense assez généralement sur la Médecine, & à démontrer les abus qu'entraîne ce défaut de confiance. Je n'ignore pas qu'il faudroit entrer dans de plus grands détails, pour approfondir ces différentes matieres; mais, quoiqu'elles tiennent à mon sujet, elles ne sont point mon objet.

Il est tems maintenant que j'y revienne: j'ai fait de mon mieux, comme on ne peut en douter: si l'on trouve que je ne dis rien de nouveau pour l'instruction des Médecins Praticiens, j'ai tout lieu de croire que les autres, pour qui j'écris principalement, apprendront quelque chose dans cet Ouvrage. Si l'on reconnoît quelques erreurs, je désire qu'on ait la complaisance de m'en faire part, en les réfutant. Si mon style ne paroît pas assez élégant, je répondrai qu'il suffit d'être clair dans un Ouvrage didactique, & que j'ai tâché de l'être: si l'on m'accuse d'avoir

été trop diffus, je dirai que la plûpart des deſcriptions que j'ai été obligé de faire, ont exigé de grands détails; ſi l'ignorance ou la mauvaiſe-foi m'attaquent, je me contenterai de la maniere, dont le Public éclairé, venge les Auteurs injuſtement ou maladroitement attaqués.

Je diviſe cet Ouvrage en ſix Livres:

Le premier traite des fievres auxquelles les gens de guerre ſont particulierement expoſés. C'eſt le genre de maladie le plus fréquent parmi eux, & en même-tems le plus dangereux.

La plûpart des fièvres paroiſſent faciles à traiter; cependant, il y a peu de gens qui ſoient en état de le faire: cette matiere n'eſt pas encore aſſez développée, pour que tous les Médecins la conſiderent ſous le même point de vue: de-là naît une conduite ſouvent peu convenable à l'état de la maladie. Je me ſuis occupé à faire connoître la nature, les phénomènes, les cauſes & les épiphénomènes de la fievre, afin de rendre le traitement

de chacune de ſes eſpeces plus sûr & plus méthodique. J'eſpere qu'on trouvera dans ce Livre des obſervations & des détails propres à éclairer les gens ſans expérience dans une route auſſi difficile. Il eſt inutile de prévenir le Lecteur que j'ai ſur-tout cherché à répandre le plus grand jour ſur la nature & l'eſpece de fievres qui affligent les militaires, en accommodant toujours le traitement aux circonſtances où ils ſe trouvent.

Le ſecond Livre a pour objet les maladies aiguës locales; c'eſt-à-dire, celles qui ont leur ſiége dans les principales cavités ou dans les parties contenantes. Ce champ eſt très-vaſte, & je ne me propoſe pas de décrire tout ce qui lui appartient; il ſuffit, pour remplir mon but, de parler de celles de ces maladies auxquelles les gens de guerre ſont les plus ſujets.

Le troiſieme Livre traite des maladies chroniques : quoique les militaires ſoient ſuppoſés hors d'état de ſervir, lorſqu'ils

en ſont attaqués, il eſt du moins certain que, non-ſeulement on peut prévenir la diſpoſition qui les conduit à ce genre de maux, mais qu'il eſt encore des moyens pour en guérir pluſieurs. L'eſprit de la loi qui fait quitter le ſervice à ceux qui ont des maladies chroniques, entend qu'on aura préalablement employé toutes les reſſources pour leur guériſon; & l'on auroit tort d'imaginer que l'Etat veuille ſe priver d'un nombre conſidérable d'hommes précieux, dont il eſt poſſible de rétablir la ſanté. Ainſi, c'eſt avec raiſon que je traiterai ici des maladies chroniques; & je ne ſaurois trop engager ceux à qui le ſoin de leur cure eſt confié, d'y apporter l'attention que méritent leur importance, & celles des ſujets à conſerver. J'ai ajoûté à ce Livre un Précis ſur les eaux minérales, en montrant l'uſage qu'on peut faire de celles que nous avons ſous la main, & la maniere de les imiter dans le plus grand

nombre de cas, pour la plus grande utilité.

Le quatrieme Livre comprend la deſcription des maladies virulentes non aiguës, qui ne laiſſent pas que d'être très-communes dans les troupes. De ce genre, ſont les dartres, la gâle, le ſcorbut, la vérole, &c. J'ai mis à la tête de ce Livre un Précis ſur les poiſons des trois régnes, afin d'indiquer la maniere de les éviter, & les moyens d'en corriger les effets.

Le cinquieme Livre traite des maladies externes, auxquelles les gens de guerre ſont les plus expoſés. On ſent bien que les plaies d'armes à feu, & quelques autres affections particulieres à cette claſſe d'hommes, forment la plus grande partie de ce Livre, où j'ai d'ailleurs évité de répéter tout ce que les Livres élémentaires enſeignent ſur le manuel.

Le ſixieme Livre a pour objet la matiere médicale militaire. Je fais d'abord une liſte des médicamens ſimples & com-

poſés, dont les pharmacies militaires doivent être pourvues, enſuite j'examine les matieres médicales militaires qui ont paru juſqu'à ce jour, & je finis par donner des formules appropriées aux ſujets traités dans le cours de cet Ouvrage.

Je ne chercherai point à donner ici d'autre raiſon du choix de la diviſion dont je viens de parler, que celle de la commodité; &, comme il n'eſt point queſtion d'établir une méthode claſſique, je me ſuis cru en droit de ſuivre le plan qui m'a le mieux convenu.

J'ai tâché de rendre, avec l'exactitude la plus ſcrupuleuſe, les faits tels qu'ils ſont; &, ſi j'ai paſſé ſous ſilence pluſieurs maladies qui appartiennent à chacun des Chapitres contenus dans les Livres ci-deſſus, c'eſt qu'elles ne régnent pas communément dans les troupes, & que mon deſſein eſt de traiter ſeulement de celles qui dépendent principalement de l'état, du régime & des travaux des gens de guerre.

On doit bien penſer qu'en développant le caractere de chaque maladie, j'ai ſouvent été obligé d'emprunter le langage & la deſcription des Auteurs. Une pleuréſie, une péripneumonie, &c. ont toujours le même caractere eſſentiel, les mêmes ſignes pathognomoniques ; mais il y a des nuances plus ou moins fortes, qui font différer entr'elles les maladies du même genre, & qui exigent par conſéquent des moyens différens. C'eſt préciſément par ces nuances que la plûpart des maladies des gens de guerre ſont diſſemblables avec celles des autres hommes, & qu'elles ſont dans le cas d'être attaquées d'une maniere particuliere.

Il eſt en effet certain que, ſi les poſitions & les circonſtances doivent changer les diſpoſitions du Médecin dans le traitement, il n'y a aucune claſſe des Citoyens qui oblige de remplir cette condition, comme celle des militaires.

En partant de ce principe inconteſta-

ble, il paroît bien important d'établir ces poſitions & ces circonſtances, en déſignant les moyens qu'il faut employer dans les unes & les autres : c'eſt ce que j'ai fait partout. Je n'ai rien avancé que je n'aye vu par moi-même, ou qui ne ſoit fondé ſur les obſervations multipliées des gens les plus dignes de foi & les mieux famés : réduire les faits en principes, voilà le but de l'Ouvrage.

Nota. J'ai ſuivi la forme des paragraphes, comme dans la troiſieme Partie du Code de Médecine Militaire, pour deux raiſons qui m'ont paru eſſentielles; la premiere eſt, qu'ils reſſerrent le ſens; & la ſeconde eſt, qu'ils procurent la facilité de renvoyer à ce qui à déjà été dit, ce qui fait éviter les répétitions.

SUPPLÉMENT, OU PROSPECTUS

D'un Ouvrage intitulé : *Traité des Hôpitaux Militaires, où l'on démontre les moyens les plus efficaces, pour rendre leur administration & le service de santé, plus utiles aux malades.*

L'AUTEUR, en travaillant à cet Extrait, s'étoit proposé de mettre sous les yeux de Mgr. le Maréchal du Muy, les différens objets importans qui sont traités dans l'Ouvrage, & de le mettre à même de vérifier le rapport qui lui en seroit fait. Ce Ministre en avoit permis l'impression, & elle alloit se faire, lorsque M. le Comte de Saint-Germain arriva au Ministere. Il demanda le Manuscrit à l'Auteur, en pro-

mettant de le lui rendre auſſi tôt après l'examen : cet Ouvrage ayant été égaré dans le cabinet du Miniſtre, pendant environ dix-huit mois, ſon impreſſion ne peut plus avoir lieu, parce qu'il renferme preſque toute l'ordonnance nouvelle des hôpitaux, & la critique de la plûpart des abus qui ont été corrigés, ou qui doivent l'être inceſſamment.

J'ai donc cru qu'il ſuffiroit de mettre ce Proſpectus ſous les yeux du Lecteur, afin de me juſtifier ſur l'impoſſibilité de remplir la promeſſe que j'avois faite dans la Préface de mon Hygienne Militaire. Cependant, comme il y avoit dans mon Manuſcrit pluſieurs articles intéreſſans qui n'ont point été compris dans les réformes nouvelles, & qui ont encore plus de rapport avec le traitement des maladies, qu'avec l'adminiſtration des Hôpitaux, je les inſérerai dans le corps de cet Ouvrage à meſure que le ſujet y prêtera ou l'exi-

gera, ne pouvant plus renvoyer au Traité des Hôpitaux, comme je me l'étois proposé.

1°.

La Préface.

Elle a pour objet l'hiſtoire de l'origine des hôpitaux en général, & ſpécialement celle des hôpitaux militaires : on y trouve le plan ſuccinct de l'Ouvrage, & les motifs de pluſieurs changemens à faire dans l'adminiſtration & dans le ſervice de ſanté, qui ſont l'une & l'autre démontrés vicieux à beaucoup d'égards. L'Auteur, en louant & en reſpectant les vues du Gouvernement, tâche de faire connoître les véritables moyens de remplir l'objet, moyens très-ſenſibles, faciles à mettre en uſage, & cependant inconnus ou négligés, quoiqu'ils ſoyent les principes fondamentaux de l'établiſſement.

2°.

1r. Chapitre.

Il traite uniquement des hôpitaux militaires du Royaume; le ſervice de ſanté, la ſalubrité & l'adminiſtration conſidérée ſous les rapports de Police & de Finance, ſont les différens ſujets qui en font la matiere.

Dans le premier article, il n'eſt queſtion que du ſervice des malades; on y expoſe d'abord la maniere dont il ſe fait à préſent, en rappellant les Ordonnances, les Réglemens; &, en un mot, toutes les pratiques conſacrées par l'uſage. (*a*)

Cet expoſé conduit à l'examen des ſoins & des ſecours adminiſtrés aux malades (*b*), tant de la part des ſerviteurs, que de celle des gens de l'art. Il en réſulte que, l'un & l'autre ſervices ſont inſuffiſans, & même nuiſibles en pluſieurs points.

(*a*) Sect. I.

(*b*) Sect. II.

1°. Les ſoins & les ſecours de la part des ſerviteurs ſont inſuffiſans, parce que le nombre des Infirmiers eſt trop petit; que la plûpart n'ont pas la capacité convenable pour leur office; que leurs ſurveillans ne ſont, ni compétens, ni inſtruits; qu'enfin, les fournitures ſont toujours infiniment moins nombreuſes qu'il ne le faudroit : ils ſont abuſifs, parce qu'on n'a pas établi une regle convenable, qui aſſure la quantité de boiſſons & de bouillons qu'il faut donner aux malades, ni les heures auxquelles il faut en donner.

2°. Les ſecours de l'art ſont inſuffiſans, tant parce que ceux qui ſont chargés d'exécuter les Ordonnances, ne ſont, ni aſſez nombreux, ni employés à propos, que parce qu'ils changent trop ſouvent de fonctions.

Ils ſont abuſifs, parce que les malades ſont dans beaucoup de circonſtances abandonnés à la merci des garçons Chirurgiens, comme, par exemple, lorſqu'ils

arrivent après la visite du Médecin; parce que les Apothicaires sont chargés de plusieurs examens qu'ils ne sont pas en état de faire; qu'enfin, il n'y a que très-peu de moyens pour assurer l'exactitude, dans la composition & dans la fourniture des médicamens.

On examine après cela comment le but principal, qui est la guérison des malades, pourroit être rempli, en suivant les formes prescrites par les Ordonnances (*c*); & l'on observe,

1°. Que les événemens remarquables & essentiels de la maladie, ne peuvent pas être connus de celui à qui la cure en est confiée.

2°. Que la nature est presque toujours troublée ou forcée dans ses opérations.

3°. Que les Ordonnances ne peuvent pas être exécutées avec les modifications & les exceptions nécessaires.

(*c*) Sect. III.

4°. Que l'effet des remedes eſt rarement conſtaté.

5°. Enfin, que les moyens qu'on a mis juſqu'à préſent en uſage pour obvier à ces abus, n'ont pas l'efficacité par laquelle on pourroit y parvenir.

De ces inconvéniens, dont on ne peut diſconvenir, il réſulte la néceſſité d'une réforme, qui eſt indiquée à la fin de l'article.

Elle conſiſte principalement à établir le nombre d'officiers de ſanté, & de ſerviteurs capables de remplir leurs fonctions, à répartir chacun d'une maniere utile, & à mettre un ordre différent dans le ſervice.

Cet ordre, qui eſt décrit en cet endroit, eſt également pratiquable & favorable, ſans augmenter les dépenſes. Un cadaſtre mis au chevet des malades, pour marquer les événemens dont le Médecin doit être inſtruit, ajoute encore aux autres avantages; & il rendroit ſur-tout les progrès de l'art très-rapides.

Le

Le ſecond article traite des moyens de ſalubrité ; c'eſt-à-dire, de la maniere de corriger ou d'éviter l'intempérie & l'impureté de l'air, qui dans les hôpitaux ſont produites par la préſence ou la réunion des corps mal ſains, & entretenues, tant par la conſtruction, ou la ſituation vicieuſe des édifices, que par une mauvaiſe tenue.

On examine en conſéquence la meilleure ſituation, la conſtruction & la diſtribution d'un hôpital, dans le plus grand détail, en inſiſtant particuliérement ſur quelques objets auxquels on ne fait pas aſſez d'attention ; tels que l'expoſition, la conſtruction & la propreté des ſalles & des latrines. On trouve dans cet expoſé tout ce qui convient pour empêcher que ces lieux deviennent mal ſains.

On paſſe enſuite à la tenue des ſalles, qui renferme pluſieurs chefs eſſentiels, dont la plûpart ſont défectueux par l'inexactitude, & quelques-uns impoſſibles

à rectifier, en ſuivant même l'eſprit de l'Ordonnance : de ce nombre ſont, les couchers des malades, & la nature des fournitures, dont on indique la réforme néceſſaire.

Dans le troiſieme article, il eſt queſtion des officiers de ſanté, dont l'eſpece, le choix & les fonctions ſont déterminés. On y trouve la maniere de former ceux qui ſe deſtinent à ſervir, ſoit dans les hôpitaux du Royaume, ſoit dans ceux des armées. On y fait connoître combien l'Ordonnance ſur l'inſtruction des éleves eſt défectueuſe; & l'on y propoſe l'établiſſement de pluſieurs écoles en différens endroits, choiſis depuis peu à cet effet, ſelon les vues que j'avois préſentées à cet égard en 1772, dans mon Code de Médecine Militaire, Partie II; mais mes moyens ſont différens, & certainement plus utiles que ceux qu'on a mis en uſage.

L'adminiſtration générale fait le ſujet du quatrieme & dernier article : on la

conſidere ſous deux rapports; l'un comprend l'entretien des hôpitaux, qui eſt un objet de finance; & l'autre, le ſervice, qui eſt un objet de police.

Le premier eſt d'abord détaillé & examiné (*d*) ſous la diviſion de régie & d'entrepriſe. Les réflexions qui émanent de l'examen de celle-là (*e*) ſont, 1°. que les fournitures de toute eſpece ſont défectueuſes, comme cela eſt annoncé & prouvé dans les premier & ſecond articles; 2°. que les ſurveillans n'ayant pas autant d'intérêt à empêcher la fraude, que les fourniſſeurs à la commettre, elle doit néceſſairement avoir lieu; 3°. que les Ordonnances n'ayant pas ſuffiſamment mis ordre aux abus qui doivent réſulter du choix des ſurveillans, qui, de ce rôle, paſſent à celui de fourniſſeurs, & qui ſont quelquefois l'un & l'autre, on a toujours à craindre que les

(*d*) Sect, I.

(*e*) §. I.

intérêts du Roi ne ſoyent compromis; 4°. qu'il n'y a point de moyen pour être sûr que les ſurveillans ſont ou ne ſont pas eux-mêmes intéreſſés dans l'entrepriſe; 5°. que la variété des prix accordés pour les différens genres de maladie, eſt, non-ſeulement mal fondée, mais encore pernicieuſe; 6°. que les médicamens qui ſont en entrepriſe, ſont rarement bons; 7°. qu'il y a un grand abus introduit depuis pluſieurs années dans les hôpitaux, à l'égard de l'uſage excluſif de pluſieurs remedes connus & ſecrets, dans certaines maladies, parce qu'il en réſulte, non-ſeulement une dépenſe plus conſidérable, mais encore une application ſouvent nuiſible de la part des gens de l'art; 8°. que le nombre des Chirurgiens, Apothicaires & Infirmiers, fixé ſur celui des malades actuels, peut réduire dans pluſieurs cas les hôpitaux, ou à manquer de ſecours, ou à n'avoir que de mauvais ſerviteurs; 9°. enfin, que tous ces officiers ſubalternes étant au compte des

entrepreneurs, ils n'ont pas le courage de dévoiler la fraude qu'ils apperçoivent, & que les gens de l'art, qui ſont en chef, n'ont pas un pouvoir ſuffiſant ſur ceux qui ſont commis pour exécuter leurs Ordonnances.

Les inconvéniens de la régie (*f*), telle qu'elle a été inſtituée juſqu'à préſent, ſont preſqu'auſſi grands que ceux de l'entrepriſe, 1°. parce que les Commis ſubalternes peuvent faire, vis-à-vis du Régiſſeur, ce que les Entrepreneurs & leurs ſerviteurs font vis-à vis des gens du Roi ; 2°. parce que ce Régiſſeur, qui doit être le maître dans ſes opérations, eſt dans le cas d'être continuellement arrêté par les Officiers ſupérieurs des hôpitaux, qui peuvent ſouvent avoir intérêt à le faire ; 3°. parce que les dépenſes conſidérables, qui ſont quelquefois néceſſaires, peuvent lui attirer des reproches, que naturellement il doit crain-

(*f*) §. II.

dre ; ce qui le met dans le cas de faire des épargnes mal placées.

Ainſi, tout bien conſidéré, on conclut que l'une & l'autre formes devroient être abolies, & qu'on y ſubſtitueroit avec sûreté & facilité, un plan de régie moins coûteux, ſi l'on en chargeoit les Officiers municipaux, & les Etats-Majors des Places. Ce plan eſt l'objet d'un Mémoire qui eſt dans le quatrieme Chapitre.

La police des hôpitaux (*g*) eſt encore plus détaillée que le rapport précédent, parce qu'elle eſt plus importante, & qu'elle renferme pluſieurs articles, qui, non-ſeulement intéreſſent les malades des hôpitaux, mais encore l'humanité entiere.

On fait d'abord mention des différentes ſortes d'Officiers ſupérieurs, chargés de la police générale (*h*), & on paſſe tout de ſuite aux choix & aux fonctions des Inſ-

(*g*) Sect. II.
(*h*) §. I.

pecteurs, Médecins & Chirurgiens, parce qu'il eſt queſtion des autres au Chapitre II.

En parlant du choix des gens de l'art (*i*), on fait voir combien le Miniſtere a pu être trompé juſqu'à préſent ſur cet article ; les qualités eſſentielles d'un Inſpecteur étant difficiles à réunir, & n'y ayant aucun moyen sûr, pour qu'on ſoit fondé à croire qu'elles ſe rencontrent dans les ſujets choiſis.

Quant à leurs fonctions (*k*), on en démontre l'étendue, & l'on fait connoître que, juſqu'à ce jour, elles n'ont été remplies qu'imparfaitement.

On a cru devoir expoſer, dans un tableau diviſé par colonnes, les différens objets dont un Inſpecteur doit prendre connoiſſance. Par ce moyen, on rend l'inſpection uniforme, le travail facile, &

(*i*) §. II.

(*k*) §. III.

le rapport fidele ; ce qui abrege au Miniſtre l'examen de la choſe, & à l'Inſpecteur des détails infinis.

On fixe auſſi pluſieurs règlemens pour empêcher que les Directeurs & autres Officiers des hôpitaux, avertis de l'inſpection, les remettent en bon état pour ce moment ſeul.

Mais, de quelqu'utilité que ſoit le plan propoſé, il paroît évident que ce n'eſt que le concours des Inſpecteurs réunis qui peut opérer la sûreté des opérations. Il y a mille objets ſur leſquels le Miniſtre & les Commis des hôpitaux ne peuvent s'en rapporter à eux-mêmes, & qu'il ſeroit également dangereux de confier à des particuliers iſolés. C'eſt par cette raiſon qu'on regrette la commiſſion d'Inſpecteurs, qui aſſuroit à jamais l'exactitude & la bonté du ſervice de ſanté, l'exécution des loix, la facilité de trouver un grand nombre de bons ſujets dans les momens preſſans, les progrès rapides de l'art, & la

facilité du travail au Miniſtre. L'Auteur avoit donné le plan de ce Tribunal en 1772, quelque tems avant que l'Ordonnance, qui l'établiſſoit, fut publiée.

C'eſt pour cette raiſon qu'on la rappelle ici, & qu'on en montre l'identité avec le plan de l'Auteur.

Pour rendre plus palpables les avantages qu'on en pourroit recueillir, on entre dans les détails des différentes branches de cette Commiſſion (*l*); & l'on fait connoître que, ſans aucune dépenſe, le Gouvernement pourroit ſe faire inſtruire de la nature du ſol, de l'air, des eaux, des endémies & des mœurs dans chaque Province du Royaume, ſans en excepter la deſcription du plus petit endroit, & qu'on auroit par-là une très-grande facilité pour acquérir des lumieres ſur les cauſes de beaucoup de maladies populaires, dont on

(*l*) Sect. III.

ignore la ſource, & pour les prévenir ou les guérir.

Il ne s'agit en effet, pour arriver à ce but, que d'employer à propos les Officiers de ſanté qui ſont dans les hôpitaux, & d'étendre l'inſpection ſur ceux qui ne ſont pas militaires.

Pour en prouver la facilité, & procurer le moyen de ſuivre ce plan, on donne, 1°. un projet général de la maniere dont tous les rapports ſe feroient (*m*); 2°. un modele de rapports ſur la nature de l'air, du ſol & des eaux (*n*); 3°. ſur l'état de chaque hôpital (*o*), 4°. ſur le caractere des maladies qui ont régné, ou qui régnent dans l'hôpital (*p*); 5°. un modele de Mémoire à conſulter ſur les maladies épidémiques & extraordinaires (*q*); 6°.

(*m*) §. I.
(*n*) §. II.
(*o*) §. III.
(*p*) §. IV.
(*q*) §. V.

un cadaſtre qui procureroit l'avantage de claſſer les maladies d'une maniere sûre & utile, au bout de quelques années (*r*).

3°.

Les hôpitaux des armées ſont le ſujet du Chapitre II : dans le premier article, on expoſe la forme qu'ils ont eue juſqu'à préſent ; ſavoir : la maniere dont l'hôpital ambulant eſt établi & dirigé (*s*), celle dont les hôpitaux fixes ou ſédentaires ſont formés & entretenus (*t*).

Dans le ſecond article, on examine cette forme, & on préſente les abus qu'elle entraîne. On voit (*u*), 1°. qu'elle eſt vicieuſe par le défaut des meſures convenables, pour aſſurer ſon utilité. Quelles ſont en effet celles qu'on a priſes juſqu'à préſent ? On peut voir leur inſuffiſance & leur abus

(*r*) §. VI.
(*s*) Sect. I.
(*t*) Sect. II.
(*u*) Sect. I.

par l'eſpece d'Employés qui ſont à la ſuite des hôpitaux, par la contagion qui y régne, par la quantité énorme des malades qui y périſſent, par le nombre de ceux qui reſtent eſtropiés, par les inconvéniens & les maux qu'éprouvent ceux qu'on tranſporte, & par les déſaſtres qui arrivent après les batailles, lors même que l'armée eſt victorieuſe; 2°. que cette forme pêche par le défaut d'enſemble (*x*); 3°. par abus d'autorité (*y*); 4°. par abus de confiance (*z*); 5°. par des épargnes mal entendues (*a*); 6°. par des diſpoſitions, qui, bien que paroiſſant favorables, entraînent les plus grands abus (*b*); 7°. que le ſervice de ſanté eſt vicieux (*c*); 8°. enfin que

---

(*x*) Sect. II.
(*y*) Sect. III.
(*z*) Sect. IV.
(*a*) Sect. V.
(*b*) Sect. VI.
(*c*) Sect. VII.

les ſecours ſont la plûpart, ou nuiſibles, ou inſuffiſans (*d*).

Chacun de ces vices eſt avéré par les exemples les plus frappans qu'on cite à chaque Section, & démontré par les raiſons les plus fortes.

Dans un troiſieme article, on propoſe les moyens les plus efficaces pour détruire tous ces abus, & pour donner à l'établiſſement la forme la plus avantageuſe.

Le premier objet à mettre en conſidération, eſt le choix de ceux qui doivent être employés dans l'adminiſtration, en commençant depuis le chef, juſqu'au dernier ſubalterne : ſans les plus juſtes meſures, à cet égard, tout l'édifice doit s'écrouler.

La ſeconde condition à remplir conſiſte à fixer, d'une maniere préciſe, le genre d'adminiſtration & la nature, ainſi que la quantité de toute eſpece de munitions,

(*d*) Sect. VIII.

fournitures, &c. en attachant à cette conſtitution le nombre & l'eſpece d'Officiers, d'Employés & de Serviteurs néceſſaires.

La troiſieme eſt, de mettre chacun à ſa place, après avoir réglé les fonctions qu'elle exige.

La quatrieme enfin eſt, d'établir une légiſlation, qui, dans tous les cas, rende le ſervice actif & utile.

Ce ſont ces différens points qui ſont la matiere des Sections ſuivantes:

On fait d'abord connoître la maniere dont les Officiers, les Employés & les Serviteurs, qui ne font pas le ſervice de ſanté (*e*), doivent être choiſis, & on montre une méthode qui aſſure l'impoſſibilité d'être trompé ſur leur aptitude, leur probité & leur vigilance.

On paſſe enſuite au choix des Officiers de ſanté (*f*); il eſt d'autant plus eſſen-

---

(*e*) Premiere Partie de la Section I.

(*f*) Deuxieme Partie de la Section I.

tiel, que c'eſt d'eux que dépendent les moyens préſervatifs & curatifs qu'il faut employer continuellement ſur une multitude d'hommes, plus expoſés que les autres, aux viciſſitudes & aux inffluences malignes de l'air : on peut même aſſurer que le plus ſouvent le ſort des armes tient à la bonne ou mauvaiſe conduite, au ſavoir ou à l'ignorance de ces Officiers.

Quelque ſoin que l'on prenne, pour ne pas être trompé ſur leur choix, il eſt conſtant qu'il ſera toujours au moins fort douteux, tant qu'il ne ſera pas confié aux gens de l'art, qui ſont les ſeuls juges compétens; ainſi, l'on doit comprendre que la réunion des Inſpecteurs, pour former une Commiſſion toujours exiſtante, rempliroit mieux cet objet que tout autre moyen.

On trouve ici le détail de toutes les qualités requiſes dans les Sujets qui doivent exercer des fonctions différentes, & une méthode qui donne au Miniſtre la certitude d'un bon choix.

On s'occupe après cela des fournitures, munitions & approvisionnemens (*g*); & l'on examine d'abord si l'entreprise ou la régie est préférable, ou s'il faut employer l'une & l'autre formes (*h*). Après l'examen le plus suivi, on reconnoît que la premiere ne peut avoir lieu pour l'hôpital ambulant, parce qu'il y a mille circonstances où la profusion est nécessaire, & que jamais on ne pourroit se flatter que des Entrepreneurs uniquement occupés du gain, fourniſſent au-delà du nécessaire prescrit. On a cité ces circonstances : mais, en établissant une Régie pour l'hôpital ambulant, il faut qu'elle ait une forme bien différente de celle qui a eu lieu jusqu'à ce jour; on en parlera ci-après. On préfere l'entreprise pour les hôpitaux sédentaires, tant parce qu'elle est beaucoup moins dispendieuse, que parce qu'on a moins de risques à

(*g*) §. I.
(*h*) §. II.

courir,

en employant des Directeurs & des Commis instruits du service, qu'on peut surveiller exactement & sûrement : au reste, lorsqu'on a conclu un marché avec des Entrepreneurs, on est en droit d'exiger rigoureusement qu'ils en observent les clauses ; ce qui est plus difficile vis-à-vis d'un Régisseur, qui, dans des cas urgens, peut éluder des ordres, ou du moins faire ensorte qu'on les retire, en faisant monter les frais infiniment au-dessus de ce que comporteroit l'établissement prescrit : on trouvera dans cet endroit plusieurs autres motifs de cette préférence.

On détermine ensuite les différentes especes de fournitures, munitions & approvisionnemens des hôpitaux, tant fixes, qu'ambulans. Après ce détail difficile, mais sûrement réglé, on examine à qui l'on doit les confier ; & l'on fait part des raisons qui font penser qu'un seul Régisseur ne doit point avoir la Police & la Finance de l'hôpital ambulant, & qu'il faut au moins éta-

blir trois Sous-Régiſſeurs, chargés chacun d'un genre de fournitures. Quant à ce qui regarde l'entrepriſe qu'on ſuppoſe établie pour les hôpitaux ſédentaires, on croit qu'à l'exception de la fourniture des drogues, on peut à la rigueur abandonner les autres aux Entrepreneurs, en ſuivant toutefois les règles énoncées pour empêcher la fraude.

En ſuivant cette matiere, on donne un précis de tout ce qu'il convient de réunir pour un nombre donné de troupes (*i*) : on ſuppoſe une armée de ſoixante mille hommes ; &, après avoir évalué, d'après les calculs les plus exacts, la quantité de malades qu'elle fournit, on établit celle des munitions en tout genre, des Officiers, Employés & Serviteurs quelconques.

Cette évaluation, qui eſt le fruit d'un travail immenſe, eſt ſuivie des moyens ſuffiſans, pour avoir toujours facilement &

(*i*) §. III.

sûrement ce qui eſt utile aux malades. Pour rendre cet expoſé plus aiſé à concevoir, & plus prompt à ſaiſir, il y a deux tableaux, dont l'un renferme ce qui concerne l'hôpital ambulant; & l'autre, l'état de ce qui eſt néceſſaire dans les ſédentaires : le premier réunit pluſieurs objets communs à l'un & à l'autre établiſſemens.

Les fonctions de tous les Officiers, Employés & Serviteurs, depuis le chef juſqu'au dernier ſubalterne, ſont de ſuite détaillées (*k*) : on ne peut ici dépecer cet expoſé; mais on aſſure qu'en voyant l'enſemble, on jugera qu'il doit en réſulter un ſervice excellent, quand on l'aura bien établi.

La légiſlation, ou pour mieux dire, les règles pour mettre cette grande machine en mouvement, terminent le Chapitre : on y diſtingue quatre chefs principaux, ſur leſquels ſe meut tout l'édifice; ſavoir, 1°.

(*k*) Sect. II.

le conſeil des hôpitaux, qui eſt compoſé de l'Intendant de l'armée, du Régiſſeur général, du premier Médecin & des Conſultans, du premier Chirurgien & des Conſultans, des Commiſſaires des guerres attachés à cette partie, de quelques Contrôleurs : chacun de ces Membres ayant coopéré au choix des autres, à l'exception de l'Intendant, du Régiſſeur général & des gens de l'art ; les deux premiers étant nommés par le Miniſtre, & les gens de l'art par une Commiſſion ou Tribunal compétent ; mais tous ayant été chargés de nommer les ſubalternes, ſoit conjointement, ſoit ſéparément, on voit que ce Conſeil peut facilement & sûrement conduire toutes les opérations ; 2°. un Tribunal de Médecine, qui dirige toutes les opérations qui regardent la ſanté ; 3°. un Bureau de Régie où tous les objets de Finances ſe rapportent, & de-là au Conſeil ; 4°. enfin l'exécution ; c'eſt-à-dire, la machine miſe en mouvement, dès le com-

mencement de la guerre, jusqu'à sa fin : elle renferme cinquante articles qui comprennent tous les cas possibles.

4°.

Le troisieme Chapitre traite des Officiers de santé à la suite des Régimens : on s'est attaché à prouver leur utilité, & combien il est important de leur donner un état honnête, afin qu'on puisse trouver de bons sujets : le Gouvernement s'est occupé depuis peu de ce sujet qui a été traité dans le Code de Médecine Militaire, avant qu'on fît aucun changement; ce qui annonce qu'on a présenté au Ministre les vues de l'Auteur. Il faut pourtant convenir que l'objet n'est pas encore rempli, puisque le point capital; c'est-à-dire, le choix de ces Officiers de santé, n'est pas déterminé. Il faut des hommes instruits en Médecine & en Chirurgie ; ils doivent être examinés par un Tribunal

compétent : voyez les moyens qui ſont indiqués à cet égard (*l*).

Il n'eſt pas moins eſſentiel de fixer les fonctions de ces gens de l'art. On trouve celles qui ſont communes à ceux qui ſont attachés à la cavalerie & à l'infanterie, & celles qui ſont particulieres à l'un & à l'autre ſervices : on verra, qu'en ſuivant la méthode preſcrite, on peut, non-ſeulement prévenir un très-grand nombre de maladies, mais encore empêcher que la plûpart deviennent auſſi dangereuſes qu'elles le ſont; &, de plus, épargner des ſommes conſidérables au Roi (*m*).

Au reſte, il ne faut pas croire que l'utilité de ces Officiers de ſanté ſe borne à leur Régiment. Comme on les ſuppoſe inſtruits, ils doivent être d'une grande reſſource dans les armées, ſoit pour diri-

---

(*l*) Art. I. & II.

(*m*) Art. III. Sect. I & II.

ger de grands hôpitaux pendant les quartiers d'hiver, ſoit pour prêter la main dans les cas de chocs & de batailles.

Ils devroient avoir des rapports avec les rapports avec les Officiers ſupérieurs de ſanté des hôpitaux, qui pourroient en tirer un grand parti. (*n*).

Mais leur ſort ne doit dépendre que du Gouvernement; & il faut qu'on s'attache à le rendre aſſez bon, pour exciter leur émulation à ce dégré, qui engage les hommes à travailler avec zèle au bien de la choſe (*o*).

5°.

Le quatrieme Chapitre eſt deſtiné à indiquer pluſieurs moyens avantageux au bien du ſervice. Il renferme quelques projets qui ſimplifient la choſe, diminuent la dépenſe, & tendent à rendre le ſort des

(*n*) Sect. III.

(*o*) Art. IV.

malades moins cruel, & les progrès de l'art plus rapides.

Le premier article traite de la conſtruction des charriots qui tranſportent les malades & les bleſſés. Ils ſont ſi rudes, les hommes y ſont tellement entaſſés & preſſés, & les ſecours qui devroient être à leur ſuite, ſont tellement défectueux, qu'on n'en tire aucun parti, ou, pour mieux dire, qu'ils tendent à la deſtruction des malades : on propoſe un genre de voitures qui obvie à ces inconvéniens, & la maniere de rectifier le ſervice qu'elles exigent.

Dans le ſecond article, il eſt queſtion de l'établiſſement d'un hôpital par Régiment : la matiere eſt amplement diſcutée, on trouve toutes les objections qu'on peut faire contre ce plan, & leur ſolution évidente ; de ſorte qu'on démontre que, pendant la guerre on auroit la moitié de malades de moins, ſans compter le vuide que laiſſent les ſoldats qui ne reviennent à leur

troupe qu'à la fin de la campagne. Ce projet eſt prouvé pratiquable, par l'expérience de quelques Régimens François, & par l'exemple des Etrangers; il conſerve un grand nombre d'hommes, diminue les dépenſes, & même les embarras.

Le troiſieme article a pour objet la méthode la plus sûre pour ſoulager les bleſſés, & pour les tranſporter après une action, & même pendant qu'elle dure : on ne ſauroit trop inſiſter ſur cet article, qui intéreſſe l'Etat & l'humanité : les moyens propoſés ſont également utiles & faciles à employer.

Dans le quatrieme, on trouve un plan d'adminiſtration plus ſimple & moins diſpendieuſe pour les hôpitaux militaires du Royaume. Les vûes qu'on préſente, à cet égard, peuvent ſouffrir quelques difficultés ; mais c'eſt un apperçu.

Le cinquieme article regle l'inſtitution & la forme des écoles qu'on déſire dans quelques grands hôpitaux ; on vient d'exé-

cuter ce plan qui eſt dans le Code de Médecine Militaire, Partie II; ce qui confirme encore qu'on a ſuivi les vûes de l'Auteur.

Dans le ſixieme article, il eſt queſtion de la forme de la Commiſſion d'Inſpecteurs créée en 1772, & réformée en 1775; on en prouve l'utilité & l'extenſion, en même-tems qu'on fait voir ce qu'il auroit fallu y ajouter ou en retrancher.

Le ſeptieme article renferme un plan ſur la maniere de choiſir, de claſſer & d'employer les Officiers de ſanté au commencement de la guerre: on n'ignore pas tout ce que ces différens objets ont d'important, & qu'il faut changer la méthode ordinaire, ſi l'on veut éviter les malheurs dont elle eſt toujours ſuivie.

Le huitieme article contient quelques réflexions ſur l'hôpital des Gardes Françoiſes, qui eſt dirigé ſelon le plan qu'on devroit ſuivre pour les autres, mais où il manque un Médecin.

Le neuvieme & dernier article traite

des cauſes minérales, dont l'uſage n'eſt pas aſſez étendu pour les militaires, & qui d'ailleurs ſont le plus ſouvent ordonnées mal-à-propos : on fait voir combien il ſeroit néceſſaire de changer la méthode qu'on a ſuivie juſqu'à ce jour, parce qu'elle coûte beaucoup d'argent, ſans opérer de bien : on indique les moyens d'étendre l'uſage de ces eaux, ſans tranſporter les malades, en ſubſtituant aux naturelles, tant pour les bains, que pour les douches & la boiſſon, des liqueurs artificielles qu'on peut compoſer ſur le champ & arbitrairement. Rien n'eſt plus facile que l'imitation en ce genre; &, il eſt d'autant plus important de la mettre en uſage, que les eaux minérales ſont très-utiles aux gens de guerre, dont le plus grand nombre, en ſortant des hôpitaux, conſerve une diſpoſition particuliere à des maladies chroniques, & qui d'ailleurs, ſont très-ſujets à des douleurs rhumatiſmales, & à celles qui dépendent de leurs anciennes bleſſures, &c.

Approbation de la Faculté, d'après le rapport des Commiſſaires qu'elle avoit nommés pour examiner le Traité ſur les Hôpitaux Militaires.

AUJOURD'HUI premier Août 1775; oui, le rapport de Mes. Bercher, de Gevigland, Petit & Guilbert, Docteurs-Régens de la Faculté de Médecine de Paris, Commiſſaires nommés par ladite Faculté, pour examiner un Ouvrage intitulé : *Traité des Hôpitaux Militaires, &c.* compoſé par Me Colombier, notre Confrère, la Faculté, d'une voix unanime, a accordé ſon approbation audit Ouvrage, & reconnoît que l'on ne peut trop applaudir au zèle éclairé de l'Auteur; & c'eſt ainſi que j'ai conclu, ALLEAUME, Doyen & Examinateur dudit Ouvrage.

RAPPORT DES EXAMINATEURS.

MONSIEUR LE DOYEN,

MESSIEURS,

M. COLOMBIER vous a déjà présenté un Ouvrage intitulé : *Préceptes sur la Santé des Gens de Guerre*, ou *Hygienne Militaire*, auquel vous avez donné votre approbation, sur le rapport que nous vous en avons fait.

Chargés d'en examiner un autre dans lequel ce Médecin s'occupe de tout ce qui concerne l'établissement & la manutention des hôpitaux militaires, nous pensons que ce nouvel Ouvrage ne mérite pas moins de paroître sous vos auspices.

Après avoir examiné dans le premier tous les moyens qu'il est possible d'em-

ployer, pour diminuer le nombre & la grandeur des maladies auxquelles les travaux des militaires les expoſent ſans ceſſe, rien n'étoit plus naturel que de paſſer à ceux par leſquels on peut les ſauver de celles dont ils n'ont pu ſe garantir, puiſque, quelques ſoins que l'on prenne, quelqu'attention que l'on apporte à la conſervation de ces Citoyens précieux, il n'eſt malheureuſement que trop certain, qu'il régnera toujours beaucoup de maladies parmi des hommes expoſés par état aux cauſes les plus fréquentes & les plus actives qui peuvent altérer la ſanté, même la détruire entiérement.

Le premier ſoin que l'on doit donner à des malades eſt, ſans doute, de les retirer dans des aſyles, où ils puiſſent recevoir les ſecours que demandent leurs infirmités: c'eſt auſſi le premier objet dont M. Colombier nous entretient dans l'Ouvrage qu'il a entrepris ſur le traitement des mili-

taires dans leurs maladies : or, il eſt facile de ſentir combien ces retraites exigent d'intelligence, ſoit dans leur établiſſement, ſoit dans leur manutention. On ne peut voir, ſans quelqu'attendriſſement, juſqu'à quel point le Gouvernement a porté la ſageſſe dans l'Ordonnance, qui preſcrit ce qui doit être obſervé dans ces maiſons Hoſpitalieres. M. Colombier commence par nous en retracer une image exacte. On y voit que rien n'eſt échappé aux yeux de ceux qui l'ont rédigée. La réception du ſoldat, la fourniture de tout ce qui lui eſt néceſſaire, tant pour ſa ſubſiſtance, que pour ſon traitement, la propreté, les heures du ſervice, les ſerviteurs qui en ſont chargés, chacun pour différentes parties; tout y eſt preſcrit, & ce que l'on peut ajouter, tout eſt obſervé comme il eſt preſcrit. Le Médecin, Inſpecteur de tout par état, puiſque tout eſt relatif au rétabliſſement des maladies, & que rien n'y eſt indifférent, ne

s'occupe pas ſeulement de preſcrire des remedes que d'autres ſont chargés d'adminiſtrer. Il porte par-tout un œil de maître, auquel rien n'échappe, ou ne doit échapper. Tout ce qui peut contribuer au ſoulagement, même à la conſolation des malades, le regarde, la commodité des lits, leur propreté, ainſi que celles des ſalles, la quantité des alimens, leur qualité, le tems de les donner, ne ſont pas moins l'objet de ſon attention, que la preſcription des remedes; parce qu'ils ne doivent pas moins concourir à la guériſon du malade qu'il a à traiter. Il écoute les plaintes, & y fait droit, lorſqu'elles le méritent : il eſt partout accompagné d'un nombre ſuffiſant d'Officiers de ſanté, ou de ſerviteurs qui attendent ſes ordres pour les exécuter fidelement : aucun ne haſarde d'y manquer, dans la crainte d'encourir une punition au moins déſagréable : le ſilence & l'ordre qui régnent par-tout, au moment de ſa viſite, annoncent

annoncent l'importance de ſes opérations.

Ceux qui ne connoiſſent les hôpitaux que par ceux qu'ils ont pu fréquenter quelquefois dans les lieux de leur réſidence, ſeroient tentés de croire qu'il n'eſt pas poſſible d'ajouter à la perfection de ceux qui ſont établis en faveur des militaires. Nous-mêmes, Meſſieurs, nous ne vous diſſimulerons point, qu'en voyant ce tableau ſi exactement retracé par M. Colombier, nous ne pouvions, ſans quelque peine, imaginer qu'il fût ſuſceptible d'une critique expoſée dans un Ouvrage volumineux, & pour lequel nous devions vous demander votre approbation.

Cependant, il n'eſt preſque aucun article auquel M. Colombier ne trouve quelque défaut, & pour lequel il ne propoſe quelque réforme, même en rendant juſtice à tout ce qui le mérite; &, les raiſons ſur leſquelles il appuie ſa critique, nous

ont paru ſi juſtes, que nous ſommes obligés d'avouer avec lui que, quelque avantage que l'on puiſſe ſe promettre de ces établiſſemens, il s'en faut encore beaucoup qu'ils répondent parfaitement aux intentions de ceux qui les ont formés.

Nous entreprendrions inutilement, Meſſieurs, de vous convaincre de la juſteſſe des obſervations de M. Colombier; nous craindrions de leur ôter ce qu'elles ont de plus frappant, en cherchant à les analyſer.

Nous ſommes perſuadés qu'après avoir lu ſon Ouvrage, vous avouerez avec nous qu'il n'eſt pas poſſible de préſenter une critique plus exacte, & en même-tems plus modérée, d'une inſtitution qui excite, quand on la connoît, une reconnoiſſance mêlée de reſpect, & à laquelle M. Colombier s'empreſſe de rendre toute la juſtice qu'elle mérite.

C'eſt entrer dans les vues de ceux qui

qui l'ont formée, que de propoſer les moyens capables de la rendre plus avantageuſe.

Auſſi nous ne voyons dans ſon Ouvrage que le zèle d'un Citoyen éclairé, qui publie ce que ſes lumieres dues à ſes travaux & à ſes exercices, ainſi qu'à ſes réflexions ſur les devoirs de ſon état, lui ont ſuggéré pour le plus grand bien d'un établiſſement, dont le tems & l'aſſiduité lui ont appris à juger.

A l'égard des moyens qu'il propoſe pour le porter à une plus grande perfection, nous reconnoiſſons qu'ils nous ont tous paru très-propres à remplir ſes vues; mais nous penſons, pour ce qui regarde leur exécution, devoir obſerver la mê- réſerve, dont nous avons uſé dans précédent rapport, & laiſſer cette délicate au jugement & à l'intelli ceux qui ſont faits pour en ordo

moins jusqu'à ce qu'on requiert nos avis, si l'on jugeoit à propos de le faire.

Signé, BERCHER, DE GEVIGLAND, PETIT, ALLEAUME, GUILBERT.

MÉDECINE
MILITAIRE,
OU
TRAITÉ
DES MALADIES
LES PLUS FRÉQUENTES
PARMI LES GENS DE GUERRE.

LIVRE PREMIER.

DES FIEVRES.

§. I. IL ne ſera pas hors de propos de commencer par une définition claire & préciſe de la nature de la fievre, parce qu'il eſt certain

que, pour peu qu'on ſe trompe ſur ce point, on peut commettre des fautes très-graves dans le traitement.

§. II. Les Médecins humoriſtes, ou, pour mieux dire, les Anciens, firent conſiſter la nature de la fievre dans un excès de chaleur; les organiques ou les modernes la firent dépendre du mouvement accéléré des artères : les uns & les autres s'éloignerent de la vraie définition; & il eſt évident que, ſi les premiers prirent l'effet pour la cauſe, les derniers reſterent encore loin du but, puiſque l'accélération dans le mouvement des artères a elle-même une cauſe & une fin, dont il étoit néceſſaire de faire mention.

§. III. Un de nos contemporains, célèbre par ſes Ecrits, & ſur-tout par un Traité ſur les Fievres (*a*), après avoir fait connoître l'erreur des deux ſyſtêmes, paroît avoir touché de très-près à la véritable définition, en diſant que « la » fievre eſt une accélération ſpaſmodique du » mouvement organique des artères, qui eſt » excitée par une cauſe irritante, & qui aug- » mente exceſſivement la chaleur du corps ». Cependant, il me ſemble qu'on doit lui donner

(*a*) Queſnay, Traité des Fievres, T. I. c. II. p. 80.

plus d'extenſion, en faiſant voir quelle eſt la fin de la nature, en excitant ce mouvement.

§. IV. Ainſi, je définirai la fievre un mouvement accéléré des artères, produit par une cauſe irritante, accompagné d'une chaleur plus ou moins vive, & d'une léſion plus ou moins grande dans les fonctions, lequel tend à débarraſſer le corps de l'hétérogène qui l'opprime : *Profectò enim febris ipſa naturæ iuſtrumentum quo partes impuras apuris ſecernat* (*b*).

§. V. On peut conſulter le Traité ſur les fievres que je viens de citer, (*c*) & la Préface que j'ai miſe à la tête de ce Livre, & l'on y trouvera les preuves qui conſtatent l'exactitude de cette définition : ceux qui regardent le mouvement fébrile comme l'accident le plus urgent, y verront que, loin d'être nuiſible, il eſt au contraire ſouvent avantageux, parce qu'on peut s'en ſervir utilement pour la deſtruction du levain morbifique, que nul autre moyen ne ſauroit attaquer. Il n'y a rien de plus frappant que la maniere dont s'exprime *Sydenham* à ce ſujet, dans ſes conſtitutions épidémiques (*d*).

(*b*) Sydenh. operum ſect. 1. c. 4. p. 72.

(*c*) L. c.

(*d*) L. c. p. 58.

Voici les propres termes dont il ſe ſert : *primò quidem adverto inordinatam illam maſſæ ſanguineæ commotionem febris hujus ſeu cauſam, ſeu comitem, à naturâ concitari, vel ut heterogenea quædam materia in eâdem (maſſâ) concluſa, ac ipſi inimica ſecernatur, vel ut ſanguis in novam aliquam diatheſin immutetur.* J'apperçois d'abord, ou il faut » d'abord obſerver, que ce mouvement déſor- » donné de la maſſe du ſang, qui produit ou » accompagne la fievre, eſt excité par la nature, » ou pour expulſer quelque matiere hétérogêne » nuiſible renfermée dans cette maſſe, ou pour « opérer quelque changement dans la qualité » du ſang.

§. VI. S'il étoit néceſſaire de prouver par des obſervations que la fievre eſt un ſouverain remede dans un grand nombre de maladies, il me ſeroit facile d'en citer plus qu'il n'en faudroit, pour former la démonſtration la plus complette; mais ce n'eſt point ici le lieu de le faire, & il ſuffit pour mon objet d'avoir avancé cette propoſition, qu'on doit ſuppoſer démontrée, puiſque j'ai renvoyé le lecteur aux ouvrages où elle l'eſt.

§. VII. Il me reſte maintenant à parler de la diviſion des Chapitres de ce Livre; mais avant d'entamer cette matiere, je dois faire obſerver

qu'il n'eſt point ici queſtion des fievres ſymptomatiques ; c'eſt-à-dire, de celles qui ne ſont que le ſymptôme d'une autre maladie, telles que ſont, par exemple, celles qui accompagnent les inflammations des viſcères, les plaies, & les autres léſions de ce genre. Je traiterai uniquement des fievres eſſentielles, c'eſt-à-dire, de celles dont la cauſe manifeſte ou cachée réſide eſſentiellement dans la maſſe des humeurs, où elle fait naître une dégénération plus ou moins conſidérable, qui excite un mouvement déſordonné dans la circulation. De ce genre ſont les fievres continues ſimples & putrides, les fievres intermittentes, les malignes, les fievres éruptives.

§. VIII. Le premier Chapitre traite des fievres ſynoques non putrides ; le ſecond, des intermittentes ; le troiſieme, des rémittentes & continues putrides ; le quatrieme, des rémittentes & continues putrides malignes ; le cinquieme, des fievres eſſentiellement malignes ; & le ſixieme, de quelques fievres éruptives qu'on obſerve aſſez ſouvent dans les gens de guerre.

CHAPITRE PREMIER.

Des Fievres ſynoques non putrides.

§. IX. LA ſynoque non putride eſt un genre de fievre continue, dans laquelle les humeurs ne ſont ni putrides, ni diſpoſées à le devenir, & qui, ne ſe prolongeant pas au-delà de ſept jours, ſe guérit ſans le ſecours de la coction (*), de maniere que le levain morbifique eſt ou aſſimilé, ou expulſé par les voies excrétoires.

§. X. Les Auteurs n'en diſtinguent ordinairement que deux eſpeces; l'une qui retient le nom de ſynoque non putride, ou de ſynoque ſimple, & qu'ils déſignent auſſi par celui de continue ou de continente non putride; l'autre s'appelle éphémère. Ces deux eſpeces ne different entr'elles que par l'intenſité de leurs cauſes & par leur durée, ayant à-peu-près les mêmes ſignes pathognomoniques, les mêmes criſes & les mêmes terminaiſons. Pour moi, je penſe que cette

(*) On verra dans le troiſieme Chapitre ce que c'eſt que la coction.

diviſion n'eſt pas aſſez étendue, puiſqu'il y a une troiſieme eſpece de fievre, qu'on doit comprendre dans la définition ci-deſſus, §. IX, & qui eſt entretenue par des matieres corrompues, qui ſéjournent dans les premieres voies, ſans que les humeurs participent de cette corruption.

§. XI. Ainſi, je crois qu'il faut établir pour le genre, la ſynoque non putride, & la diviſer en trois eſpeces; ſavoir, l'éphémère, la ſynoque ſimple, ou l'éphémère prolongée, & la ſtercorale, ou celle dont la cauſe réſide dans les premieres voies. Ce dernier nom que M. *Queſnai* a (*e*) choiſi pour exprimer l'eſpece de fievre dont il eſt queſtion, lui convient parfaitement, en ce qu'elle déſigne la qualité de la matiere morbifique, & qu'elle fait diſtinguer la maladie de celles qui ont beaucoup de rapport avec elle.

§. XII. Ce Chapitre eſt diviſé en deux articles: le premier traite de l'éphémère & de la ſynoque ſimple; le ſecond, de la ſtercorale. Je dois prévenir le lecteur que je m'étendrai beaucoup dans le premier article, ſur les cauſes de la fievre, afin de faire connoître ſon mécaniſme, ou pour mieux dire, la maniere dont la nature tend à débarraſſer le corps des matieres nuiſibles qui en troublent l'économie.

(*e*) l. c.

ARTICLE PREMIER.

De l'Ephémère & de la Synoque ſimple.

§. XIII. L'ÉPHÉMÈRE eſt la fievre la plus ſimple, la plus courte, & la moins dangéreuſe. *Sennert* (*f*) en diſtingue deux eſpeces; l'une qu'il appelle légitime, & qui ne ſe prolonge pas au-delà de vingt-quatre heures; l'autre, à laquelle il donne le nom d'illégitime, parce qu'elle s'étend ſouvent au-delà de deux jours. Il eſt pourtant certain que, ſi l'on s'en tenoit à l'éthymologie, le nom d'éphémère ne pourroit convenir qu'à la premiere eſpece, puiſque les termes grec & latin Εφημερον & *diaria* ſignifient préciſément une choſe qui ſe paſſe en vingt-quatre heures, & que le mot *courbature*, par lequel on déſigne auſſi cette fievre, exprime aſſez généralement une indiſpoſition paſſagere, qui dure au plus pendant un jour entier. Au reſte, comme il eſt plus ordinaire de voir cette fievre finir au bout de douze heures, que ſe prolonger au-delà, & que dans tous les cas elle a le même caractere; il me paroît que la diſtinction de *Sennert* eſt abſolument inutile.

(*f*) Operum, t. III. cap. VI. de febribus.

§. XIV. *Lomnius*, qui paroît avoir copié exactement *Galien* (*g*), donne la deſcription ſuivante de cette fievre (*h*) : le corps éprouve une chaleur douce, ſemblable à celle des gens en colere, ou pris de vin ; le pouls dès le commencement eſt grand, (ce qui eſt propre à cette eſpece de fievre); & il eſt en même-tems un peu fréquent, égal & mol; l'urine n'eſt preſque point du tout changée ; l'invaſion n'eſt point précédée de dégoût, de laſſitude ſpontanée, ni d'un ſommeil lourd; il n'y a point de bâillemens, ou du moins ils ſont rares, & les malades n'ont point de friſſon : on peut dire que toute la maladie arrive en même-tems; & pendant qu'elle dure, il n'y a point d'accidens graves, comme des douleurs violentes à la tête ou à l'eſtomac, des nauſées, une grande chaleur & de l'agitation : elle ſe termine quelquefois inſenſiblement ſans aucune évacuation manifeſte; mais le plus ſouvent par des moiteurs & par des ſueurs légères. Il faut auſſi obſerver que cette fievre a toujours des cauſes évidentes, & qu'elle finit au bout d'une journée; car, ſi elle va plus loin, & qu'elle paſſe le troiſieme, elle

(*g*) De differentiis febrium, cap. 7.

(*h*) Obſervat. Med. l. 1.

ceſſe d'être éphémere, & prend le caractere de fievre putride, &c.

§. XV. Telle eſt la définition que preſque tous les Auteurs ont donnée de cette eſpece de fievre, avec cette différence ſeulement, que les uns en bornent la durée à vingt-quatre heures au plus, & que les autres diſent qu'elle peut ſe prolonger au-delà, & aller juſqu'au troiſieme jour incluſivement. L'expérience m'a fait connoître qu'on peut déférer à ce dernier avis, quoiqu'il ſoit rare que l'éphémère dure plus de douze heures; mais cette diſcuſſion eſt bien moins importante que l'examen de la définition; or, il paroît que le peu de danger de cette maladie ne l'a pas fait obſerver avec une exactitude bien ſcrupuleuſe, puiſqu'on s'en eſt tenu à la deſcription ci-deſſus. L'aveu de *Sauvages* (*i*) ſur ce point, & ſes expreſſions priſes dans *Lomnius* (*k*) ſont la preuve de ce que j'avance: *Diariam omnem curaſſe quam noviſſe facilius eſt* (*l*). Il ſeroit cependant eſſentiel d'établir un diagnoſtique certain de cette eſpece de fievre; puiſque, ſi l'on ſe trompoit ſur ſon caractère, on pour-

(*i*) Noſol. meth. t. 11. claſſ. 11. p. 217.

(*k*) Loc. cit. p. 3.

(*l*) Loc. cit. p. 3.

roit tenter un traitement nuiſible. Ainſi, je vais tâcher d'en développer la nature & les différens ſymptômes.

§. XVI. Si la deſcription de *Lomnius*, §. XIV. eſt généralement exacte, quant à l'invaſion, la marche & les terminaiſons de l'éphémère, cela ne peut s'entendre que des cas où il ne ſe rencontre point d'obſtacle aux phénomenes naturels de la maladie; car il arrive ſouvent des affections ſpaſmodiques qui les dérangent : c'eſt pourquoi les ſymptômes varient dans les différens ſujets, ſelon la diſpoſition dans laquelle ils ſe trouvent au moment de l'invaſion. On en voit en effet qui ont des nauſées, des vomiſſemens, de la ſoif, de la douleur dans les lombes, avec une chaleur aſſez vive, & le pouls dur & fort (*); les criſes ſont pareillement dans pluſieurs circonſtances, non-ſeulement plus marquées, mais encore plus multipliées que dans la deſcription du §. XIV, puiſqu'il arrive quelquefois des ſueurs copieuſes, une hémorrhagie par le nez, & des ſelles bilieuſes. Il n'y a point de Médecin un peu expérimenté qui n'ait été dans le cas de faire ces obſervations.

(*) La fievre ne s'en termine pas moins heureuſement & promptement.

§. XVII. Il faut cependant remarquer que l'on peut être embarraſſé pour juger de la nature de cette fievre, quand il paroît quelqu'affection ſpaſmodique, ou quelques-uns des ſymptômes énoncés dans le §. précédent; mais en général ces accidens ſont très-légers & très-courts; d'une autre part, l'invaſion peut raſſurer & faire prononcer; enfin, l'état de la langue, la non-fétidité des ſueurs & des déjections; la ceſſation ſubite de tous les maux avec celle de la fievre, & la régularité du pouls revenu dans ſon état naturel, font connoître le vrai caractere de la maladie. Il eſt en effet certain que, ſans les deux derniers ſignes, on pourroit encore, après le paroxiſme, ſoupçonner que la fievre ſera intermittente; mais, comme dans celle-ci il reſte toujours quelques douleurs ou mal-aiſe après l'accès, & que le pouls ne rentre pas dans ſon état abſolument naturel, il eſt facile de ne pas confondre ces deux eſpeces de fievre.

§. XVIII. Il eſt encore moins difficile de la diſtinguer d'un genre de fievre qui dure vingt-quatre heures, & qui a été mal-à-propos regardé par quelques Auteurs, comme une éphémere, à laquelle ils ont ajoûté l'épithete de pernicieuſe (*m*);

pernicieuſe (*m*); j'entens parler de la *ſuette*, maladie très-grave, qui n'eſt ſemblable que par la durée avec celle dont il eſt ici queſtion, & qui a d'ailleurs des ſuites longues & fâcheuſes.

§. XIX. Il n'en eſt pas tout-à-fait de même pour ce qui regarde la différence entre la ſynoque ſimple & l'éphémère, car quoique celle-là ait un caractere diſtinctif que je vais décrire dans le §. ſuivant, il y a quelques cas où l'éphémère en approche, comme, par exemple, lorſqu'elle ſe prolonge juſqu'au troiſieme jour incluſivement : heureuſement on ne court aucun riſque en s'y méprenant, puiſque dans l'une & l'autre fievres on a le même traitement à ſuivre.

§. XX. La ſynoque ſimple a des ſignes plus marqués que l'éphémère : la chaleur, quoique modérée, eſt plus forte que dans celle-ci ; les urines ſont rouges & épaiſſes, le pouls eſt fort, fréquent, plein & égal ; les veines ſont groſſes, le viſage & tout le corps ſont rouges, & comme enflés ; ce qui a fait que pluſieurs Auteurs ont donné à cette fievre le nom de *febris infla-*

(*m*) Noſol. meth. Raimund. *fortis*. Junck*er*. *Cajus Britannus*.

tiva (*u*) ; la tête eſt douloureuſe & peſante, la reſpiration précipitée & un peu gênée, le ſommeil eſt lourd & inquiet ; il y a de la laſſitude : cette fievre dure au moins quatre jours, & elle ne s'étend jamais au-delà de ſept ; il y a chaque jour un redoublement & une rémiſſion plus ou moins apparens ; les criſes arrivent dans le tems de la rémiſſion ; elles ne ſont pas communément bien conſidérables, quoique plus fortes & plus marquées que dans l'éphémère ; les ſueurs ſont les plus ordinaires ; les déjections bilieuſes, & l'hémorrhagie par le nez, ſont auſſi ſouvent de la partie.

§. XXI. Par ce qui vient d'être dit, on peut juger que l'éphémère la plus courte, comme la plus longue, & la ſynoque ſimple la plus courte, comme la plus longue, ne ſont qu'une ſeule & même maladie plus ou moins violente, & plus ou moins prolongée, ſelon que les cauſes ſont plus ou moins fortes, qu'elles agiſſent ſur un corps mieux ou plus mal diſpoſé, & que la conduite qu'on obſerve eſt meilleure ou plus mauvaiſe. Si l'on compare en effet les ſymptômes de l'une & de l'autre eſpeces, on verra que la derniere n'a que quelques dégrés de violence de

(*u*) Voyez Sauvages, l. c.

plus que la premiere ; elles admettent toutes deux le même traitement, & la nature qui, en général opère leur guériſon, employe les mêmes moyens & les mêmes voies pour y réuſſir, dans l'une, comme dans l'autre.

§. XXII. Avant de faire connoître les cauſes de ce genre de fievre, je crois qu'il ſera bon de faire ici quelques remarques ſur ce qui a été dit précédemment du caractère & des ſymptômes par leſquels on les diſtingue des autres. Ma premiere obſervation tombe ſur les nauſées, les vomiſſemens & les ſpaſmes que j'ai ajoûtés à la deſcription des Auteurs, dont la plûpart s'accordent à ne pas admettre ces ſymptômes dans l'éphémère, ni dans la ſynoque ſimple. Cependant, outre que j'ai des preuves certaines qu'ils arrivent quelquefois dans ces fievres (*), je puis faire voir, par la nature des cauſes qu'on leur aſſigne, qu'ils doivent arriver. On trouve par-tout que les mauvaiſes digeſ-

(*) Je l'ai vu nombre de fois ; mais voici un témoignage auquel on peut ajouter foi : *Lenis vomitus vel alvi modica evacuatio toties huic febri finem imponit, dum ab ingeſtis cibis difficilioris digeſtionis vel ſolâ copiâ gravantibus, ortum duxit.* Vanſwieten de febribus, comment. in aphor. 728.

tions & les indigeſtions, (*o*), l'abus des liqueurs ſpiritueuſes (*p*), les alimens chauds & âcres (*q*) produiſent également l'éphémère & la ſynoque ſimple; or, il eſt évident que ces diverſes cauſes ſont propres à faire naître des nauſées, à exciter le vomiſſement, & à produire des ſpaſmes. On me dira peut-être que, lorſque ces accidens ſurviennent, la maladie n'eſt plus une éphémère ou une ſynoque ſimple, mais une fievre ſtercorale. A cela je réponds que, ſi les matières qui ſont rendues par le vomiſſement ſont dépravées, bilieuſes, ou, en un mot, telles qu'on puiſſe voir qu'elles ne ſont autre choſe que des ſucs excrémenteux, on aura raiſon de ne plus regarder la fievre comme une éphémère ou une ſynoque ſimple; mais que, ſi ces mêmes matières ſont ſimplement des ſubſtances alimentaires & vineuſes, on doit penſer différemment; or, il eſt certain qu'il arrive ſouvent que les gens pris de vin, ou ceux qui ont trop mangé vomiſſent, & ont des ſpaſmes, avec un mouvement fébrile qui termine tous ces accidens, en détruiſant le reſte

(*o*) *Sennert*, l. c. *Avicenn.* t. II. p. 3.

(*p*) *Avicenn.* l. c. p. 16.

(*q*) Ibidem.

des matières irritantes ou hétérogènes, qui, des premieres voies ont paſſé dans le ſang : en ſecond lieu, il eſt également facile de prouver que, par l'action de ces mêmes cauſes, il doit arriver des déjections par les ſelles, qu'on peut regarder comme des criſes favorables, puiſqu'elles entrainent hors du corps la matière qui excitoit le mouvement fébrile.

§. XXIII. La cauſe matérielle ou prochaine de l'éphémère & de la ſynoque ſimple, conſiſte dans un embarras ou un ſpaſme plus ou moins conſidérable dans le ſyſtême vaſculaire, occaſionné, ſoit par la ſurabondance ou la raréfaction des liqueurs, ſoit par la préſence de quelque matière hétérogène, ſoit par une irritation ſympathique. Dans ces conjonctures, la nature excite un mouvement plus rapide dans la circulation, au moyen duquel elle opère la dépuration des liqueurs, l'expulſion du levain morbifique, l'évacuation des liquides ſurabondans, & rétablit enfin l'équilibre dans la machine.

§. XXIV. Les cauſes éloignées de ces fievres ſont très-nombreuſes : les principales ſont, la pléthore, la ſuppreſſion de la tranſpiration, les exercices violens, les fatigues, les veilles, les grandes chaleurs, les mauvaiſes digeſtions,

l'abus des liqueurs ſpiritueuſes, les alimens chauds & âcres. Ce ſont celles qui agiſſent particuliérement ſur les gens de guerre, qui ſont le plus ſouvent trop heureux d'en être quittes pour une éphémère ou une ſynoque ſimple, vu la mauvaiſe diſpoſition où ils ſe trouvent, au milieu des travaux auxquels ils ſont obligés de ſe livrer.

§. XXV. Comme les phénomènes de ce genre de fievre ſont de la même qualité que ceux de toutes les autres, avec cette différence ſeulement, que dans celui-ci la nature fait la plus grande partie du travail, ſans rencontrer les obſtacles qui rendent l'événement douteux dans les autres, je me ſuis propoſé d'entrer dans un détail circonſtancié ſur les effets des cauſes ci-deſſus, §. XXIV, & ſur la maniere dont elles ſont détruites par la fievre même, afin que le lecteur puiſſe recourir à propos à ce préliminaire, lorſqu'il ſera engagé plus avant dans les matières que contient cet Ouvrage.

§. XXVI. La *pléthore* : on entend par-là une trop grande quantité de liqueurs, & ſur-tout une ſurabondance de la partie rouge, ſans altération dans leur nature : ſes effets ſont l'engorgement des vaiſſeaux, la gêne dans la circulation, la lenteur & la difficulté des ſécrétions, la peſanteur du corps, la pareſſe dans les mou-

vemens, l'engourdiſſement, &c.; quelquefois l'abondance des humeurs eſt ſi conſidérable, que le corps y ſuccombe, comme on le voit dans les apoplexies ſanguines, ou que du moins il eſt attaqué de maladies très-graves, comme, par exemple, de l'inflammation de quelque viſcère, &c.

Mais, lorſque la pléthore n'eſt point à un dégré imminent, les ſeules forces du corps ſuffiſent le plus ſouvent pour le débarraſſer du poids dont il eſt ſurchargé, & une hémorrhagie par le nez, ou un flux hémorrhoïdal arrive à propos pour remettre l'équilibre dans toute la machine : outre cela, quand l'une ou l'autre évacuation vient à manquer, la nature ſait y ſuppléer, & la fievre éphémère ou la ſynoque ſimple eſt la reſſource qu'elle met alors en uſage. Les vaiſſeaux trop diſtendus redoublent leurs efforts; il s'excite un mouvement plus rapide dans la circulation; &, par ce moyen, il ſurvient quelque criſe qui opère la décharge qui étoit devenue néceſſaire.

Il eſt bon d'obſerver que la fievre ſe prolonge toujours alors en raiſon de l'obſtacle à ſurmonter, & de la force qui le combat; il eſt de même conſtant que les accidens ſont plus ou moins violens en raiſon de la quantité des humeurs & de la

diſpoſition des ſujets : de là il réſulte une éphémère ou une ſynoque plus ou moins longue & bénigne : quoiqu'il en ſoit, ce genre de fievre, qui par elle-même n'a rien de dangereux, ſe guérit en peu de tems, & ſouvent ſans qu'on ait beſoin d'employer le ſecours de l'art. Il eſt encore néceſſaire de ſavoir que l'éphémère, produite par la pléthore, eſt aſſez communément ſuivie de quelqu'hémorrhagie, qui opere la déplétion, conjointement avec les moiteurs & les ſueurs; ce qui arrive auſſi, quoique plus rarement, dans la ſynoque ſimple.

Les ſoldats ſont d'autant plus ſujets à la pléthore, qu'ils mangent beaucoup de pain & de légumes farineux, qui font beaucoup de ſang, & que d'ailleurs ils ont en général les organes diſpoſés à digérer facilement les matières les plus tenaces; de maniere que tout profite en eux : ainſi, l'on doit croire qu'ils ſont très-expoſés au genre de fievre dont il eſt ici queſtion. Il reſte à ſavoir ſi on les gouverne alors d'une maniere propre à empêcher que le mal ſe convertiſſe en quelque choſe de pis.

§. XXVII. *La ſuppreſſion de la tranſpiration* : cette cauſe de fievre eſt très-fréquente chez les gens de guerre, qui ſont continuellement expoſés aux injures de l'air, & conſé-

quemment à l'effet alternatif de la chaleur, du froid & de l'humidité. Pour bien comprendre la raiſon de cette ſuppreſſion, & les inconvéniens qui en réſultent; il faut ſe rappeller que de chaque point de la ſurface du corps, & des voies aëriennes, il tranſude en tout tems une vapeur, qui n'eſt autre choſe qu'une matiere excrémenteuſe, dont le ſang ſe dépure. Cette excrétion, qui eſt la plus abondante de toutes celles de l'économie animale, eſt ſujette à des variétés infinies, relatives à la température de l'air, à l'exercice que l'on fait, au régime que l'on ſuit, & à la diſpoſition des ſujets; de maniere que dans l'état même de ſanté elle augmente & diminue preſqu'à tout moment, comme on peut le voir par les expériences de *Sanctorius*, de *Kaw*, de *Keil* & de *Dodart*. Le caractere d'excrément & l'âcreté de cette matière, ne laiſſent aucun doute ſur les mauvais effets qu'elle doit produire, lorſqu'elle eſt retenue dans la maſſe des humeurs, ou lorſque par quelque cauſe que ce ſoit elle y reflue. Mais on peut s'aſſurer plus poſitivement du préjudice qu'elle cauſe dans l'une ou l'autre de ces conjonctures, par des exemples familiers. Qu'un froid ſubit ſuccede à la chaleur de l'athmoſphère, un grand

nombre de perſonnes eſt attaqués de rhume, de cathare, de fluxion, de coryſa, de fievres, &c. parce que la matiere de la tranſpiration prête à s'échapper par les pores au moment de ce changement, y a été arrêtée, ou à reflué dans le torrent de la circulation. Il en arrive autant lorſque la température de l'air eſt humide, parce que cette matière ne tranſude pas avec facilité; en un mot, elle influe ſi particulierement ſur la ſanté, que l'équilibre, entre les ſolides & les fluides, eſt néceſſairement dérangé, lorſque ſon excrétion eſt inégale, & que dans le cas où elle eſt inſuffiſante, elle devient une matière hétérogène, dont la maſſe des humeurs eſt ſurchargée, & qui, tôt au tard, y excite plus ou moins de trouble. Il faut cependant bien ſe garder de confondre cette évacuation avec une autre du même genre, connue ſous le nom de *ſueur*, qui, bien qu'elle ſe faſſe par les mêmes orifices, n'a jamais lieu que par un mouvement contre nature, qui force la digue qui lui eſt oppoſée. Cette excrétion, qui ne ſe fait jamais dans l'état de ſanté, que lorſque le cours des liqueurs eſt accéléré, ſoit par l'action de la chaleur extérieure, ſoit par un exercice violent, ſoit par la raréfaction quelles éprouvent à l'occaſion d'un

excès quelconque dans l'uſage des ſix choſes non naturelles, peut devenir une cauſe de maladie, lorſqu'elle eſt repétée ou prolongée outre meſure, parce qu'elle ſe fait au dépens de la partie aqueuſe du ſang, qu'elle dépouille conſéquemment de ſon véhicule, ce qui donne lieu à des engorgemens, à l'affoibliſſement, &c. Mais il faut convenir que cet inconvénient n'eſt pas comparable à la ſuppreſſion de cette évacuation, qui fait naître le plus ſouvent les maladies les plus graves, telles que des pleuréſies, des péripneumonies, des dyſſenteries, &c. Les gens de guerre ſont ſujets à la ſuppreſſion de l'une & de l'autre excrétions; & l'éphémère, ou la ſynoque ſimple, qui ſurvient dans cette circonſtance, eſt un moyen de guériſon d'autant plus ſûr, que l'accélération du mouvement des liqueurs qui la caractériſe, eſt une ſecouſſe également douce & ſuffiſante pour rétablir les ſécrétions, & pour débarraſſer en même-tems le corps de l'humeur étrangere & irritante qui en troubloit les fonctions. Ainſi, la matière de la tranſpiration & de la ſueur avoit excité la fievre, par l'irritation qu'elle avoit produite, & la fievre devient le remede qui fait ceſſer cette irritation.

§. XXVIII. *Les exercices violens, les fatigues:*

le corps ne peut pas faire des mouvemens violens, ſans que l'action des vaiſſeaux augmente conſidérablement, & ſans forcer le ton des parties qui y co-opèrent ; il ne peut pas les continuer long-tems, ſans qu'il s'enſuive une grande déperdition de ſubſtance, par la diſſipation du fluide nerveux & des humeurs les plus tenues. Ces efforts, & cette déperdition, ſont néceſſairement ſuivis de foibleſſe, de langueur, & de l'épaiſſiſſement des liqueurs concreſcibles : ſi vous joignez à ces effets une réparation difficile, parce que les organes de la digeſtion ont perdu plus ou moins de leur reſſort dans un moment où le beſoin de manger plus preſſant invite à prendre une quantité d'alimens excédante à la faculté de les aſſimiler ; enfin, une tranſpiration plus abondante, ou des ſueurs copieuſes preſqu'inévitables pendant les exercices violens & long-tems continués, vous trouverez pluſieurs cauſes propres à faire dégénerer les humeurs, à faire naître des engorgemens, & à produire une irritation plus ou moins vive ſur les ſyſtêmes vaſculaire & nerveux.

On concevra facilement que ſi les cauſes dont je viens de faire mention avoient agi long-tems ſur l'économie animale, & avoient

pris un certain dégré d'intenſité, elles produiroient des maux très-graves, & ſouvent difficiles à détruire; d'ou l'on peut conclure que l'éphémère ou la ſynoque ſimple ſont l'événement le moins malheureux, quand on a fait excès de travail & d'exercice de corps; il eſt même certain que lorſque l'une ou l'autre arrive, il faut que les embarras, la dégénération ou l'irritation, ſoient peu conſidérables. Auſſi voit-on rarement ce genre de fievre ſurvenir après de longs exercices violens, ou du moins, ne le voit-on que dans des ſujets également ſains & bien conſtitués, qui ſupportent facilement des excès dont les autres ſeroient les victimes : le cas plus ordinaire qui fait naître cette fievre, quand la cauſe préſente a lieu, eſt celui où le ſoldat a marché ou manœuvré long-tems pendant la chaleur, ou en portant des fardeaux un peu trop lourds. Quoi qu'il en ſoit, la fievre qui ſurvient alors rétablit le jeu & le mécaniſme des fonctions, parce qu'elle augmente le mouvement oſcillatoire des vaiſſeaux, d'une maniere propre à détruire les engorgemens, & à provoquer la ſortie des molécules étrangeres & nuiſibles qui s'étoient formées & confondues dans la maſſe des humeurs.

§. XXIX. Les *veilles* : l'expérience journaliere démontre leurs effets nuiſibles : le corps ne peut ſupporter long-tems cet état, ſans tomber dans la langueur & dans l'affoibliſſement ; les liqueurs ſont appauvries, elles contractent une acrimonie pernicieuſe, croupiſſent dans leurs vaiſſeaux, & deviennent épaiſſes. On peut conclure de-là que les veilles peuvent occaſionner les maladies les plus graves ; ainſi, quand on les met au nombre des cauſes de l'éphémère & de la ſynoque ſimple, il faut ſuppoſer que le vice qu'elles ont produit n'eſt pas bien conſidérable, ou, pour mieux dire, on doit croire que les veilles n'ont pas été bien longues. On peut en effet appliquer ici ce que j'ai dit au §. précédent ſur la nature des cauſes du genre de fievre dont il s'agit, elle ne les détruit, que lorſqu'elles ſont médiocres ; il eſt même conſtant que lorſqu'elle arrive après des veilles, elle préſerve des maux plus ſérieux, qui par la ſuite pourroient ſurvenir, puiſque ſes phénomènes ne tendent qu'à lever les obſtacles qui troubloient le libre exercice des fonctions ; voyez le §. précédent. Au reſte, les ſoldats & tous les gens de guerre ſont expoſés, par état, à veiller plus ou moins, & c'eſt avec raiſon qu'on met cette cauſe au rang de celles qui occaſionnent

la fievre éphémère ou ſynoque ſymple, quoiqu'elle donne plus ſouvent lieu à d'autres maladies, parce qu'il eſt rare qu'elle n'ait pas d'autres cauſes adjointes.

§. XXX. *Les grandes chaleurs* : la chaleur excite dans les fluides une raréfaction & un mouvement proportionnés à ſa violence; de ſorte que les hommes & les animaux qui y ſont expoſés long-tems, éprouvent les effets de la pléthore. On a mille exemples des accidens funeſtes qu'elle a produit, & l'on ſait que rien n'eſt plus dangereux que de reſter au ſoleil pendant quelque tems, dans les pays ſur-tout où l'ardeur de ſes rayons eſt très-vive. Au reſte, il eſt facile de voir par la gêne que cauſe la chaleur dans le corps, combien elle peut être pernicieuſe. Mais il eſt moins queſtion ici de l'état ou ſont ceux qui l'éprouvent, que de ce qui leur arrive après l'avoir éprouvée. Les ſueurs copieuſes qu'elle a excitées ont dépouillé le ſang d'une grande partie de ſon véhicule, ce qui fait naître une diſpoſition plus ou moins grande aux engorgemens : les particules ignées qui ont pénétré dans les vaiſſeaux, y cauſent de l'irritation, & font contracter aux humeurs plus ou moins d'acrimonie, en même-tems qu'elles donnent lieu à la concrétion de celles

qui ſe coagulent facilement par la chaleur. Il n'eſt pas ſurprenant que le corps étant dans cet état, la nature faſſe des efforts, tant pour le débaraſſer des matieres hétérogenes contenues dans les vaiſſeaux, que pour rendre la circulation plus libre & plus égale : or, l'éphémère, ou la ſynoque ſimple, eſt le produit de ces efforts ; ainſi cette fievre, loin d'être regardée comme un mal, eſt un puiſſant remède contre les cauſes ci-deſſus.

On n'ignore pas que les gens de guerre, qui ſont obligés de garder leurs poſtes dans toute eſpece de tems ou de ſaiſon, & de faire ſouvent des marches forcées, ou des exercices violens dans les jours les plus chauds, doivent être très-expoſés aux maux que produit la chaleur : heureux ſont ceux qui n'en ont pas de plus graves que celui dont traite cet article.

§. XXXI. *Les mauvaiſes digeſtions* : le corps qui eſſuie journellement des pertes conſidérables, par l'inſenſible tranſpiration, par la diſſipation du fluide nerveux, & par le choc continuel des parties, les unes contre les autres, trouve dans la nourriture un moyen de répation au moins égale à la déperdition. Les alimens ſont convertis par le mécaniſme de la digeſtion en une pâte homogène, dont le ſuc

ou

ou l'extrait paſſe dans les voies de la circulation, pour y être changé en notre propre ſubſtance. Tant que le corps eſt en bon état, qu'on n'abuſe point des alimens, ſoit par la quantité, ſoit par la qualité, & que l'air qui nous environne, ou les autres cauſes, propres à mettre promptement le trouble dans l'économie animale, ne nous affectent point, la digeſtion remplit ſon objet, & la ſanté la plus robuſte en eſt l'effet. Mais il eſt ſi difficile d'être à l'abri de tous ces dangers, qu'il eſt très-fréquent de voir cette fonction dérangée plus ou moins ſenſiblement, ce qui conſtitue le corps malade, ou le diſpoſe du moins à la maladie; car en général, le mauvais état des premieres voies, produit la plûpart des infirmités qui nous accablent.

On concevra aiſément que les alimens pris en trop grande quantité ne peuvent pas être bien digérés, parce que la force des organes, deſtinés à cette opération, n'y peut pas ſuffire; ainſi il doit en réſulter des ſucs plus ou moins imparfaits, qui altèrent la nature des humeurs, & deviennent des ſubſtances hétérogènes. Les alimens de mauvaiſe qualité ne ſont pas moins difficiles à réduire en ſucs homogènes, & leurs vices particuliers ſe communiquent à la maſſe générale. Ainſi, dans l'un & l'autre cas, le

chyle crud, imparfait, ou chargé de principes âcres & irritans, ne peut pas reſter long-tems dans le ſyſtême vaſculaire, ſans y produire des engorgemens, de l'irritation, ou quelques autres accidens. La fievre qui ſurviendra, ſera le moyen le plus ſûr pour détruire ces embarras, aſſimiler ou expulſer les matieres nuiſibles qui irritent le genre nerveux. Sans ce ſecours, la mauvaiſe diſpoſition des organes & l'altération des liqueurs augmenteroient de jour en jour, & il en naîtroit des maladies dangéreuſes, comme on l'obſerve fréquemment.

Si les digeſtions mauvaiſes peuvent produire tous ces mauvais effets, on doit bien penſer qu'à plus forte raiſon les indigeſtions y donneront lieu : heureux ſont ceux, qui après avoir eſſuyé une ſécouſſe de cette eſpèce, n'ont pas d'autres maux à craindre que la fievre dont il eſt ici queſtion ; puiſque preſque toujours elle fait l'office des remedes, & que dans ce cas-ci elle peut ſuffire pour aſſimiler ou expulſer les ſucs impurs dont les premieres voies, & la maſſe générale reſtent infectées.

Il eſt bon d'obſerver que l'éphémère, ou la ſynoque ſimple, qui a pour cauſe principale les mauvaiſes digeſtions ou les indigeſtions, eſt ordinairement terminée par quelques évacuations par les ſelles.

Les gens de guerre ſont ſujets à faire de mauvaiſes digeſtions, par le genre de nourriture dont ils uſent habituellement, ou par le peu de régularité que ſouvent ils ſont forcés de mettre, ou dans leur repas, ou dans la quantité des alimens. Les indigeſtions leur ſont également familieres, parce qu'il y en a beaucoup qui ſe livrent à l'intempérance & à la débauche; deux cauſes très-propres à troubler le mécaniſme de la digeſtion. Au reſte, comme il leur en reſte quelquefois des impreſſions fâcheuſes, qui minent ſourdement les principes de la vie, & font déclarer au bout d'un certain tems des maladies qui les menent au tombeau; on doit regarder comme un événement favorable tout ce qui peut promptement arrêter ces progrès; ainſi, la fievre éphémère ou la ſynoque ſimple, loin d'être alors une maladie, eſt plutôt un moyen de guériſon.

§. XXXII. *L'abus des liqueurs ſpiritueuſes* : on n'ignore pas à quel point les ſpiritueux agitent le corps, & augmentent le mouvement de la circulation. Ces effets ſont quelquefois ſi violens, qu'il en arrive des accidens cruels. Mais il n'eſt ici queſtion, ni de ces accidens, ni même de l'agitation & du mouvement qui ſuivent immédiatement l'abus des boiſſons ſpiritueuſes,

puiſqu'il réſulteroit de-là que tous ceux qui l'auroient commis, ſeroient attaqués au moins de la fievre éphémère ; ce qui aſſurément n'eſt pas vrai, comme on peut le connoître, en comparant la définition que j'en ai donnée au §. XIV. XV, XVI. & XVII, avec l'état ou ſont la plûpart des gens pris de boiſſon.

J'entens par-là des effets ſubſéquens à l'excès en ce genre, & l'on comprendra facilement, par ce que je vais dire, que la fievre doit être un de plus fréquens. 1°. Les humeurs violemment agitées, tendent à la concrétion, par la diſſipation des parties aqueuſes que produit néceſſairement la chaleur, excitée par le mouvement accéleré de la circulation ; 2°. les ſpiritueux coagulent les humeurs lymphatiques, ce qui doit augmenter la diſpoſition aux engorgemens ; 3°. après avoir forcé le ton des organes, par l'action vive qu'ils ont entretenue, il en réſulte une atonie plus ou moins conſidérable, qui donne lieu aux ſtaſes des liqueurs, aux digeſtions languiſſantes ; 4°. enfin ils communiquent aux humeurs une âcreté plus ou moins grande, qui aggrave encore le mauvais état où elles ſont par les premieres cauſes ci-deſſus décrites. L'abattement, la langueur, les douleurs des articulations, dans la plûpart de ceux

qui ont abuſé des boiſſons ſpiritueuſes, dénotent aſſez l'effet que je viens de décrire. Ainſi, quand il ſurvient une éphémère ou une ſynoque ſimple, on doit à juſte titre regarder cet événement comme l'époque où la nature commence à faire des efforts, pour délivrer le corps de la gêne où il eſt : par le mouvement accéléré, mais doux, qui eſt alors excité, les matières concrêtes & engorgées ſe diviſent, reprennent la route de la circulation, & ſont aſſimilées ou expulſées ; les ſubſtances âcres broyées, & émouſſées par leur mêlange avec le reſte des humeurs agitées par la fievre, ceſſent d'irriter les membranes, & conſéquemment la fin du mouvement fébrile eſt celle de tous les maux qui avoient été produits par l'excès des ſpiritueux. Mais il faut convenir qu'il eſt bien rare qu'il ne ſe joigne pas d'autres cauſes à celle-là, pour exciter la fievre, & même pour produire des maladies plus graves. On ſent en effet que l'abondance des liqueurs ſpiritueuſes, introduites dans la maſſe du ſang, occaſionne facilement la pléthore ; & que, d'un autre côté, le plus grand nombre des gens pris de boiſſon s'expoſent ſans diſcernement aux dangers en tout genre, mais ſur-tout à celui de

l'air ; de maniere qu'on en trouve ſouvent qui ont paſſé la nuit à la belle étoile, où certainement ils doivent eſſuyer une ſuppreſſion plus ou moins marquée de la tranſpiration. Cette derniere cauſe produit aſſez communément des péripneumonies mortelles. On ſait que les ſoldats ſe livrent volontiers aux boiſſons ſpiritueuſes, & que malheureuſement ils ne prennent pas celles qui ſont les moins nuiſibles. De-là on peut conclure que cette cauſe de maladie eſt fréquente parmi eux, & que la fievre eſt peut-être le moindre mal qui puiſſe en réſulter.

§. XXXIII. *Les alimens chauds & âcres.* L'uſage habituel des alimens chauds expoſe en général à des maladies plus graves que celles dont il eſt ici queſtion ; mais lorſque par haſard on en a fait excès, la fievre qui ſurvient eſt l'effet d'une action vive imprimée aux ſolides, dont les mouvemens ſont toujours proportionnés à la puiſſance qui les dirige : or, tout le monde ſait que les ſubſtances alimentaires, auxquelles on attribue de la chaleur, renforcent le ton des ſolides ; ce qui leur a fait donner le nom de toniques. Cependant, quoiqu'on ne puiſſe nier que la fievre éphémère ou ſynoque ſimple ne

ſoit quelquefois excitée par l'action immédiate des alimens, je crois, que cet effet eſt ſi rare, qu'on ne doit pas mettre cette cauſe au nombre de celles qui le produiſent fréquemment dans les gens de guerre, dont la nourriture n'eſt ni exquiſe, ni d'une qualité chaude dans le ſens qui eſt ici préſenté. Il ſeroit plus vraiſemblable d'attribuer à l'excès en ce genre, dans quelques cas particuliers, le pouvoir de diſpoſer le corps à la fievre, par les raiſons déduites au §. précédent. Il n'en eſt pas de même pour les alimens âcres : outre l'irritation que leur préſence excite, ils alterent la nature des humeurs, & ils font naître promptement un mouvement déſordonné dans la circulation. Mais il faut convenir que le régime des ſoldats n'admet gueres un genre de nourriture qui puiſſe produire ſouvent ces effets; ſi l'on en excepte la trop grande ſalure des viandes, qui cependant eſt rarement telle, qu'il en réſulte une fievre de quelque nature que ce ſoit, à moins que cela n'arrive après pluſieurs excès de cette eſpece. Les mêts exquis & épicés qu'on ſert à la table des gens riches, ſont bien plus propres à donner lieu à la fievre, que la ſalure des viandes à laquelle on s'habitue; car celle-ci, comme l'expérience le

démontre, engendre plus particuliérement des maladies chroniques, & entr'autres le *ſcorbut* (*).

§. XXXIV. Par tout ce qui vient d'être dit ſur les cauſes de l'éphémère & de la ſynoque ſimple, on doit juger que ce genre de fievre eſt moins à craindre que les diſpoſitions qui le font naître; de ſorte qu'on peut regarder le mouvement fébrile comme un moyen avantageux dans preſque tous les cas ci-deſſus, pour rétablir l'équilibre dans l'économie animale. Cependant, quelque ſalutaire qu'il ſoit, il a quelquefois beſoin d'être modéré; ainſi, il ne ſera pas inutile d'établir ici une regle de conduite pour les circonſtances où les ſecours ſont néceſſaires dans cette maladie; car, ſi l'èphémère en a rarement beſoin, on n'en peut pas dire tout-à-fait de même pour la ſynoque ſimple, dont les accidens, bien que faciles à vaincre, deviendroient ſouvent très-dangéreux, ſi on n'y remédioit pas, & dont la durée eſt quelquefois impoſante : l'état des gens de guerre exige d'ailleurs une attention particuliere, &

(*) Lind n'eſt pas de cet avis; mais on ne peut diſputer les faits.

un traitement dans les cas où l'on pourroit abandonner la maladie aux efforts de la nature dans d'autres individus.

§. XXXV. La premiere condition néceſſaire à obſerver, c'eſt d'éviter l'erreur qu'on peut commettre, en confondant l'une & l'autre eſpèces de fievre, avec des maladies différentes. On y parviendra facilement, lorſqu'on ſe rappellera de ce qui a été dit depuis le §. XIII juſqu'au XXI. incluſivement. La ſeconde conſiſte à écouter la nature dans ſes opérations, & à connoître les cauſes de la maladie; c'eſt ce qui ſera exécuté, ſi l'on fait attention à ce qui a été dit depuis le §. XXIII. juſqu'au XXXIII. incluſivement. La troiſieme eſt de former un proſnoſtic conforme aux connoiſſances ci-deſſus, & approprié à l'état du malade : c'eſt ce qu'on verra dans les paragraphes ſuivans. La quatrieme enfin eſt de mettre en uſage les moyens convenables, pour que la maladie ſe termine d'une maniere avantageuſe; c'eſt ce que je démontrerai à la fin de cet article.

§. XXXVI. Le pronoſtic de l'éphémère & de la ſynoque ſimple dépend de la nature des cauſes, de la violence, de la durée de la fievre, & des criſes qu'on y obſerve; mais en général il ne peut être dangéreux, ou, pour mieux dire,

il n'arrive aucun accident fâcheux, à moins que le traitement ne ſoit mauvais, ou que les malades ne commettent des imprudences. Malheureuſement les gens de guerre ſont expoſés à l'un & à l'autre inconvéniens, mais principalement à être mal ſoignés, parce que ſouvent, au moment de l'invaſion de la maladie, ou quelque tems après, on les envoye à l'hôpital, où en général on ne s'informe gueres de ce qui s'eſt paſſé, & où l'on n'examine pas toujours avec ſoin la nature, les cauſes & les ſignes de la maladie, dans les premiers momens après l'arrivée des malades.

§. XXXVII. Lorſque pluſieurs des cauſes décrites au §. XXIV ſe trouvent réunis, il eſt évident que la fievre ayant plus d'obſtacles à vaincre, elle cede plus difficilement que lorſqu'il n'y a qu'une ſeule cauſe. Ainſi, p. e. lorſque la pléthore ſe trouve réunie à la raréfaction des liqueurs produites par l'abus des ſpiritueux, la fievre eſt, non-ſeulement plus vive, mais encore moins facile à détruire, que ſi elle étoit ſimplement occaſionnée par une légère ſuppreſſion de la tranſpiration : le ſujet le mieux diſpoſé la ſupporte, & en guérit plus aiſément que celui qui eſt en mauvais état.

§. XXXVIII. Plus la fievre eſt violente, & le caractere des accidens grave, plus elle mérite d'attention & de circonſpection; mais lorſque le mouvement fébrile eſt doux & égal, que les accidens ſont légers, à peine a-t-on beſoin de quelques ſecours diétetiques.

§. XXXIX. Plus la fievre eſt courte, moins il y a à craindre, *& vice verſâ.* L'expérience démontre que celles qui ſont produites par de mauvaiſes digeſtions, des indigeſtions & l'yvreſſe, ſont plus longues que celles qui dépendent des autres cauſes. La force du ſujet influe auſſi ſur la durée de la fievre, de maniere que celui qui a la fibre forte & le ſang riche, en eſt plutôt débarraſſé que celui qui eſt dans une diſpoſition contraire.

§. XL. On a vu au §. XV, & dans les précédens, quelles ſont les criſes ordinaires dans l'éphémère & la ſynoque ſimple; il eſt conſtant par leur définition, fondée ſur l'expérience, que la ſueur eſt toujours la criſe qui termine la maladie; mais il eſt à remarquer que cette évacuation eſt d'autant plus conſidérable & plus facile, que la cauſe de la fièvre eſt plus propre à être expulſée par les pores de la peau. Ainſi, dans les tranſpirations ſupprimées, on a lieu d'attendre des ſueurs abon-

dantes, & ſi par haſard, ou par imprudence, on arrêtoit cette criſe, on pourroit expoſer les malades à des accidens très-graves. L'hémorrhagie ſe joint aſſez communément à cette évacuation, dans les cas de pléthore ou de grande raréfaction dans les humeurs; enfin le flux de ventre accompagne, précéde, ou ſuit de près la ſueur ou la moiteur dans les malades qui ont eu de mauvaiſes digeſtions ou des indigeſtions. Ces criſes, qui jugent la maladie, ſont plus ou moins copieuſes, plus ou moins promptes & faciles, ſelon la diſpoſition du corps, la ſituation où l'on eſt par rapport à l'air & aux ſoins, la nature & la quantité de la matière morbifique. Il ne faut cependant pas croire que cette matière ſoit toujours expulſée par la voie des criſes ci-deſſus: ſouvent elle eſt aſſimilée aux humeurs, & s'il arrive des évacuations à la fin de la maladie ou du redoublement, elles ſont plutôt la plûpart le produit néceſſaire du mouvement accéléré des liqueurs, que le véhicule d'une humeur hétérogène. C'eſt ainſi, par exemple, que des ſucs cruds & imparfaits, qui après avoir pénétré par les voies chylifères, dans la maſſe du ſang, & excité un mouvement précipité, qui doit être regardé comme fébrile, & conſé-

quemment comme une éphémère, ſont aſſimilés & non expulſés, quoiqu'il ſurvienne à la fin de la fievre une criſe plus ou moins copieuſe par des moiteurs, ſueurs, &c.

§. XLI. Par tout ce qui a été dit précédemment il eſt aiſé de concevoir que la cure du genre de fievre dont il eſt ici queſtion doit être le plus ſouvent opérée par la nature, que les cauſes qui les produiſent, quoique propres à faire naître des maladies très-graves, quand elles ont un certain dégré d'intenſité, & qu'elles agiſſent ſur des corps d'ailleurs malſains, ne font ici qu'une impreſſion très-legère; qu'enfin les criſes, qui dans les autres maladies aiguës ſont l'effet d'un travail conſidérable dans l'économie animale, & le produit d'une décompoſition & récompoſition opérées par l'action des vaiſſeaux, ſont ici provoquées, ſans qu'il ſe faſſe le moindre changement dans les humeurs.

§. XLII. Le plus ſouvent la cure de l'éphémère eſt plutôt achevée, que la maladie n'eſt connue, c'eſt ce qui fait que l'on ne peut établir que des préceptes généraux ſur la maniere dont on doit procéder, lorſqu'on eſt appellé pour voir quelqu'un attaqué de cette fièvre. Il n'en eſt pas tout-à-fait de même pour la ſynoque ſimple, qui dure plus long-tems que celle-là,

& qui eſt ordinairement accompagnée d'accidens plus conſidérables, ce qui oblige de mettre en uſage plus de moyens que dans l'autre.

§. XLIII. La méthode curative de l'éphémère, lorſqu'on eſt appellé à tems, conſiſte à examiner l'état de la fièvre, la force du pouls, & les cauſes de la maladie : ſi les ſymptômes ſont légers & ſemblables en tout point à ceux qui ſont décrits au §. XIV, il eſt certain qu'il n'y a rien autre choſe à faire qu'à preſcrire une boiſſon délayante, telle que l'eau d'orge, de chicorée ou de chiendent, & même de l'eau pannée, ou de l'oxicrat, & d'attendre la fin de la fièvre, qui, comme on la vu, ne tarde pas à arriver. Mais il eſt rare que les gens de guerre ſoyent dans une diſpoſition aſſez heureuſe pour que l'on puiſſe eſpérer qu'ils n'éprouvent rien au-delà de ce qui vient d'être dit, & preſque toujours la pléthore, la raréfaction, & la ſabure des premieres voies ſont réunis dans ces individus. Dans le cas de pléthore ou d'effervescence conſidérable, il ne faut pas héſiter de ſaigner les malades ; par ce moyen, on prévient les ſuites que cet état pourroit entraîner. Les autres précautions ne ſont pas auſſi urgentes, parce que la fievre dure ſi peu, qu'il n'y a aucun inconvénient d'attendre qu'elle ſoit paſſée

pour les mettre en uſage. Ainſi, par exemple, en ſuppoſant de la ſaburre dans les premieres voies, on ne doit purger que lorſque le mouvement fébrile a totalement ceſſé. Il réſulte de-là que toute eſpece de médicament doit être regardé comme nuiſible, tant que la fièvre dure, à l'exception des boiſſons délayantes, & que la ſaignée y eſt ſeulement quelquefois indiquée. Les malades doivent s'abſtenir de toute nourriture, ſe tenir dans une ſituation tranquille, & médiocrement couverts. Il eſt très-eſſentiel de ne pas arrêter les criſes qui ſurviennent, parce que bien qu'elles ſoyent ordinairement peu conſidérables, elles opèrent une décharge quelconque, par le moyen de laquelle l'équilibre ſe rétablit dans l'économie animale.

§. XLIV. En voila ſuffiſamment pour l'éphémère, qui ceſſe d'elle-même en peu de tems, ou qui, ſi elle ſe prolonge avec des accidens, rentre dans la claſſe des ſynoques ſimples pour le traitement. Ainſi, ce que je dirai de ces dernieres ſera appliquable à l'éphémère.

§. XLV. La ſynoque ſimple qui ſe prolonge juſqu'au ſeptième jour, eſt véritablement une maladie qui mérite beaucoup d'attention, parce que toute erreur dans le mauvais régime & la

conduite peuvent faire dégénerer la fievre en putride. Comme il n'y a point de fievre *homotone*, il faut néceſſairement que celle-ci ait des remiſſions plus ou moins marquées, & conſéquemment des redoublemens; c'eſt ce qu'on obſerve toujours. On pourroit à la rigueur, dans une ſynoque ſimple, abandonner à la nature le ſoin de la guériſon, à moins qu'il n'y eût des ſignes de pléthore qui démontraſſent la néceſſité d'employer la ſaignée. Il eſt même certain que cette conduite ſeroit la plus ſage, ſi les phénomènes de la maladie ſe préſentoient, comme ils ſont décrits au §. XX; alors, les moyens preſcrits ci-deſſus pour l'éphémère, §. XLIII, ſeroient les plus convenables. Mais, outre qu'il ſe rencontre le plus ſouvent des accidens qui exigent d'autres ſecours, il eſt poſitif que les gens de guerre ſont moins que la plûpart des autres hommes, dans le cas d'être traités par la Médecine expectative. En général, ils ont les humeurs plus ou moins altérées, une diſpoſition particuliere aux maladies putrides, & leurs poſitions s'oppoſent le plus ſouvent à la guériſon que le ſeul ſecours de la nature peut promettre. Ainſi, quand il paroît démontré que les premieres voies ſont viciées, & c'eſt ce qui eſt fréquent, il ne faut pas attendre la fin de la fievre; mais on doit

ſaiſir

ſaiſir les momens de rémiſſion, pour purger ou pour faire vomir les malades. Je ſuis convaincu, & le plus grand nombre des Médecins penſe de même, que l'émétique en lavage eſt le moyen le plus efficace pour évacuer facilement les malades, ſans troubler les phénomènes de la maladie : c'eſt ce qui fait que je préférerois à tout autre évacuant, dans la ſynoque ſimple, la ſolution d'un ou de deux grains de tartre ſtibié dans une pinte d'eau, avec deux gros de ſel de glauber, à donner par verres, à des diſtances plus ou moins éloignées, ſuivant l'effet. Ce remede ſeul peut ſuffire, quand il n'y a point d'accidens qui exigent qu'on évacue amplement & ſur le champ. On verra dans le troiſieme Chapitre les raiſons de cette préférence : il ſuffit ici d'avertir que cette conduite eſt celle qui m'a toujours le mieux réuſſi, qu'elle n'a point d'inconveniens, & que je la crois néceſſaire pour les gens de guerre.

§. XLVI. Quand la fievre eſt tombée, (l'éphémère ou la ſynoque ſimple) & qu'on n'a point employé de médicamens, il reſte le plus ſouvent quelqu'indice de la néceſſité d'en mettre en uſage ; & il en eſt quelquefois de même, quoiqu'on ait fait un traitement. Ainſi, p. e. la pléthore a pu être diminuée ; mais elle ne

l'eſt pas encore aſſez, pour mettre le malade à l'abri d'une rechûte qui pourroit être plus dangéreuſe; il faut ſaigner : les premieres voies reſtent farcies de mauvais levains, comme ſurtout dans les cas où la fievre a été produite par de mauvaiſes digeſtions ou par une indigeſtion; il faut purger, &c.

§. XLVII. Les convaleſcens doivent être très-réſervés ſur le régime; car, de quelque cauſe que la fievre ſoit provenue, les premieres voies ſont fatiguées; &, lorſqu'on mange un peu trop, ou des alimens difficiles à digérer, on court les riſques de l'indigeſtion & d'une rechûte.

§. XLVIII. Cette conduite, qui eſt en même-tems la plus ſage & la plus sûre, n'eſt pas celle qu'on obſerve ordinairement pour les gens de guerre. Il n'eſt que trop vrai, que dès l'invaſion de la fievre, on voit employer, ſans diſcernement, les moyens les plus actifs, qu'un Médecin ſage met à peine en uſage au commencement d'une maladie, dont la gravité eſt aſſurée. Ainſi, le pauvre ſoldat eſt quelquefois ſaigné deux ou trois fois, & émétiſé pour une éphémère, qui ne demandoit aucun remede; &, à l'armée ſur-tout, à peine commence-t-il à avoir la fievre, qu'on le conduit à l'hôpital, où le mauvais air fait

ſouvent dégénérer la maladie. Qui ne voit pas que dans l'un & l'autre cas on prive au moins pour long-tems l'armée des hommes, dont on a beſoin pour le ſervice, & qu'on riſque même de les faire pèrir.

§. XLIX. En général, il eſt prudent de ne commencer le traitement qu'après les vingt-quatre heures révolues, quand le caractère d'une maladie n'eſt pas encore bien conſtaté, & qu'il ne ſe préſente aucun ſymptôme fâcheux. Ce délai donne le tems de reconnoître la nature du mal, & ſouvent dans l'éphémère, la guériſon. Ainſi, en ſuppoſant que cette eſpèce de fièvre ou la ſynoque ſimple n'ait pas été bien reconnue au moment de l'invaſion, on ſe procure, par la conduite que je viens d'indiquer, la facilité d'éviter l'erreur.

§. L. Mais, pour qu'on ſoit à l'abri des accidens qui peuvent réſulter des mépriſes en ce genre, il faudroit que les circonſtances & les poſitions concouruſſent de concert, pour que tous les ſoldats qui ſont attaqués de ce genre de maladie, puſſent être viſités & jugés par des gens inſtruits, au moment même de l'invaſion, ou du moins peu de tems après; car il eſt évident qu'alors, non-ſeulement ils ſeroient bien traités, mais qu'il y en auroit encore un grand

nombre qu'on ſauveroit des périls des hôpitaux, ou des imprudences qu'ils ſont dans le cas de commettre, lorſqu'ils ſont abandonnés à eux-mêmes.

§. LI. C'eſt par cette raiſon que j'ai propoſé dans mon Code de Médecine Militaire, tom. II, de choiſir des Chirurgiens pour les régimens, qui fuſſent en état de remplir avec utilité des fonctions que j'ai déſignées, & au moyen deſquelles tous les ſoldats qui tomberoient malades pourroient être vus & ſoignés avec exactitude. Il eſt en effet certain que, ſuppoſant telle poſition, ou telle circonſtance qu'on voudra, lorſque le Chirurgien d'un Régiment ſera obligé de ſuivre la troupe, de voir & de traiter les malades, pour peu qu'on lui donne d'ailleurs les facilités néceſſaires, & qu'il ſoit inſtruit, on évitera que la plûpart des accidens légers ne deviennent graves & diſpendieux : or, ſi l'on ajoûtoit encore aux conditions dont je viens de parler, un Hôpital par Régiment, dont j'ai parlé dans l'Ouvrage ci-deſſus cité, on trouveroit une grande épargne d'hommes & d'argent; deux objets très-importans pour tout Gouvernement qui en connoît bien la valeur.

§. LII. Il réſulte de tout ce qui a été dit dans cet article, que la guériſon du genre de fievre

dont il traite, dépend moins ſouvent des remedes, que de la maniere dont la maladie eſt ſuivie ; que, lorſqu'on la connoîtra à tems dans les ſoldats, on ne courra pas les riſques de la faire dégénérer ; qu'avec des ſoins & des précautions on peut parvenir à cette connoiſſance : c'eſt ce que j'avois à démontrer.

ARTICLE II.

De la fievre ſtercorale.

§. LIII. CETTE fievre très-fréquente dans le bas peuple, & ſur-tout parmi les ſoldats, doit être compriſe dans la claſſe des ſynoques non putrides, parce qu'elle ſe guérit ſans le ſecours de la coction, que la putridité qu'on remarque dans ceux qui en ſont attaqués, n'eſt point dans les humeurs, mais réſide ſeulement dans les premieres voies, & qu'enfin elle ſe termine promptement.

§. LIV. La ſeule difficulté conſiſte à la bien connoître, parce qu'on peut aiſément la confondre dans les premiers momens, non-ſeulement avec les fievres putrides, mais encore avec les malignes. Il eſt en effet certain qu'elle ſe préſente ſouvent avec tous les ſymptômes

de ces maladies, & ſous mille formes différentes, ſelon la nature des matières retenues, ou la diſpoſition des ſujets. Ainſi, quelquefois elle paroît avec les ſignes d'une eſquinancie, d'une léthargie, d'une péripneumonie, &c. ce qui embarraſſe prodigieuſement le Médecin.

§. LV. Pour déterminer ſon vrai caractere, il eſt eſſentiel d'examiner d'abord avec attention; 1°. ce qui a précédé l'invaſion; 2°. la qualité du pouls; 3°. celle des digeſtions; 4°. l'épidémie regnante; 5°. le régime ordinaire du malade. Le premier moyen, (ce qui a précédé ou l'examen des cauſes) eſt douteux, parce que les mêmes cauſes qui donnent lieu aux fievres putrides & malignes, en peuvent produire de moindres. Ainſi, le dégoût, les nauſées, la langue chargée, les coliques que les malades ont précédemment éprouvées, n'inſtruiſent point ſuffiſamment le Médecin ſur le caractère du mal préſent. Il en eſt de même pour les indigeſtions, parce qu'elles ſont également ſuivies de maux graves & de légers. L'invaſion de la fievre donne avec les ſignes précédens quelques lumieres plus poſitives, parce qu'en général toutes les fievres putrides non malignes commencent par un friſſon, & par un tremblement, ce qui n'arrive pas dans la ſtercorale. La nature

du pouls peut quelquefois induire en erreur, puiſqu'il eſt dans pluſieurs ſujets d'une foibleſſe extrême : mais comme il eſt ordinaire que dans les fievres putrides ſimples, le pouls ſoit fort & réglé dans les premiers jours, où ne pourroit tout au plus confondre l'état de foibleſſe ou on le trouveroit, qu'avec celui qui accompagne les putrides malignes, ou celles que j'ai déſignées au Chapitre III. ſous le nom de fievres eſſentiellement malignes, qui n'ont pas cependant tous les autres ſignes qu'on remarque ordinairement dans celle-ci. La qualité des déjections concourt beaucoup à faire reconnoître la maladie, & il eſt certain que dans celle-ci les premieres voies ſont pleines, & que les évacuations par le haut & par le bas ſont en général plus copieuſes, & ſoulagent davantage, que dans toutes les autres fievres ci-deſſus. Mais ſouvent ces évacuations n'ont pas lieu, parce que le ſpaſme que cauſent les matières retenues, y met empêchement : alors on eſt privé de l'indice le plus utile, à moins qu'on n'ait la précaution de procurer une iſſue aux matieres, en faiſant donner des lavemens, dont la couleur ne puiſſe pas changer celle de l'excrétion. L'épidémie regnante contribue encore à faire reconnoître le caractère de la fievre. Ainſi, par exemple, lorſque

dans l'Automne il y a beaucoup de fievres putrides dans une armée, tous les ſignes réunies de putridité qu'on apperçoit donnent un indice très-marqué que la maladie ſera de ce genre. Il eſt cependant eſſentiel d'obſerver que les fievres ſtercorales ſont auſſi quelquefois épidémiques, ce qui ajoute à la preuve que je viens de rapporter, que l'épidémie regnante eſt un moyen pour reconnoître celle-ci. Le régime eſt auſſi un de ceux qui doivent faire ſoupçonner la nature du mal, parce qu'il ne faut jamais perdre de vue l'eſpece d'hommes que l'on a à traiter, & qu'il y en a dont le genre de vie & la nourriture ſont propres à faire naître certaines maladies. Ainſi, p. e. les ſoldats doivent néceſſairement être ſujets à avoir de mauvaiſes digeſtions, & des ſucs dépravés dans les premieres voies, tant par la qualité des alimens dout ils font uſage, que par le trouble fréquent excité dans leurs fonctions par leurs fatigues, & par l'intempérance à laquelle ils ſe livrent aſſez facilement.

§. LVI. Si à la réunion de tous les ſignes dont il eſt fait mention dans le §. précédent, ont joint quelques obſervations ſur les exacerbations ou les redoublemens, qui ne ſont jamais auſſi réguliers que dans les fievres qui paroiſſent d'abord ſous le même aſpect, & qu'on faſſe

attention qu'en peu de tems, & avec peu de moyens, les ſymptômes les plus graves ſont diſſipés, on aura la facilité d'éviter l'erreur.

§. LVII. Par tout ce qui vient d'être dit on peut ſe former une idée de la fievre ſtercorale : nauſées, vomiſſemens, déjections de ventre, borborygmes, langue chargée, dégoût, anéantiſſemens, douleurs vagues, maux de tête, cardialgie, ſyncope, difficulté de reſpirer, léthargie, pouls dur ou petit, ou ſerré, météoriſme dans les entrailles, tenſion du bas-ventre, inſomnies ; voilà à-peu-près les divers ſymptômes qu'on obſerve, ſoit enſemble, ſoit ſéparément dans cette maladie, où l'on ne peut rien ſtatuer ſur la couleur des urines, parce qu'elle varie continuellement, & beaucoup plus que leur odeur, qui, lorſqu'elles ſont conſervées pendant pluſieurs heures, donnent ordinairement des marques de putridité.

§. LVIII. On a de même vu quelles ſont les cauſes de cette fievre : des matières fécales retenues, une ſaburre conſidérable dans les premieres voies, une bile corrompue ou retenue dans ſes couloirs, des vers ou des matières vermineuſes, contenues dans l'eſtomac & les inteſtins, y excitent un ſpaſme plus ou moins violent, qui eſt ſuivi d'un mouvement déſor-

donné dans la circulation. On ſera facilement convaincu que la préſence de ces matières peut produire des accidens du genre de ceux qui ſont décrits au §. LVII, lorſqu'on fera attention à la violence de ceux qu'occaſionne un grain de tartre ſtibié dans quelques ſujets, dont le genre nerveux eſt ſenſible & irritable.

§. LIX. Cette maladie eſt fréquente parmi les gens de guerre, comme je l'ai déjà dit; elle ſe joint quelquefois à d'autres fievres, ce qui forme une complication ſouvent dangereuſe; elle eſt auſſi quelquefois épidémique dans certaines conſtitutions de l'air, comme celle où la chaleur eſt réunie à l'humidité; parce que ces deux intempéries ſont très-propres à faire naître la pourriture dans les digeſtions. Sa durée eſt indéterminée, mais elle ne paſſe pas le ſeptième jour; car après ce terme il ſeroit impoſſible qu'une partie des ſucs viciés n'eut pas paſſé dans la maſſe des liqueurs, qu'elle auroit infectée, ce qui produiroit néceſſairement une fievre putride.

§. LX. Il eſt aiſé de comprendre qu'une fievre, dont les ſymptômes ſont autant variés, & ſouvent très-effrayans, doit dans la plûpart des circonſtances rendre le pronoſtic au moins douteux. En général, lorſque les accidens ſont

très-graves, & que les déjections n'ont oint coulé, ſi l'on ſe trompe ſur la nature de la maladie, & qu'on perde les premiers jours en remèdes différens de ceux qui doivent procurer des évacuations, la maladie devient mortelle, parce que l'impreſſion que font ſur le genre nerveux les matières dépravées, retenues, produit dans les différens viſcères des léſions irrémédiables, & qu'en un mot le coup eſt porté; mais ſi l'on a été aſſez heureux pour connoître la nature du mal caché, ou qu'il ſe ſoit démontré par l'eſpece de déjections ordinaires dans cette fievre, il eſt certain qu'en mettant promptement en uſage les moyens néceſſaires, les accidens cèdent avec la plus grande facilité. Je crois qu'on peut moins ſe tromper pour les gens de guerre, parce que l'on ſuppoſe preſque toujours, avec raiſon, qu'ils ont les premieres voies farcies de mauvais levains, & qu'on ſe comporte en conſéquence, à l'invaſion de la plûpart de leurs maladies. Il eſt bien rare que les épidémies de cette fievre ſoient pernicieuſes; il faut pourtant convenir que lorſqu'elle eſt négligée, que le ſujet eſt mauvais, ou que les impreſſions ſont très-vives, elle dégénere en putride & en maligne, ou qu'elle emporte les malades.

§. LXI. La cure de cette fievre ſe réduit à un ſeul point, c'eſt-à-dire, à procurer la ſortie & l'évacuation complette des ſucs dépravés ou hétérogènes qui, par leur préſence, donnent lieu aux accidens décrits ci-deſſus : mais il y a divers moyens pour remplir cet objet, & c'eſt de la maniere dont on les emploie que dépend le ſalut des malades. Il eſt en effet certain que chaque état de la maladie exige néceſſairement une conduite différente; car ſi l'on employoit les mêmes moyens pour un malade dont les évacuations ſont établies, & pour celui qui auroit le ventre météoriſé, douloureux, ſans aucunes déjections, il eſt évident que l'on courroit les riſques de faire périr le dernier, qui ne pourroit admettre ſans danger l'uſage des évacuans irritans, que l'autre ſouffriroit facilement. D'un autre côté, il y a certains accidens qu'il faut combattre d'une maniere particuliere; tels ſont les mouvemens convulſifs, la léthargie, le crachement de ſang, &c. enfin il y a des matières hétérogènes dont l'expulſion eſt plus facile par un moyen que par un autre, & il n'eſt pas moins important de connoître les circonſtances où des remèdes qui paroiſſent indiqués, ſont preſque toujours contraires; c'eſt ce que je vais développer.

§. LXII. Avant d'expliquer ce qu'il convient de faire, il ne ſera pas hors de propos de parler ici des circonſtances où il y auroit à craindre, & où il ſeroit du moins inutile de mettre en uſage quelques moyens par leſquels on commence le traitement de la plûpart des maladies. On peut mettre la ſaignée au nombre de ceux-là, & lui faire même tenir le premier rang: tandis que je ſuis ſur cet article, je me permettrai pluſieurs réflexions, qui, ſi elles n'ont pas toutes un rapport immédiat avec le ſujet que j'ai traite ici, auront du moins leur application dans divers autres endroits de cet Ouvrage. Tous les Médecins ſavent aujourd'hui par expérience, combien la fauſſe doctrine de quelques fauteurs de la ſaignée, a dû faire périr de malades, & nous ſommes revenus de cet abus, en nous conformant aux préceptes que nos plus grands Maîtres de l'antiquité, & quelques célebres Praticiens de chaque ſiecle nous ont tracés, d'après les loix de la nature, qu'ils avoient étudiées & ſuivies, au lieu de ſe livrer à des ſyſtêmes pernicieux, dont la plûpart de leurs contemporains étoient entichés. Cependant, l'erreur où l'on étoit, ſur la néceſſité des ſaignées fréquentes & copieuſes, ne fut jamais générale, & il paroît que la France

a été le théâtre principal des abus en ce genre, puiſque dans le tems où l'on y ſaignoit le plus, les peuples de la Germanie, & généralement tout le Nord, donnoient dans un excès contraire. On peut voir par le Traité *de Triller*, ſur la ſaignée dans la pleuropéripneumonie, imprimé il y a environ vingt ans, combien peu cette pratique étoit alors connue en Allemagne, dans le traitement des maladies inflammatoires. C'eſt-à-peu-près à cette époque que le plus grand nombre des Médecins François fut détrompé ſur le nombre conſidérable de ſaignées qu'on faiſoit, & que les Allemands ont commencé à en faire davantage. On croiroit peut-être que ces derniers, avec une méthode auſſi diamétralement oppoſée à la nôtre, étoient plus malheureux que nous dans la pratique; mais, ſi l'on en excepte les maladies inflammatoires, pour leſquelles leur traitement étoit véritablement incendiaire, il eſt certain qu'en s'abſtenant de la ſaignée dans la plûpart des autres maux, ils devoient avoir des ſuccès plus grands que nous, qui en faiſions abus. Maintenant il ne ſe commet plus que par les ignorans, ou par ceux qui ont un intérêt immédiat à le commettre, & la ſaignée réduite à ſa juſte valeur, eſt entre les mains d'un homme habile, un des

moyens les plus utiles qu'on puiſſe employer dans un grand nombre de cas. Il s'agit d'examiner ici de quelle valeur elle peut être dans la fievre ſtercorale : s'il étoit une circonſtance où elle fut de quelqu'utilité dans cette maladie ce ſeroit ſans doute lorſque la reſpiration eſt gênée, ou que la maladie ſe préſente avec les ſymptômes d'une péripneumonie, d'une angine, ou de la létargie; puiſque l'expérience démontre que ces maux exigent plus ou moins de ſaignées. Cependant, ſi l'on en doit croire à cette même expérience, elles ne réuſſiſſent pas dans la fievre ſtercorale, qui prend les formes ci-deſſus; & à moins que la force du pouls ne ſoit très-grande, & qu'elle ne ſe ſoutienne; ce qui eſt rare dans la maladie dont il eſt ici queſtion, cette opération eſt au moins inutile. En effet, il eſt queſtion de faire ceſſer diverſes affections ſpaſmodiques excitées par ſympathie, à l'occaſion de la préſence des matières dépravées, qui irritent les nerfs de l'eſtomac & des entrailles; & il eſt certain que la déplétion qu'on procurera par le moyen de la ſaignée, ne produira pas cet effet. On peut même avancer que cette opération pourra devenir nuiſible, parce qu'en général dans les maladies ſpaſmodiques elle produit ſouvent uue grande atonie,

qui va quelquefois juſqu'à la paralyſie : or, il eſt conſtant que cette atonie dans la fievre ſtercorale, attaquera principalement l'eſtomac & les inteſtins, & qu'alors les matières corrompues ne ſeront que difficilement expulſées; ce qui portera la pourriture & la gangrêne dans ces viſcères. D'un autre côté, la révolution que doit opérer la ſaignée, peut auſſi faire dégénérer la fievre en putride; parce que, ſelon les loix de l'économie animale, il paroît qu'une déplétion de cette nature favoriſe le paſſage des matières que renferment les premieres voies, dans celles du chyle, & de-là dans la maſſe générale. C'eſt ce que le vulgaire exprime, en diſant après une ſaignée, qu'on a fait paſſer les humeurs dans le ſang; & c'eſt ce qui arrive quelquefois lorſqu'on ſaigne mal-à-propos dans une indigeſtion. Ainſi, même dans les cas cités ci-deſſus de la fievre ſtercorale, le Médecin doit avoir la plus grande circonſpection ſur la ſaignée; & à moins qu'il ne trouve dans le pouls beaucoup de force & de plénitude, il fera bien de s'en abſtenir, parceque, non-ſeulement elle ſeroit inutile, mais encore nuiſible, par les raiſons que j'ai rapportées. On voit aſſez par-là que toutes les autres circonſtances de la fievre ſtercorale exigent encore moins ce ſecours, & que par conſéquent

conſéquent il doit être fort rare qu'on ſoit dans le cas de le mettre en uſage dans cette maladie. Mais je demande maintenant ſi les gens de guerre ſont dans le cas d'être toujours ſuivis aſſez exactement par des gens ſuffiſamment inſtruits, pour n'être pas ſouvent les victimes de la mépriſe ou de l'ignorance dans cette conjoncture? J'indiquerai plus bas le moyen d'éviter ce malheur, autant que les circonſtances le permettent.

§. LXIII. Je dois encore faire obſerver ici qu'il y a quelques accidens dans la fievre ſtercorale, qui paroiſſent exiger des ſecours qui, bien qu'ils ſoient favorables dans d'autres circonſtances, deviendroient cependant nuiſibles dans cette maladie. Parmi ces accidens, on peut mettre en tête les foibleſſes & l'anéantiſſement, les ſpaſmes & les mouvemens convulſifs. Tout le monde ſait que, dans le premier état, on a recours aux cordiaux, & dans le ſecond aux calmans; mais il faut convenir qu'il y a peu de gens qui ſachent faire une juſte application de ces moyens: or, il eſt certain que ces deux ſortes de remedes ſont toujours contraires dans la fievre ſtercorale; les cordiaux, parce qu'ils augmentent conſidérablement l'irritation, & les calmans ou narcotiques, parce qu'il eſt

démontré qu'ils ſuſpendent les évacuations, qui, dans la maladie préſente, ſont le ſalut des malades : il y a pourtant quelques exceptions à faire, quant à l'uſage des cordiaux; mais elles ne regardent que l'état de foibleſſe que procure une trop grande quantité d'évacuations, parce qu'alors on doit néceſſairement ſoutenir les forces des malades; il faut d'ailleurs convenir qu'il eſt quelquefois utile de joindre des cordiaux aux purgatifs, comme on le verra ci-deſſous.

§. LXIV. Après avoir fait connoître le danger des ſecours qui paroiſſent d'abord indiqués dans certains cas de la fièvre ſtercorale, il me reſte à montrer la méthode la plus avantageuſe de la traiter. Il n'eſt pas difficile de voir que le point capital conſiſte à bien connoître la maladie; & c'eſt ce qui m'a engagé à entrer dans les détails renfermés, depuis le §. LIII. juſqu'au LIX, auxquels je renvoye. Lorſqu'on ſera parvenu à cette connoiſſance, la premiere choſe à faire eſt de provoquer des évacuations; & lorſqu'il y a quelque difficulté à cet effet, d'y préparer le malade.

§. LXV. Dans le cas où l'on ſeroit incertain de la nature de la maladie, par le défaut d'évacuations, M. Queſnai conſeille des lavemens un

peu purgatifs, afin de juger de la facilité ou de la difficulté avec laquelle elles ſe font, & de s'aſſurer de la qualité des déjections; mais il ajoûte qu'alors on doit éviter de mettre dans les lavemens des électuaires ou d'autres ingrédiens qui ayent une conſiſtence ou des couleurs, qui pourroient empêcher d'obſerver exactement ces déjections. Il propoſe à cet effet le cryſtal minéral, ou quelques tiges de gratiole bouillies dans une décoction émolliente. On ne peut rien ajoûter à ce ſage conſeil, qui d'ailleurs réunit les avantages de préparer le malade à d'autres évacuations, ſoit que le ventre ſoit météoriſé & douloureux, comme cela arrive quelquefois, ſoit que les déjections ayent déjà eu lieu. Mais il eſt important de joindre à ce moyen l'uſage de quelques boiſſons émollientes tièdes, qui, en relâchant les fibres, concourrent à faciliter les évacuations. Parmi les boiſſons de ce genre, il n'en eſt point de meilleure que la décoction des fleurs de guimauve, ou une légère eau de graine de lin: que, ſi les évacuations ſont en bon train, le ventre en bon état, &, en un mot, le malade au point de ſoutenir l'effet des purgatifs & de vomitifs, on pourra commencer par donner par verres, la ſolution de trois ou quatre grains de tartre

ſtibié dans une pinte de tiſanne, à des diſtances aſſez rapprochées, pour obtenir pluſieurs évacuations par le vomiſſement. Les jours ſuivans on donnera une pinte d'un apoſême purgatif compoſé de follicules, rhubarbe, ſel de glauber, qu'on aura joint avec la bourroche, la bugloſſe & la chicorée ſauvage; le tout en doſes convenables, avec deux onces de manne, & une once de tamarinds, qu'on ajoûtera, en préparant le remede ſelon l'art, afin d'exciter pluſieurs ſelles dans la journée : on fera boire au malade cet apoſême en pluſieurs verres, à des diſtances égales, & on lui donnera, dans les intervalles de chaque verre, du bouillon coupé, du petit lait, ou une légère eau d'orge; que, ſi ce remede n'opéroit pas ſuffiſamment, on feroit diſſoudre un ou deux grains de tartre ſtibié dans la pinte de tiſanne, ou l'on donneroit quelques lavemens purgatifs : il faut répéter l'apoſême tous les jours, juſqu'à la fin de la maladie, ayant attention de rapprocher ou d'éloigner les doſes, d'augmenter ou de diminuer la force du purgatif, ſelon l'effet qu'il produit.

§. LXVI. Quoique cette conduite & ces moyens réuſſiſſent généralement, il eſt pourtant vrai qu'on peut varier avec ſuccès ſur la maniere d'adminiſtrer les vomitifs & les purga-

tifs, de ſorte qu'après avoir démontré la néceſſité d'inſiſter ſur ce genre de remedes, je crois devoir dire qu'il faut en laiſſer le choix à la prudence du Médecin. Il ne ſera pourtant pas hors de propos d'avertir ici que les ſoldats ſupportent facilement les remedes purgatifs un peu forts : ainſi, quand on a pris les meſures convenables pour empêcher qu'il en réſulte une trop vive irritation, il faut de toute néceſſité appuyer ſur ce moyen.

§. LXVII. Les ſpaſmes violens & les mouvemens convulſifs, les crachemens de ſang, & tous ſymptômes inflammatoires qui accompagnent la fievre ſtercorale, ne doivent point empêcher l'uſage des purgatifs, puiſque ces remedes enlevent la cauſe de ces accidens ; mais il eſt évident que, non-ſeulement on doit être plus méſuré ſur les doſes, mais encore ſur l'eſpèce d'évacuans. C'eſt dans des cas ſemblables qu'on doit ſur-tout préférer la ſolution du tartre ſtibié dans le petit lait, en le donnant d'abord à petite doſe, & en l'augmentant à meſure que l'état des malades le permet ; c'eſt auſſi dans cette conjoncture qu'il faut inſiſter davantage ſur les lavemens purgatifs, qui portent peu de trouble dans l'économie animale, & qui aident beaucoup l'action de l'émétique.

§. LXVIII. Ce n'eſt pas que dans les accidens décrits au §. précédent, on doive craindre d'exciter le vomiſſement. Nous avons eu pendant la derniere guerre une foule d'exemples du bon effet du tartre ſtibié, employé comme vomitif dans des péripneumonies compliquées avec la fièvre ſtercorale ; mais comme on peut abuſer de ce moyen, j'ai cru devoir faire connoître qu'il eſt plus prudent de commencer par des doſes médiocres.

§. LXIX. Lorſque les malades ſont dans l'abattement, il eſt certain qu'il n'y a pas de moyens qui les raniment auſſi promptement, que ceux qui provoquent des évacuations ; & l'expérience démontre qu'à meſure qu'elles augmentent, l'angoiſſe & la foibleſſe diminuent. J'ai cependant employé ſouvent avec ſuccès le tartre ſtibié, à la doſe de quatre grains dans quatre onces d'eau cordiale diſtillée, édulcorée avec une once de ſyrop d'œuillet, dont on donnoit une cuillerée toutes les demi-heures aux malades. Mais ce remede n'eſt utile que dans les cas où l'abattement eſt extrême, & dans ceux où l'action des purgatifs affoibliroit trop les malades.

§. LXX. Lorſqu'on ne s'eſt pas écarté de la méthode ci-deſſus, on voit la maladie ſe ter-

miner en peu de tems, & elle ne paſſe pas le ſeptième jour. Il eſt même certain que les ſymptômes les plus graves cédent, comme par enchantement, aux évacuations provoqués à tems, & d'une maniere convenable. M. *Queſnai* cite un exemple frappant d'une maladie de cette eſpece, qui paroiſſoit très-effrayante, & qui fut guérie par l'émétique, donné en lavage, & par quelques lavemens purgatifs. Mais pour voir fréquemment ces ſortes de guériſons, il faut ſuivre les troupes; il ne ſe paſſe gueres de ſemaines qu'il n'y ait dans un Régiment quelques fièvres ſtercorales.

§. LXXI. C'eſt ce genre de maladie que les anciens ont nommé fièvre putride, & que le commun des gens de l'art regarde encore de même, parce qu'ils ſont trompés par les déjections putrides. On verra dans le troiſième Chapitre combien il y a de différence entre la ſtercorale & la putride; mais il ne ſera pas inutile de faire obſerver ici que ceux qui tombent dans l'erreur des anciens, finiſſent auſſi le plus ſouvent par faire dégénerer la ſtercorale en fièvre putride, ce qui contribue à perpétuer cette erreur, qui, comme on le voit, eſt très-préjudiciable. Il en effet certain qu'en ſuppoſant qu'ils ayent pris la maladie dont il

eſt ici queſtion pour une putride, ils commenceront par ſaigner pluſieurs fois les malades, comme cela eſt d'uſage dans cette derniere fievre, & il eſt démontré que cette conduite contribue beaucoup à faire dégénerer la ſtercorale en celle-ci, &c.

§. LXXII. Il eſt donc évident que cette erreur, qui peut-être plus commune à l'égard des gens de guerre, parce qu'on connoît la diſpoſition qu'ils ont aux maladies putrides, doit ſouvent nuire à ceux qui n'ont que la fievre ſtercorale; mais ſi l'on conſidere qu'indépendamment de cela, on néglige ſouvent les premiers momens de leurs maladies, qu'on les conduit quelquefois dans les hôpitaux un jour ou deux après l'invaſion, & qu'enfin on les place dans ces lieux, parmi ceux qui ſont très-malades, on ne doutera pas un inſtant des dangers qu'ils courent, lorſqu'ils ont la maladie dont il eſt ici queſtion: d'où il faut conclure qu'on gagneroit prodigieuſement à confier leur traitement à des gens inſtruits attachés aux Régimens, ſi l'on fixoit d'ailleurs les fonctions que doivent remplir ces officiers de ſanté.

§. LXXIII. S'il eſt un moyen de ne pas commettre des fautes graves, lorſqu'on eſt incertain de la nature de la maladie, c'eſt celui

de commencer par évacuer les malades par des lavemens légèrement purgatifs, de les faire vomir promptement, lorſqu'on a vu les déjections putrides, & quand on eſt aſſuré par le ſuccès de ces remedes, que les évacuations ſont néceſſaires, de les continuer. Il eſt en effet conſtant que cette méthode, dans la fievre putride même, ne peut être nuiſible, & que, ſi l'on doit ajouter d'autres ſecours dans celle-ci, on peut le faire après ces premieres tentatives, qui font bientôt reconnoître le véritable état de la maladie (*).

§. LXXIV. J'indiquerai plus bas la maniere dont il faut conduire les convaleſcens : on ſent parfaitement que les différentes ſecouſſes que les malades ont eſſuyées, les réduiſent dans un certain état de foibleſſe, & méritent la plus grande attention dans les ſoldats, qui, ſortis des mains des gens de l'art, n'ont pas les reſſources néceſſaires pour ſe rétablir promptement & facilement, comme les gens aiſés, qui ont le choix de l'air, de l'exercice & des alimens les plus convenables.

(*) Ceci ne doit être appliqué qu'aux cas douteux.

CHAPITRE II.

Des Fievres intermittentes.

§. LXXV. CE genre de maladie, qui eſt très-fréquent, paroît être encore plus commun dans les troupes, que dans les autres claſſes d'hommes; ce qui doit être attribué, non-ſeulement à la variété des poſitions des gens de guerre, à leur genre de vie & à leurs travaux, mais encore à la facilité avec laquelle les différentes cauſes qui donnent lieu aux fièvres intermittentes, agiſſent ſur des corps le plus ſouvent mal diſpoſés.

§. LXXXI. Ces fievres ſont dites intermittentes, parce qu'elles laiſſent des intervalles marqués entre la fin d'un accès ou paroxiſme, & le commencement d'un autre. Elles prennent différens noms, ſelon la durée de l'intermiſſion, qu'on appelle auſſi *apyrexie*, & ſelon la maniere dont les paroxiſmes ſe répondent entr'eux. C'eſt ce qui fait qu'il y a des fievres tierces, doubles tierces, triples tierces, quartes, doubles quartes, quotidiennes, erratiques, &c.

§. LXXVII. Comme il y a beaucoup de choſes à conſidérer ſur le caractère, les différences, les cauſes & la cure de cette eſpèce de maladie, je diviſerai ce Chapitre en pluſieurs articles, qui comprendront tous les détails qui peuvent éclaircir cette matière. Le premier article renferme le diagnoſtic général des fievres intermittentes; le ſecond traite de leurs cauſes générales; le troiſieme, de leur pronoſtic général; dans le quatrieme, j'établis les principes ſur leſquels la méthode curative eſt fondée; celle-ci fait le ſujet du cinquieme article; dans le ſixieme, je fais l'énumération & la deſcription des eſpèces principales de fievres de ce genre, en montrant la manière dont il faut les traiter; le ſeptieme renferme des remarques ſur le caractère particulier de quelques unes de ces fievres, & ſur la méthode qu'il faut ſuivre pour les guérir; dans le huitieme je fais le détail des différentes précautions relatives à la poſition des gens de guerre attaqués de cette eſpece de maladie; dans le neuvieme, j'expoſe la nature des remèdes qu'on emploie contre ce genre de fievre, comme ſpécifiques, ſous le nom de fébrifuges; j'explique la maniere dont ils agiſſent pour détruire le levain fébrile, & je fais connoître les abus fréquens qui ſe

commettent dans leur uſage ; dans le dixieme, je traite des affections morbifiques, qui tirent principalement leur ſource de l'abus des fébrifuges ; dans l'onzieme, de la maniere dont on peut préſerver les troupes des fievres intermittentes, & empêcher les récidives ; & dans le douzieme & dernier, on trouve une récapitulation ſommaire de tout ce qui a été dit dans le chapitre avec pluſieurs obſervations ſur les maladies congénères.

§. LXXVIII. J'ai cru devoir inſiſter particulierement ſur les divers objets dont je viens de parler, parce qu'il m'a paru que le rapport de ces fievres, avec la plûpart des autres maladies, peut porter un grand jour dans la pratique, & que d'ailleurs on n'attache pas toujours aſſez d'importance à ces fievres, qu'on doit cependant regarder comme le principe d'un grand nombre de maux preſqu'incurables qui affligent l'humanité. Quant à ce qui concerne le ſpécifique, j'ai trouvé qu'il étoit encore plus néceſſaire de l'apprécier, parce que, s'il eſt vrai qu'il ſoit un des meilleurs remèdes connus, il eſt également certain que la légèreté avec laquelle on l'emploie, le rend très-ſouvent nuiſible.

ARTICLE PREMIER.

Diagnoſtic général des Fievres intermittentes.

§. LXXIX. LEUR invaſion eſt le plus ſouvent annoncée par du malaiſe, du dégoût, des nauſées, de la laſſitude, de la conſtipation, une douleur, ou ſimplement une peſanteur à la tête, une chaleur mordicante, qui ſe fait ſentir particulierement à la pomme des mains, & à la plante des pieds, un ſommeil lourd, fatiguant ou interrompu, des yeux péſans & rouges, de la triſteſſe, &c. Mais quelquefois ces avant-coureurs manquent tout-à-fait, & plus rarement n'en reſſent-on aucun.

§. LXXX. L'accès ſe déclare par des bâillemens, des douleurs dans les jointures, l'extenſion des membres, une envie de dormir preſqu'inſurmontable, les ongles pâles & livides, le bout du nez & l'extrémité des doigts ſont froids, ſuccède un ſentiment de froid intérieur, enſuite celui des extrémités, qu'on a beaucoup de peine à réchauffer; le friſſon, le tremblement général, les convulſions ou des mouvemens convulſifs, & le craquement des mâchoires, ont quelquefois lieu tous enſemble ou alternativement; mais de ces quatre ſymptô-

mes il s'en trouve plus ſouvent deux ou trois réunis, & jamais il n'arrive qu'il n'y en ait pas au moins un, qui eſt le friſſon. Le malade eſt pâle & défiguré, il a une petite toux ſéche, une ſoif quelquefois ardente, mais du moins la bouche très-ſéche, pâteuſe ou amère, des envies fréquentes d'uriner, ou un flux d'urines pâles; la reſpiration eſt plus ou moins gênée, il y a des momens d'aſſoupiſſement, la parole eſt briève ou entre-coupée, le ſous délire eſt aſſez fréquemment joint à la douleur de tête; il y a des nauſées, enfin le pouls eſt petit, fréquent & convulſif.

§. LXXXI. Les malades ſont très-impatiens, & cet état dure plus ou moins de tems, ſelon la violence de la maladie, la diſpoſition du ſujet, & quelques autres circonſtances que je décrirai ci-après; mais il diminue inſenſiblement; le friſſon, le tremblement, & les mouvemens convulſifs deviennent plus rares, les ſécouſſes que produit le froid intérieur s'éloignent de plus en plus; enfin le froid ceſſe, & le pouls commence à ſe développer, & il eſt plus fort: c'eſt ſur-tout dans ce moment qu'il arrive des ſyncopes & des vomiſſemens.

§. LXXXII. Ces ſymptômes ſont bientôt place à d'autres; la tête devient plus douloureuſe, le battement des artères, mais ſur-tout celui

des temporales & des carotides, ſe fait ſentir vivement, la chaleur & l'haleine ſont brûlantes, la rougeur du viſage ſuccède à la pâleur, les yeux ſont étincelans, la ſoif devient plus preſſante, la peau eſt ſéche & aride, la reſpiration quoique moins gênée, eſt plus fréquente, le délire & le tranſport ſe mettent ſouvent de la partie, le pouls eſt plein, fort, égal & précipité.

§. LXXXIII. Au bout de quelques heures ces mêmes accidens diminuent, le pouls ſe rallentit un peu, la peau s'humecte, les urines qui avoient été difficiles ou mêmes arrêtées, commencent à couler aiſément & abondamment, elles deviennent troubles, foncées ou de couleur de briques; la moiteur ſe déclare enfin, & l'accès, qui avoit d'abord préſenté les indices d'une maladie conſidérable, finit preſque toujours par une ſueur plus ou moins copieuſe, quelquefois par des ſelles bilieuſes; ſouvent ces deux criſes ont lieu en même-tems, ou l'une après l'autre, & il eſt très-rare, ou du moins fâcheux, qu'il n'y en ait pas au moins une.

§. LXXXIV. Les malades ſe trouvent aſſez bien après ce paroxiſme, il y en a même qui pendant l'intermiſſion ne reſſentent aucune incommodité; mais le pouls reſte toujours plus

fréquent, & il eſt rare que les ſymptômes décrits au §. LXXIX n'aient pas lieu, ſoit en partie, ſoit en totalité; on obſerve d'ailleurs que la plûpart des malades ont dans les intervalles des accès, une diſpoſition particuliere à la ſueur, un ſentiment de chaleur âcre, & du dévoiement. Le ſecond accès revient avec plus ou moins de violence, & plutôt ou plus tard, ſelon le caractère de la fievre : le nombre des paroxiſmes eſt toujours en raiſon de l'intenſité de la cauſe, de la bonne ou mauvaiſe conſtitution du ſujet, & de la maniere dont il eſt dirigé, ou dont il ſe comporte. Communément les mêmes ſymptômes reparoiſſent dans tous les accès, mais il arrive quelquefois le contraire, ce qui dépend en général du régime que le malade a obſervé dans l'intermiſſion. La violence & la durée des accès diminuent à meſure que leur nombre augmente, quand la maladie eſt bien traitée, & qu'elle tend à ſa fin.

§. LXXXV. Lorſque la fievre vient à manquer, il eſt ordinaire que les malades éprouvent pendant un certain tems, aux mêmes jours & aux mêmes heures des paroxiſmes, un malaiſe plus ou moins conſidérable, qu'on appelle *reſſentiment*, dans lequel le pouls n'eſt pas dans ſon état naturel,

naturel, ayant plus de force & d'activité qu'il n'en doit avoir. Ce malaiſe ou reſſentiment a plus ou moins de durée, & il eſt ſouvent marqué dans les premiers tems, par quelques bâillemens, & un peu de froid, auxquels ſuccede la chaleur, & enſuite un peu de ſueur.

§. LXXXVI. Le diagnoſtic qui vient d'être décrit, ſe rapporte à toutes les fievres intermittentes, ſans que cependant tous les ſymptômes qu'il renferme ſoyent inſéparables; il en eſt qui ſont plus particuliers à un eſpece, qu'à l'autre, comme on le verra ci-après. Ainſi, pour ſe former une idée claire & préciſe du caractere par lequel on diſtingue ce genre de fievre des autres, il faut ſe rappeller qu'il y a deux tems à conſidérer dans leur durée; ſavoir, celui de l'accès, & celui de l'intermiſſion; enſuite pour diſtinguer les ſymptômes eſſentiels de ceux qui ne le ſont pas, il faut diviſer le paroxiſme en trois tems; ſavoir, celui de l'invaſion, ou le friſſon, celui de l'état ou de la chaleur, & celui du déclin; car chacun de ces tems eſt marqué par des accidens qu'on obſerve conſtamment. Le froid, le pouls petit, concentré & fréquent, ſont toujours plus ou moins ſenſibles dans le premier; la chaleur, l'agitation, la force & le développement du pouls, dans le

ſecond ; un relâchement général, la diminution & enfin la ceſſation de la fievre, avec quelques criſes, ſoit par les ſueurs, ſoit par les ſelles, dans le dernier. Ainſi, quoiqu'il ſoit fréquent que le reſte des ſymptômes décrits depuis le §. LXXX, juſqu'au LXXXIII incluſivement, ſe joigne à ceux-ci, la fievre peut avoir lieu, ſans qu'ils ſe manifeſtent.

ARTICLE II.

Cauſes des Fievres intermittentes.

§. LXXXVII. Il paroît démontré que la premiere & la principale cauſe éloignée de ces fievres, réſide dans l'athmoſphère qui, dans certaines ſaiſons de l'année, eſt toujours plus ou moins remplie de matières impures exhalées de la terre : il eſt en effet certain que c'eſt au Printems & en Automne que ce genre de maladie ſe manifeſte & devient épidémique, & que c'eſt préciſément alors que l'air eſt ſurchargé des impuretés qui doivent donner lieu à cette épidémie. Dans le Printems la conſtitution de l'air eſt d'autant plus propre à cauſer des maladies, qu'il s'opère un très-grand changement dans la température, qui, de froide

qu'elle étoit, devient chaude & humide, ce qui produit ſur les corps des effets relatifs au dégré dans lequel ce changement s'eſt fait, & à la circonſtance des lieux. Dans cette conjoncture, les ſolides, dont le ton avoit été augmenté par le froid de l'hiver, ſont d'abord relâchés outre meſure ; & il en réſulte un défaut d'équilibre dans l'organiſme général ; ce qui fait naître des diſpoſitions aux engorgemens, & commence à porter plus ou moins de trouble dans les fonctions : mais comme la croute qui s'étoit formée ſur la ſurface de la terre pendant l'hyver, ſe fond par la chaleur, les matières retenues ſous cette croute ſont attirées en enhaut par le ſoleil, & font naître dans l'air plus ou moins d'impureté, qui altèrent la ſanté des corps mal diſpoſés, & produit des léſions plus ou moins graves, entre leſquelles on doit compter les fievres intermittentes, que l'expérience démontre être très-fréquentes dans cette ſaiſon : elles ne le ſont pas moins dans l'Automne par des raiſons différentes. L'air devenu plus froid reſſerre les pores de la peau ; il en réſulte une diminution dans l'excrétion de l'humeur de la tranſpiration, & une diſpoſition prochaine à la maladie. Dans ce même tems les nuages que la chaleur du ſoleil avoit enlevés pendant l'Eté,

retombent, & ils rempliſſent l'athmoſphère de brouillards, qui, ſelon la nature des lieux d'où ils ſe ſont élevés, la matière dont ils ſont compoſés, & les circonſtances de la ſaiſon précédente, portent une atteinte plus ou moins vive ſur le corps.

§. LXXXVIII. Pour n'avoir aucun doute que les cauſes qui viennent d'être détaillées ſont celles qui ont le plus de part à l'épidémie des fievres intermittentes, il ſuffit d'obſerver qu'on les voit preſque toujours regner dans les lieux marécageux & voiſins de la mer, où il eſt naturel que les exhalaiſons de la terre ſoyent très-conſidérables au Printems, & où pendant l'Automne les brouillards ſe ſoutiennent long-tems, ſont très-épais, & plus fréquens que par-tout ailleurs. J'ai été dans le cas de faire quelques remarques à ce ſujet, & je crois qu'elles ſont faites pour convaincre les plus incrédules; c'eſt pour cette raiſon que j'en ferai part ici. En 1763 je partis de la Normandie pour joindre le Régiment du Commiſſaire Général, auquel j'étois encore attaché, & qui étoit en garniſon à *Heſdin*, petite ville du pays d'Artois, entre *Saint-Omer* & *Arras*: la ſituation de cette ville que j'examinai avec attention, me parut très-mal-ſaine; en effet,

elle eſt dans un fond, entourée de montagnes très-hautes, & ſes murs ſont baignés d'une grande abondance d'eau, courante à la vérité dans pluſieurs endroits, mais le ſol ſur lequel ſont bâties les maiſons, eſt extrêmement humide. Je m'informai des maladies qui étoient familieres dans cet endroit, & l'on me dit que preſque tous les étrangers y étoient attaqués de fievres intermittentes. Je ne fus pas longtems ſans en être perſuadé, car tout le Régiment, pendant trois années qu'il a reſté dans cette garniſon, en fut, à peu d'hommes près, attaqué ſucceſſivement. J'avais vu précédemment en Normandie les mêmes cauſes, produire le même effet, & toutes les Compagnies du Régiment qui étoient en quartier ſur les bords, ou à quelque diſtance de la mer, participèrent de l'endémie de fievres intermittentes, à laquelle les peuples de ce canton ſont ſujets. (Le Régiment étoit en quartier d'hyver à *Caen*, & diſtribué dans les villages circonvoiſins).

§. LXXIX. A ces cauſes générales on doit joindre le défaut dans le régime, la mauvaiſe nourriture, les mauvaiſes eaux, l'intempérance, & en un mot, toutes celles qui ſont décrites au §. XXIV, qui augmentent encore la diſpoſition particuliere du corps à être atta-

qué de ce genre de fievre, quand elles ne le produiſent pas. Cette maladie eſt ſouvent épidémique, comme je l'ai déjà obſervé, & quelquefois elle eſt contagieuſe, comme on l'a vu dans les armées.

§. XC. Je ne ſerois pas éloigné de croire que jamais ces fievres n'ont lieu que par le concours des mauvaiſes impreſſions que l'air a produites ſur les corps, & que la plûpart de celles qui arrivent pendant l'Hyver & l'Eté, ne ſont que le developpement des cauſes qui ont agi pendant le Printems & l'Automne; car, quoiqu'il y ait quelques eſpeces qui paroiſſent avoir une origine différente de celle que je viens d'aſſigner, en examinant de près leur caractere eſſentiel, on voit facilement que ce ſont d'autres maladies qui ſe manifeſtent ſous l'apparence des fievres intermittentes. J'en parlerai ci-après.

§. XCI. Mais quelque ſoit le dégré de croyance qu'on doive ajouter à cette opinion, il eſt du moins certain que, puiſque la conſtitution particuliere de l'athmoſphère, l'abus dans les ſix choſes non naturelles & la contagion, ſont les ſources principales d'où dérivent les fievres intermittentes; on ne doit pas être ſurpris qu'elles ſoyent fréquentes parmi les gens de guerre,

ſur leſquels toutes ces cauſes ont une influence plus marquée, que ſur la plûpart des autres hommes.

§. XCII. Quant aux cauſes prochaines de ce genre de maladie, elles ſe trouvent dans la mauvaiſe diſpoſition des ſolides & des fluides, & ſur-tout dans les premieres voies, qui étant farcies de ſucs dépravés, fourniſſent un chyle crud, tenace, imparfait, & difficile à aſſimiler. Voilà du moins l'opinion la plus générale, & l'on peut facilement expliquer la maniere dont l'air ſurchargé de matières impures, & l'abus dans les ſix choſes non naturelles, opèrent ces effets. Mais, ſoit que la cauſe matérielle réſide dans le chyle, ſoit qu'elle vienne du dehors, par contagion, ou autrement, ſoit qu'une portion des humeurs quelconque devenue étrangere, par ſtagnation, dégénération ou autre cauſe, la fourniſſe; il eſt évident que la fievre intermittente poſée, il faut admettre dans le ſang un hétérogène quelconque, dont l'action ſur les ſolides & les fluides ſoit propre à produire cette fievre.

§. XCIII. Cet hétérogène, autrement dit humeur fébrile, paroît être plus ou moins actif, plus prompt ou plus lent à ſe développer, ce qui fait naître des fievres plus ou moins

violentes, & dont les paroxiſmes ſont plus ou moins éloignés. Le trouble & les accidens qu'il excite, en démontrent l'acrimonie, & l'on peut hardiment ſuppoſer qu'il agit vivement ſur le genre nerveux, par les phénomènes ſpaſmodiques qui accompagnent toujours l'invaſion du paroxiſme. Au reſte, l'augmentation du mouvement que ſa préſence produit dans le ſyſtême vaſculaire, eſt le moyen que la nature emploie pour briſer & atténuer cette humeur, afin qu'elle puiſſe être expulſée par les divers émonctoires, ou du moins être aſſimilée (rendue homogène).

§. XCIV. Quelle eſt la nature de cet hétérogène? Quelle eſt la raiſon du retour & de la ceſſation des paroxiſmes? Pourquoi dans certaines eſpeces de fievres ſont-ils plus éloignés ou plus rapprochés que dans d'autres? On ne peut que hazarder des conjectures ſur les deux dernieres queſtions qui, juſqu'à préſent ont été agitées ſans ſuccès. Ce qu'il y a de mieux à dire ſur ce ſujet, c'eſt qu'il paroît que la nature, dans preſque toutes les maladies, & ſur-tout dans les fievres, nous préſente une marche à-peu-près uniforme à l'égard des périodes. L'augmentation marquée des douleurs, qui reparoît à certaines heures, & leur diminution dans d'au-

tres heures, les redoublemens de fievre, les rémiſſions, tout annonce un caractere d'intermiſſion plus ou moins ſenſible & décidée. Mais cela n'explique pas la raiſon de ce phénomène ſingulier. Il y a cependant quelqu'apparence que, dans les fievres dont il eſt ici queſtion, l'hétèrogène pendant l'intermiſſion reſte niché dans quelques parties, d'où il ne ſort que pour rentrer dans le torrent de la circulation, où il excite un nouveau paroxiſme; &, ſi cela ſe paſſoit ainſi, on pourroit rendre compte, ou à-peu-près, des cauſes du retour & de la ceſſation de la fievre, ainſi que des intermiſſions plus ou moins éloignées. Mais il vaut mieux convenir de notre ignorance ſur ce point; car le ſyſtême que je viens de rapporter, ſouffre encore beaucoup de difficultés; & il mettroit dans le cas qu'on fit des queſtions ultérieures, qu'on ne pourroit pas réſoudre. Il n'en eſt pas tout-à-fait de même de la nature de l'hétérogène fébrile; car, s'il n'eſt pas facile de la développer d'une maniere évidente, il y a du moins pluſieurs faits qui la font preſſentir. Il eſt en effet certain que, pour peu qu'on veuille faire attention aux cauſes décrites depuis le §. LXXXVII juſqu'au XC, à l'état des premieres voies de ceux qui ſont attaqués de fievres intermittentes, aux

différentes ſuites qu'elles entraînent, aux effets qui réſultent d'un mauvais traitement, à la dégénération ſpontanée de ces maladies en ſynoques putrides, au caractère que celles-ci empruntent ſouvent de celles-là ; enfin, à la qualité particulière des médicamens employés comme ſpécifiques dans la cure des intermittentes, on jugera facilement que la nature de cet hétérogène ſe rapproche beaucoup de celle des matières putreſcentes ou putrides. Si l'on vient enſuite à conſidérer que, dans certaines conſtitutions épidémiques putrides, on reconnoît les mêmes cauſes que celles qui ont été aſſignées aux intermittentes, depuis le §. LXXXII juſqu'au XC, & que les putrides régnent toujours dans les mêmes ſaiſons que les intermittentes (*), on aura lieu de préſumer que c'eſt peut-être uniquement au dégré d'intenſité plus ou moins conſidérable des mêmes cauſes ou agens, qu'on doit attribuer la différence qui ſe rencontre entre l'un & l'autre genre de fievre déſigné ci-deſſus. Au reſte, il paroît encore, par la cure de l'un & de l'autre, qui s'opere en général par les mêmes moyens modifiés à propos, qu'on peut attribuer à leur cauſe, une même nature putreſcente ou putride : mais je revien-

(*) Du moins dans l'automne.

drai à cette preuve, avant de finir ce Chapitre.

§. XCV. Mais, quelque ſoit la préſomption qu'on puiſſe avoir en faveur de cette opinion, je croirois qu'on doit bien ſe garder d'y adhérer comme à une vérité démontrée. J'ai vu pluſieurs fievres intermittentes, où l'on ne découvroit aucun ſigne de putridité; mais il faut convenir qu'elles n'étoient point épidémiques. Je vais rapporter à cet égard un exemple aſſez ſingulier, qui confirmeroit que toutes les intermittentes ſporadiques ne doivent pas être produites par des cauſes putrides. M. le Marquis de..... m'envoya il y a quelques mois ſon cocher, qui, depuis deux ou trois jours étoit tourmenté de démangeaiſons très-vives, à l'occaſion d'une éruption à la peau, connue ſous le nom vulgaire d'ébullition. Je lui conſeillai de ſe faire ſaigner, de boire une tiſanne tempérante, & de prendre un ou deux bains, à la ſuite deſquels il ſeroit purgé : le malade exécuta ponctuellement l'ordonnance, & fut en effet guéri entiérement de ſes démangeaiſons, puiſque l'éruption diſparut après avoir pris le purgatif; mais le lendemain il fut pris d'un accès de fievre aſſez fort, pour lequel je fus appellé, & que je regardai comme le premier d'une fievre intermittente; il ſe termina par une ſueur abondante, & il en re-

parut un nouveau le ſurlendemain ; ce qui caractériſa la fievre tierce : quatre paroxiſmes ſe ſont ſuccédés ; le malade ayant été purgé dans chaque intermiſſion, il a été parfaitement guéri, ſans avoir même de reſſentiment après le quatrième accès, & il n'a pris aucun fébrifuge. J'ai choiſi cet exemple entre pluſieurs autres, à cauſe de la ſingularité de l'invaſion de la maladie : elle ſe déclara, à la vérité, au commencement du printems ; mais il eſt certain qu'elle ne préſenta aucun ſigne, même le plus léger, de putridité.

§. XCVI. Il réſulte de tout ce qui a été dit précédemment ſur les retours périodiques de la fievre, & ſur la nature de l'agent qui le produit, qu'on peut ſeulement ſtatuer que, 1°. la plûpart des fievres offrent un caractère d'intermiſſion plus ou moins ſenſible ; & que dans celles, dont il eſt ici queſtion, ce caractère eſt beaucoup plus décidé ; 2°. que la cauſe de cette intermiſſion, quoique cachée, doit principalement conſiſter dans le tranſport ou le développement de l'hétérogène fébrile dans la maſſe générale des humeurs ; 3°. enfin, que la nature de cet hétérogène eſt toujours putride dans les épidémies de fievres intermittentes, & très-ſouvent de même, dans tous les autres cas.

ARTICLE III.

Du prognoſtic général des Fievres intermittentes.

§. XCVII. TOUS les gens de guerre ſont indiſtinctement ſujets à cette maladie, mais on ſait que les perſonnes les moins ſaines, les cacochymes, & celles qui ne vivent pas dans l'aiſance, y ſont beaucoup plus expoſées que les autres. Ainſi, le ſoldat qui loge dans des caſernes humides, qui couche ſouvent à la belle étoile, ou qui dans ſa canonière repoſe ſur de la paille, qui s'impreigne aiſément des vapeurs de la terre, n'ayant d'ailleurs preſque point de moyen pour éviter les injures de l'air, & vivant d'un régime généralement groſſier & ſouvent mal-ſain, ſera plus facilement attaqué des fievres intermittentes, que l'officier qui s'en préſerve par l'aiſance, une nourriture plus ſaine & moins de fatigues. C'eſt par cette raiſon que dans les troupes Autrichiennes, qui furent infectées du ſcorbut dans la derniere guerre qu'elles ſoutinrent contre les Turcs, il n'y eut preſque point d'officiers qui ne fuſſent préſervé de la maladie au rapport de *Kramer*. Les gens obſtrués & crapuleux ſont non-ſeulement plus

ſujets aux fievres intermittentes, mais ils en guériſſent encore beaucoup plus difficilement que les autres. Enfin, il eſt facile de concevoir que l'action des cauſes décrites dans l'article précédent, étant plus vive ſur les gens de guerre, & en même-tems plus fréquente, le pronoſtic de la maladie doit être pour eux plus fâcheux & plus douteux.

§. XCVIII. Les intermittentes épidémiques ont quelquefois un caractere de malignité qui les rend très-dangereuſes, ſur-tout dans les armées & dans les hôpitaux : celles dont les paroxiſmes ne ſe terminent point par des criſes, dégénèrent ſouvent en maladies aiguës plus graves, telles que des fievres putrides, & en chroniques; comme, par exemple, en obſtructions au foie, au pancréas & au mézentère. Quelquefois ce genre de fievre, entretenue & modérée à propos, concourt à la guériſon des maladies chroniques qu'on avoit attaquées ſans ſuccès avec beaucoup d'autres moyens; mais il eſt plus fréquent de voir l'intermittente hantée ſur celle-ci, mener les malades au tombeau.

§. XCIX. Le premier période du paroxiſme, (le friſſon) eſt quelquefois très-orageux, & il n'eſt pas ſans exemple que les malades y aient

ſuccombé, parce que les forces de la nature étoient inſuffiſantes pour détruire le ſpaſme que l'hétérogène fébrile avoit produit. Les vieillards, les gens épuiſés par la débauche & par les excès quelconques, les ſujets foibles ou mal-ſains, ſont ceux qui ont le plus à redouter les effets ou les ſuites funeſtes du friſſon.

§. C. On guérit d'autant plus difficilement les fievres intermittentes, que le régime des malades eſt moins ſévere; de ſorte que ceux qui mangent beaucoup dans les intermiſſions, en fourniſſant toujours un nouveau foyer à l'humeur fébrile, ſont non-ſeulement plus longtems & plus griévement malades, mais qu'ils courrent encore les riſques d'une maladie plus dangereuſe. Ainſi, la faim dont ils ſont tourmentés, doit être réputée un ſymptôme fâcheux.

§. CI. Plus les paroxiſmes ſont éloignés, moins en général la maladie eſt dangereuſe, (il y a cependant quelques exceptions à cette regle). Ainſi, la double tierce eſt plus grave que la tierce, la double & la triple quarte ſont plus ſérieuſes que la quarte : la quotidienne eſt quelquefois trompeuſe, en ce qu'elle change de caractere, & dégénère en rémittente ou continue putride.

§. CII. La longueur & la violence du friſſon indiquent le plus communément la longueur de l'accès, & le tems que peut durer la fievre; ce qui ne doit pas être ſurprenant, parce que les ſymptômes annoncent la quantité & la qualité de l'hétérogène fébrile, ou du moins la diſpoſition du ſujet. Quant aux accès qui anticipent ſur les heures de leur retour, quelquefois ils annoncent un changement fâcheux, ſouvent on n'en peut tirer aucune induction, & dans quelques cas ce n'eſt qu'à l'action d'un purgatif ou d'un autre remede qu'on peut attribuer ce phénomène, qui paſſe communément & mal-à-propos pour un ſigne avantageux.

§. CIII. C'eſt plutôt par les accidens qui accompagnent l'accès, & par l'état où ſe trouvent les malades pendant l'intermiſſion, qu'on doit prononcer ſur le plus ou le moins de danger dont on eſt menacé : ainſi, moins il y a des ſpaſmes & d'angoiſſes dans le premier période, moins on a à craindre; la violence du ſecond, & le délire ou le tranſport qui l'accompagnent ne ſont pas toujours ſans danger, mais il arrive à pluſieurs perſonnes de délirer au plus léger accès de fievre, ſans que cet accident ait le moindre inconvénient.

§. CIV.

§. CIV. Les fievres printannieres ſont en général moins pernicieuſes & moins tenaces que les automnales, & celles-ci dégénèrent plus facilement en putrides, à l'exception peut-être de la quarte, qui ſe change plus ſouvent en maladie chronique. La raiſon pour laquelle les fievres d'automnes ſont plus tenaces que celles du printems, eſt que cette premiere ſaiſon eſt moins ſaine & moins favorable que l'autre, qui, à meſure qu'elle avance, voit naître les beaux jours & la pureté de l'air : celle pour laquelle elles dégénèrent en putrides, c'eſt que les humeurs raréfiées & plus mal diſpoſées par la chaleur de l'été, ont en automne une plus grande diſpoſition à la putridité, que dans le printems. A ces cauſes, on peut ajoûter la plus grande quantité de miaſmes putrides répandus dans l'air, à la fin de l'été.

ARTICLE IV.

Des principes généraux, relatifs à la cure des Fievres intermittentes.

§. CV. ON regarde communément la cure de ces fievres comme très-facile, & il y a peu de gens du monde qui n'ayent une recette

particuliere avec laquelle ils prétendent n'en point manquer, (c'eſt leur expreſſion); c'eſt-à-dire, les guérir toutes; il eſt même certain que jamais le public ne fût tant entiché de la fureur d'employer au haſard les remedes prétendus infaillibles, que depuis qu'il y a eu pluſieurs Auteurs qui ſe ſont aviſés d'écrire, pour mettre la Médecine à la portée de tout le monde. Je veux bien croire que leur deſſein étoit de rendre ſervice à l'humanité; mais en rendant juſtice à leur bonne intention, je ne puis m'empêcher d'en faire autant à leurs lumières; car il eſt impoſſible qu'un homme inſtruit ne ſente pas qu'en mettant ainſi des armes entre les mains de ceux qui ne ſavent pas s'en ſervir, il leur plonge un poignard dans le cœur. Il ne ſuffit pas en effet de connoître le remede qu'il convient de mettre en uſage dans une maladie, mais il faut encore l'appliquer à propos, & c'eſt ce qui embarraſſe ſouvent les Médecins eux-mêmes, quoiqu'ils ayent fait leur étude principale de cet objet. Ainſi, pour en revenir à ces recettes qui paſſent pour infaillibles dans la cure des fievres intermittentes, autant que j'en ai pu juger par la quantité énorme que j'en ai vues, elles ont toutes la même baſe; c'eſt-à-dire, le quinquina allié avec

d'autres fébrifuges, ou avec des ſels ou des amers; & cela ſuffit pour me faire penſer que ce ſont des moyens meurtriers entre les mains des gens du monde, puiſque rien n'eſt plus délicat dans la plûpart des circonſtances, que l'uſage de ces remedes.

§. CVI. On me dira peut-être que ces réflexions, quelques vraies que'elles puiſſent être, ſont ici hors de propos, parce qu'il eſt très-rare que les ſoldats malades ſe traitent eux-mêmes, ou ſe faſſent traiter par leurs camarades, & que lorſqu'on s'apperçoit de leurs incommodités, on les met entre les mains des gens de l'art ou dans les hôpitaux; qu'enfin en ſuppoſant qu'ils ſe traitaſſent eux-mêmes, ils ne ſeroient pas dans le cas d'être détrompés par des écrits qu'ils ne liſent & ne liront jamais. A cette objection je répons, 1°. que ce n'eſt pas pour inſtruire les ſoldats, mais bien pour leurs officiers, que j'ai inſéré ici ces réflexions, puiſque j'ai vu pluſieurs capitaines qui ſe mêloient d'ordonner les remèdes à leurs malades, non-ſeulement dans des fievres intermittentes, mais encore dans d'autres maux plus graves. Il n'y a pas long-tems que j'ai vu un Officier qui commandoit dans une de nos Colonies, en Amérique, ſe vanter de traiter les ſoldats,

les Colons & les Nègres, & même de faire inoculer le pian aux derniers ; 2°. que mon ouvrage étant dans le cas de tomber entre les mains d'un grand nombre de perſonnes conſidérables par leur état, j'ai cru devoir leur inſpirer une juſte crainte de la conduite qu'on tient à cet égard ; parce qu'en général leur façon de penſer influe beaucoup ſur celle du public.

§. CVII. Il n'y a guères de maladies qui exigent plus d'attention & de circonſpection dans lenr traitement que les fievres intermittentes ; mais ſpécialement à l'égard des gens de guerre, qui en général ont les humeurs dans un mauvais état. Je vais en conſéquence rappeller ici quelques principes ou préceptes dont on ne peut s'écarter, ſans encourir le reproche de traiter les malades au haſard, ou ſans diſcernement. Ce que je dirai ici, aura ſon application dans toutes les maladies, & comme celles des militaires ſont mon objet particulier, j'entrerai ſurtout dans les détails qui regardent cette claſſe ; détails trop ſouvent négligés par la nature des circonſtances, autant que par le peu de ſoin qu'on prend en général pour bien choiſir ceux à qui l'on confie la ſanté des gens de guerre, comme je l'ai démontré dans mon Code de Médecine Militaire, p. 2.

§. CVIII. Pour procéder méthodiquement à la cure, il faut 1°. avoir égard aux cauſes de la maladie, qui réſident principalement dans l'air, aux lieux que les malades habitent, aux tems & aux circonſtances de la fievre ; 2°. aux divers états de la maladie ; 3°. à la diſpoſition des ſujets qu'on a à traiter ; 4°. aux indications & contr'indications qui ſe préſentent ; 5°. au genre de moyens tant curatifs que palliatifs ; 6°. enfin il eſt néceſſaire de faire marcher l'expérience de pair avec les lumieres & le raiſonnement, afin de ſe convaincre de l'efficacité des moyens qu'on doit mettre en uſage.

§. CIX. Relativement aux cauſes, il faut ſe rappeller ce qui a été dit au §. LXXXVII, LXXXVIII & LXXXIX, & pour juger de leur nature & de leur intenſité, on examinera ce qui a précédé la maladie, comme les intempéries de l'air, le changement de ſaiſon, les travaux, &c. enſuite on aura attention à la conſtitution actuelle de l'athmoſphère, à l'épidémie regnante, &c. Ainſi, par exemple, lorſque les gens de guerre auront été très-expoſés aux intempéries de l'air, que le changement de ſaiſon aura été marqué par un paſſage ſubit du chaud au froid, ou de celui-ci à l'autre, de la très-grande ſéchereſſe au tems pluvieux, & de

celui-ci à celle-là ; quand les armées auront été excédées de fatigues, & qu'elles auront beaucoup ſouffert de la diſette, il ſera facile de juger que non-ſeulement la cauſe de la maladie doit être plus grave, mais qu'il eſt encore indiſpenſable d'établir un traitement différent de celui qu'on emploie dans les cas ordinaires. Or, il arrive ſouvent, 1°. que les troupes dérangées de leur quartier d'hyver, ſont expoſées à la plûpart des cauſes que je viens de décrire, & qu'elles ſont enſuite attaquées au Printems ſuivant de fievres intermittentes : c'eſt alors qu'on doit être plus réſervé ſur les ſaignées, & ſur l'uſage des purgatifs violens & de l'émétique, tandis que d'un autre côté il faut preſcrire une diète & un régime qui puiſſent convenir également à l'état d'épuiſement des malades & à celui de leurs humeurs ; 2°. dans d'autres cas, après un hyver rigoureux, pendant lequel les troupes ont été tranquilles, ces fievres devenues épidémiques ont un caractere plus inflammatoire, & ceux qui en ſont attaqués ſont moins épuiſés : alors on ménage moins le ſang ; les émétiques & les purgatifs peuvent être plus ſouvent employés & à plus large doſe, la diete auſtère eſt plus ſupportable, le régime antiphlogiſtique indiqué ; 3°. ſi les troupes ont

eſſuyé de grandes fatigues pendant la campagne, ſi les chaleurs ont été conſidérables, ſi l'humidité de l'air occaſionnée par la pluie ou les vapeurs des marais, des étangs, rivieres ou lacs, a continué avec la chaleur; ſi enfin le paſſage de l'Eté à l'Automne a été marqué par un changement prompt & trop ſenſible de la température de l'air, ou par des intempéries, la fievre automnale ſera plus tenace que de coutume, plus facile à dégénerer en putride, plus compliquée, & plus généralement répandue. Alors le régime antiputride ſera ſpécialement indiqué, l'uſage des toniques très-efficace, les ſaignées deviendront peu utiles & même nuiſibles, & il faudra avoir attention de faire obſerver aux malades une diéte qui corrige la nature putreſcible des humeurs, &c. 4°. l'épidémie regnante étant toujours l'effet des cauſes ci-deſſus, ou de la conſtitution actuelle de l'air, on ſera obligé de prendre, ſelon l'occurence, les différentes précautions que je viens de décrire, en obſervant toutefois que dans la plûpart des épidémies on doit ſe régler ſur l'efficacité de certains moyens que l'expérience fait connoître plus utiles dans l'une, que dans l'autre. On a, par exemple, ſouvent obſervé que le quinquina, qui eſt le ſpécifique

par excellence, ne guériſſoit point certaines fievres dans quelques épidémies, tandis que d'autres fébrifuges beaucoup plus légers réuſſiſſoient à merveille.

§. CX. Quant à ce qui concerne les lieux, il eſt de la plus grande importance d'examiner l'etat de ceux où ſe trouvent les malades; parce que le premier ſoin qu'on doit avoir eſt celui d'y faire regner la plus grande ſalubrité, ſans laquelle les mêmes cauſes, agiſſant toujours ſur ceux qu'elles ont déjà fait tomber dans l'état de maladie, il eſt extrêmement difficile de les rétablir. Il paroît que l'humidité des habitations eſt, entr'autres cauſes, celle qui non-ſeulement produit & entretient les fievres intermittentes, mais encore celle qui contribue le plus à faire dégénerer les maladies en de plus graves, & à faire retomber ceux qui ſont en convaleſcence. Je puis citer ici un exemple frappant de cette vérité, en rapportant ce qui s'eſt paſſé pendant la derriere guerre dans l'hôpital de *Caſſel*, dont les convaleſcens avoient été ſéparés des malades; car comme on ne trouva pas d'emplacement plus favorable pour les loger que des caſernes, ſituées près de la riviere, & très-humides par la nature du ſol, on fut obligé de les y mettre; mais on vit bientôt

combien cet arrangement avoit été nuiſible, puiſque la plûpart de ces convaleſcens revinrent à l'hôpital avec des fievres malignes très-dangereuſes. Il me ſemble qu'en pareil cas j'aurois préféré de les loger dans des maiſons particulieres, ce qui eut à la vérité augmenté la dépenſe & les ſoins; mais ces inconvéniens ſont trop peu conſidérables en comparaiſon de la perte des hommes, pour ne les pas ſupporter. Il eſt donc eſſentiel d'éviter ſur-tout l'humidité, ou du moins de travailler à la corriger dans les lieux occupés par les malades, ce qui n'eſt pas impoſſible, à mon avis, même dans les poſitions les plus déſavantageuſes des troupes. Il en ſera de même pour l'air renfermé & ſurchargé de vapeurs putrides, qui regnent communément dans les hôpitaux & dans les caſernes. On peut voir ce que j'ai dit ſur ces deux articles, dans mon Hygienne militaire, & dans mon Code de Médecine militaire, partie II. *J'en parlerai encore dans l'article XI. de ce Chapitre.*

§. CXI. Le tems de la maladie, c'eſt-à-dire, ſes différentes époques par rapport à la durée: il exige une attention particuliere; car il eſt certain qu'il n'eſt pas poſſible d'établir la même curation, quand on eſt appellé à l'invaſion de

la fievre, & quand il y a déjà long-tems qu'elle dure. Les forces ſont moins épuiſées, toutes choſes d'ailleurs égales, dans un homme qui n'a encore eſſuyé qu'un ou deux paroxiſmes, que dans celui qui en a eu ſept à huit; celui-ci a d'ailleurs les humeurs dans une diſpoſition beaucoup plus mauvaiſe que l'autre; ce qui doit néceſſairement engager à mettre en uſage des moyens différens. Il en ſera de même pour quelques circonſtances qui aggravent la maladie, ou qui la rendent plus légere, ainſi, p. e. l'intermittente qui n'eſt ni épidémique, ni contagieuſe, ſe traite différemment que celle qui a l'un ou l'autre de ces caracteres, ou tous les deux enſemble. Les progrès plus ou moins rapides des accidens, la longueur des paroxiſmes & leur violence, exigent des moyens plus ou moins preſſans : d'un autre côté, il ne faut jamais perdre de vue qu'il eſt eſſentiel de ſe conformer à la ſituation où ſe trouvent les malades; de maniere que dans les tentes, dans les cantonnemens, dans les logemens ſéparés, & dans les hôpitaux, ils doivent être conduits différemment.

§. CXII. Par les divers états de la maladie, il faut entendre ici le paroxiſme & l'intermiſſion, ainſi que les différentes eſpeces de fievre, &

leur violence. Chacun de ces objets mérite une conſidération particuliere, & il en ſera fait mention ci-après. Quant à ce qui les regarde dans cet article, on peut dire en général que le paroxiſme admet rarement l'uſage des remèdes, & qu'on doit ſe borner alors à faire boire les malades, & à les faire tenir tranquilles, afin que le travail de la nature ne ſoit point troublé; or, ce travail conſiſte à opérer quelques criſes qui tendent à débarraſſer le corps de la partie de l'hétérogène qui cauſe la fievre, & il eſt eſſentiel que l'on porte toute ſon attention vers ce but, puiſque ſans les criſes de chaque accès, il ſeroit à craindre que la maladie ne dégénèrât. L'intermiſſion eſt le tems où l'on peut employer les différens remèdes convenables à la nature de la fievre: il eſt important de faire enſorte que les diſtances ſuffiſent pour que l'action des purgatifs ſoit finie avant le retour de l'accès. Les différentes eſpeces de fievre exigent des ſecours plus ou moins prompts & actifs, mais ſur-tout une cure relative à la nature de leurs cauſes, qui ont plus ou moins d'intenſité, & qui forment quelquefois des complications. Quant à la violence des paroxiſmes, il eſt tout naturel qu'on cherche à la diminuer,

quand on s'apperçoit qu'elle peut avoir des ſuites fâcheuſes, &c.

§. CXIII. La diſpoſition du ſujet qu'on a à traiter, doit néceſſairement être connue de celui à qui la cure eſt confiée. Cette connoiſſance renferme celle du tempéramment du malade, de ſa conduite précédente, des habitudes qu'il a contractées, & des infirmités auxquelles il eſt ſujet. Il faut outre cela être informé du tems de l'invaſion de la fievre, & des remèdes qu'on peut avoir mis en uſage; mais il eſt bien rare qu'on ait l'attention de prendre tous ces renſeignemens dans le traitement des gens de guerre : le nombre conſidérable de ceux qu'on a à diriger dans les hôpitaux, fait négliger ces détails, qui entraîneroient dans des queſtions qui feroient perdre beaucoup de tems à ceux qui veulent hâter la beſogne, & il eſt d'ailleurs certains que beaucoup de Médecins regardent ces précautions comme inutiles : heureux ſont ceux qui d'un coup d'œuil s'apperçoivent de la diſpoſition de leurs malades; mais plus heureux encore ceux qui ne ſont pas entre les mains de gens ſi habiles. Je crois avoir démontré dans le Code de Médecine militaire, en parlant des hôpitaux, qu'il

eſt un moyen prompt & facile, pour qu'aucun de ces objets n'échappe à la connoiſſance du Médecin. Au reſte, on ne rencontreroit aucune difficulté à cet égard, ſi l'on adoptoit le projet d'un hôpital par Régiment, parce que le petit nombre des malades, & l'intérêt particulier que leur porteroit celui qui ſeroit chargé de leur traitement, rendroient les ſoins plus faciles, & empêcheroient qu'on oubliât ce qui peut concourir au bien de ces malades.

§. CXIV. Les indications & les contr'indications : la connoiſſance des différentes particularités énoncées depuis le §. CIX. juſqu'ici, fournit les moyens d'éviter l'erreur dans l'uſage des ſecours ; & le pouls, qui doit toujours régler le Médecin dans ſes opérations, indique', conjointement avec les autres ſymptômes, la maniere de les diriger. On ne peut donner ici que des préceptes généraux ſur ce point, parce que chaque eſpece de fievre offre des indications particulieres & des contr'indications, dont il ſera fait mention dans l'article ſixieme. Il ſuffira de dire à préſent que le but qu'on doit ſe propoſer dans le traitement eſt de détruire les cauſes de la maladie, & d'écarter tous les obſtacles qui s'oppoſent à cet effet, de la maniere la plus convenable, eu égard à la nature

de la choſe, & à la diſpoſition des ſujets : cela ſera toujours fort difficile, lorſqu'on ne mettra pas en conſidération les différens conſeils qui précédent & qui ſuivent ce paragraphe dans cet article.

§. CXV. Le genre des moyens, tant curatifs que palliatifs : les premiers ſont ceux avec leſquels on guérit radicalement la maladie, & les autres ceux qui ont ſeulement la vertu d'en diminuer les accidens & la gravité, ſoit en arrêtant les progrès qu'ils font dans l'économie animale, ſoit en adouciſſant la violence des maux. On ſait qu'il y a quelques genres de maladie où ce dernier moyen eſt le ſeul qu'on puiſſe employer, telles ſont la phthyſie pulmonaire, la goutte invétérée, le carcinome, &c. Mais les fievres intermittentes ſont rarement dans ce cas, cependant il y en a quelques-unes qu'il eſt avantageux de ne pas guérir promptement, d'autres qu'on ne peut détruire ſans riſquer la vie des malades; & il en eſt enfin contre leſquelles les moyens les plus efficaces échouent. On doit mettre au nombre de celles qu'on ne doit pas chercher à guérir promptement, celles qui ſurviennent à des engorgemens pâteux dans les viſcères, & qui en même-tems ne portent pas une vive atteinte

à la ſanté, car l'expérience démontre que le mouvement fébrile contribue beaucoup à rétablir une circulation libre dans les petits vaiſſeaux engorgés, pourvu qu'il ſoit doux & égal. Cette même expérience démontre d'ailleurs que ſouvent les empâtemens des viſcères ont été diſſipés par la fievre. Il n'y a pas long-tems qu'il s'eſt paſſé ſous mes yeux un exemple de cette nature, & je me ſuis bien gardé de travailler à guérir une fievre, qui me parut, dès ſon invaſion, le moyen le plus ſalutaire de guériſon. Celles qu'on ne peut attaquer ſans danger avec les remedes ſpécifiques, ſont celles qui ſont compliqués avec d'autres maladies, auxquelles les remèdes nuiroient beaucoup; telles ſont, par exemple, les intermittentes qui ſurviennent à ceux qui ont des toux opiniâtres & de l'hémoptyſie, une diſpoſition particuliere à l'inflammation, des irritations violentes dans l'eſtomac ou les inteſtins, des viſcères douloureux, &c. Quant à celles qui ne cédent à aucun moyen, on ne peut pas leur attribuer un caractere particulier; j'en ai rencontré quelques-unes, qui minant inſenſiblement les malades, les ont enfin conduits au tombeau, ſans que je puſſe en déviner la ſource. Ces ſortes de protées ne ſont pas à la

vérité de vraies fievres intermittentes, mais des fievres lentes continues, dont les redoublemens marquent tantôt en tierce, tantôt en double tierce, &c. Elles ſont ſouvent la ſuite des intermitentes qui ont dégénéré, & il paroît que dans ce cas le levain fébrile inattaquable par les moyens ordinaires, produit une diſſolution graduelle des humeurs, qui ſe joue de toutes les reſſources qu'on tente pour l'arrêter.

On voit par ce que je viens de dire que dans les deux premieres circonſtances il faut, ou s'en tenir aux remèdes palliatifs, ou du moins ne pas ſe hâter de mettre les ſpécifiques en uſage; & que dans la troiſieme ils n'ont aucune vertu. Mais ces exceptions ſont rares, & en général on parvient à guérir ſûrement ces maladies, lorſqu'on a ſoin de bien évacuer les malades dans les intermiſſions, & qu'on ne met en uſage les fébrifuges, qu'au moment où les premieres voies paroiſſent bien nettes; ce qui arrive aſſez promptement, lorſqu'on fait obſerver un régime ſévere, & ce qui cependant eſt ſouvent difficile, ſur-tout envers les ſoldats, qu'on contient avec peine ſur cet article, & qui par cette raiſon ſont très-ſujets aux rechûtes.

§. CXVI. Que l'expérience ſoit éclairée par

la

la théorie, & que celle-ci prête ſon flambeau à celle-là : c'eſt ce qui eſt abſolument néceſſaire pour le ſuccès, dans la cure de toutes les maladies. Je n'entrerai point ici dans les preuves de cette aſſertion, qui doit paſſer pour un principe inconteſtable. Si l'on étoit curieux de le voir développé, on pourroit lire une Préface ou Mémoire de M. *Queſnai*, qu'il a mis à la tête de ſon Traité ſur l'économie animale. Ce qu'il eſt eſſentiel de faire remarquer ici, eſt qu'il ne ſuffit pas de connoître la nature & la vertu des différens remèdes conſacrés au traitement des fievres intermittentes, mais qu'il eſt encore néceſſaire de ſavoir en apprecier l'uſage; ce qui ne peut être exécuté que par un Médecin qui réunit l'expérience à la théorie. L'empirique n'a pas les moyens de diſtinguer les différentes nuances d'une maladie, pour appliquer à propos le remède qu'il ſait lui être propre; il manque au Théoricien le coup-d'œil, qui fait appercevoir ces nuances, & quoi qu'il en ait connoiſſance par la lecture des ouvrages où il en eſt fait mention, elles lui échappent preſque toujours au chevêt des malades. Ces réflexions ſuffiroient, à ce que je penſe, pour faire ſuivre le plan que j'ai indiqué dans l'Ouvrage cité ci-deſſus, de ne jamais mettre dans

les hôpitaux de jeunes Médecins, qu'en ſous ordre, afin de leur procurer les moyens de s'inſtruire, en ſuivant la pratique des anciens.

ARTICLE V.

De la Cure générale des Fievres intermittentes.

§. CXVII. ON doit conſidérer les moyens qui conduiſent à la guériſon de ces fièvres, ſous pluſieurs faces; les uns ſont acceſſoires, ou préparatoires; les autres ſont ſimplement diététiques; il y en a qui ne ſont employés que pour écarter les épiphenomènes, & pour détruire les accidens qui aggravent la maladie; il y en a dont l'effet eſt d'expulſer l'humeur morbifique; enfin, une cinquieme eſpece, connue ſous le nom de fébrifuge, eſt conſacrée à la deſtruction du levain fébrile. Je vais examiner ces différens moyens, & ſpécifier les tems & les circonſtances où ils doivent être mis en uſage. Mais avant d'entrer en matiere, je penſe qu'il eſt à propos de rappeller au lecteur qu'on ne ne doit pas perdre de vue les différens préceptes & les obſervations qui ſont le ſujet des quatre articles précédens, mais ſur-tout du premier, parce que pour mettre de l'ordre dans ma deſ-

cription, je paſſe d'abord en revue les périodes du paroxiſme, dont les accidens ſont quelquefois aſſez preſſans, & enſuite le tems qui s'écoule entre la fin de l'un & le commencement de l'autre.

§. CXVIII. Le *friſſon.* Il n'y a point d'état plus inſupportable; voyez le §. LXXX.; il arrive quelquefois qu'il eſt non-ſeulement orageux, mais encore dangéreux; voyez le §. XCIX; & en général on peut dire que la ténacité de la cauſe, la longueur du paroxiſme & de la maladie, répondent à la violence & à la durée de ce période. Les ſoins qu'il exige ſont relatifs à la nature des ſymptômes dont il eſt accompagné. La premiere précaution néceſſaire, & celle que les malades deſirent, eſt de les faire coucher, & de les couvrir un peu, parce que le froid eſt le plus grand tourment qu'ils éprouvent, & que d'ailleurs la chaleur extérieure contribue à rendre ce période plus court. Si la ſoif eſt inſupportable, on peut leur donner de tems à autre quelques gorgées d'une boiſſon tiède; mais il ſeroit préférable qu'ils ſe bornaſſent à ſe gargariſer avec de l'eau tiède. Cependant, comme cette opération eſt très-gênante, parce qu'on ſe tient ordinairement couvert ſans oſer remuer, je trouverois plus avan-

verois plus avantageux de faire des fumigations d'eau chaude, qui pourroient d'ailleurs diminuer la violence du froid. Au reſte, la boiſſon a cet inconvénient, que ſouvent elle excite à vomir, ce qui augmente ſinguliérement le tourment du friſſon; ainſi, à moins que celui de la ſoif ne ſoit extrême, & qu'on ne puiſſe mettre les fumigations ou le gargariſme en uſage, je crois qu'on feroit bien d'être très-circonſpect ſur celui de la boiſſon, dans le cas dont je viens de parler; car il en eſt d'autres, où elle devient indiſpenſable, comme je vais le faire voir.

§. CXIX. Lorſque le friſſon ſe prolonge avec trop de violence, & qu'il eſt accompagné de convulſions, &c., il eſt eſſentiel de faire prendre aux malades quelques antiſpaſmodiques, qui puiſſent abréger la durée de ce période, & en calmer les accidens. On ſe trouvera bien alors des boiſſons aromatiques, telles que le thé, l'eau de camomille, ou de mélilot, &c., auxquelles on ajoutera quelques gouttes d'æther, de lilium, &c. il ſera bon auſſi de réchauffer les pieds avec des briques chaudes, enveloppées de linge, & d'établir, s'il eſt poſſible, dans le lieu où eſt le malade, un dégré de chaleur ſuffiſant pour diminuer le froid dont il eſt tourmenté. Ce dernier

expédient ne peut être employé dans les Hôpitaux, où, tandis qu'il ſeroit utile aux uns, il nuiroit peut-être beaucoup à d'autres.

§. CXX. Lorſque vers la fin du friſſon, les malades tombent en ſyncope, comme cela arrive aſſez ſouvent, ſur-tout quand le tremblement a été conſidérable, & a duré long-tems, il faut leur faire reſpirer l'odeur de quelques liqueurs ſpiritueuſes, leur faire avaler quelques gouttes d'eau de méliſſe compoſée, ou d'æther, &c., & leur donner de l'air; car enfin, il eſt poſſible qu'ils ſuccombent dans ce moment.

§. CXXI. Pendant l'état de la fievre, décrit au §. LXXXII, ſi le mouvement du pouls n'eſt pas trop violent, & qu'il n'y ait point d'accidens urgens, on doit s'en tenir à la boiſſon, qui eſt d'autant plus néceſſaire, que la chaleur & l'ardeur ſont plus vives, mais à laquelle on n'a pas beſoin d'engager les malades, car la plûpart ont une très-grande altération. L'eau panée, ou la tiſanne d'orge, rendues aigrelettes par l'addition de quelques gouttes d'eſprit de ſoufre ou de vitriol, ſont très-propres dans ce cas; mais l'oxicrat ou l'hydromel me paroiſſent encore mériter la préférence.

§. CXXII. Si le pouls eſt très-fort & plein, l'œil rouge & enflammé, la tête embarraſſée

& douloureuſe, ſi, en un mot, on voit quelques ſymptômes qui puiſſent faire craindre un engorgement inflammatoire prochain, on ne doit pas héſiter d'ordonner une ou pluſieurs ſaignées, ſoit du bras, ſoit du pied, ſelon l'exigence & l'importance des accidens.

§. CXXIII. Il ne faut cependant pas confondre, avec l'état ci-deſſus décrit, & qui eſt cauſé par une pléthore plus ou moins conſidérable, quelques ſymptômes plus ou moins approchans de la nature de ceux-là, & qui ſont produits par la raréfaction ; car il s'en faut de beaucoup que les uns & les autres exigent les mêmes ſecours. Il eſt, en effet, certain que la ſaignée, qui eſt néceſſaire dans l'état de pléthore, eſt ſouvent inutile dans celui de la raréfraction des liqueurs. Heureuſement, il eſt facile de diſtinguer le premier du ſecond, parce que l'artère eſt infiniment moins dure dans celui-ci, que dans l'autre, & que pendant l'intermiſſion de la fievre, le pouls ſe ſoutient dans un certain degré de force, quand la pléthore a lieu ; ce qui n'arrive pas dans la raréfaction. Au reſte, le tempéramment du malade, & les ſignes qui ont précédé l'invaſion de la maladie, donnent auſſi des indices de l'un & de l'autre états.

§. CXXIV. Le délire qui n'eſt point accom-

pagné d'accidens graves, ne doit point être réputé dans cette maladie pour un ſymptôme très-fâcheux, parce qu'il y a beaucoup de gens, qui, ainſi que je l'ai déjà dit, au moindre accès de fievre, tombent dans cet état. Les bilieux y ſont ſur-tout ſujets; ainſi, à moins qu'il ne ſe trouve réuni aux ſignes du §. CXXII, on doit ſe diſpenſer de la ſaignée.

§. CXXV. On ne doit pas inférer de ce que je viens de dire ſur la ſaignée, dans les fievres intermittentes, qu'elle ne puiſſe pas avoir une utilité plus générale que celle que j'ai indiquée; mais je ne puis trop répéter qu'on en abuſe ſouvent, & que dans les troupes, ſur-tout, on ne diſtingue pas aſſez les cas où l'on pourroit, & où l'on devroit s'en abſtenir; ce qui entraîne des ſuites fâcheuſes dans beaucoup de ſujets à qui ce genre de ſecours ne convient point. Voyez à cet égard les obſervations que j'ai faites aux §. CIX & CXIII, & celles qui feront le ſujet des §. CXXX & CXXXI.

§. CXXVI. Le déclin. C'eſt le moment où tous les accidens diminuent, & où la criſe ſe prépare. On a vu au §. LXXXIII l'eſpece d'évacuations ordinaires à cette époque. Lorſque la moiteur commence, il faut bien ſe garder de donner lieu, par quelque cauſe que ce ſoit,

à ce qu'elle ne continue pas, & il eſt même important de la faire décider en ſueur, non en couvrant beaucoup les malades, mais en empêchant qu'ils ſe découvrent, & en leur donnant ſouvent à boire de leur tiſanne au moins dégourdie. Mais comment peut-on obſerver ces regles pour les gens de guerre, qui, ſoit dans les hôpitaux, ſoit dans leurs chambrées, ne ſont ni ſoignés, ni ſecourus par des mains aſſidues & intelligentes ? Voici ce qui en réſulte : la ſueur étant le plus ſouvent arrêtée ou empêchée, l'humeur de la criſe ſe porte du côté des entrailles & de la veſſie, & les déjections par l'anus, ainſi que les urines, tiennent lieu de l'autre évacuation. Eſt-ce un grand mal ? Non, ſans doute ; mais ces excrétions n'ont pas toujours lieu ; & quand elles manquent après la ſuppreſſion des ſueurs, il n'y a point de criſes. Quoi qu'il en ſoit, la nature a plus de propenſion à la ſueur, qu'aux autres évacuations, dans les fievres intermittentes, & cette premiere criſe eſt plus complette que les autres ; l'expérience même démontre un plus grand ſoulagement, & une guériſon plus facile dans ceux qui l'ont éprouvée conſtamment, à la fin de chaque paroxiſme ; cependant en conſidérant les obſtacles

qui s'oppoſent aux bons effets de la ſueur, dans les gens de guerre, la dureté & la ſéchereſſe de leur peau, on peut croire que, pourvu que cette criſe ne ſoit point arrêtée inconſidérément, il vaut mieux, pour eux, qu'ils ayent les autres; d'ailleurs, comme il arrive aſſez ſouvent des ſelles dans le même tems que la ſueur a lieu, on pourroit encore croire que, vu le peu de ſecours que les ſoldats doivent attendre dans de pareils circonſtances, le premier genre de criſe pouvant arrêter l'autre, il ſeroit plus avantageux qu'ils n'euſſent point de ſueurs.

§. CXXVII. Quoi qu'il en ſoit, il faut une criſe à chaque accès, & l'on n'eſt pas toujours aſſez heureux pour en obtenir; ce qui n'eſt pas ſans inconvénient, & même ſans danger, comme je l'ai fait déjà obſervé au §. XCVIII; on doit donc porter ſon attention de ce côté, & provoquer des évacuations après l'accès, quand les boiſſons & les précautions ci-deſſus n'en ont point procuré. Les lavemens légèrement purgatifs, comme, par exemple, ceux dans leſquels on ajouteroit depuis une once juſqu'à quatre, de miel mercurial, ſont le moyen le plus doux & le plus efficace pour remplir cet objet. Mais, comment ce traitement pourra-t-il avoir lieu pour

les ſoldats, à moins qu'on n'obſerve avec attention tout ce qui leur arrive ? Et l'obſerve-t-on ? Dans cet embarras, il ne reſte qu'une reſſource au Médecin, qui eſt de ſe faire rendre un compte très-exact tant par le malade, que par les infirmiers ; mais cette reſſource eſt ſouvent inutile ou trompeuſe. C'eſt pour cette raiſon que j'ai indiqué le cadaſtre, & les règlemens qui ſont dans la deuxieme Partie du Code de Médecine Militaire. Au reſte, en ſuppoſant que ces moyens ne ſoient, ni admis, ni pratiquables, dans l'incertitude des criſes, le Médecin peut employer quelques autres ſecours dont il ſera fait mention ci-après.

§. CXXVIII. Tous les moyens qui, juſqu'à préſent ont été détaillés, ne ſont que des acceſſoires qui coopèrent à la cure, parce qu'ils diſpoſent les malades à l'uſage des autres remedes, ſoit en diminuant les accidens, ſoit en empêchant qu'il en ſurvienne, ſoit en mettant le corps dans un meilleur état : s'il arrive quelquefois qu'ils ſuffiſent pour la guériſon, ce n'eſt que lorſque l'humeur fébrile eſt peu conſidérable & peu ténace, & dans des ſujets d'ailleurs bien diſpoſés, ou à portée des reſſources, qu'un bon régime & des ſoins intelligens peuvent procurer. Les gens de guerre ne ſont que rarement

dans ce cas; & il eſt certain qu'on courroit quelques riſques, ſi dans la cure de leurs fievres intermittentes on ſe bornoit aux acceſſoires ci-deſſus : c'eſt pendant l'intermiſſion qu'on doit frapper les plus grands coups, & ils ſont ordinairement portés par les évacuans & les fébrifuges : mais, comme cet énoncé eſt trop générique, j'expliquerai ici tout ce qu'il convient de faire, depuis la fin du premier paroxiſme, juſqu'après même la guériſon, en obſervant toutefois que l'on doit regarder le traitement indiqué ci-deſſus pour l'accès, comme celui qui convient à tous.

§. CXXIX. La premiere choſe à conſidérer dans l'intermiſſion, quant à la conduite du malade, eſt le régime qui lui eſt convenable. Immédiatement après l'accès, on preſcrira la diète, parce que les alimens pris après la fatigue qu'il a pu cauſer, ſeroient mal digérés. Les différentes circonſtances décrites au §. CIX, détermineront à faire obſerver une diete plus ou moins auſtère; ainſi, l'on défendra aux uns toute eſpèce d'aliment, tandis qu'aux autres on en permettra; mais il ſera très-eſſentiel d'en modérer la doſe, & de choiſir les plus légers & les plus ſains; une ſoupe légère, un œuf frais, un peu de vin trempé, ſuffiſent le plus ſouvent

une fois dans les vingt-quatre heures, il y a des malades qui peuvent répéter cette doſe. Cela dépend de la diſpoſition où ils ſont, de la longueur de l'intermiſſion, & de l'eſpèce de fievre. Il ſera bon qu'ils boivent entre leurs repas la tiſanne conſeillée au §. CXXI, & qu'ils prennent quelques lavemens, pour tenir le ventre libre. En général, il eſt prudent dans toutes ſortes de cas de tenir les malades à la diète abſolue, après le premier paroxiſme, juſqu'au retour de l'autre, afin de s'aſſurer de la nature & de l'eſpèce de fievre. Ceux qui l'obſerveront, prendront trois ou quatre bouillons dans la journée, & quand il y a quelques ſignes de putridité, il faut préférer la tiſanne des anciens, ou du moins couper les bouillons avec de l'eau.

§. CXXX. L'état du pouls & des premieres voies, qui ſont les guides principaux pour déterminer un régime plus ou moins auſtère, le ſont auſſi pour régler le choix des ſecours qu'on doit mettre en uſage dans ces premiers momens. J'ai déjà parlé de l'indication qui fait juger la ſaignée néceſſaire dans le paroxiſme; cette opération le devient également dans l'intermiſſion, lorſque le pouls à un caractere de pléthore qui ſe ſoutient conſtamment. Mais ce qu'il eſt

essentiel de remarquer à cet égard, c'est qu'il arrive assez souvent que, pendant le paroxisme, tous les signes qui indiquent la nécessité de saigner sont manifestes & évidens, tandis qu'après cet état il n'en paroît aucun, quoique l'on n'ait pas ouvert la veine; ce qui doit être attribué à la grande raréfaction des humeurs pendant la fievre, avec laquelle ce mouvement tumultueux s'appaise très-facilement. Il arrive aussi, mais plus rarement, qu'il y ait une véritable indication pour la saignée pendant l'apyrexie, quoi que dans les paroxismes précédens elle ne se soit pas présentée; ce qui dépend souvent d'un plus grand développement, & d'un spasme moins violent après quelques accès. Quoiqu'il en soit, lorsque dans l'apyrexie le pouls a une certaine force & de la roideur, il est nécessaire de tirer du sang, non-seulement pour diminuer la pléthore, mais encore pour modérer la violence des accès suivans, & pour faciliter l'usage des autres moyens curatifs. Cette opération sera aussi très-avantageuse, lorsque malgré l'absence des signes de pléthore il y aura de la gêne dans le pouls, dans la respiration, & dans les mouvemens, avec une chaleur très-vive, une grande douleur à la tête, & le visage & les yeux rouges & enflammés,

à moins que l'épuiſément du malade ne ſoit tel qu'on ait à craindre quelqu'événement fâcheux de la ſaignée; mais ce cas eſt fort rare. Il réſulte de-là que le tems le plus commode pour la ſaignée ne peut-être indiqué préciſément, & qu'il doit être ſubordonné à mille circonſtances, telles que la durée de l'intermiſſion, la nature des accidens, la néceſſité de mettre d'autres remèdes en uſage, &c.

§. CXXXI. Ce qu'on concevra facilement, c'eſt qu'il y ait eu & qu'il y ait encore des gens d'avis de pratiquer la ſaignée pendant le friſſon: cette manœuvre eſt d'autant plus pernicieuſe, qu'elle peut ſuſpendre l'action de la fievre, & donner lieu à des dépôts de l'humeur fébrile. Il n'eſt guères plus raiſonnable d'avoir pour ſyſtême d'évacuer les malades avant de les ſaigner; parce que, s'il convient de tirer du ſang, ce qu'on reconnoît aux ſignes que j'ai indiqués ci-deſſus, il eſt certain qu'il ſera plus utile de le faire, avant d'employer des remedes, qui, en général cauſent de l'irritation, & donnent lieu à des efforts, capables d'augmenter la gêne dans la circulation; mais il peut y avoir des cas où après l'uſage bien indiqué des évacuans, la ſaignée devienne utile, & même indiſpenſable: voyez le §. précédent.

§. CXXXII. Les premieres voies ſont toujours plus ou moins remplies de mauvais levains dans les fievres intermittentes, comme on peut s'en convaincre par le dégoût, les nauſées, ou les vomiſſemens des malades; & il paroît même certain que ces ſucs impurs fourniſſent un aliment à la fievre. Ainſi, dès qu'on le peut, il faut ſe hâter d'évacuer ces matières : on a pour uſage de commencer par faire vomir les malades; ce qui convient principalement aux gens de guerre, & en général à tous les ſujets en état de ſoutenir l'effet d'un émétique; parce qu'il n'y a pas de moyens plus efficaces pour vuider & nettoyer l'eſtomac : le tartre ſtibié eſt l'émétique le plus uſité, le plus sûr & le plus ſalutaire, en ce qu'il provoque preſque toujours le vomiſſement, comme on le déſire, & qu'il donne des ſecouſſes utiles, qui ſont le plus ſouvent ſuivies d'une diaphorèſe plus ou moins abondante; au moyen de quoi, l'humeur fébrile eſt également broyée & évacuée en partie : la maniere la plus avantageuſe de faire prendre ce remede, eſt de le donner grain par grain dans des verres de tiſanne, à des diſtances plus ou moins éloignées, juſqu'à ce qu'il ait produit l'effet qu'on déſire. Mais, comme les ſoldats ſont rarement dans le cas d'être ſoignés

assez à propos, pour qu'on observe les tems où il faudroit donner chaque dose du remede, on le leur fait prendre ordinairement d'une autre façon, qui est à-peu-près semblable à celle-ci, mais qui exige encore des précautions; c'est en mettant trois ou quatre grains de tartre stibié dans une pinte de tisanne, qu'on leur fait boire par verres, à des distances proportionnées à l'effet, & en s'arrêtant, lorsque le vomissement a été suffisant, après quelques verres. Ces deux méthodes, également bonnes, supposeroient que des infirmiers intelligens suivissent le malade pendant qu'il est dans l'opération du remede, & elles exigent qu'on donne de l'eau tiède après chaque vomissement; c'est ce qui est rarement exécuté, mais non pas impossible, comme je l'ai démontré dans l'Ouvrage cité plus haut. Quoiqu'il en soit, ceux à qui l'on donne la dose complette du tartre émétique dans un verre, comme cela se pratique assez souvent, sont dans le cas d'en éprouver de cruels accidens, & d'ailleurs le remede n'agit pas alors avec autant d'efficacité, parce qu'il produit sur le champ un effet violent, après lequel il n'y a plus de vomissemens. Ceux qui ont besoin de vomir, & qui même, avec les précautions ci-dessus, sont sujets à éprouver

des

des mouvemens convulsifs, en seront à l'abri, si on leur fait prendre le remède une demie-heure après avoir mangé une soupe. Il y a d'ailleurs des vomitifs moins violens, dont on peut faire usage en pareille circonstance : l'ipécacuanha est de ce genre ; &, quoique son effet ne soit, ni aussi sûr, ni aussi efficace que celui du tartre stibié, on est obligé d'y recourir, quand celui-ci cause des accidens : on donne ordinairement l'ipécacuanha à la dose de vingt-cinq ou trente grains, en une ou deux doses. J'ai observé que, lorsqu'on ajoûtoit un grain de tartre stibié à la dose ci-dessus, il produisoit un effet merveilleux & suffisant.

§. CXXXIII. Le meilleur effet est celui qui fait vomir des matières jaunes & bilieuses, ce qui n'arrive ordinairement qu'au quatrieme ou cinquieme vomissement. Quand les malades en sont à ce point, on peut & l'on doit même le plus souvent s'en tenir à la dose du remède qui a été prise, & jetter le reste. Plus on donne à boire pendant l'opération du vomitif, moins il fatigue. Il survient presque toujours quelques selles, quand les malades ont cessé de vomir. Cet effet est avantageux, parce qu'il annonce que l'émétique a percé dans les entrailles, & qu'il les balaye.

§. CXXXIV. Le tems le plus favorable pour faire vomir les malades, eſt celui qui eſt le moins éloigné du paroxiſme précédent, parce que bien que la criſe, qui ſe fait principalement par la peau & par les urines, entraîne la plus grande partie du levain qui avoit produit l'accès; il eſt certain qu'il en reſte encore une portion qui ſe porte ſur-tout vers l'eſtomac & les entrailles, que le vomitif dégage promptement. Au reſte, moins il y a de criſes apparentes à la fin du paroxiſme, plus il eſt indiſpenſable d'employer l'émétique, qui en provoque quelques-unes, & qui débarraſſe en même-tems les premieres voies des ſucs tenaces & impurs qui y ſont alors en très-grande quantité.

§. CXXXV Quoiqu'on obſerve aſſez fréquemment que l'accès de fievre qui ſurvient après l'uſage du vomitif, eſt plus violent, ce n'eſt point une raiſon pour condamner le remède; car on peut à juſte titre regarder cet effet comme une preuve que la circulation eſt plus libre, & que les vaiſſeaux agiſſent plus facilement ſur l'humeur fébrile, puiſqu'alors la violence de la fievre ne paroît qu'au ſecond période, tandis que le premier eſt moins long & moins fort, & que d'ailleurs le paroxiſme eſt plus court.

§. CXXXVI. Il réſulte de tout ce qui a été dit depuis le §. CXXXII juſqu'ici, que l'on doit ſe hâter de faire vomir les malades dans toutes les fievres intermittentes, à moins qu'il n'y ait quelques contr'indications manifeſtes; mais comme l'épuiſement & les hernies inguignales ſont à-peu-près les ſeules cauſes qui peuvent arrêter à cet égard, outre qu'elles ne ſe rencontrent que dans un très-petit nombre de ſujets, il ſeroit encore très-poſſible de donner le remède, en uſant de ménagemens convenables. Voyez le §. CXXXII. Cependant le mauvais état des premieres voies engage a en faire un uſage plus ou moins prompt, & la force ou la diſpoſition des ſujets à augmenter, modifier ou répéter la doſe. Ainſi en général, lorſque la ſaignée n'a point été indiquée, l'émétique eſt le premier médicament qu'on doit employer, & c'eſt à la premiere intermiſſion qu'il le faut faire, lorſqu'on a reconnu la maladie, ou qu'elle eſt priſe à tems; car après beaucoup d'accès, il ne ſeroit ni auſſi utile, ni auſſi facile de ſuivre cette méthode, à cauſe de l'épuiſement. Si l'on a été obligé de ſaigner le malade hors du paroxiſme, & que cependant les évacuations ſoient très-néceſſaires & preſſantes, on peut donner l'émétique deux

heures après qu'on a tiré du ſang ; en un mot il faut faire uſage de l'intervalle que laiſſent les accès, ſans exception de tems, ni d'heure du jour ou de la nuit. Mais ce n'eſt pas dans la forme ordinaire du ſervice de ſanté dans les hôpitaux qu'on peut pratiquer ce que je conſeille ici, ce qui prouve bien la néceſſité de la réformer.

§. CXXXVII. Je ſais qu'il eſt de la ſaine pratique de ſuivre dans pluſieurs circonſtances une autre route que celle dont je viens de parler, & qu'il y a beaucoup de fievres intermittentes qui n'ont pas beſoin d'être attaquées par des moyens auſſi actifs, ni ſi promptement que je l'ai indiqué. Voyez le §. CXV. Mais il eſt fort rare que les ſoldats ſoyent dans le cas des exceptions qui y ſont rappellées, & il ſeroit dangereux, quand ils n'y ſont pas, d'attendre, la fievre étant même légère, qu'elle ſe guérit d'elle-même, parce qu'on ne peut leur faire ſuivre facilement hors des hôpitaux le régime qui conviendroit alors, & que dans ces aſyles le mauvais air entretiendroit trop long-tems la maladie, en renouvellant chaque jour le foyer fébrile. D'ailleurs, preſque toute cette eſpece d'hommes, comme je l'ai répeté pluſieurs fois, a, dans la plus légère maladie, les premieres

voies farcies de mauvais levains. Je ſerois donc plutôt d'avis qu'on réitérât le vomitif, que porté à conſeiller qu'on s'en abſtint, & je penſe du moins qu'on doit, après qu'on l'a mis en uſage, recourir aux purgatifs, & profiter de chaque intermiſſion pour les réitérer, juſqu'à ce que par le bon état des premieres voies, & par la diminution des ſymptômes, on s'apperçoive que le foyer fébrile n'a plus la même activité, ni la même facilité à ſe régénerer.

§. CXXXVIII. Quand les malades pendant les intermiſſions n'ont plus de dégoût, que la langue n'eſt plus ſale, que les évacuations n'ont plus une odeur fétide, & que l'appétit revient ſans trop de voracité, on peut juger que les premieres voies ſont nettes : les accès courts & modérés, le friſſon léger, la ceſſation du malaiſe, & une moiteur habituelle pendant les intermiſſions, le ſommeil tranquile, mais ſurtout la quantité ſuffiſante d'évacuations critiques ou provoquées après un certain nombre d'accès, font reconnoître que l'humeur fébrile doit être détruite en grande partie.

§. CXXXIX. Il arrive quelquefois que les ſeuls purgatifs réitérés ſuffiſent pour guérir la fievre : ce cas n'eſt cependant pas auſſi fré-

quent dans les ſoldats & dans les gens du peuple, que dans les autres ſujets ; ainſi, l'on eſt preſque toujours obligé de recourir aux fébrifuges, pour achever leur guériſon. Mais il ne faut pas croire qu'on ne puiſſe pas employer ces derniers remèdes avant que les malades ſoyent dans l'état que j'ai décrit au §. précédent. Outre des exceptions que j'indiquerai plus bas, il eſt évident que s'il faut inſiſter ſur les purgatifs pendant long-tems, il y a pourtant un terme où l'on ne peut plus les rendre auſſi forts, ni les donner ſeuls, & que d'ailleurs il y a des fievres intermittentes qui qui auroient quarante accès, avant que les ſignes du §. ci-deſſus paruſſent d'une maniere manifeſte.

§. CXL. C'eſt pour cette raiſon qu'on eſt ſouvent obligé d'en venir de bonne heure à l'uſage des fébrifuges préparés, mêlés ou modifiés des différentes manieres, ſelon les circonſtances & la diſpoſition des ſujets. Ce ſeroit ici le lieu d'expliquer la nature & la maniére d'agir de ces remèdes ; mais comme elles feront le ſujet d'un article particulier, à la fin de ce Chapitre, je me bornerai aux indications qui font employer les fébrifuges, tantôt d'une manière & tantôt de l'autre.

§. CXLI. On allie les fébrifuges aux purgatifs, lorſqu'après pluſieurs paroxiſmes l'état des malades ne permet pas que ces derniers remèdes ſoient continués, ſans y joindre quelques toniques qui en faſſent ſoutenir l'effet, ou lorſque les émétiques & les purgatifs employés depuis long-tems n'ont pas encore rétabli les premieres voies dans l'état déſigné au §.CXXXVIII, & qu'on craint que les fébrifuges ſeuls, en arrêtant la fievre, ne fixent l'humeur fébrile, qui dans la ſuite pourroit, ou ſe développer de nouveau & produire des accidens, ou donner lieu à des engorgemens & à des obſtructions.

§. CXLII. On donne le quinquina ſans aucun mélange, quand l'état des premieres voies le permet, & qu'on ne craint point que ce remède ne devienne incendiaire, ou ne ſuſpende trop promptement la fievre. On le joint au contraire avec d'autres fébrifuges & des amers ou des ſels, quand on veut modérer ſon effet. Dans le premier cas il y a pluſieurs manières de l'ordonner : celle qui produit l'effet le plus prompt, eſt de délayer un gros de quinquina dans un verre d'eau ou de vin, ou de l'envelopper dans du pain à chanter, & de répéter cette doſe trois ou quatre fois dans le jour. Quand on préſume qu'il pourra être trop actif,

en l'employant de cette ſorte, on le donne en décoction, en en faiſant bouillir une once dans une pinte d'eau, pendant quelques minutes, pour le faire boire en quatre gobelets dans le jour. Cette ſeconde formule à moins d'efficacité que l'autre. Dans le ſecond cas on choiſi les fébrifuges ou amers qui conviennent le mieux à l'état du malade; de ſorte que, par exemple, ſi l'on a lieu de craindre des obſtructions, on fait uſage de préférence des amers les plus apéritifs ou ſavoneux, & que dans une autre conjoncture, où la crainte eſt fondée ſur la connoiſſance de quelques embarras déjà formés, on ajoute à ces remèdes quelques ſels apéritifs, tels que le ſel ammoniac & le ſel fébrifuge de *riviere*; que ſi au contraire on ne veut pas arrêter la fievre promptement, ou que le quinquina employé en grande doſe paroiſſe dangereux, on fait un mêlange de cette écorce avec pluſieurs autres fébrifuges moins actifs, ſous la forme de pillules, bols, opiats, décoction ou de poudre. Au reſte, il y a quelques circonſtances où le quinquina, quoique le vrai ſpécifique, a moins de vertu que d'autres fébrifuges, & c'eſt préciſément alors que ce mélange eſt avantageux. L'addition des martiaux aux fébrifuges convient généralement à tous

les ſujets, mais ſur-tout à ceux qu'il eſt néceſſaire de fortifier, ou qui ont des obſtructions. On verra de plus grands détails à l'article IX.

§. CXLIII. L'expérience démontre que non-ſeulement il faut continuer long-tems l'uſage des fébrifuges, après la ceſſation de la fievre, dans les gens de guerre, mais qu'en ſuppoſant même qu'on n'ait pas eu beſoin d'employer ce genre de remède pour la guérir, on eſt obligé, pour éviter les récidives, d'en faire prendre aux convaleſcens, & même d'y joindre ſouvent des apéritifs & des martiaux. La raiſon de de cette néceſſité dérive du mauvais régime & de la nourriture groſſiere de cette ſorte de malades, qui d'ailleurs ſont expoſés le plus communément à l'action d'un air impur.

§. CXLIV. Pour achever cet article, il ne me reſte que deux objets à examiner; ſavoir, 1°. la maniere dont on doit nourrir les convaleſcens; 2°. s'il eſt expédient de purger, quand la maladie eſt finie, comme on a coutume de le faire : il n'eſt pas douteux que même avant la convaleſcence, il ne faille nourrir plus ou moins les malades dans les intermiſſions longues, & ſur-tout après pluſieurs paroxiſmes, quand l'état des premieres voies le per-

met, comme je l'ai déjà dit au §. CXXIX; à plus forte raiſon faut-il augmenter la nourriture, quand il n'y a plus de fievre? Mais il faut obſerver qu'il eſt très-important de faire un choix des alimens, & qu'en général ceux qu'on preſcrit aux convaleſcens dans les hôpitaux, ſont trop péſans, trop copieux & moins variés qu'il ne le faudroit. On ne devroit donner de la viande, que lorſque les forces de l'eſtomac ſont rétablies, & ce n'eſt pas ce que l'on pratique ordinairement. Pour faire bien paſſer les alimens, il en faut en donner peu à la fois, & choiſir les plus légers, tels que les œufs frais, le mouton & le veau roti, un pain bien cuit; (il eſt ici queſtion de la nourriture d'hôpital); on pourroit, par exemple, établir quatre repas, dont le premier ſeroit une petite ſoupe; le ſecond, une ſoupe & un peu de roti; le troiſieme, un morceau de pain trempé dans un verre d'eau & de vin, & le quatrieme, une ſoupe & un œuf frais. Ces alimens, pris à des diſtances égales, & ſoutenus par l'action des fébrifuges unis aux martiaux ou aux apéritifs, conduiroient facilement à la parfaite guériſon. Quant à la purgation, qu'on répete ſouvent pluſieurs fois dans les convaleſcences, plutôt par uſage, que par aucune raiſon

plauſible, ou qu'on défend, de crainte que les évacuations ne faſſent revenir la fievre, je crois qu'elle ne doit être preſcrite que dans les cas où l'on en voit la néceſſité; comme, par exemple, lorſque l'appetit n'eſt pas ouvert, qu'il y a du dégoût, & que la langue eſt chargée; je penſe même qu'il faut la ménager alors, ou joindre les évacuans avec les fébrifuges, parce qu'en ſuppoſant que le foyer fébrile n'exiſte plus, il eſt certain qu'il arrive ſouvent que par la foibleſſe des premieres voies & de la machine, il renaît une diſpoſition particuliere à la fievre, que des cauſes plus marquées peuvent d'ailleurs produire alors avec facilité. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que les fievres intermittentes attaquent plus aiſément ceux qui en ont déja eues, & les ſujets foibles & malſains. J'ai traité dans l'eſpace de ſeize ans la même perſonne en différens tems, de ſept ou huit eſpeces d'intermittentes; elle a le foie pareſſeux, ſans engorgement, une bile très-âcre, une peau aride, & le genre nerveux d'une très-grande ſenſibilité.

ARTICLE VI.

Des différentes eſpèces de Fievres intermittentes, avec des Remarques ſur la cure de chacune.

§. CXLV. ON diſtingue généralement les fievres intermittentes, en trois eſpeces principales, relativement à l'ordre que ſuivent leurs paroxiſmes; ſavoir, en quotidienne, en tierce & en quarte, & chacune de ces eſpeces eſt ſous-diviſée en pluſieurs autres. Il eſt pourtant bon de ſavoir que la plûpart des anciens auteurs ont multiplié les eſpeces principales au-delà de celles que je viens de déſigner; & s'il faut les croire, il y a des fievres quintes, des ſextes, &c.; mais tout ce qu'on peut dire de plus raiſonnable à ce ſujet, c'eſt qu'on les obſerve ſi rarement, qu'elles ne peuvent être claſſées; il y a même apparence qu'il n'y a de réelles, que celles qu'on nomme *erratiques*, c'eſt-à-dire, qui reviennent en différens tems, plus ou moins éloignés, ſans caractere particulier, & ſans aucun ordre dans leurs paroxiſmes; encore ces dernieres ſeroient-elles improprement regardées comme des fievres eſſentielles, parce qu'elles n'arrivent qu'accidentellement,

dans des sujets attaqués de maux chroniques, qui par des incidens particuliers produisent de tems à autres quelques mouvemens fébriles. Je m'en tiendrai donc à ma division, & chacune des especes que j'y ai compriſes, fera la matiere d'une section.

SECTION PREMIERE.

De la Fievre quotidienne.

§. CXLVI. CETTE fievre est celle dont les paroxismes reviennent tous les jours à la même heure, sans néanmoins s'étendre au-delà de dix-huit heures ; s'il est vrai qu'on la confonde souvent mal-à-propos avec d'autres fievres qui en ont l'apparence, telles que sont la double tierce & les rémittentes, il est encore plus sûr qu'elle existe réellement, & à n'en juger que par ma propre expérience, je puis affirmer qu'elle n'est pas aussi rare que l'atteste *Sauvages* (*a*) ; je suis même étonné qu'il ait ajouté qu'on ne doit pas en croire ceux qui en nient l'existence ; *vidi & ego quasdam ; adeòque non audiendi sunt qui*

(*a*) Morbor. Class. II. Ord. III. p. 314.

quotidianæ exiſtentiam negant (*b*), car je ne connois point d'auteurs d'un certain poids, qui ſoient ſur la négative à cet égard, & il eſt certain qu'il y a long-tems qu'on a obſervé cette fievre. On peut ſur ce point conſulter *Galien* (*c*), qui, non-ſeulement en décrit les ſignes pathognomoniques, mais qui enſeigne encore la maniere de la diſtinguer des autres intermittentes dès ſon invaſion, ſans faire aucune grace à ceuxqui s'y ſeroient mépris. (*)

§. CXLVII. Quoi qu'il en ſoit du jugement de *Galien*, ſur le compte des Médecins qui ſe ſeroient trompés à l'invaſion, l'expérience journaliere confirme qu'il ſe rencontre des quotidiennes intermittentes, qui laiſſent entre leurs paroxiſmes une véritable intermiſſion, pendant laquelle le pouls eſt toujours dans un état naturel, ou à peu près, comme dans les autres

(*) Il eſt bien vrai que ſes expreſſions ſur cette mépriſe ne tombent pas préciſément ſur la fievre quotidienne, qu'il dit pourtant qu'on peut diſtinguer au premier abord; mais elles ne ſont point équivoques ſur les autres, comme on peut le voir par ce qui ſuit : *Tertianam quidem aquartanâ primò ſtatim die qui neſcit diſtinguere, neque omninò medicus eſt*, l. c.

(*b*) Ibidem.

(*c*) De criſibus, l. II. c. 5. Chaſten, tom. 8.

eſpeces ; & c'eſt à bon droit qu'on les nomme *légitimes*, (*d*) pour les diſtinguer de toutes les fievres, qui, ayant un caractere différent, ont, comme elles des paroxiſmes, des rémiſſions, ou des redoublemens chaque jour.

§. CXLVIII. Cette fievre a les ſignes communs à toutes les autres intermittentes, quant à ſes périodes, voyez le §. LXXIX, & ſuivans. *Galien* (*e*) ajoute que la chaleur eſt moins ſeche, mais qu'elle eſt accompagnée d'une certaine âcrimonie, qu'on reconnoît en laiſſant la main appliquée pendant quelque tems ſur la peau ; que la ſoif eſt moindre ; que le vomiſſement & les déjections ſont pituiteux, & que tout le corps eſt plein d'humeurs crûes ; en un mot, que l'âge, le tempéramment, la ſaiſon & la température ſont humides. Outre cela, il dit que, dans l'état de l'accès l'ardeur eſt moindre que dans celui de la fievre tierce. A ces ſignes, *Sennert* (*f*) ajoute que la face, loin d'être rouge dans le ſecond période, tire ſur le livide, & eſt enflée, que le corps eſt trés-peſant, qu'il y a une très-grande propenſion au ſommeil, &

(*d*) Sennert, c. 18. de febribus.

(*e*) L. c.

(*f*) L. 11. c. 28. de febribus.

qu'il n'eſt pas rare que les malades tombent en défaillance au commencement du paroxiſme. Il obſerve, outre cela, que ſouvent il n'y a point de ſueurs dans les premiers accès, & que le pouls n'eſt point auſſi fort que dans les autres intermittentes.

§. CXLIX. Je dois convenir que dans la plûpart de ceux que j'ai traités de cette maladie, j'ai trouvé tous ces ſignes réunis; mais quelques-uns des malades éprouverent auſſi un tranſport furieux, qui paroît omis dans le diagnoſtic de ces auteurs. Il eſt bon auſſi de remarquer que l'extenſion de cette fievre juſqu'à dix-huit heures n'eſt pas eſſentielle, puiſque ſouvent elle dure beaucoup moins; en un mot, que la quotidienne n'eſt pas tellement annexée à l'âge & au tempéramment, qu'elle ne puiſſe attaquer tous les ſujets indiſtinctement. Il eſt très-ordinaire que les accès, ſurtout les premiers, paroiſſent le matin, aux heures où l'on a coutume de ſe réveiller.

§. CL. Les anciens ont aſſigné à cette fievre, pour cauſe principale, une pituite abondante; fondés ſur la nature des déjections, ſur les ſaiſons & le tems pendant leſquels elle regnoit, ſur l'âge & le tempéramment des malades. En cela,

cela, ils ont rencontré très-juſte ; car il eſt certain que cette maladie attaque ſpécialement les enfans, les gens d'un tempérament pituiteux, ceux qui regorgent d'humeurs, & qu'elle regne ordinairement dans les ſaiſons & les tems humides & pluvieux. Mais cette derniere cauſe eſt commune à toutes les intermittentes ; voyez le ſecond article de ce Chapitre.

§. CLI. Elle eſt rare parmi les gens de guerre, & elle regne ſur-tout au printems : il eſt à craindre qu'elle ne dégénere en ſubintrante, rémittente, ou continue, putride ; ce qu'on peut préſumer par l'odeur fétide & par la couleur des déjections, qui ſont ſéreuſes, par la longueur des paroxiſmes, par l'épidémie regnante, & par la nature des accidens ; voyez l'article III de ce Chapitre, pour le reſte du prognoſtic.

§. CLII. Il arrive quelquefois que cette fievre a deux paroxiſmes diſtincts dans le même jour, avec des intermiſſions très-marquées. Elle prend alors le nom de double quotidienne ; mais il eſt plus fréquent qu'on ſoit trompé ſur cette article, en prenant pour telle une fievre rémittente ou ſubintrante, dans ſon origine ; parce que, dans ce dernier cas, les malades ſont quelquefois pendant l'intervalle de la fin d'un redoublement au commencement de l'autre, dans un

ſi bon état qu'on peut aiſément s'y méprendre : cela m'eſt arrivé deux ou trois fois. Quoi qu'il en ſoit, la double quotidienne reconnoît les mêmes cauſes que la quotidienne ; il eſt facile de voir qu'elle eſt plus dangéreuſe que celle-ci, & qu'elle doit dégénerer encore plus aiſément en fievre continue ou rémittente.

§. CLIII. M. *Lieutaud* (g) prétend que c'eſt à tort qu'on met la quotidienne au rang des autres intermittentes, parce que, dit-il, elle differe abſolument de celles-ci par ſa nature, ayant une cauſe plus tenace ; ſavoir, la dépravation des humeurs, ou quelques vices dans les viſcères : *Pravam ſanguinis diatheſin, vel labefactata viſcera.* Quoique je reſpecte les déciſions d'un ſi grand maître, à qui j'ai toujours rendu juſtice, comme on le peut voir dans mes ouvrages imprimés, avant qu'il fût porté à la place éminente qu'il occupe aujourd'hui, je ne puis me ranger de ſon avis ; parce que, 1°. ce n'eſt point par les cauſes des maladies, mais par leur caractere eſſentiel qu'elles doivent être claſſées ; or, ſi l'on examine la quotidienne à ſon invaſion, dans ſon état, & à la fin du paroxiſme, on retrouvera les ſymptômes des fievres inter-

(g) Synopſiſ. Univerſ. Praxeos. Med. p. 41.

mittentes. Ses retours périodiques & la parfaite apyrexie entre les paroxiſmes, ſont également propres aux vraies intermittentes ; enfin, ces retours étant encore plus fixes, que ceux des autres intermittentes, il eſt évident qu'elle doit tenir le premier rang dans cette claſſe. 2°. Il n'eſt pas bien démontré qu'il y ait une très-grande différence, du moins entre les cauſes éloignées de cette fievre, & des autres intermittentes ; puiſque ſouvent elle prend naiſſance dans la mauvaiſe conſtitution de l'air, comme M. *Lieutaud* lui-même l'inſinue. *Nonnunquam quaſi epidemicè graſſatur.* Or, j'ai fait voir que la cauſe premiere & principale des intermittentes réſide dans l'air ; voyez le troiſieme article de ce Chapitre. 3°. Il eſt encore moins démontré que la dépravation des humeurs, ou pour mieux exprimer la penſée de M. *Lieutaud*, le *prava ſanguinis diatheſis*, ſoit une cauſe particuliere aux fievres quotidiennes, car on peut ſouvent l'aſſigner aux autres intermittentes. 4°. Enfin, toutes les quotidiennes n'ont pas pour cauſe la mauvaiſe habitude, le vice ou la corruption des viſceres, *labefactata viſcera*, car j'ai traité pluſieurs de ces fievres qui n'étoient point entretenues par ce genre de dérangement. A toutes ces raiſons, je puis ajouter

que les quotidiennes cédant aux mêmes moyens, mais ſur-tout aux fébrifuges, qu'on emploie contre les autres intermittentes, c'eſt à bon droit qu'elle eſt confondue dans la même claſſe que celles-ci. M. *Sauvages* (*h*) eſt ici en oppoſition avec notre célèbre auteur, non-ſeulement par la maniere dont il a claſſé cette maladie, mais encore par ce qu'il dit à l'occaſion de ſa durée, avant qu'on connût l'uſage du quinquina. *Duratio morbi antè kinækinæ inventum ad plures menſes extendebatur.* Cette différence d'avis ne m'empêche cependant pas d'adopter le traitement qu'indique M. *Lieutaud* (*i*), & je dois même convenir que la quotidienne eſt celle des intermittentes dans laquelle les humeurs ſont en plus mauvais état, & qu'elle eſt d'autant plus à craindre, qu'elle ſe rapproche davantage des continues.

§. CLIV. Il ſeroit hors de propos de donner ici la deſcription d'une multitude d'eſpeces de quotidienne, qui ont été diſtinguées par les auteurs, tant parce que la plûpart de leurs diſtinctions ne méritent pas qu'on y faſſe attention, que parce que ce détail ſeroit étran-

(*h*) L. c.

(i) L. c.

ger à mon ſujet. Celles qui y ont quelque rapport, & qui ſont eſſentielles à remarquer, feront la matiere de l'article ſuivant : pour les autres, je renvoie aux auteurs claſſiques, & ſur-tout à *Sauvages*, dont la Noſologie, pleine d'ailleurs d'érudition, regorge de cette ſorte de futilité, qui dépare un peu l'ouvrage.

§. CLV. Il eſt évident que la quotidienne ayant des paroxiſmes moins violens que ceux des autres intermittentes, ayant des cauſes humorales, & ſurprenant preſque toujours des ſujets cacochymes, pituiteux ou foibles, elle fournit rarement les indications de la ſaignée. On auroit cependant tort de juger qu'elle n'exige jamais ce moyen ; car j'ai vu des ſujets qui avoient, conjointement avec les ſignes de dépravation dans les humeurs, ceux de la pléthore, & à qui la ſaignée fut fort utile. Je me rappelle d'un malade entr'autres, qui dans un paroxiſme avoit un tranſport furieux, les yeux rouges, & le pouls plein & dur, c'étoit un Capitaine du Commiſſaire-Général, (M. *de Labeſcaut*) auquel la ſaignée fit un bien infini ; car, immédiatement après qu'on lui eût tiré du ſang, il recouvra la préſence d'eſprit, & fut très-calme, ainſi que dans les paroxiſmes ſuivans. Il eſt donc certain que c'eſt l'état du malade

qui doit régler la conduite du Médecin à cet égard. Voyez ſur la ſaignée les §. CXXX & CXXXI.

§. CLVI. La diete la plus ſévere eſt d'autant plus néceſſaire, que la diſtance entre les accès eſt très-courte, & que d'ailleurs les premieres voies & les humeurs ſont en mauvais état. La boiſſon doit ſuppléer à la nourriture, qui conſiſtera ſimplement dans les bouillons coupés, qu'on donnera à la diſtance de deux ou trois heures, pendant l'intermiſſion, en faiſant prendre le premier une heure après le paroxiſme, & le dernier, au moins deux heures avant l'invaſion du ſuivant. J'ai conſeillé au §. CXXI pluſieurs ſortes de boiſſons, tant pour le paroxiſme, que pour le tems de l'intermiſſion: elles ſont, en général, très-convenables dans les fievres intermittentes, mais je crois qu'on donneroit avec plus de ſuccès dans celle-ci, quelques infuſions légerement aromatiques, telles que l'eau de camomille, parce qu'il eſt néceſſaire de ſoutenir un peu les forces des malades. Le Médecin doit juger ſi ce changement eſt avantageux.

§. CLVII. Le remede auquel on doit recourir le plus promptement, eſt celui par le moyen duquel on peut nettoyer les premieres

voies. Mais comme on ne peut mettre en uſage les purgatifs & les vomitifs que pendant l'intermiſſion, qui, ainſi qu'on l'a vu ci-deſſus, eſt très-courte, il faut profiter de tous les momens. Ainſi, une heure après le paroxiſme, il faut prendre le parti d'évacuer les malades. Il me ſemble que tous les auteurs ſont d'accord ſur le genre d'évacuans qui conviennent ici, en premiere inſtance, & ils preſcrivent le vomitif. Voyez ſur ce point, depuis le §. CXXXII, juſqu'au CXXXVI. Dans l'intermiſſion ſuivante, on peut répéter ce moyen, ſelon l'exigence des ſymptômes, & la diſpoſition du ſujet; ſi non les purgatifs. Il eſt pourtant bon de remarquer que ces derniers ne peuvent guères avoir fini leur effet, quoiqu'on les ait donnés le plus promptement poſſible, après le paroxiſme. C'eſt pourquoi je crois qu'il eſt à propos d'y joindre quelque remede pour les faire percer avec célérité; le tartre ſtibié eſt celui qui eſt le plus propre à cet effet. La meilleure maniere, & celle qui m'a le mieux réuſſi, eſt de donner dans les premieres intermiſſions, une potion purgative ordinaire, dans laquelle on fait diſſoudre un grain de tartre ſtibié, & dans les ſuivans, un apozème à prendre en trois ou quatre verres, compoſé avec les plantes

nitreuſes, telles que la bourroche, la bugloſſe & la chicorée, jointes au ſéné & aux tamarinds, dans la décoction deſquelles on fait fondre trois onces de manne, & diſſoudre une demi-once de ſel d'epſom, ou de glauber, & un ou deux grains de tartre ſtibié. Pour hâter l'action, tant de la portion purgative, que de l'apozème, il eſt bon de faire prendre aux malades quelques lavemens, qu'on peut même rendre purgatifs au beſoin.

§. CLVIII. On en vient à l'uſage des apozèmes purgatifs alliés aux fébrifuges, le plutôt qu'il eſt poſſible, tant pour ſoutenir les forces des malades, que pour tâcher de rendre les intermiſſions plus longues. Ce qui, comme on le peut facilement concevoir, eſt extrêmement avantageux. Il faut cependant obſerver que l'on ne doit pas trop charger ces apozèmes de kinkina, dans la crainte qu'il ne produiſe un effet contraire à celui qu'on déſire. Ainſi, il ſera prudent de ne commencer l'uſage de cette écorce, que par une doſe médiocre, en l'augmentant à meſure que l'on verra diminuer les indications pour les évacuations.

§. CLIX. Quand les ſignes du §. CXXXVIII ſeront manifeſtes, on pourra diminuer la quantité des purgatifs dans les apozèmes, &

les charger davantage des remedes apéritifs & toniques ; enfin, il faudra inſiſter ſur ces derniers, après avoir ceſſé tout-à-fait les évacuans, en mettant ſur-tout à profit la remarque de M. *Lieutaud* ſur l'uſage du kinkina, auquel il attribue avec raiſon, outre la qualité antifébrile, une vertu tonique & ſtomachique, mais qu'il croit dangéreux, quand on l'emploie trop tôt. *Sed legitimam curandi methodum nequidem perſomnium norunt, qui juxtà aliarum febrium intermittentium normam huicce cortici febrifugo præpoſterè hærent.*

SECTION II.

De la Fievre Tierce.

§. CLX. CETTE fievre eſt celle dont les accès reviennent tous les deux jours, en laiſſant entr'eux au moins un jour entier d'intervalle. On la diſtingue en réguliere ou légitime, & en irréguliere ; la premiere eſt égale dans ſes paroxiſmes, qui reviennent ordinairement aux mêmes heures, & dont la durée eſt à-peu-près la même, c'eſt-à-dire, depuis ſix juſqu'à douze heures. Les accidens en ſont moins violens, & les criſes plus parfaites que dans la ſeconde eſpece. Elle n'eſt pas fort rare, mais l'autre eſt

beaucoup plus fréquente parmi les gens de guerre.

§. CLXI. La fievre tierce légitime eſt celle des intermittentes qui commence par le friſſon le plus violent, c'eſt-à-dire, dont le premier période eſt le plus orageux; mais il ne dure pas autant que celui de la quarte : la chaleur & le mouvement précipité du pouls augmentent avec beaucoup de célérité; la chaleur s'étend également par-tout le corps, & le pouls, quoique ſouvent très-fort, eſt toujours bien réglé. La ſoif dans ce ſecond période eſt ordinairement fort vive, & les malades ont ſurtout envie de boire froid. La ſueur eſt la criſe du paroxiſme; mais la maladie ſe termine plus fréquemment par une diarrhée. Voyez, pour la marche & les accidens communs à toutes les intermittentes, depuis le §. LXXIX, juſqu'au LXXXIV. On peut ajouter ici que les paroxiſmes ont coutume de paroître entre neuf & onze heures du matin, comme ceux de la quotidienne arrivent vers les ſept heures, & que cette fievre regne plus communément en été & au printems, au lieu que la tierce illégitime eſt le plus ſouvent épidémique en automne; les urines pendant l'accès ſont ſouvent d'un rouge foncé, & après l'accès conſtamment

jaunâtres; que la langue eſt preſque toujours chargée d'un limon jaune & épais; enfin, que les malades ont le plus ſouvent des inſomnies & du délire.

§. CLXII. La tierce irréguliere ou illégitime, que les Auteurs nomment auſſi *fauſſe*, *tertiana ſpuria* (*k*), commence par un friſſon qui eſt plus léger & plus court que dans la réguliere; mais la chaleur qui ſuccede à cet état eſt beaucoup plus vive & plus longue : la langue eſt très-ſèche, la tête fort douloureuſe, les ſueurs ſont très-modiques, & elles ſoulagent peu les malades. Les paroxiſmes ſe répondent rarement; ils ſont très-prolongés, & les intermiſſions aſſez courtes, & accompagnées de malaiſe & de pluſieurs autres ſymptômes plus ou moins ſérieux. Quand cette fievre ne ſe termine pas au ſeptieme accès, elle dégénere ordinairement en rémittente; ce qu'on peut d'ailleurs préſager par la longueur des paroxiſmes, par l'abſence des criſes, par l'anxiété qui reſte pendant l'intermiſſion, & par d'autres ſymptômes fâcheux qui ſont permanens.

§. CLXIII. Pour les cauſes de la fievre tierce & ſon prognoſtic, voyez les articles 2 & 3 de

(*k*) Sennert, l. 2. c. 17.

ce Chapitre. La légitime attaque de préférence les jeunes gens, ceux qui ſont d'un tempérament bilieux, & qui font beaucoup d'exercice. Quant à l'autre, on peut la regarder comme l'effet d'une diſpoſition à pluſieurs maladies humorales, graves, & entr'autres aux fievres putrides; des circonſtances particulieres qui tiennent aux ſujets malades, & qui dépendent ſur-tout de la ſaiſon & du tems, décident cette fievre plutôt qu'une autre. On peut voir par ce que j'en ai dit au §. précédent, qu'elle eſt plus dangéreuſe que la premiere, & qu'elle dégénere facilement en putride.

§. CLXIV. On diviſe cette fievre en double & en triple tierce. La premiere qui eſt la plus fréquente des intermittentes, eſt celle qui revient chaque jour, mais à des heures inégales, de ſorte que l'invaſion du premier paroxiſme & celle du troiſieme, ſe répondent, celle du ſecond & du quatrieme, & ainſi de ſuite. Elle n'a rien dans ſes ſymptômes qui la faſſe différer de la tierce, à la nauſée près, qui eſt conſtante dans celle-ci, pendant le friſſon. Ses cauſes & ſon pronoſtic ſont les mêmes; il faut cependant obſerver que les intermiſſions étant moins longues, elle a cet inconvénient que les ſecours ſont plus difficiles. Quant à la triple tierce,

elle eſt extrêmement rare, & les auteurs parlent diverſement du tems de ſes paroxiſmes. Il paroît qu'il n'y a réellement d'intermittente, ſous ce nom, que celle qui a été décrite par *Sckenckius* (*l*) & *Brendel* (*m*), qui ont obſervé deux accès le premier & le troiſieme jours, un ſeul le ſecond & le quatrieme, &c. Je n'en juge pas par mon expérience, car je n'ai jamais vu cette eſpece de fievre; mais je m'en rapporte au témoignage de pluſieurs Médecins qui diſent l'avoir traitée. On trouve dans *Riviere* (*n*) la deſcription d'une troiſieme eſpèce, qu'on peut nommer tierce double ou doublée, en rendant les termes de l'Auteur, qui l'appelle *tertiana duplicata*. C'eſt une fievre qui a deux accès tous les deux jours, & un jour entier d'intermiſſion; de ſorte que le premier & le troiſième jours il paroît deux paroxiſmes diſtincts; le ſecond & le quatrième il n'y a point de fievre. Mais celle-ci eſt encore au moins auſſi rare que la précédente, & je ne m'y arrêterai point ici; parce que, s'il arrive que ceux pour qui j'écris, rencontrent ces cas dans leur pratique, en fai-

(*l*) L. 5. Obſ. 12.

(*m*) M. S.

(*n*) Obſ. 16. p. 182.

ſant uſage de ce que je dirai ſur les autres eſpèces, ils pourront facilement guérir leurs malades.

§. CLXV. Voilà pour ce qui regarde les eſpèces claſſées, ſelon l'ordre des paroxiſmes. Maintenant, ſi je le voulois, j'en formerois mille autres du nom de chaque cauſe, ou de chaque accident de ces fievres; mais je laiſſe ces détails aux Auteurs claſſiques, ou à ceux qui veulent groſſir les volumes. Je ſuis fâché de voir qu'un homme auſſi eſtimable par ſon ſavoir, que l'étoit M. *Sauvages*, ait tombé dans cette faute, & qu'il ait fait un choix auſſi mauvais dans le nombre infini des obſervations.

§. CLXVI. J'en reviens donc à la tierce & à la double tierce, qui ſont généralement connues, très-fréquentes & ſouvent épidémiques dans les troupes, pendant les deux ſaiſons qui ſont, comme je l'ai déjà dit au §. LXXXVII, les plus propres à les produire (au printems & en automne); &, pour ne rien omettre de ce que j'ai obſervé, j'ajoûterai ici à leur diagnoſtic; 1°. que les malades, avant & pendant les paroxiſmes, éprouvent ſouvent des douleurs plus ou moins vives dans les articulations; 2°. qu'à la fin de l'accès la plûpart ont le corps

briſé, 3°. que dans la tierce, la nuit qui ſuit le paroxiſme, eſt ordinairement aſſez bonne; mais que celle qui le précede, eſt agitée, & que les malades ſe réveillent avec un ſentiment de peſanteur, la langue plus chargée & plus ſale, la bouche plus mauvaiſe, & une chaleur plus marquée, que la veille.

§. CLXVII. La cure de la tierce légitime eſt certainement la plus facile, parce qu'il n'y a aucun accident grave, & que ſes cauſes ſont de nature à céder aiſément, tant aux efforts de la machine, qu'à l'action des remèdes. Il eſt en effet certain que, ſouvent cette fievre, loin d'être une maladie qui puiſſe inſpirer quelques craintes, eſt un moyen de guériſon, dont les Praticiens habiles tirent le plus grand parti, comme, par exemple, dans les obſtructions ou les engorgemens des viſcères. D'un autre côté, on obſerve aſſez fréquemment qu'elle ſe guérit d'elle-même, après quelques accès, comme l'a exprimé *Hyppocrate* (*o*) : *Tertiana exquiſita ſeptem ad ſummum circuitibus judicatur.* Mais dans ce cas, il faut au moins que le régime des malades ſoit conforme aux vues de la nature; & les boiſſons abondantes, jointes à la diète

(*o*) Aphoriſm. 49. Sect. IV.

plus ou moins ſévère, ſont abſolument néceſſaires : le Médecin juge facilement s'il eſt avantageux de laiſſer agir la fievre, pour détruire d'autres accidens, & ſi ſon caractère permet qu'on l'abandonne à elle-même. Il eſt bien rare qu'on puiſſe reſter dans cette ſécurité avec les ſoldats, parce que, dans quelque poſition qu'ils ſoient, il eſt à craindre que mille cauſes étrangères ne viennent déranger le travail de la nature; d'un autre côté, il y a chez eux une ſi grande diſpoſition à la dégénération des humeurs, qu'on eſt preſque toujours obligé de guérir leur fievre, le plutôt qu'il eſt poſſible. Au reſte, ce ſont les accidens, qui déterminent toujours au choix des moyens : voyez l'article V de ce Chapitre.

§. CLXVIII. Il n'en eſt pas de même pour la cure de la tierce illégitime, ni pour celle de la double tierce, qui a plus de rapports avec celle-ci, qu'avec la légitime; & il n'eſt pas douteux qu'on doit ſe hâter de mettre en uſage tous les moyens indiqués dans l'article V, pour vuider les premières voies, & pour mettre le corps en état de ſoutenir avec ſuccès l'effet des toniques & des fébrifuges. Je ne puis rien ajoûter ici à ce que j'ai dit dans l'article ci-deſſus cité, pour le traitement de la tierce : quant à celui

de

de la double tierce, il faut conſulter la première ſection de cet article, parce qu'il y a pluſieurs rapports entre la quotidienne & la double tierce, quant aux intervalles que laiſſent les paroxiſmes, & que c'eſt principalement dans cette intermiſſion qu'on peut employer les moyens curatifs.

§. CLXIX. Il ne me reſte qu'une réflexion à faire ſur l'uſage des purgatifs & des vomitifs, que la ſaine pratique doit faire répeter plus ſouvent dans la tierce illégitime & dans la double tierce, que dans la tierce légitime, & dans les autres intermittentes, parce que les premieres voies ſont plus embarraſſées & plus remplies de ſucs impurs dans celles-là, que dans celles-ci. Ainſi, il eſt évident que c'eſt très-mal-à-propos que *Sauvages* (*p*) aſſure que l'émétique n'eſt pas néceſſaire dans la tierce : il eſt encore plus certain qu'il ſe trompe, ou qu'il eſt appuyé d'une mauvaiſe autorité, quand il dit que les émétiques & les purgatifs pris par précaution, ont ſouvent donné lieu à cette maladie. *Falſum eſt*, dit cet Auteur, *in tertianâ emeticum neceſſarium eſſe.... emetica & cathartica cautelæ gratiâ aſſumpta non rarò tertianam*

(*p*) L. c.

excitarunt, teſtante Williſio. Il auroit mieux fait de s'en tenir à ce qu'il dit enſuite : *illis etiam inſiſtere non tutum eſt, cum videntur indicata*, en ajoutant qu'il y a certaines circonſtances, comme, par exemple, une irritation conſidérable dans l'eſtomac, & une diſpoſition à la phlogoſe, où tous les ſignes qui indiquent la néceſſité d'évacuer, ſe trouvent réunis, & où cependant on ne peut le faire ſans danger. Mais il faut convenir que ces cas ſont rares, & qu'ils ne doivent point ſervir de régle pour qu'on s'abſtienne des remèdes les plus ſalutaires dans le traitement des fievres intermittentes. J'aurois voulu voir M. *Sauvages* dans quelques épidémies de fievres tierces ou double tierces, dans les armées; je ſuis convaincu qu'il auroit facilement changé d'avis, ou qu'il auroit eſſuyé de grands malheurs. On ne peut plus douter que les tierces irrégulieres & les doubles tierces ne dégénerent en rémittentes putrides, quand on a négligé l'uſage des évacuans dans le commencement de la maladie; il eſt même conſtant que l'on eſt obligé d'employer quelquefois les antiſeptiques, par rapport au caractere manifeſte de putridité qu'on obſerve dans pluſieurs ſujets attaqués de cette eſpèce de fievre.

SECTION III.

De la Fievre quarte.

§. CLXX. ON nomme ainſi celle dont les paroxiſmes reviennent tous les quatre jours aux mêmes heures; c'eſt-à-dire, celle qui laiſſe deux jours entiers d'intermiſſion entre ceux des accès; de ſorte que, par exemple, le premier arrivant au 4 Juin, le ſecond ne reviendra qu'au ſept du mois; le troiſieme au 10, &c. L'heure de l'invaſion eſt ordinairement fixe, & on obſerve que c'eſt la troiſieme ou quatrieme de l'après-midi : cependant cette époque varie quelquefois, & il y a auſſi des quartes dont le retour des paroxiſmes n'eſt pas très-régulier, quant aux heures; de maniere qu'ils avancent ou retardent plus ou moins; ce qui peut auſſi donner lieu à une diſtinction de quarte en légitime & en irréguliere.

§. CLXXI. Le friſſon de cette fievre n'eſt pas auſſi violent que celui de la tierce; mais il s'étend beaucoup plus loin : il n'y a point ordinairement de vomiſſement dans ce période, où l'artère eſt fort ſerrée, & ou les malades ſe plaignent qu'ils ſont briſés juſqu'aux os. La chaleur dure plus ou moins, & elle n'eſt pas

à beaucoup près auſſi vive que dans la tierce, ni le pouls autant développé. Le dernier période, (le tems où la fievre décline) eſt ſouvent très-long, & dans les premiers accès, les criſes ſont ordinairement médiocres, quelquefois même il n'y en a point; mais dans les ſuivans, les ſueurs ſont preſque toujours très-copieuſes. En général la ſoif eſt modérée, en comparaiſon de celle qu'on éprouve dans la tierce. Les urines qu'on rend à la fin & à la ſuite du paroxiſme, ſont plus crûes que dans les autres intermittentes.

§. CLXXII. On diviſe cette fievre en double & en triple quarte. Dans la premiere il y a un paroxiſme le premier, le ſecond, le quatrieme & le cinquieme jours; au contraire il y a intermiſſion, le troiſieme & le ſixieme, &c. Dans ce cas, le premier paroxiſme répond au troiſieme, le ſecond au quatrieme, &c. Cette eſpece n'eſt pas fort rare, mais celle que *Bonet* (*q*) décrit ſous ce nom, ne ſe rencontre preſque jamais. Elle a tous les quatre jours deux accès, qui laiſſent deux jours d'intermiſſion, après leſquels la fievre reparoît comme la premiere fois. La triple quarte eſt celle qui revient tous les jours, de maniere que le premier pa-

(*q*) Polialth. De febribus.

roxiſme répond au quatrieme, le ſecond au cinquieme, le troiſieme au ſixieme, &c. Celle-ci eſt moins rare, mais on la confond ſouvent avec la quotidienne, quoique les ſignes ne ſoient pas exactement les mêmes, puiſque toutes les diviſions de la quarte ont dans l'accès les mêmes phénomènes qu'elle, & que celle-ci differe en pluſieurs points avec la quotidienne, comme on peut le voir par ce qui a été dit au §. précédent, & au CXLVII & CXLVIII; on ſait d'ailleurs que la quotidienne revient preſque toujours aux mêmes heures. Quoi qu'il en ſoit, l'erreur eſt médiocre, parce que le même traitement convient à toutes ces fievres, quand on met en conſidération les différens objets dont je fais mention juſqu'ici.

§ CLXXIII. La fievre quarte a en général les mêmes cauſes éloignées que les autres intermittentes, mais il y a des ſujets qui ont une plus grande diſpoſition à en être attaqués; tels ſont les tempéramens mélancoliques & les gens obſtrués. Cette fievre & ſes eſpèces ne ſont pas auſſi ſouvent épidémiques que les autres, ni ſi fréquentes parmi les gens de guerre; leur danger eſt relatif à l'état des ſujets, elles ſont ſouvent très-difficiles à guérir, ſur-tou

celles de l'automne. *Sydenham* (*r*) remarque que ceux qui en ont déjà été attaqués n'éprouvent pas les mêmes difficultés pour la guériſon, qu'à la premiere fois, & qu'ils ont moins d'accès; (il parle de la quarte). Il arrive aſſez communément que la quarte dégénere en double quarte, & que celle-ci devient quarte; on voit facilement quel eſt le changement le plus avantageux.

§. CLXXIV. Il y a une grande quantité d'exemples qui prouvent que la fievre quarte peut durer pendant pluſieurs années, en laiſſant de tems à autre quelques intervalles; & l'on obſerve que ceux à qui cela arrive, ou ſont attaqués de maux chroniques, tels que des obſtructions dans les viſcères du bas-ventre, ou ſont des gens voraces qui ſuivent un mauvais régime; car il eſt bon de ſavoir qu'il n'y a point de fievre intermittente où l'on ait autant de faim que dans celle-ci, & qu'on empêche très-difficilement les excès auxquels ſont portés ceux qui en ſont attaqués. Il eſt cependant vrai que cette eſpece de fievre eſt quelquefois avantageuſe, & que, ſuivant les obſervations multipliées que nous ont laiſſé les au-

(*r*) Sect. I. C. V. p. 102. l. c.

teurs, elle a ſouvent guéri des maladies contre leſquelles les remèdes les mieux indiqués avoient échoués; comme, par exemple, l'épilepſie, la néphritique, la goutte, &c. Il y auroit pluſieurs autres remarques à faire ſur cet objet; mais comme j'écris pour les gens de guerre, qui ſont rarement attaqués de la fievre quarte, en comparaiſon de leur diſpoſition aux autres intermittentes; ce que j'ai dit ici me paroît ſuffiſant. Je vais paſſer aux détails qui concernent la cure de cette eſpèce en particulier.

§. CLXXV. La ſaignée eſt rarement indiquée; cependant elle peut devenir néceſſaire, ſoit dans le paroxiſme, ſi le mouvement fébrile eſt trop violent, ſoit dans l'intermiſſion, s'il y a de la pléthore. Les gens foibles, & ceux qui ſont obſtrués, ſupportent difficilement ce moyen, qui en général augmente leurs accidens. Les émétiques réuſſiſſent très-bien, & ils ſont toujours indiqués dans le commencement, lorſque les forces & l'état des malades en permettent l'uſage: les purgatifs doivent du moins y ſuppléer, & il faut les réitérer juſqu'à ce qu'on obſerve que les premieres voies ſont nettes; mais alors il faut régler leur choix & leurs doſes, ſuivant la ſituation, le tempérament & le genre de complication: les mélan-

coliques exigent ſur-tout des précautions à cet égard. C'eſt en vain qu'on tente de guérir radicalement cette fievre, lorſqu'elle eſt entretenue par des obſtructions, ou même compliquée avec elles, avant d'avoir employé les moyens qui peuvent détruire celles-ci, ou du moins ſans les mettre en même-tems en uſage avec les fébrifuges. En général on ne doit pas ſe preſſer d'adminiſtrer ces derniers, & il eſt utile de les allier avec les martiaux & les apéritifs. J'ai quelquefois laiſſé paſſer quatorze ou quinze accès, avant d'employer le quinquina, dans des ſujets, qui, ſans avoir des obſtructions, y avoient du moins beaucoup de diſpoſition. Dans ce cas, les évacuations provoquées par les émétiques & les purgatifs rendoient peu-à-peu les accès moins longs & moins violens, & les engorgemens ſe diſſipoient inſenſiblement; j'inſiſtois particulierement ſur le régime, afin d'éviter qu'il ſe formât un nouveau foyer. Alors la fievre tomboit preſque d'elle-même, & elle avoit rempli mon objet, qui étoit de détruire les embarras des viſcères. Que s'il reſtoit encore quelques portions du levain fébrile, après ce ſuccès, j'adminiſtrois un gros ou deux de quinquina en poudre, qui guériſſoient radicalement la fievre. Mais j'attendois que la ſoupleſſe & le

bon état des viſcères me permiſſent cette derniere adminiſtration. Cette route eſt difficile à ſuivre, 1°. parce que les malades obſervent avec peine le régime qu'elle exige ; 2°. parce qu'ils ſont toujours impatiens d'être débarraſſés de la fievre ; 3°. enfin parce que pour les ſoldats ſur-tout on a toujours à craindre le mauvais air dans les hôpitaux, ou des imprudences preſqu'impoſſibles à empêcher, & ſouvent même à connoître. Les purgatifs ſont d'autant plus néceſſaires, qu'il y a moins de criſes à la fin des accès. Quelque ſoin que l'on prenne, il y a beaucoup de fievres de cette eſpece qu'on ne peut pas guérir dans les hôpitaux. Les eaux minérales ferrugineuſes ſont une derriere reſſource qui réuſſit ſouvent après mille autres infructueuſes. Voyez le dernier Chapitre du Livre III. ſur les eaux minérales qu'on peut employer à peu de frais dans les hôpitaux, ou dans d'autres lieux, pour les ſoldats. Quant à ce qui concerne le reſte de la cure, je renvoie à l'article précédent. J'obſerverai ſeulement ici que la quarte guérie mal-à-propos, ou dégénere en continue, ou revient ſouvent à ſon premier état par l'uſage des purgatifs.

ARTICLE VII.

Du Caractère particulier de quelques Fievres intermittentes eſſentielles.

§. CLXXVI. J'AI parlé juſqu'ici de la marche ordinaire des fievres intermittentes, en déſignant les ſymptômes qui appartiennent à chaque eſpèce, & les moyens de guériſon, tant généraux que particuliers. Il me reſte maintenant à faire connoître les variétés ſingulieres qu'on obſerve ſouvent dans cette maladie, qui ſe maſque ſous l'apparence de pluſieurs autres, par des ſymptômes extraordinaires, & qui alors peut en impoſer à ceux qui ne ſavent pas que ces différens effets dépendent d'une ſeule & même cauſe, qu'il eſt eſſentiel d'attaquer promptement, pour éviter les ravages qui en réſulteroient, ſi l'on négligeoit cet objet pour les acceſſoires, comme cela eſt arrivé pluſieurs fois.

§. CLXXVII. Ces fievres, qui ſe maſquent ainſi, ont été obſervées par un grand nombre d'auteurs, qui les ont décrites ſous le nom de l'eſpece, en y ajoutant celui de l'accident prin-

cipal; telles ſont, la quotidienne *ſoporeuſe* de *Torti* (*s*) & de *Piſon* (*t*); la tierce *carotique* ou *apoplectique* de *Werlhoff* (*u*), *Ramazzini* (*x*), *Morton* (*y*); la double tierce *carotique* de *Riviere* (*z*); la tierce *arthritique* de *Morton* (*a*), & *ſcorbutique Dettmuller* (*b*); la quotidienne *épileptique* des *eſſais d'Edimbourg* (*c*); la double tierce *hémipligique* de *Werlhoff* (*d*), & *épileptique* de *Bonet* (*e*); la quarte *cataleptique* du même (*f*), *ſcorbutique* de *Barthoin* (*g*); la tierce *pleuritique* de *Waleſius* (*h*) la *néphralgique* quotidienne de *Morton* (*i*), & quarte de *Lemery* (*k*) &c.

(*s*) Pyretolog. cap. 9.
(*t*) De morbis a colluvie ſeroſâ obſerv. 174.
(*u*) Obſervat. de febribus.
(*x*) Conſt. épid. p. 228.
(*y*) L. c.
(*z*) Praxis Med. obſ. 2. p. 79.
(*a*) L. c.
(*b*) De febribus.
(*c*) Tom. 6. art. 49. p. 138.
(*d*) L. c.
(*e*) Sepulchret. tom, 3.
(*f*) Polialth. de febribus.
(*g*) Medicina danorum.
(*h*) In epid. l. 1. ſect. 3.
(*i*) L. c.
(*k*) Journal des Savans.

§. CLXXVIII. Ces noms divers ſignifient que, dans les paroxiſmes les malades éprouvent les accidens des affections qu'ils expriment; de ſorte que ſouvent le danger paroît immiment, quoiqu'à la fin de l'accès il ne ſoit plus queſtion des ſymptômes cruels qui s'étoient manifeſtés. D'où il réſulte, qu'on ne peut ſe méprendre à la cauſe qui les avoit produits, ſur-tout lorſqu'ils n'avoient point eu lieu avant l'invaſion de la fievre. Car il eſt alors évident que le levain fébrile, en ſe développant, les a fait naître, puiſqu'ils ceſſent au moment où il n'exerce plus la même action. Il ne faut donc pas croire qu'il y ait une autre cauſe particuliere qui engendre ces protées; mais en même-tems il eſt eſſentiel de ſe repréſenter l'état des malades, & l'effet du levain fébrile, tels qu'ils ſont: c'eſt ainſi, 1°. que les douleurs arthritiques, ou ſcorbutiques, ou néphralgiques, qui ſurviennent pendant l'accès, ne ſont point des douleurs appartenantes à la goute, au ſcorbut, ou à la colique néphritique, & qu'elles ne ſont que ſimulées, c'eſt-à-dire, que l'action du levain morbifique excite pour le moment des ſenſations ſemblables à celles qu'on éprouve dans ces maladies, dont la cauſe, d'ailleurs permanente, eſt ſenſible, les ſymp-

tômes plus fixes, la marche conſtante, & la durée, déſignent la nature. 2°. Que les affections ſoporeuſes, & toutes les autres enfin qui accompagnent le paroxiſme, n'ont pas le caractere des maladies eſſentielles, dont elles offrent l'image, ſoit par l'abſence des ſignes antérieurs de celles-ci, ſoit parce que tous leurs ſymptômes conſtitutifs ne ſe trouvent pas réunis, ſoit enfin par une diſparition & un retour alternatifs d'accidens, qu'on n'obſerve point dans les dernieres.

§. CLXXIX. Il paroît donc certain que toutes ces affections ſimulées dépendent d'une impreſſion particuliere faites ſur différens organes, par l'action du levain fébrile, qui, ſelon la diſpoſition des parties, la qualité des liqueurs & ſa propre activité, fait naître un accident plutôt qu'un autre. Delà, on peut inférer que ce levain n'a pas beſoin d'être combiné avec un autre, pour produire ces léſions, qui, au premier abord, ne paroiſſent pas dépendre de lui. Ce n'eſt pas qu'il ne ſoit poſſible que la fievre intermittente ſurprenant quelqu'un qui a en lui la cauſe particuliere d'une des maladies ci-deſſus, comme, par exemple, un goutteux, ne puiſſe éprouver dans le paroxiſme, des douleurs aſſez vives & dépen-

dantes de cette cauſe, réveillée par l'action du levain fébrile, mais ce cas eſt rare, & il entre dans le nombre des complications dont il n'eſt point ici queſtion. Cependant il y a quelques faits qui pourroient faire penſer que pluſieurs humeurs particulieres qui cauſent des maux de leur eſpece, ſont auſſi capables de produire des fievres intermittentes; telle eſt la galle répercutée, qui eſt quelquefois ſuivie de cette maladie, dont la guériſon dépend du retour du mal topique. J'ai vu cet effet: conſultez *Juncker* (*l*), *Nenter* (*m*); telle eſt la dartre rentrée, que j'ai de même vu produire cette eſpece de fievre; le virus vérolique qui en fait autant, ſuivant *Didier* (*n*), *Monro* (*o*), *Baillou* (*p*), &c. Mais quoiqu'on ne puiſſe nier ces effets, dont les exemples ne ſont pas extrêmement rares, il ne s'en ſuit pas tout-à-fait que la fievre ſoit toujours immédiatement cauſée par les humeurs dont je viens de parler, car il eſt très-poſſible, & il eſt même probable, que leur préſence dans la maſſe générale,

(*l*) Tab. 79. p. 249.

(*m*) Oper. cap. 26.

(*n*) De morbis venereis obſ. 4.

(*o*) Eſſais d'Edimbourg, tom. 6. art. 47. obſ. 9.

(*p*) Epid. l. 2. p. 131.

cauſe dans les fonctions un dérangement propre à faire naître le levain fébrile. On ſera encore plus porté à le croire, lorſqu'on ſaura que les fébrifuges adminiſtrés à propos, réuſſiſſent toujours dans les autres cas ci-deſſus mentionnés; & qu'ils n'ont ordinairement de ſuccès dans ceux-ci, que lorſque l'humeur étrangère au levain fébrile reparoît au dehors, ou eſt évidemment détruite. Je parlerai de ce genre particulier de fievre dans l'article XII; il eſt tems de revenir à mon ſujet.

§. CLXXX. On reconnoît que les affections ſimulées qui maſquent les fievres intermittentes, dépendent eſſentiellement du levain fébrile & ſont cauſées par lui; 1°. en ce que les maux qu'elles repréſentent, n'exiſtoient point avant l'invaſion de la fievre; 2°. parce qu'elles ſont ſurvenues en même-tems qu'elle; 3°. parce qu'elles ceſſent & reviennent comme les paroxiſmes; 4°. parce qu'elles cedent aux moyens qui guériſſent la fievre. Les cauſes de ces affections ſont ſouvent manifeſtes, par les diſpoſitions patticulieres des individus. Il eſt, par exemple, facile de concevoir qu'un homme, dont les liqueurs ſont inflammables, & qui a la poitrine délicate, peut avoir un crachement de ſang, & un point de côté dans le tems de la

chaleur de l'accès. On jugera pareillement qu'un homme pléthorique, ſujet aux maux de tête, & gros mangeur, pourra avoir dans le même-temsun aſſoupiſſement carotique, léthargique, ou comateux. Celui qui aura les liqueurs âcres, le genre nerveux irritable, pourra auſſi alors avoir une difficulté d'uriner, & des ſymptômes de colique néphritique, ſi cette partie eſt ſur-tout plus irritable que les autres; ou enfin telle autre affection dans un organe différent, ſuivant la diſpoſition de chacun. Au reſte, le levain fébrile a quelquefois une activité ſi grande, qu'il fait naître aiſément des accidens très-graves, pour peu que le mauvais état des malades s'y prête.

§. CLXXXI. Le prognoſtic de ces différentes eſpeces varie en raiſon de la nature de l'accident & de ſa violence, de l'eſpece d'organe qui eſt affecté, & de la diſpoſition ou de l'âge des ſujets. Ainſi toutes les affections ſoporeuſes qui tiendront du coma, du carus, de l'apoplexie ou de la léthargie, ſeront dangéreuſes à un dégré plus ou moins évident, ſuivant le caractere de ces accidens, qui étant répétés pluſieurs fois, c'eſt-à-dire, dans pluſieurs paroxiſmes, deviennent funeſtes, ſi l'on n'y remédie pas, parce qu'ils finiſſent par produire

un

un engorgement fixe dans le cerveau, à la ſuite duquel l'inflammation ou l'extravaſion des liqueurs ont lieu; mais on ne doit pas être autant effrayé de l'aſſoupiſſement léger des malades pendant le paroxiſme; car il y en a beaucoup qui ſont dans cet état, ſans qu'il ſurvienne le moindre accident fâcheux. L'épilepſie dans l'accès eſt extrêmement rare, & elle deviendroit pareillement funeſte, ſi elle revenoit avec la fievre à pluſieurs repriſes, parce qu'elle auroit alors la terminaiſon des affections ſoporeuſes. Quant à la catalepſie qu'ont obſervée *Bonet* (*p*), *Sauvages* (*q*), & quelques autres Auteurs, elle ſeroit d'autant plus fâcheuſe, qu'elle marqueroit une diſpoſition bien grande à l'érétiſme dans le ſujet, & une activité bien nuiſible dans le levain fébrile. Il n'en eſt pas de même de la migraine, même violente, parce qu'elle cede facilement aux moyens ordinaires. Cette affection eſt fréquente; voyez *Morton* (*r*). L'intermittente pleuritique eſt ſérieuſe, quand le point de côté eſt violent, la reſpiration très-gênée, que le crachement de ſang eſt fréquent

(*q*) L. c.

(*r*) Noſoloſ. Méthod. Claſſ. 11. p. 332. tom. 11.

(*s*) De febre hemicraniam ſimulante, cap. 9.

& abondant, que l'accident ſe répete avec pluſieurs paroxiſmes, & qu'il dure long-tems dans chacun. Mais le danger diminue en raiſon des dégrés inférieurs à celui qui vient d'être exprimé. Cependant cet état eſt toujours impoſant, & il faut ſe preſſer d'y rémédier. La fievre avec des vomiſſemens devient dangéreuſe, ſuivant les accidens dont ils ſont accompagnés : voyez celle dont parle *Manget* (*t*), qui fut épidémique en 1657, & dans laquelle les vomiſſemens étoient bilieux, & accompagnés d'angoiſſes & de cardialgie; celle qu'a obſervée *Willis* (*t*), qui paroît avoir été de même nature; celle dont parle *Foreſtus* (*u*), dont les accès étoient marqués par les ſymptômes de la paſſion iliaque, & celle dont *Morton* (*x*) fait mention, qui avoit ceux du *cholera morbus*; & vous verrez les différens dégrés de violence & de danger. Il arrive ſouvent que les malades ont un ou deux vomiſſemens bilieux, au commencement du premier période du paroxiſme, ce qui dépend de l'état d'érétiſme qu'ils éprouvent dans le friſſon : il y en a auſſi

(*t*) Bibliotheca practica.

(*u*) Obſervat.

(*x*) Pyretol. cap. 4.

quelques-uns qui ont des nauſées & des vo-miſſemens dans le commencement du ſecond période; d'autres qui en ont pendant tout le paroxiſme. Ces diverſes nuances rendent le prognoſtic plus ou moins fâcheux. L'intermit-tente athſmatique, dont parle *Bonet* (*y*), doit être impoſante, & finir par cauſer des engor-gemens fâcheux dans la poitrine : quand la dif-ficulté de reſpirer, & le ſifflement qui caracté-riſent cet état, perſéverent dans le paroxiſme, & qu'ils reviennent à pluſieurs repriſes avec la fievre, il faut ſe hâter de les combattre. Quant à l'intermittente ou *ſcorbutique*, marquée par les douleurs vagues qu'on éprouve dans le ſcor-but, ou *arthritique*, marquée par celles de la goutte, ou *ſciatique*, par celles de la maladie de ce nom, elle eſt en général peu importante. Celle qui ſeroit accompagnée d'hémiplégie, ſeroit un peu plus ſérieuſe, parce qu'il ſeroit à craindre que cet accident répété avec les paroxiſmes, ne laiſsât une impreſſion perma-nente, qui fit tomber réellement les malades dans l'hémiplégie. Les trois autres eſpeces d'af-fections précédentes, ſont bien auſſi dans le cas d'inſpirer quelque crainte ſur les ſuites ;

(*y*) Polialth.

mais elle eſt plus éloignée, & en même-tems ces ſuites n'ont jamais de grands inconvéniens. L'intermittente néphralgique en a pluſieurs; parce qu'on connoît les maux qui réſultent des embarras même paſſagers des reins, par rapport à l'écoulement des urines.

§. CLXXXII. Tel eſt le jugement qu'on peut porter ſur le caractere des fievres qui ſont le ſujet de cet article, quant à ce qui concerne la nature & la violence de l'accident dont elles ſont accompagnées, & l'eſpece d'organe qui eſt affecté. Il reſte à prononcer ſur la diſpoſition & ſur l'âge des ſujets qui en ſont attaqués. On conçoit, 1°. que tous ceux qui ont les liqueurs en mauvais état, & une acrimonie préexiſtente, doivent éprouver des accidens plus violens, & guérir plus difficilement que les autres; que tous ceux qui ont une diſpoſition particuliere à une léſion chronique, comme, par exemple, à la colique néphritique, à l'épilepſie, à l'hémoptyſie, ſeront non-ſeulement plutôt attaqués de ces accidens, ou du moins de ceux qui y ont rapport, par l'action du levain fébrile, mais encore plus expoſés à conſerver, même après la guériſon de la fievre, les maux chroniques dont ces accidens offroient le tableau; que les gens d'un tem-

pérament irritable, auront de préférence, dans es paroxiſmes, les maux, les douleurs, les ymptômes qui naiſſent facilement de cette rritabilité, & que l'affection qui en réſultera ſera locale ou générale, ſelon que l'irritabilité ſera fixée particuliérement dans un point, ou plus étendue, ce qui rendra en même-tems le danger plus ou moins grand; que la pléthore & la cachexie donneront à l'accident leur caractere, & que la force ou la foibleſſe des ſujets influeront ſinguliérement ſur l'événement. 2°. Que les vieillards auront plutôt les accidens auxquels leur âge les expoſe; comme, par exemple, des affections ſoporeuſes, des douleurs ſciatiques, arthritiques & néphralgiques, &c.; les enfans, des affections ſpaſmodiques, comme, des mouvemens convulſifs, des accès d'épilepſie, &c; les jeunes gens, des ſymptômes pleuritiques, des douleurs de tête fort vives, &c.; ce qui rendra le prognoſtic plus ou moins fâcheux.

§. CLXXXIII. La curation des différentes eſpeces doit être diviſée en générale & en particuliere. La premiere conſiſte dans l'uſage des moyens généraux indiqués dans l'article cinq; & l'autre, dans l'application méthodique de ceux qui conviennent contre chaque accident; & ſur-tout dans l'uſage des fébrifuges, qu'il eſt impor-

tant d'employer avec discernement & promptitude, suivant l'exigence des cas, & d'une maniere particuliere, suivant le génie & le danger de la fievre, puisque c'est delà que dépend entiérement la guérison de la maladie.

§. CLXXXIV. Il seroit inutile de répéter ici quels sont les moyens généraux qui sont nécessaires dans la cure de ces fievres; je me bornerai donc à faire connoître les exceptions qu'exigent les cas particuliers, pour leur usage, en indiquant chaque espece de fievre où il faut changer, modifier, combiner le traitement général; ensuite je désignerai le danger de chacune, & la méthode qu'il faut suivre pour arrêter les progrès de l'accident particulier qui leur donne un caractère nuisible. Mais avant d'entamer cette matière, il est nécessaire de rappeller au lecteur que toutes les affections ci-dessus, qui accompagnent la fievre, ayant une seule & même cause, il s'agit moins de s'attacher à les combattre par les moyens qui sont propres contre chacune, que d'attaquer cette cause, c'est-à-dire, le levain fébrile. Il faut aussi faire attention aux différentes circonstances qui changent l'effet de ces moyens.

§. CLXXXV. Pour désigner les exceptions à l'usage des moyens généraux qui sont indiqués,

il faut fixer, d'une maniere préciſe, l'état de la maladie dans chaque période & dans l'intermiſſion; on y parviendra facilement, en rappellant les cas particuliers qu'on obſerve dans quelques eſpeces. 1°. Quant à ce qui concerne les intermittentes accompagnées d'affections ſpaſmodiques & ſoporeuſes, voici ce qu'on peut ſtatuer pour le paroxiſme: ſi le pouls eſt fort, le viſage rouge & enflammé, comme cela eſt ordinaire, il n'y a point de doute qu'il ne ſoit avantageux d'inſiſter ſur la ſaignée, & & que celle du pied ne ſoit très-néceſſaire dans le paroxiſme, parce qu'elle arrête, pour le moment, les effets nuiſibles du levain fébrile ſur le cerveau. On répétera ce moyen, ſuivant la plénitude du pouls, & la violence des accidens: il faudra le mettre en uſage dès le premier paroxiſme, dans le tems où l'accident a coutume de ſe démontrer, c'eſt-à-dire, au ſecond période. Que s'il arrivoit dans le premier, il ſeroit nuiſible de ſaigner, mais il faudroit au contraire tâcher de rappeller la chaleur par l'uſage des antiſpaſmodiques un peu animés, ou aromatiques. Si la chaleur du ſecond période eſt médiocre, que le pouls ſoit foible & languiſſant, il faut, au lieu de la ſaignée, ap-

pliquer des véſicatoires, comme le conſeille *Morton* (z), & même des ventouſes. 2°. Dans les cas où le levain fébrile porte ſon effet ſur la poitrine, où il fait naître des points de côté, du crachement de ſang & de la difficulté de reſpirer ; il faut néceſſairement tirer du ſang, en raiſon de la violence de ces accidens & de la force du pouls dans le ſecond période du paroxiſme, & faire boire aux malades des tiſannes béchiques adouciſſantes, afin d'éviter les impreſſions fâcheuſes de l'action du levain irritant. 3°. Dans les cas où il agit ſur l'eſtomac, & ſur les entrailles, en excitant des vomiſſemens, des coliques ſpaſmodiques, approchant de la paſſion iliaque, ou du cholera morbus, & accompagnées d'angoiſſes, de ſyncopes, de cardialgie, &c.; la ſaignée n'eſt point indiquée, mais il faut une boiſſon copieuſe, tempérante & adouciſſante, beaucoup de lavemens émolliens. 4°. Dans les cas de douleurs néphritiques, avec ſuppreſſion d'urine, on emploiera les mêmes moyens que ci-deſſus, en ajoutant le nitre aux boiſſons & aux lavemens. La ſaignée ſera quelquefois néceſſaire, & c'eſt l'état du pouls qui le fera connoître. 5°. Quant aux douleurs

(z) L. c.

extérieures, elles n'exigeront aucun moyen particulier dans le paroxiſme.

§. CLXXXVI. Dans l'intermiſſion, 1°. on ſe hâtera de vuider les premieres voies le plutôt qu'il ſera poſſible, dans tous les cas où l'indication en ſera manifeſte, & où il n'y aura pas d'accidens qui pourront rendre cette méthode nuiſible; or, il n'y a rien de plus rare que ces accidens dans ce moment, & l'état des malades permet preſque toujours d'employer les vomitifs, parce que la fureur des ſymptômes eſt abſolument calmée après le paroxiſme, & qu'il ne reſte même aucune trace des accidens qui l'ont accompagné. Je crois cependant qu'il eſt important d'être circonſpect dans l'uſage des remèdes évacuans actifs, lorſque l'irritation s'eſt principalement portée ſur l'eſtomac & ſur les entrailles, de même que lorſque la poitrine a beaucoup ſouffert, & qu'il y a eu du crachement de ſang; 2°. il faut après cela prendre garde au nombre des paroxiſmes qui ont déjà eu lieu, pour inſiſter ſur ces moyens avec plus ou moins de force; & en général il eſt bon de faire obſerver aux malades une diète ſévere, comme ſi la fievre étoit continue, afin de ne pas augmenter le foyer fébrile; 3°. la ſaignée ſera quelquefois néceſſaire; comme,

par exemple, dans le cas où le pouls resteroit plein, & où la chaleur de la peau, la rougeur du visage, la tension de la tête ou du ventre, annonceroient une disposition à l'inflammation; parce qu'alors il y auroit tout lieu de craindre que dans le paroxisme suivant il n'y eut quelqu'orage funeste; 4°. enfin on continuera les autres moyens qui auront été indiqués dans le paroxisme contre chaque espece d'accident.

§. CLXXXVII. Mais ce qu'il y a de plus particulier à observer pour la méthode curative, c'est la nature & le danger de la lésion produite par le levain fébrile pendant le paroxisme; car alors, au lieu de se borner aux moyens qui amenent la disposition nécessaire pour que les fébrifuges puissent avoir un bon effet, il faut souvent se presser d'arrêter l'action de ce levain, sans aucun égard pour les regles prescrites pour le traitement des intermittentes ordinaires. Ainsi, quoique les premieres voies ne soyent pas encore bien nettes, & qu'enfin l'état de souplesse dans le pouls, & tous les symptômes avantageux qui indiquent l'usage des fébrifuges, n'existent pas, il n'en faudra pas moins employer ces derniers, comme l'unique ressource pour empêcher que les malades succombent, lorsque la nature des accidens indi-

quera un danger manifeſte pour les paroxiſmes ſuivans.

§. CLXXXVIII. Entre les fievres dont il eſt ici queſtion, il n'y en a quelques-unes qui n'exigent pas qu'on mette une grande précipitation à ſuivre le plan que je viens d'indiquer; telles ſont, par exemple, celles qui ſont accompagnées de douleurs extérieures; ſavoir, des arthritiques, ſcorbutiques, & autres de cette eſpece. Cependant dans celle-là même on ne doit pas autant différer d'employer les fébrifuges, que dans les intermittentes ordinaires; parce que la vive impreſſion du levain fébrile ſur les membranes des muſcles, ſur les ligamens & les cartilages, laiſſe après elle une diſpoſition fâcheuſe dans les parties, lorſqu'elle a été répétée pluſieurs fois, ainſi que je l'ai déjà dit. On doit donc après cinq ou ſix accès commencer l'uſage des fébrifuges, rendus purgatifs, s'il en eſt beſoin, & enſuite les preſcrire ſans aucune addition, dès que l'état des premieres voies pourra le permettre.

§. CLXXXIX. Après ces fievres viennent celles dont l'effet ſe porte ſur les premieres voies & ſur les reins, dont le danger eſt à la vérité aſſez grand dans le paroxiſme, mais dont les accidens cedent aſſez facilement aux

moyens ordinaires employés ſans relâche, pendant le paroxiſme & l'intermiſſion; parce que ces moyens ont une action immédiate ſur les organes affectés; cependant pour peu qu'au troiſieme accès on n'en ait pas éprouvé le ſuccès qu'on en avoit eſpéré, il ne faut pas héſiter d'en venir au fébrifuges, qu'on emploira comme je le dirai ci-après.

§. CLXXXX. Une troiſieme claſſe, dont l'effet ſe porte entierement ſur la poitrine, exige un uſage beaucoup plus prompt des fébrifuges; parce que les léſions de cet organe ſont toujours très-fâcheuſes, ſinon pour le moment, du moins pour les ſuites. Ainſi, plus elles ſeront vives dans le paroxiſme, plus il faudra ſe hâter d'employer le quinquina. Le crachement de ſang & la grande ſuffocation ſeront les accidens qui preſſeront davantage ſur ce point. Après le quatrieme ou cinquieme accès, on ne pourra ſe diſpenſer de recourir à ce remede, dans le cas où les mêmes accidens perſiſteront. On parvient quelquefois, à la vérité, à les calmer en partie avec les moyens ordinaires, qui ſont la ſaignée répétée & les boiſſons tempérantes & émollientes; mais le levain fébrile, en continuant d'agir ſur l'organe, les renouvelle facilement, & ſi l'on ne travaille pas à détruire

ou à enchaîner ce levain, on riſque des ulcérations, l'hydropiſie de poitrine, &c. qui ne font pas périr ſur le champ, mais qui minent ſourdement, & tuent à la fin les malades.

§. CXCI. Mais quelques ſérieuſes que ſoyent les eſpeces d'intermittentes ci-deſſus, elles n'ont pas à beaucoup près le danger de celles dont l'effet ſe porte à la tête, en produiſant des affections ſpaſmodiques & ſoporeuſes très-violentes. Auſſi exigent-elles encore un ſecours plus preſſant que les autres, & c'en eſt bientôt fait des malades, ſi l'on n'arrête pas les progrès du levain fébrile. La rareté des intermittentes ſpaſmodiques que les Auteurs ont déſignées par les noms de fievres épileptiques & cataleptiques, me diſpenſe d'entrer dans le détail de ces maladies; il ſuffira que l'on apprenne ici qu'elles doivent être traitées avec les mêmes précautions que les ſoporeuſes, dont la fréquence, le caractère particulier plus marqué que celui des autres eſpeces, & le danger, méritent une attention ſinguliere & une deſcription très-exacte.

§. CXCII. *Morton*, *Torti* & *Werlhoff* ſur-tout, ſont ceux qui ont obſervé le plus ſouvent ces intermittentes ſoporeuſes, déſignées & diſtinguées entr'elles par le nom de l'affection con-

comitante; ce qui fait que les unes ſont dites apoplectiques, les autres carotiques, léthargiques, comateuſes, &c. ſuivant ce que cette affection paroît avoir d'analogie avec l'apoplexie, le carus, la léthargie, le coma, &c. Ces ſortes de fievres ſont conſéquemment plus ou moins dangéreuſes, en raiſon de la gravité de l'accident concomitant, & voici à-peu-près la marche qu'elles tiennent. Le friſſon eſt plus ou moins violent, ſuivant l'eſpece d'intermittente; mais le malade eſt toujours plus accablé, plus ſouffrant & plus changé dans ce période, qu'on ne l'eſt communément dans la fievre ſimple : il a la tête moins préſente & plus douloureuſe; ſouvent il a des nauſées & beaucoup d'anxiétés : ce n'eſt qu'au commencement du ſecond période que l'affection ſoporeuſe ſe manifeſte, & elle augmente avec la chaleur de la fievre dans ceux qui ont de la pléthore. Alors le pouls eſt dur, plein, fort, ſes pulſations ſont fréquentes, le viſage eſt haut en couleur. Dans le cas d'une affection humorale, il y a plus de ſerrement dans le pouls, il eſt inégal, moins fréquent & moins plein; la chaleur eſt moins vive, & la rougeur du viſage beaucoup moindre : l'accident continue ainſi juſqu'au déclin de la fievre, & il

ſe diſſipe avec le paroxiſme, qui eſt terminé par des ſueurs plus ou moins copieuſes, & par quelques ſelles bilieuſes : dans le cas de pléthore, il y a quelquefois un ſaignement abondant par le nez : ſi les criſes manquent, l'accès eſt plus long, & les malades ne ſont ſoulagés dans l'intermiſſion, qu'en proportion de ces évacuations. Il reſte dans cet intervalle un malaiſe plus ou moins ſenſible, ſuivant la violence de l'accident qui a précédé, la nature ou l'activité de la cauſe, & l'impreſſion qu'elle a faite. Les malades ont la tête étonnée & péſante, quelquefois douloureuſe ; l'artère temporale bat plus vivement que dans l'état naturel, les yeux ſont un peu fixes, les premières voies embarraſſées, la bouche mauvaiſe, & la langue ſale. Le ſecond accès eſt encore plus violent que l'autre, & tout ſe paſſe d'ailleurs à-peu-près de même, juſqu'à l'époque de l'intermiſſion, pendant laquelle le malaiſe eſt encore plus grand que dans la précédente. Enfin les accidens augmentent au troiſieme paroxiſme, & ainſi de ſuite, avec un danger plus ou moins évident pour celui-là même, & pour les deux ou trois qui ſuccédent, à moins que les malades n'ayent été ſécourus à propos : il arrive en effet quelquefois que dès le troiſieme accès ils pé-

riſſent, au grand étonnement de ceux qui n'avoient pas bien connu le caractere de la maladie. Les ſignes qui annoncent cette malheureuſe cataſtrophe (*a*) ſont l'augmentation des ſymptômes ſoporeux & des accidens à chaque paroxiſme, celle de la ſtupeur & du malaiſe dans chaque intermiſſion. Le friſſon très-long, le pouls ſerré & petit, dans le ſecond période de la fievre, l'abſence des criſes à ſon déclin, ſont également d'un mauvais préſage. Lorſque ces accidens perſéverent juſqu'au quatrieme paroxiſme, ou même juſqu'au troiſieme, on peut juger que les malades y périront dans l'état apoplectique.

§. CXCIII. Cette eſpece de fievre attaque de préférence les gens voraces, les yvrognes, les tempéramens ſanguins & les bilieux. La ſtature apoplectique y diſpoſe. On obſerve que dans les grandes chaleurs elle eſt plus fréquente. *Morton* (*b*) ajoute aux cauſes ci-deſſus de cette maladie, la foibleſſe du malade; mais il eſt plus ordinaire que la grande ſenſibilité & l'irritabilité du genre nerveux y donnent lieu, lorſque ſurtout le levain fébrile a une grande activité.

(*a*) Werlhof, l. c.

(*b*) L. c.

§. CXCIV.

§. CXCIV. On peut voir dans le §. CLXXXIV le traitement qui convient aux paroxiſmes; mais il eſt eſſentiel de ne pas oublier que les moyens qui y ſont indiqués, doivent être mis en uſage, le plutôt qu'il eſt poſſible, afin de prévenir les effets nuiſibles du levain fébrile qui eſt en activité : on voit de même dans le §. CLXXXV combien il eſt preſſant de mettre à profit les premieres intermiſſions, pour adminiſtrer les purgatifs & les émétiques. On juge par ce qui a été dit au §. CLXXXXI, ſi l'on peut inſiſter ſur ces moyens au-delà du paroxiſme, ou ſi l'on doit au contraire employer les moyens propres à l'arrêter. Dans ce dernier cas, on preſcrit le quinquina à une doſe ſuffiſante pour produire l'effet qu'on deſire; & quelque ſoit l'état des premieres voies, on ſe comporte, comme ſi elles étoient bien nettes, ſans attendre même la ſoupleſſe des fibres exigée pour l'uſage de ce remede, & ſans craindre les inconvéniens qui peuvent en réſulter; car en ſuppoſant qu'il en exiſte après laguériſon, ou pour mieux dire, après la ſuppreſſion de la fievre, on tâche d'y rémédier, comme je le dirai ci-après. Que ſi la nature des accidens permet de différer l'adminiſtration du quinquina, on emploie encore le tems du délai, à provoquer

des évacuations, en obſervant toutefois que dans ce cas même il faut du moins donner le fébrifuge uni aux purgatifs, entre le troiſieme & le quatrieme accès, ou tout au plus entre ce dernier & le cinquieme, ſans jamais négliger de preſcrire après ce terme la forte doſe qui doit arrêter le ſixieme paroxiſme.

§. CXCV. La raiſon qui doit engager à ſuivre cette méthode dans tous les cas, eſt qu'en général l'affection ſoporeuſe ne diminue pas en raiſon des autres accidens de la fievre; il eſt même certain qu'en inſiſtant beaucoup ſur les remedes acceſſoires, on affoiblit les malades, & que par-là on donne lieu aux engorgemens du cerveau, qui deviennent enſuite néceſſairement mortels. On preſcrit le quinquina en ſubſtance & en apozême; toutes les autres préparations n'ayant pas aſſez d'énergie par le cas préſent. J'ai fait prendre ce remede en poudre juſqu'à la doſe de quatre onces & en décoction, juſqu'à celle d'une demie livre, dans l'intermiſſion de l'accès que je voulois arrêter, & j'en ai toujours obtenu le ſuccès que je déſirois. J'ajouterai qu'il vaut mieux en pareil circonſtance donner une trop grande quantité du fébrifuge, que de manquer ſon coup, puiſque la vie du malade en dépend.

§. CXCVI. C'eſt ainſi qu'on enchaîne l'action

pernicieuse du levain fébrile dans ces maladies, n'y ayant aucun autre moyen qui puisse suppléer le quinquina d'une maniere efficace & sûre : lorsque l'accès est arrêté, on prescrit pendant quelque tems les purgatifs unis à ce remede ; de-là on passe aux apéritifs & aux martiaux, combinés avec le même moyen : voyez d'ailleurs l'art. X de ce Chapitre sur les accidens qui naissent de l'abus du quinquina, & sur la maniere d'y remédier.

§. CXCVII. L'observation suivante pourra donner une idée plus précise de la conduite qu'il faut tenir dans la maladie dont il est ici question : une dame agée de soixante-sept à huit ans, fort replette, bilieuse, ayant le genre nerveux irritable, accoutumée à un régime chaud & âcre, & sujette à des indigestions fréquentes, méritées par son intempérance, fut attaquée en 1766, au mois de Juillet, pendant les plus grandes chaleurs de la saison, d'une fievre double tierce, dont le caractere ne parut pas d'abord différent de celui des intermittentes ordinaires, puisque dans le premier paroxisme, qui dura au plus sept heures, elle n'éprouva que les accidens inséparables de ces fievres : peu pressé par les circonstances, j'attendis le paroxisme suivant,

& je crus que jusques-là il suffiroit que la malade observât une diète austère, & bût de la limonade. Trompé par ce prélude peu fâcheux, je fus bien surpris de voir un spectacle absolument différent dans le second accès. Le frisson dura environ une heure avec beaucoup de froid, de tremblement & d'anxiétés; le visage étoit d'une pâleur extrême, le pouls à peine sensible, il y avoit un peu d'assoupissement. J'employai dans ce moment les moyens prescrits en pareil cas aux §. LXXXXVIII & LXXXXIX, art. V. Vers la fin du frisson l'assoupissement devint plus profond, & le pouls se développa par dégrés. Ce fut alors que je reconnus l'intermittente soporeuse; car à mesure que le second période avança, la violence de la fievre, la chaleur & l'assoupissement, augmenterent, & le dernier accident sur-tout, au point de ne pouvoir réveiller la malade en l'agitant fortement, & qu'il survint enfin un peu de sterteur ou ronflement. Je me hâtai de faire tirer trois grandes palettes de sang. Cette saignée eut le succès que je desirois; la tête se remit presque sur le champ, la chaleur devint plus modérée, le pouls moins fort, & une sueur abondante, qui se déclara une heure après, termina en peu de tems le paroxisme. Il y eut ensuite deux ou trois

selles bilieuses. L'intermission étant arrivée, la tête resta pésante, avec un sentiment de chaleur mordicante, tant au dedans, qu'au dehors, dans toute l'habitude du corps. La rougeur du visage étoit presqu'entierement dissipée, le pouls assez tranquille, quoique l'artère fut serrée; mais la bouche étoit fort mauvaise, la langue chargée d'un limon épais & jaune, avec beaucoup de nausées. Je profitai de cet intervalle pour placer un vomitif, qui fit rendre par haut & par bas une grande quantité de matières jaunes & puantes, ce qui m'engagea à aiguiser la boisson jusqu'au retour de la fievre, afin d'augmenter les évacuations. Le troisieme accès présenta les mêmes phénomenes que le précédent, l'assoupissement fut même plus violent. J'hésitois de faire réitérer la saignée, lorsque la sueur commença avec la détente ci-dessus. L'intermission ne fut pas moins orageuse que l'autre, il y eut même plus d'anxieté. Je suivis la même marche, en donnant un purgatif aiguisé avec un grain de tartre stibié, qui fut suivi de quelques vomissemens bilieux, & de plusieurs selles de même qualité. Cependant le quatrieme paroxisme arriva, & quoique le pouls ne fut ni aussi plein, ni aussi fort que dans les précédens, que la chaleur

fut beaucoup moins vive, l'aſſoupiſſement fut le même. Je commençois à me reprocher de n'avoir pas prévenu cet accès, & à craindre pour la malade, lorſqu'enfin le déclin arriva avec la ſueur & le même état que dans les autres. L'affaiſſement & la ſtupeur n'en furent pas moindres dans l'intermiſſion, je vis qu'il étoit tems d'arrêter cette fievre, & comme il s'en falloit de beaucoup que je puſſe croire les premieres voies dégagées, je donnai immédiatement après l'accès un purgatif, & dès qu'il eut fini ſon effet, je me hâtai d'adminiſtrer le fébrifuge à une doſe propre à remplir mon objet. La malade prit donc d'abord deux onces de quinquina en décoction dans une pinte d'eau, dont elle but un verre, toutes les heures. Et, pour être aſſuré de l'effet que je voulois obtenir, je lui donnai une demi-once de cette écorce en poudre, en deux fois. Le cinquieme paroxiſme manqua. Le reſſentiment ne fut pas même ſenſible. La malade avoit cependant encore du dégoût, la langue chargée, quelques anxiétés, de la colique. Je continuai le quinquina, que je rendis purgatif. Au bout de ſept à huit jours tous ces accidens s'évanouirent. J'ordonnai les martiaux unis au quinquina. Les forces revinrent avec l'appétit & de bonnes

digeſtions. Cette Dame ne s'eſt jamais reſſentie de la fievre, & elle a vêcu encore neuf ans en aſſez bonne ſanté. Cet exemple nous apprend que malgré les mauvais effets de l'uſage précoce du quinquina, dans la plûpart des fievres intermittentes, il y a des cas où il faut paſſer outre, & où on le fait même avec ſuccès. Qu'on ne croye pas que la malade eût guéri par d'autres moyens que par le quinquina, puiſqu'on voit que dans le tems où les autres accidens de la fievre paroiſſoient beaucoup diminués, l'aſſoupiſſement étoit toujour le même. Le quinquina empêche donc le levain fébrile de ſe développer, & alors il ceſſe de faire l'impreſſion dangéreuſe qu'on obſervoit dans le paroxiſme. Cette impreſſion n'eſt autre choſe qu'un ſpaſme, une irritation qui affecte de préférence un organe plutôt que l'autre, ce qui, joint à la vélocité du cours des liqueurs, pendant la chaleur de la fievre, donne facilement lieu à l'inflammation, aux engorgemens, aux crévaſſes des vaiſſeaux, & au dépôt Ainſi l'uſage de ce remede doit convenir, comme je l'ai déjà dit, dans tout autre cas que celui de l'affection ſoporeuſe, lorſque le levain fébrile attaquera quelque organe eſſentiel, comme la poitrine, les reins, &c. Il eſt

vrai qu'il n'eſt pas tout-à-fait auſſi urgent de preſcrire le quinquina dans ces conjonctures, que dans celle qui fait le ſujet de cette obſervation ; mais il n'en eſt pas moins sûr, que c'eſt cette écorce qui ſeule a le pouvoir d'arrêter les progrès du mal. Mon obſervation offre une identité ſi parfaite avec celles des auteurs qui ont écrit ſur la même matiere, qu'elle confirme la néceſſité du moyen principal, qu'ils ont indiqué & employé comme moi. Au reſte, les funeſtes exemples d'une méthode contraire, doivent ſuffire pour perſuader ceux qui auroient le moins de foi au quinquina, contre cette eſpece de fievre. J'ai vu quelques malades périr au troiſieme, au quatrieme & même au ſixieme accès, pour n'avoir pas pris ce remede. M. le Baron *de Cluſen*, Officier-Général, commandant le Régiment de Royal-deux-Ponts, a été la victime de cette omiſſion. Enfin, pour connoître à fond ſon danger, on peut conſulter le ſavant & utile ouvrage de *Werlhoff* (*b*) ſur la maladie dont il eſt ici queſtion. J'avoue que les ſoldats ſont en quelque ſorte plus à plaindre que les gens aiſés, quand ils en ſont attaqués, parce qu'il eſt bien difficile que les Médécins

(*b*) Ibidem.

ou les Chirurgiens-Majors reconnoiſſent le caractère de la fievre, à moins qu'ils ne ſoient préſens à l'accès, ou qu'on ne leur en rende un compte fidele ; ce qui n'arrive pas toujours : c'eſt dans ce cas que les cadaſtres, propoſés dans mon ſecond volume du Code de Médecine Militaire, où il eſt queſtion des hôpitaux, auroient une grande utilité. Je me flatte toujours qu'on la ſentira, non-ſeulement pour cet objet, & pour ceux qui y ont rapport, mais encore pour les progrès de l'art, comme je l'ai démontré au même endroit.

ARTICLE VIII.

Des Obſervations & Précautions relatives aux poſitions des gens de guerre, pour la cure des Fievres intermittentes dont ils ſont attaqués.

§. CXCVII. TOUTES ces fievres ont dans les armées un dégré de violence fort au-deſſus de celui qu'elles ont ailleurs, parce que c'eſt-là que leurs cauſes ſont plus nombreuſes & plus actives : dans les hôpitaux des armées, elles ſont d'autant plus dangéreuſes & difficiles à guérir, que ſouvent le grand nombre des ma-

lades y entretient une corruption dans l'air, qui nuit à l'effet des moyens; qu'il arrive auſſi quelquefois des circonſtances où l'on ne peut pas multiplier les ſoins néceſſaires; & qu'enfin les malades ſe trouvent dans momens de détreſſe, par rapport aux événemens de la campagne, ou la réunion des deux vices précédens avec la diſette, la peur & les mauvais traitemens, rend les maladies meurtrieres; mais ce cas de réunion de miſères eſt rare, & celui qui n'a qu'une fievre intermittente ordinaire, n'eſt pas le plus à plaindre alors. Je craindrois plutôt que, reſtant à l'hôpital, au milieu d'un air corrompu, ſa maladie ne dégénérât.

§. CXCIX. Dans les hôpitaux du royaume l'air eſt infiniment moins mal-ſain; il y a du moins des moyens faciles pour en diminuer l'inſalubrité: ceux qui ſont les plus néceſſaires, ſont employés preſque par-tout, & j'ai même vu, à cet égard, une tenue admirable dans les hôpitaux de *Metz* & de *Landau*. On devroit avoir par-tout des ventilateurs: ſi l'on prend le ſoin de mettre à part les hommes qui ont des maladies légères, ils ſeront avantageuſement placés pour leur guériſon; mais il eſt ſouvent impoſſible de ne pas mettre dans la même ſalle tous les fébricitans. Alors, les miaſmes agiſſent

ſur tous indiſtinctement, & ceux qui ont des fievres intermittentes, n'ont qu'à y perdre. Quant aux ſoins qu'on donne des malades, on ne peut pas dire qu'ils ſoyent négligés dans les hôpitaux du royaume. Peut-être y a-t-il encore quelques objets à rectifier dans le ſervice de ſanté ; mais le Miniſtere s'en occupe, & l'on gagne chaque jour de ce côté.

§. CC. Les ſoldats traités dans leurs chambrées, ou au camp, ou au cantonnement, ne ſeroient pas les plus à plaindre, s'ils avoient les ſoins & les ſecours qui ſont néceſſaires : mais on n'a pas encore fixé toutes les fonctions des Chirurgiens-Majors des régimens : l'argent que les malades dépenſeroient dans ces ſituations particulieres, pourroit être fixé ; il ne l'eſt pas : il faudroit une méthode uniforme pour ce genre de traitement ; peut-être auroit-on auſſi à déſirer qu'il y en eût une qui aſſurât le meilleur choix des gens de l'art qui ſeroient chargés de tant de ſoins importans. Je vois qu'on s'occupe de ce dernier point, puiſqu'on a déſigné le lieu où l'on prendra ces officiers de ſanté, qu'on inſtruit dans des écoles particulieres. Je voudrois bien que celles-ci, dont j'ai le premier donné l'idée, comme on peut le voir dans mon Code de Médecine Militaire, Partie II, euſſent

tous les avantages que j'avois propoſé d'y réunir. Il y a tout lieu de croire qu'on y parviendra, en nommant de bons Profeſſeurs en tout genre.

§. CCI. Telles ſont les diverſes poſitions des ſoldats attaqués de fievres intermittentes; & l'on voit aiſément que l'homme de l'art doit varier ſes moyens & ſa méthode, ſuivant l'effet qu'il peut en eſpérer dans telle ou telle occurrence : ſurquoi j'obſerverai, 1°. que celui qui n'eſt pas dans l'uſage de traiter les gens de guerre, eſt expoſé à être cruellement trompé dans ſon attente, s'il ſuit la marche qui eſt d'uſage dans les cas ordinaires; puiſque l'on ne doit preſque jamais compter ſur les ſeuls efforts de la nature, & que telle fievre qu'il ſeroit peut-être utile de laiſſer ſubſiſter pendant quelque tems, pour le bien du malade, devient funeſte, quand on prend ce parti, à moins qu'on ne faſſe acception des poſitions; 2°. que dans tous les lieux mal ſains, & où il regne un air corrompu, il eſt fort important d'allier les antiſeptiques, & ſur-tout les acides avec les remedes uſités contre la maladie. C'eſt ainſi qu'on joint avec ſuccès les tamarinds, la caſſe & quelques autres plantes fraîches aux purgatifs qu'on adminiſtre aux malades; qu'on met dans

toutes les boiſſons quelques liqueurs qui leur communiquent une qualité anti-putride; le vinaigre, les eſprits de ſoufre & de vitriol rempliſſent parfaitement cet objet : on peut auſſi compoſer des tiſannes avec des plantes fraîches & des fruits aigrelets; 3°. que les évacuations par les ſelles ſont toujours d'autant plus néceſſaires à provoquer, qu'elles ſont avec les urines les ſeules voies de dépuration & d'expulſion ſur leſquelles on puiſſe compter.

§. CCII. J'obſerverai encore que la conſtitution du ſoldat & ſon régime admettent & exigent même un plus grand nombre de purgations dans les fievres intermittentes dont il eſt attaqué, que dans celles de la plûpart des autres individus : mais cette regle eſt ſujette à quelques exceptions qui regardent chaque homme en particulier, & des circonſtances qui rendent cette pratique moins utile ou contraire; voyez le §. CIX, article IV.

§. CCIII. Hors les cas extraordinaires qui obligent d'envoyer les malades au dépôt prochain dans les armées, il faut tâcher de les faire tranſporter dans des hôpitaux plus éloignés; 1°. parce que du dépôt ils vont à l'hôpital le plus voiſin, où il y a toujours de l'engorgement, par rapport à la proximité des troupes; &

qu'alors, si l'on y conserve le nouveau venu, il y est fort exposé à gagner la fievre d'hôpital, ou tel autre mal contagieux qui y regne; que, si on le transfere encore de-là à un autre lieu, il se perd un tems précieux pour le traitement; 2°. parce que les intérêts du Roi sont toujours en souffrance, lorsqu'on fait aller un homme dn dépôt dans les autres hôpitaux, les journées se multipliant quelquefois par trois ou par quatre. Tout bien considéré, malgré les inconvéniens qui sont attachés au séjour des soldats attaqués de cette maladie, dans le camp, le cantonnement, ou la chambrée, il est certain qu'ils risquent, & coûtent moins, pourvu qu'on veille sur eux, & qu'on s'occupe de leur traitement. Dans l'intérieur du royaume, il n'y a pas à beaucoup près le même danger de les envoyer aux hôpitaux, à moins que ce ne soit dans un tems où il y regne une épidémie contagieuse.

§. CCIV. J'ai observé que le quinquina employé dans les retours d'accès après une premiere guérison, pendant la campagne & à l'air libre, n'avoit pas à beaucoup près les mêmes inconvéniens que dans toute autre position, quand les sujets n'avoient pas évidemment les premieres voies surchargées. J'ai attribué cet

effet au ton que ce remede rétabliſſoit facilement. Je ne conſeille pourtant pas d'ajoûter plus de foi que de raiſon à une expérienee qui n'a été faite que dans des cas forcés : elle doit tout au plus faire juger que le quinquina rencontre quelquefois des ſujets qui n'ont pas autant de diſpoſitions que les autres, à éprouver les mauvais effets d'une adminiſtration inconſidérée de ce remede.

§. CCV. On verra dans les articles dixieme & onzieme les différentes précautions qu'on doit mettre en uſage, par rapport aux intempéries de l'air, qui font naître, renouvellent & aggravent la fievre intermittente dans les troupes. Je paſſe maintenant à l'examen des fébrifuges, ſur la nature & la propriété deſquels on n'eſt pas encore aſſez d'accord.

ARTICLE IX.

Des Fébrifuges.

§. CCVI. ON comprend ſous ce nom les remèdes qui ſont reconnus par l'expérience, pour avoir la propriété d'arrêter ou plutôt de guérir les fievres intermittentes ; & comme il y a un grand nombre de drogues qui produiſent,

ou qui ont produit cet effet, la claſſe des fébrifuges eſt très étendue dans toutes les matières médicales : mais parmi ces drogues il y en a beaucoup qui ſont plutôt adoptées par le préjugé, que conformément à leur vertu contre la fievre dont il eſt queſtion, & d'autres qui la guériſſent à la vérité quelquefois ; mais ſans avoir une propriété plus particuliere contre ſa cauſe, que contre celles des autres maladies. On ne doit regarder comme véritables fébrifuges que les remèdes qui agiſſent conſtamment, & d'une maniere ſenſible & ſpéciale contre la fievre intermittente ; ſans cela, les émétiques, les purgatifs, les apéritifs, les remèdes toniques & aſtringens, les abſorbans, pourroient entrer en lice, puiſqu'il eſt prouvé qu'il n'y a aucun de ces médicamens qui n'ait guéri pluſieurs fois cette fievre.

§. CCVII. En retranchant de la liſte ceux qui agiſſent accidentellement ou proviſoirement, il ne reſtera plus qu'un petit nombre de remèdes qui ſont renfermés dans la claſſe des amers ; encore eſt-il certain que parmi ceux qui ſont regardés comme fébrifuges, la plûpart ont une vertu ſi médiocre, en comparaiſon du quinquina, que non-ſeulement on doit reconnoître celui-ci comme le premier, mais encore pour

le

le ſeul qui mérite à juſte titre de porter ce nom. On pourra en juger par la difficulté qu'on avoit autrefois de guérir le plus grand nombre de fievres intermittentes, par leur durée, & le danger qu'elles entraînoient ſouvent, avant la découverte de cette écorce. Les anciens, réduits à l'uſage de quelques plantes amères, telles que la gentiane, l'abſinthe, la petite centaurée, la germandrée, &c. qu'ils combinoient entr'elles, & avec d'autres remèdes toniques, apéritifs, ſudorifiques & purgatifs, échouoient contre la plûpart des fievres opiniâtres; & malgré tous leurs ſoins, ils ne pouvoient empêcher les malades de périr, ou de tomber dans des affections chroniques mortelles. Il nous reſte encore d'eux une fameuſe compoſition, connue ſous le nom de *decoctum amarum*, dans laquelle entrent la gentiane, l'abſinthe, la petite centaurée, le caſtoreum & les fleurs de camomille, dont on peut apprécier la vertu, & qu'on juge aiſément inſuffiſante contre des intermittentes rébelles, quoiqu'après le quinquina elle renferme les fébrifuges les plus puiſſans. Ce remède pouvoit guérir & guérira encore en effet des fievres légeres, & ſur-tout les printannieres; mais il faut convenir que la reſſource ſeroit médiocre

dans le plus grand nombre de cas. Au reſte, on peut voir par les différentes tentatives faites par les anciens mêmes, combien peu ils comptoient ſur ces fébrifuges, puiſque tantôt ils donnoient la mirrhe, le poivre, la thériaque, & même des narcotiques, que tantôt ils revenoient à leurs amers, & enfin à d'autres remèdes auſſi douteux, & quelquefois même dangereux. Il eſt donc évident que s'il eſt un ſpécifique contre les fievres intermittentes, le quinquina ſeul mérite ce titre, & l'on doit le regarder comme un des plus grands bienfaits de la providence, puiſqu'il guérit annuellement une quantité prodigieuſe de ces maladies qui, ſans lui, deviendroient ſouvent mortelles. Mais en vantant ſes ſuccès & ſes vertus, il faut rendre aux autres remèdes dont j'ai parlé ci-deſſus, la juſtice qu'ils méritent, & l'on ne peut ſe diſpenſer d'avouer que, s'ils ont moins d'efficacité que l'écorce du Pérou, ils n'en ont pas non plus les inconvéniens, & que d'ailleurs il y a non-ſeulement des circonſtances où ils réuſſiſſent, quoique celle-là ait échoué, mais encore des malades qui ne ſupportent l'uſage du quinquina, que lorſqu'il eſt joint avec des amers, qui ſouvent lui prêtent de nouvelles forces, ou ſouvent en moderent l'action. A ces remèdes on pourroit

ajouter quelques adſtringens, dont l'action paroit aſſez puiſſante ſur les paroxiſmes, qu'ils arrêtent fréquemment; mais l'expérience a démontré que cette ſorte de médicamens cauſe plûtot une ſuſpenſion, que la guériſon de la fievre; de ſorte qu'en les banniſſant de la claſſe des fébrifuges, on ne commettroit pas une grande injuſtice.

§. CCVIII. Il eſt queſtion maintenant de faire l'énumération des différens fébrifuges les plus uſités & les plus efficaces, & de faire connoître leur nature, leurs propriétés & leurs doſes, afin de pouvoir expliquer la maniere dont les fievres ſont guéries par leur uſage.

§. CCVIX. Parmi les fébrifuges, ceux qui après le quinquina ſont les plus vantés, ſont la gentiane, l'abſinthe, la petite centaurée, la germandré, l'écorce de frêne, les noyaux de pêche, la caſcarille ou chacril, la quinte-feuille, la ſerpentaire de Virginie. Je traiterai de chacun dans un paragraphe particulier.

§. CCX. La gentiane eſt une racine très-amere, qui, outre la vertu fébrifuge, a encore celle d'être un excellent ſtomachique & vermifuge. Elle eſt très-employée dans les fievres intermittentes; mais il eſt rare à préſent qu'on la donne ſeule. Sa doſe en ſubſtance eſt depuis

un ſcrupule juſqu'à deux, & en infuſion, depuis un ros juſqu'à deux, ſur une livre de liqueur : ſon extrait ſe preſcrit depuis un ſcrupule juſqu'à deux gros. La maniere la plus avantageuſe d'employer ce remede eſt de le mêler avec d'autres amers, & le quinquina en opiat, comme je le dirai ci-après.

§. CCXI. L'abſinthe, (l'ordinaire & la petite) ſont deux plantes très connues & très-uſitées ; elles ont une amertume très-grande, ſur-tout la premiere. On leur attribue pluſieurs vertus que l'expérience a confirmées. La fébrifuge eſt, entr'autres, très-anciennement connue, & c'eſt avec raiſon qu'on regarde cette plante comme un puiſſant ſtomachique, un tonique, & un vermifuge excellent. Il y a beaucoup de préparations de ce remède, telles que les ſels eſſentiel & lixiviel, le vin, la conſerve, le ſyrop, la teinture, la quinteſſence, l'extrait, &c. Quand on emploie la plante verte, on en met depuis une pincée, juſqu'à deux, (ce ſont les ſommités), ſur une livre d'apozème, &c. on la prend ſéche en guiſe de thé, en poudre, depuis un ſcrupule, juſqu'à un gros ; le grand uſage de ce remède donne ſouvent les hémorrhoïdes.

§. CCXII. La petite centaurée paſſe pour un des meilleurs fébrifuges après le quinquina ; elle

eſt outre cela tonique, ſtomachique, apéritive & vermifuge. Sa ſaveur eſt extrêmement amere. On ordonne ſes ſommités en ſubſtance, depuis un demi gros, juſqu'à un gros, & on en met le double dans les infuſions ou décoctions, faites avec un ou deux verres d'eau ou de vin. Quand la plante eſt fraîche, on met de ſes ſommités, juſqu'à une demie poignée, ſur une livre de décoction. On prépare un extrait, un ſel lixiviel & un ſel eſſentiel avec cette plante, comme avec la précédente. Mais je dois avertir ici qu'on ne doit pas prendre plus de confiance à ce ſel lixiviel, comme fébrifuge, qu'à celui de toutes les plantes : la vertu de tous les ſels lixiviels étant la même, celle d'être apéritifs. Ainſi, quoique ſouvent il ſoit utile de joindre ce genre de ſels aux fébrifuges, on auroit tort de croire que celui qui eſt tiré d'une autre plante, ne produitoit pas le même effet.

§. CCXIII. La germandrée ou petit chêne eſt une plante amère à-peu-près de la même nature que la précédente, dont elle poſſede les propriétés. Il paroît qu'elle eſt ſur-tout recommandée contre la fievre quarte. Ses doſes ſont les mêmes que celles de la petite centaurée.

§. CCXIV. La vertu de l'écorce de frêne n'approche pas à beaucoup près de celle des

remèdes précédens; &, pour dire le vrai, il y a quelqu'apparence qu'on ne l'a miſe au rang des fébrifuges, que par rapport à ſa reſſemblance avec le quinquina, auquel on la ſubſtitue ſouvent par fraude. Je n'aſſurerois pas cependant qu'elle n'eut pas quelques propriétés antifébriles; mais je n'en puis juger par expérience, puiſque je ne l'ai jamais employée. On la preſcrit en ſubſtance, depuis un demi gros, juſqu'à un gros, & on en met le double dans les infuſions ou décoctions; quand elle eſt fraîche, on augmente encore la doſe.

§. CCXV. Les noyaux de pêches: on les regarde comme fébrifuges & vermifuges; mais c'eſt un remede peu uſité: je ne doute point qu'ils n'ayent quelqu'efficacité; car il y a peu de drogues plus amères qu'ils ne le ſont: quand on les emploie, on les preſcrit ſous la forme d'émulſion, depuis deux gros, juſqu'à une demi once.

§. CCXVI. La caſcarille, chacril, ou chacarille eſt une écorce qu vient de l'Amérique, & que les gens du pays appelloient autrefois *kina*. Elle eſt amere & aromatique: on la regarde comme un remede excellent contre les fievres intermittentes; & ſur-tout contre les quartes, qu'elle guérit quelquefois plus facilement que ne le

fait le quinquina; mais il s'en faut de beaucoup qu'elle mérite comme lui le nom de ſpécifique, que lui donnent quelques Auteurs. Elle eſt outre cela fortifiante, antiſpaſmodique, apéritive & diaphorétique. On peut la donner infuſée dans du vin, depuis un demi gros, juſqu'à un gros, & en ſubſtance, depuis un ſcrupule, juſqu'à deux. Elle produit d'excellens effets, quand on la mêle avec le quinquina à parties égales. Ce remède ne me paroît pas aſſez uſité, puiſque véritablement, après l'écorce du pérou, il eſt le meilleur fébrifuge.

§. CCXVII. La quinte-feuille : toute cette plante eſt vulnéraire & adſtringente, la plûpart des Auteurs la rangent dans la claſſe des fébrifuges; mais je n'ai jamais obſervé qu'elle eut un effet bien marqué en ce genre; auſſi eſt-elle peu uſitée dans les fievres. Je crois qu'elle n'a de vertu antifébrile, que celle de preſque tous les vulnéraires & des adſtringens. On l'emploie dans les tiſannes & les apozèmes, à la doſe d'une poignée, pour deux livres d'eau; quand on preſcrit la racine en ſubſtance, on peut en donner juſqu'à un gros; quand elle entre dans les apozèmes, on peut en pouſſer la doſe juſqu'à un once.

§. CCXVIII. La ſerpentaire de Virginie : elle eſt plus efficace que la précédente, mais on ne peut pas dire qu'elle agiſſe d'une maniere ſenſible dans les fievres intermittentes : cette racine, qui vient de Virginie, a été célébrée dans ſon tems avec une emphaſe ſinguliere, contre une infinité de maux, mais entr'autres contre les fievres malignes, putrides & vermineuſes. On voit encore dans quelques ouvrages modernes (*c*), qu'elle n'a pas perdu ſon crédit par-tout : cependant, à en juger par des expériences multipliées, elle eſt plus ſouvent nuiſible dans les maladies, qu'elle n'y eſt utile, ainſi qu'on le verra dans le Chapitre ſuivant. Comme elle eſt amère, il eſt poſſible que par cette propriété elle agiſſe contre les intermittentes ; ce qu'il y a de plus sûr, c'eſt qu'elle eſt diaphorétique, tonique & ſtomachique. M. *Lieutaud* (*d*) en fixe la doſe en ſubſtance, depuis un demi gros, juſqu'à un gros, à prendre deux heures avant le paroxiſme, & au double, dans un verre, en la mettant infuſer.

§. CCXIX. Le quinquina : c'eſt cette écorce qui mérite vraiment le titre de fébrifuge :

(*c*) Médecine d'armée par Monro.

(*d*) Synopſis, Part. II.

auſſi eſt-elle la baſe de tous les remèdes qu'on donne pour arrêter les fievres intermittentes, & c'eſt ce qui fait que j'entrerai dans de plus grands détails ſur ſa nature & ſes préparations. Quoique l'uſage de ce remede fut connu des Américains, depuis un tems conſidérable, comme on le ſait par tradition, ce ne fut qu'en 1638 que les Eſpagnols furent dans le cas de s'en ſervir, à l'occaſion d'une fievre intermittente opiniâtre de la Comteſſe de Chinchon, Vice Reine du Pérou, à qui le Corrégidor de *Loxa* le fit prendre avec tout le ſuccès poſſible : ce remede s'accredita bientôt parmi les Européens; & juſqu'à la fin du même ſiècle, les Jéſuites, qui en firent le commerce, le répandirent, en le vendant au poids de l'or, dans toutes les contrées; mais au bout d'un certain tems, on parvint à en avoir ſans leur ſecours, & aujourd'hui on n'a plus à craindre que les falſifications, dont il eſt difficile de ſe garantir, malgré les précautions qu'on prend de viſiter les ballots faits avec des ſacs ou coffres de cuir, qu'on envoie à *Payta*, ſur la mer du Sud, où s'embarque la plus grande partie du quinquina pour *Panama*. Tout le monde ſait que l'arbre, dont on tire cette écorce, croît au

Pérou, dans le royaume de *Quito*, du côté de *Loxa*; cet arbre ſe nomme par les Péruviens, *Gannaperide*; il ne ſe trouve jamais dans les plaines; il pouſſe ſa tige droite; & il s'éleve au-deſſus des autres; mais on n'en voit point de raſſemblés par touffes : il devient fort gros quand on le laiſſe croître; les moyens ont 8 à 9 pouces de diametre; mais on n'en trouve plus de cette groſſeur ſur la montagne de *Cajanuma*, à deux lieues & demie environ au ſud de *Loxa*, d'où l'on a tiré le premier quinquina qu'on a apporté en Europe : les vieux arbres meurent quand ils ont été dépouillés, ainſi que beaucoup de jeunes : on diſtingue ordinairement trois eſpeces de quinquina, le blanc, le jaune & le rouge. A *Loxa* le blanc paſſe pour le plus mauvais, & pour n'avoir preſqu'aucune vertu; le rouge pour le meilleur; cependant le jaune, qu'on diſtingue très-difficilement de celui-ci, paroît avoir la même bonté : ils croiſſent à côté l'un de l'autre, & on recueille indifféremment leurs écorces, qui, en ſéchant, deviennent encore plus difficiles à diſtinguer : elles ſont également brunes en-deſſus; & c'eſt la marque la plus sûre de la bonté du quinquina : on demande de plus qu'elles ſoient caſſantes & rudes en-deſſus, avec

des briſures. M. *de la Condamine*, qui a donné le meilleur Mémoire ſur le quinquina (*e*), fait la deſcription des feuilles, des fleurs, & des fruits de ces arbres; & il dit que le kina blanc a la feuille plus ronde, & la fleur plus blanche que les autres, & que d'ailleurs ſon écorce eſt extérieurement blanchâtre, qu'il n'eſt jamais confondu avec le rouge & le jaune, & qu'il croit ſur le plus haut de la montagne, tandis que ceux-ci viennent ordinairement à mi-côte, & n'ont rien dans la fleur, la feuille & le fruit qui les faſſe diſtinguer l'un de l'autre.

Pour tirer l'écorce de ces arbres, on ſe ſert d'un coûteau ordinaire, avec lequel on l'entame à la plus grande hauteur, juſqu'en bas. On préféroit autrefois les plus groſſes écorces; mais l'expérience & l'analyſe chymique ont démontré que les plus minces ſont les meilleurs. Les écorces qu'on a coutume d'y joindre pour la falſifier, ſont celles d'*alizier*, dont le goût eſt cependant plus ſtiptique, & la couleur plus rouge en-dedans, plus blanche en-dehors; celle de Caſcarille, qui en differe beaucoup par ſa ſaveur aromatique : on les mêle

(*e*) Mém. de l'Ac. des Sc. 1736.

auſſi avec la partie ligneuſe de l'arbre, qui n'a aucune vertu ; & c'eſt ce qui fait qu'à préſent on a rarement du bon quinquina, & qu'il en faut ſouvent pluſieurs onces pour guérir la fievre, tandis qu'autrefois deux gros y ſuffiſoient : les fleurs, les feuilles & le bois de cet arbre n'ont, ni l'amertume, ni la vertu de l'écorce ; mais la réſine qui tranſude du bois, & ſur-tout de l'écorce, & les ſemences, qu'on appelle en langue Eſpagnole *pepitas de quina*, pepins de quinquina, ont la vertu fébrifuge, quoiqu'à un dégré très-inférieur à l'écorce.

On ne trouve plus à préſent autant d'arbres de quinquina aux environs de *Loxa*, qu'on y en voyoit autrefois, parce qu'on en a tiré une quantité énorme ; mais ſur la même chaîne de montagnes que *Cajanuma*, juſqu'à ſoixante lieues de *Loxa*, il s'en rencontre un aſſez bon nombre.

L'Analyſe chymique démontre quatre parties principales dans l'écorce dont il s'agit ; ſavoir, la réſine, l'extrait, une terre abſorbante du genre des adſtringens, qui teint en noir la diſſolution de vitriol, & la partie ligneuſe.

La partie extérieure de cette écorce contient plus de réſine, celle qui tient à la partie ligneuſe de l'arbre, plus d'extrait & de terre ;

en total, le quinquina eſt plus réſineux qu'extractif.

Quand on veut avoir l'extrait & la réſine ſéparément, on met d'abord l'écorce en infuſion dans l'eau pendant un certain tems; la partie extractive s'y diſſout, & tient la réſine ſuſpendue avec elle : on fait après cela diſſiper le ſuperflu de l'eau, pour réduire la matiere en forme de gelée; on met celle-ci dans l'eſprit-de-vin bien déphlegmé, où la réſine ſe diſſout, & laiſſe l'extrait preſque pur. Comme la partie réſineuſe eſt très volatile, on conſeille de faire plutôt infuſer le quinquina à froid, que de le faire bouillir.

On prépare le quinquina de beaucoup de manieres, pour l'uſage médical; les principales préparations ſont, le ſel de la *Garaye*, l'extrait mol, le vin, la réſine, & le ſyrop.

Le ſel, improprement ainſi nommé, puiſque c'eſt un véritable extrait ſec du quinquina, ſe prépare en mettant p. e. deux onces de cette écorce concaſſée dans une bouteille remplie de quatre pintes d'eau froide, infuſées pendant deux jours; ayant ſoin d'agiter pluſieurs fois l'infuſion chaque jour. Au bout de ce tems; on filtre la liqueur à travers un papier gris, enſuite on la fait évaporer juſqu'à réduction

d'environ une chopine, ſans la faire bouillir : elle ſe trouble pendant l'évaporation ; on la laiſſe refroidir ; on la filtre de nouveau, & on la partage ſur trois ou quatre aſſiettes de fayance, enſuite on acheve de la faire évaporer au bain-marie. Elle s'enleve par écailles avec la pointe d'un couteau. Quoique cet extrait ſoit très-utile dans beaucoup de cas où le quinquina en ſubſtance ne peut être employé, il eſt certain qu'il n'en a pas toute l'efficacité, pour la guériſon des fievres intermittentes, & qu'il convient mieux contre d'autres infirmités, telles que les digeſtions languiſſantes, &c. Au reſte, il eſt trop cher pour qu'on en puiſſe faire beaucoup d'uſage dans les hôpitaux. On le preſcrit depuis huit ou dix grains, juſqu'à vingt, & quelquefois plus.

L'extrait mou de quinquina eſt une préparation de cette écorce, par laquelle on réunit la gomme & la réſine. On en prend la quantité qu'on veut, on la fait bouillir pendant un quart-d'heure, dans environ vingt fois ſon peſant d'eau de riviere. On coule la décoction avec forte expreſſion ; on fait rebouillir le marc une ſeconde fois dans une moindre quantité d'eau, & l'on paſſe de nouveau : on mêle les liqueurs & on les paſſe au blanchet, tandis qu'elles ſont

chaudes, afin de ſéparer les parties terreuſes; enſuite on les fait épaiſſir ſur le feu, juſqu'à la conſiſtance d'une bouillie un peu épaiſſe, qu'on met dans des pots de fayance, pour la conſerver. Cet extrait eſt un excellent remede ſtomachique, tonique & fébrifuge; mais il n'eſt guères uſité dans les Hôpitaux, par rapport à ſa cherté. Il a plus d'efficacité que l'extrait ſec ci-deſſus, & il n'en a pas autant que le quinquina en ſubſtance, comme on le verra ci-après. On l'ordonne le plus ſouvent dans les opiats fébrifuges dont il fait la baſe, à la doſe d'une once, ſur quatre d'autres extraits, ou de poudres ameres, & alors les malades prennent pluſieurs priſes de ce remede dans le jour. Si on le preſcrit pour le faire prendre ſeul, ſa doſe eſt depuis un demi-gros, juſqu'à un gros, trois ou quatre fois par jour.

Le vin de quinquina ſe fait par infuſion, en mettant deux onces de cette écorce, avec deux livres de vin rouge, infuſer dans une bouteille bien bouchée. On tient cette infuſion dans un endroit frais, pendant douze ou quinze jours, ayant ſoin de l'agiter deux ou trois fois par jour; au bout de ce tems on filtre le vin à travers un papier gris, & on le conſerve dans des bouteilles bien pleines & bouchées, à

la cave. Ce vin eſt fort amer. Il contient la partie extractive & réſineuſe du quinquina : c'eſt un fébrifuge peu uſité, parce qu'il n'a pas autant de propriétés que la plûpart des autres préparations du quinquina. Au reſte, il eſt auſſi trop cher pour le donner de préférence dans les hôpitaux. Sa grande vertu eſt d'être un puiſſant ſtomachique, qui fait digérer, lorſqu'on en prend un verre avant le repas. Quand on le prend comme fébrifuge, il faut répéter cette doſe pluſieurs fois dans le jour, ſi l'on veut qu'il opere, & cette répétition peut nuire par rapport au vin, qui cauſe de l'agitation, & qui porte à la tête.

La réſine de quinquina ſe prépare, comme toutes les autres, par l'intermede de l'eſprit-de-vin : on prend la quantité qu'on veut de cette écorce, on en tire la teinture par le moyen de ſix ou huit fois ſon peſant d'eſprit-de-vin rectifié. On épuiſe celle qui reſte au fond, en la faiſant digérer encore deux ou trois fois dans de nouvel eſprit-de-vin, mais avec de moindres quantités : toutes les teintures étant mêlées, on les filtre au travers d'un papier gris, enſuite on les ſoumet à la diſtillation au bain-marie, afin d'enlever les trois quarts de l'eſprit-de-vin. On mêle après cela

cela la teinture ainſi concentrée avec vingt ou trente fois ſon volume d'eau filtrée. Le mêlange devient ſur le champ blanc & laiteux; on le laiſſe en repos pendant un ou deux jours, juſqu'à ce qu'il ſoit ſuffiſamment éclairci, & que la réſine ſoit bien dépoſée, enſuite on décante l'eau. On trouve au fond du vaſe la réſine, qui eſt d'une conſiſtance épaiſſe & d'une couleur brune : on la met dans une capſule de verre, & on la fait ſécher au bain-marie, juſqu'à ce qu'étant réfroidie, elle ſoit dure & friable. Ce remede eſt aſſez actif, mais peu uſité parmi nous. Quoique les étrangers en faſſent grand cas, je ne crois pas qu'il ait autant de vertu pour guérir la fievre, que pour donner du ton aux premieres voies. On le preſcrit à-peu-près à la même doſe que l'extrait ſec.

Le ſirop de quinquina ſe prépare en mettant quatre onces de cette écorce concaſſée infuſer dans quatre livres d'eau froide, pendant deux ou trois jours, ayant ſoin de l'agiter ſouvent. Au bout de ce tems on paſſe la liqueur, & on la filtre à travers un papier gris. On ajoute une livre de ſucre, & l'on fait cuire le tout au bain-marie, juſqu'à conſiſtance de ſyrop. Quand on fait bouillir le quinquina, la réſine ſe décompoſe, & l'on n'a pas le remede

avec toutes ſes propriétés. Ce ſirop ne ſert ordinairement que pour lier les différens fébrifuges qu'on preſcrit en opiat.

On doit voir que je n'ai parlé de ces compoſitions, que pour donner une idée juſte des différens principes du quinquina, puiſqu'elles ne ſont preſque jamais employées pour les gens de guerre : d'ailleurs, cette deſcription ſuccincte réunit ſous un même point pluſieurs objets, ſur leſquels on a ſouvent de la peine à trouver des renſeignemens certains. Il eſt tems maintenant de parler de la maniere dont on preſcrit le plus généralement cette écorce comme fébrifuge. On la donne en décoction, en poudre, ou on la mêle dans différens apozèmes ou opiats.

Quand on donne le quinquina ſeul en décoction, il faut avoir attention de ne le faire bouillir que légèrement, car ſans cela la réſine ſe décompoſe, & le remede a peu d'efficacité. On peut faire bouillir p. e. une ou deux minutes, une once de cette écorce dans une pinte d'eau, & l'on doit être aſſûré qu'on aura tous les principes de ce mixte dans l'apozème, autant qu'il eſt poſſible de les réunir en décoction. Le malade peut prendre ce remede dans la journée, à des diſtances égales, comme en quatre ou cinq doſes.

Le quinquina pris en poudre, paroît être celui qui opère le plus ſûrement; parce que, bien qu'il ſoit vrai que l'eau contienne preſque tous ſes principes, comme on vient de le voir, il eſt pourtant certain que la terre abſorbante, qui en eſt un, peut-être très-efficace, n'y eſt pas toute entiere, & nous ne ſommes pas aſſez sûrs de la maniere dont ce remede agit, pour nous priver de quelques-unes de ſes parties, quand elles paroiſſent ſur-tout devoir opérer quelque effet. Au reſte, l'expérience nous apprend qu'une once, & quelquefois une demi-once de quinquina priſe en poudre, guérit le plus ſouvent la fievre, tandis que pluſieurs pintes d'apozèmes n'ont aucun effet. On donne ce remede en poudre, depuis un demi-gros, juſqu'à un gros, à prendre trois ou quatre fois le jour.

Quant aux différentes manières d'adminiſtrer ce remede avec les toniques, les apéritifs, les martiaux & les purgatifs, ce ſont, comme je l'ai fait obſerver aux §. CXLI & ſuivans, les indications qui doivent en régler la mixtion, les doſes & l'uſage. On preſcrit p. e. un apozème fébrifuge, purgatif, en faiſant bouillir enſemble deux gros de ſené, une demi-once de quinquina, & une poignée de feuilles de

chicorée ſauvage, dans une pinte d'eau ſans réduction, & en y ajoutant, au moment de l'ébullition, une demi-poignée de ſommités de petite centaurée : on paſſe le tout à travers un linge ; on exprime, on fait fondre deux gros de ſel d'epſom dans la colature, puis on y ajoute deux onces de ſirop de gentiane. On fait prendre ce remede d'heure en heure, ou à une plus grande diſtance, à la doſe de quatre onces. On compoſe un apozème fébrifuge-apéritif, en faiſant bouillir une once de racine d'aſperges, une demi-poignée de feuilles de chicorée ſauvage, & de ſcolopendre, une once de quinquina, dans une pinte d'eau, & en ajoutant deux gros de tartre martial ſoluble. On preſcrit ſouvent avec ſuccès le quinquina infuſé à la doſe de deux gros, avec un gros de rhubarbe, & un demi-gros de ſel d'abſynthe, dans douze onces d'une décoction de racine de gentiane, à prendre en trois doſes, à la diſtance de deux heures chacune : ce remede eſt laxatif & apéritif. On mêle enſemble un gros d'iris de Florence, un demi-gros d'agaric, & un gros de quinquina en poudre, pour les faire prendre dans un verre d'eau. Cette potion eſt fébrifuge & purgative ; on la donne deux ou trois fois dans les intervalles des accès ; ſouvent la premiere doſe ſuffit. On fait un opiat fébrifuge & apéritif, en

mêlant enſemble un demi-gros de quinquina, deux gros de poudre de gentiane, un gros d'æthiops martial, & de ſel d'abſynte ou ammoniac, avec ſuffiſante quantité de ſyrop des cinq racines apéritives. Quand on veut rendre cet opiat purgatif, on y ajoute un gros & demi de poudre de ſéné : la doſe de ce remede eſt d'un demi-gros, quatre fois par jour, à des diſtances égales, &c. (*)

§. CCXX. Outre les remedes que j'ai cités comme fébrifuges, il y en a une infinité d'autres qui paſſent pour tels, & dont quelques-uns approchent en effet de la nature de ceux-ci, & ont conſéquemment une certaine vertu ; mais la plûpart de ceux qui, n'étant pas de la même qualité, ſont cependant vantés, & même employés comme ſpécifiques, loin de pouvoir être rangés dans cette claſſe, ſont dangéreux, & ils n'agiſſent que pour un tems, après lequel la maladie revient ou dégénere. Dans ce nombre, on peut compter pluſieurs adſtringens, comme l'alun, la noix de galle, le ſang de dragon, le plantain, &c., qui ar-

(*) Les formules qui viennent d'être indiquées ne ſont que des exemples généraux de l'application qu'on peut faire de ces remedes. On trouvera dans le ſixieme Livre un choix des plus convenables pour chaque circonſtance.

rêtent, en effet, les paroxiſmes des fievres intermittentes, mais dont l'uſage eſt preſque toujours ſuivi de la dégénération de la fievre en une maladie plus ſérieuſe. Je me ſouviens d'avoir vu ces remedes uſités dans un hôpital, & beaucoup de rechûtes ou des maladies plus graves ſurvenir à ceux qui les avoient pris. Je fus obligé d'employer l'autorité du Commandant de la Place, pour empêcher qu'on ſuivît cette méthode, pour les Cavaliers du Régiment auquel j'étois attaché.

§. CCXXI. Je paſſe à préſent à la maniere d'agir des fébrifuges, dont la nature & les propriétés ſont ſuffiſamment connues par l'expoſé ci-deſſus. Si l'on conſidéroit ſeulement les principes dont tous ces remedes ſont compoſés, on auroit de la peine à fixer ſes idées ſur la vertu que les uns poſſedent plus éminemment que les autres; car enfin le quinquina, qui eſt le fébrifuge le plus sûr, ne paroît pas avoir des principes différens des autres, ſi l'on en excepte cependant la terre abſorbante qu'il contient en plus grande quantité; mais, comme ce dernier principe ne reſte pas dans quelques préparations du remede, qui pourtant guériſſent la fievre, ce n'eſt pas en lui que réſide préciſément la qualité ſpécifique de l'é-

corce. Quoiqu'elle ſoit fort amere, il y a quelques fébrifuges qui le ſont encore davantage; ainſi ce n'eſt pas non plus dans cette amertume que conſiſte ſa vertu fébrifuge. Si l'on admet quelque principe inconnu dans le quinquina, qui le rende eſſentiellement plus efficace que les autres amers, comme ceux-ci guériſſent auſſi quelquefois la fievre, ainſi que tout le monde le ſait, ils ont donc auſſi un principe inconnu qui produit cet effet. Pour moi, je crois qu'on peut ſe paſſer de recourir à ce ſubterfuge, pour expliquer la maniere dont ces rémedes agiſſent, & je penſe, qu'en s'en tenant aux faits, & aux propriétés connues de ces fébrifuges, on pourra déterminer, à peu de choſes près, la maniere dont ils operent.

§. CCXXII. Les fébrifuges ſuſpendent ſouvent la fievre pour un tems, après lequel elle revient quelquefois pire qu'elle n'étoit auparavant, ou, quand elle ne reparoît pas, il ſurvient une maladie plus dangéreuſe. Donc ces remedes n'ont pas ſur l'humeur ou le levain fébrile, une action immédiate qui change ſa nature par une combinaiſon quelconque.

§. CCXXIII. Ces remedes employés à propos & convenablement, arrêtent les paroxiſmes, & ils guériſſent parfaitement la fievre,

ainſi l'on doit conclure qu'ils agiſſent ſur l'économie animale, de maniere à produire la diminution, l'expulſion ou l'aſſimilation de l'humeur fébrile.

§. CCXXIV. Tous les fébrifuges ſont plus ou moins toniques, pluſieurs d'entr'eux, & ſur-tout le quinquina, ſont antiſeptiques & adſtringens; d'autres ſont apéritifs & antiſpaſmodiques, &c. Ainſi, quand ils rencontreront dans l'économie animale la diſpoſition néceſſaire pour que l'action combinée de leurs différens principes opere, ils doivent guérir la fievre; car alors l'équilibre renaîtra entre les ſolides & les fluides, par le changement qui arrivera dans toutes les fonctions gênées, & il réſultera de ce rétabliſſement un mouvement par lequel l'humeur fébrile ſera corrigée ou détruite, ou du moins dans le cas de ne plus agir ſur les ſolides d'une maniere nuiſible.

§. CCXXV. Quelle eſt donc cette diſpoſition favorable? L'expérience démontre que c'eſt celle où l'érétiſme des parties eſt détruit, & où les premieres voies ne ſont plus farcies de ſucs dépravés; puiſqu'en général l'uſage prématuré des fébrifuges, loin de guérir la maladie, l'augmente, & qu'au contraire, lorſqu'on a ſuffiſamment déſempli les vaiſſeaux,

détrempé les liqueurs par des boiſſons copieuſes & tempérantes, évacué les premieres voies, en un mot, qu'on a rendu à la machine toute la ſoupleſſe poſſible, ils guériſſent promptement & ſans retour. Il n'eſt pas difficile de concevoir la raiſon pour laquelle dans le premier cas ils augmentent les accidens ; car on doit bien penſer qu'en augmentant le ton des parties irritées, ils augmentent l'érétiſme, & qu'ils doivent néceſſairement occaſionner des engorgemens ; ainſi, en ſuppoſant qu'ils arrêtent les paroxiſmes, ce ne peut être que pour un tems, puiſque l'humeur fébrile, dont l'expulſion ou l'aſſimilation exige un travail facile de la part des ſolides & des fluides, ſera arrêtée dans les vaiſſeaux. Ajoutez à cela que la ſaburre des premieres voies, qui cauſe auſſi de l'irritation, doit alors agir plus vivement ſur leurs tuniques plus diſpoſées à l'érétiſme.

§. CCXXVI. On doit être aſſuré, que c'eſt uniquement à la diſpoſition dont je viens de parler, & aux propriétés connues, que j'ai ci-deſſus expoſées, qu'on doit attribuer la guériſon des fievres intermittentes ; puiſqu'autrement le quinquina, qui paſſe pour le remede par excellence dans ces maladies, ne produiroit jamais d'accidens, & qu'il guériroit tou-

jours sûrement. On voit tous les jours le contraire (*) : c'est ce qui me fait penser que c'est principalement par sa vertu tonique & adstringente, qu'il agit sur les fébricitans, & que s'il a une prééminence décidée sur les autres amers, c'est en raison de sa terre absorbante, combinée avec ses autres principes; qu'enfin, s'il agit d'une maniere plus efficace que les adstringens, qui suspendent aussi la fievre, c'est que sa stipticité est modérée par ses autres propriétés. C'est donc sans juste raison qu'on prétendroit qu'il n'agit que sur l'humeur febrile; & j'aimerois autant établir les qualités occultes des anciens, que de regarder avec le célebre *Morton* (*f*), l'humeur fébrile comme une matiere vénéneuse, dont le quinquina est l'antidote; puisque cette assertion est absolument dénuée de preuves.

§. CCXXVII. Je sais parfaitement que le système que je viens d'exposer souffre quelques difficultés; qu'on peut m'opposer qu'il en résulteroit que le quinquina, dont tous les principes sont connus, pourroit être absolument suppléé par des remedes qui en contiendroient

(*) Comme je le démontrerai dans l'article suivant.

(*f*) L. c.

de pareils, & qu'alors ils guériroient la fievre auſſi bien que cette écorce. A cela je répons, que la nature fait dans les mixtes des combinaiſons que l'art ne peut imiter, & qu'il y a toute apparence que la grande vertu du quinquina réſide dans cette combinaiſon. Au reſte, il eſt ſi vrai que cette écorce n'a pas une action immédiate ſur le levain fébrile, que ſouvent, après avoir employé les remèdes généraux les mieux indiqués, elle ne guérit pas la fievre, quoiqu'on l'adminiſtre même au-delà des doſes ordinaires; cependant il eſt évident que ſon effet ſeroit alors certain, s'il avoit une action particuliere ſur la cauſe de la maladie.

§. CCXXVIII. Mais à quoi ſert donc, me dira-on, d'adminiſtrer le quinquina avec des purgatifs, puiſqu'il faut, ſelon moi, que la diſpoſition du ſujet admette l'uſage du remède? Le quinquina qu'on allie aux purgatifs ſert à en modérer l'action; comme antiſeptique il s'oppoſe à la putreſcence prochaine des humeurs; & d'un autre côté, les purgatifs empêchent que l'adſtriction ou le ton prématuré que cauſeroit le remede, produiſe une ſuſpenſion nuiſible. Voyez au §. CLI les circonſtances qui obligent de ſuivre cette méthode. On explique avec la même facilité les raiſons pour leſquelles on donne ce remede

avec d'autres amers & avec des martiaux & des apéritifs : voyez le §. CLII. Enfin, on voit de même combien il eſt avantageux de ſaigner quelquefois, d'évacuer & de détremper les liqueurs, avant de faire uſage du quinquina, puiſque l'action du remede ne peut être certaine, qu'après l'effet de ces moyens.

§. CCXXIX. Pourquoi, ajoutera-t-on, donner le quinquina dans la fievre intermittente comateuſe, ſans avoir pris toutes les précautions ci-deſſus indiquées, puiſque ſon uſage prématuré peut devenir ſi préjudiciable ? Dans le cas dont il eſt ici queſtion, le développement de l'humeur fébrile porte une atteinte ſi vive ſur le cerveau, qu'on eſt obligé de s'écarter de la régle ; & comme la léthargie, l'apoplexie, & toutes les autres maladies ſoporeuſes ſont très-inſtantannées, il faut préferer un moindre mal, à celui qui peut ôter la vie en très-peu de tems.

§. CCXXX. Il réſulte de ce qui vient d'être dit, que le quinquina & les autres fébrifuges n'ont que le pouvoir d'agir ſur les ſolides & les fluides, de maniere à rétablir leur équilibre au point de rendre nul l'effet que produit ſur eux l'humeur fébrile, quand d'ailleurs la diſpoſition du corps eſt telle que l'exige leur uſage,

& qu'au contraire ils ne font que ſuſpendre la fievre, quand cette diſpoſition n'a pas lieu. Si l'on me demande quel eſt préciſément le dégré de rapport entre l'équilibre que les fébrifuges rétabliſſent, & la nature de ceux ci, j'avouerai de bonne-foi que cette connoiſſance eſt au-deſſus de notre conception; mais il ſuffit, à ce que je penſe, d'avoir établi quelques points de lumiere ſur l'action de ces remedes, pour porter un plus grand jour ſur cette matiere, & rendre le traitement des fievres intermittentes plus sûr & plus facile.

§. CCXXXI. Il me reſte à parler à préſent de l'abus qu'on fait des fébrifuges. Le premier & le plus évident eſt celui de les avoir mis entre les mains de tout le monde; puiſqu'il eſt conſtant que même entre celles des gens de l'art ils deviennent quelquefois dangereux, d'après ce qui a été dit dans les §. précédens. Vous n'entrerez pas dans une maiſon un peu étoffée, que vous ne trouviez une recette infaillible pour guérir les fievres intermittentes. Dans cette récette vous verrez le quinquina, quelques amers, & du ſel ammoniac ou d'abſinthe. Demandez comment il faut l'employer, chacun vous donnera un avis différent, & vous concevrez les riſques ſi fréquens auxquels le bas

peuple eſt ſur-tout expoſé, parce qu'il en croit toujours plus facilement ceux qui ne ſont pas de l'art. Le ſecond abus eſt celui de leur application inconſidérée par les gens même de l'art, dont les uns n'ont pas des lumieres auſſi étendues qu'il le faudroit, pour diſcerner les cas où ces remedes conviennent, & les autres ſont trop préoccupés d'une efficacité que des coups du ſort leur ont fait regarder comme certaine. C'eſt ainſi, par exemple, qu'on donne trop ſouvent les fébrifuges, avant qu'ils puiſſent être utiles, qu'on n'y joint pas les remedes qui pourroient leur prêter de nouvelles forces, ou tempérer leur action, & qu'on les donne à contre-tems, même lorſqu'ils ſont indiqués. On voit en effet quelquefois des Médecins qui preſcrivent le quinquina au moment du friſſon, pour arrêter le paroxiſme; d'autres, qui, ſans égard à l'état du fébricitant, ne voyent pas qu'il eſt avantageux de laiſſer agir la fievre pendant quelque tems; d'autres enfin qui s'imaginent que le remede eſt par lui-même très-innocent. Ces différens abus ſont d'autant plus grands, que chacun ſe croit fondé pour agir de cette maniere; mais pour peu qu'on y faſſe attention, il ſera facile de connoître leur erreur.

§. CCXXXII. J'ai ſuffiſamment expoſé les

cas où il faut s'abſtenir des fébrifuges, ceux où ces remedes conviennent, & ceux où l'on doit les unir avec d'autres ; il ne s'agit donc plus que d'examiner & diſcuter le ſentiment de ceux qui prétendent qu'on peut ou qu'on doit les adminiſtrer ou pendant le friſſon, ou dans la chaleur du paroxiſme. Tous les Médecins conviennent que le friſſon des intermittentes, arrive au moment où le levain fébrile agit ſurtout le ſyſtême vaſculaire, puiſque, bien qu'on ne puiſſe pas déterminer préciſément quel eſt ſon ſiége avant cette époque, il eſt du moins certain que ſon effet eſt nul, ou preſque nul dans l'intermiſſion : le froid, l'horripilation, l'engourdiſſement, la pâleur, le tremblement, le bâillement, qui ſurviennent, annoncent aſſez le ſpaſme général excité par ce levain : la nature eſt alors en travail, le ſyſtême vaſculaire eſt gênée, il cherche à ſe débarraſſer de l'hétérogène qui l'opprime, le cœur fait de nouveaux efforts pour y réuſſir, & cet état dure juſqu'au moment où la matiere fébrile engorgée, arrêtée dans les couloirs où elle s'étoit engagée, eſt devenue plus propre à circuler, juſqu'à ce qu'enfin les forces vitales ayent vaincu l'obſtacle qu'elle mettoit à la libre circulation des liqueurs. Cet obſtacle n'eſt donc autre choſe qu'une irritation

dans les tuniques des vaiſſeaux ; tout eſt reſſerré, & il n'y a aucun organe qui ne s'en reſſente, comme on a pu le voir dans le premier Art. de ce Chapitre. Voyons maintenant l'effet que doivent produire alors les fébrifuges. Si l'on ſe rappelle de la nature & des propriétés de ces remedes, on jugera facilement du danger de leur application : on ne peut en effet concevoir que des toniques & des adſtringens adminiſtrés dans un état de roideur, de reſſerrement, de ſpaſme univerſel, n'augmenten pas encore beaucoup ce mauvais état. Il peut à la vérité en réſulter une ſécouſſe qui, en rédoublant l'action du piſton, détermine une chaleur plus prompte, & faſſe ceſſer le friſſon ; il peut auſſi ſe faire que la fievre ſoit arrêtée, comme on l'obſerve quelquefois, mais le premier effet eſt peu ſalutaire, & en même tems aſſez rare ; il eſt bien plus ordinaire de voir le ſpaſme augmenter, des convulſions ſurvenir, ou du moins que la fievre dégénere en continue. Si au contraire le paroxiſme eſt arrêté par l'effet de ces remedes, il eſt bien naturel de penſer que le levain fébrile exiſtant encore, la fievre n'eſt que ſuſpendue ; c'eſt ce que l'expérience journaliere nous apprend. Mais n'y a-t-il aucun riſque de ſuſpendre ainſi la fievre ? Et ne doit-on

pas

pas craindre que le levain fébrile, arrêté dans les tuyaux capillaires, n'y forme des engorgemens ? L'expérience eſt encore ici d'accord avec le raiſonnement; puiſque rien n'eſt plus commun que de voir des engorgemens & des obſtructions dans les viſcères, naître de l'uſage inconſidéré des fébrifuges, dans la circonſtance préſente : il eſt donc évident qu'on ne doit jamais les employer pendant le friſſon. Quelques exemples qui en prouvent le ſuccès en pareils cas ne peuvent & ne doivent point engager à une tentative auſſi dangereuſe, & qui, par le mauvais effet dont elle eſt généralement ſuivie, mérite d'être proſcrite. On objecte contre ces raiſons que le quinquina, agiſſant comme ſpécifique contre le levain fébrile, il ne peut pas produire les accidens dont je viens de parler ; puiſqu'en détruiſant la cauſe du ſpaſme, c'eſt-à-dire, le levain lui-même, on en fait ceſſer les effets. Cette objection ſeroit, à la vérité, de quelque poids, ſi l'on prouvoit l'action prétendue infaillible du ſpécifique ſur le levain fébrile, & ſi l'expérience, qui y eſt contraire, ne démontroit pas qu'il faut pour cette action un concours de circonſtances, dont aucune ne ſe rencontre ici : voyez les §. CCXXII, & ſuivans.

Quant à l'uſage des fébrifuges pendant la chaleur du paroxiſme, il ne paroît pas avoir tout-à-fait autant d'inconvéniens que dans le friſſon; mais on ne peut douter qu'il ne ſoit capable de produire alors beaucoup d'accidens: pour en être convaincu, il ſuffit de ſe repréſenter l'état du corps dans le ſecond période de l'accès : le pouls eſt fort, roide, tendu, précipité, la chaleur de la peau eſt conſidérable, la reſpiration prompte, l'haleine brûlante, les idées ſont confuſes, quelquefois il y a du délire, la tête eſt preſque toujours fort douloureuſe, l'agitation extrême. Je demande ſi l'on peut raiſonnablement adminiſtrer alors des remedes actifs, capables d'augmenter tous ces accidens? La raiſon ſuffiroit pour en montrer le danger; puiſqu'on voit clairement qu'il en doit réſulter des inflammations, des hémorrhagies, la phrénéſie & d'autres maux ſemblables: mais l'expérience vient confirmer ce que le bon ſens nous apprend à cet égard; car, non-ſeulement on obſerve les réſultats dont je viens de faire mention, quand on a employé les fébrifuges dans la chaleur de la fievre; mais on voit encore aſſez ſouvent cette fievre dégénérer en continue putride. Ce dernier effet eſt d'autant moins ſurprenant, qu'y ayant une grande

analogie entre la nature du levain qui produit les fievres intermittentes, & celle de la cauſe qui fait naître les maladies putrides, il ne faut que l'incident le plus léger, pour faire dégénérer celles-là en celles-ci. Or cet incident, loin d'être léger dans la circonſtance préſente, il paroît au contraire fort conſidérable; puiſque l'augmentation de l'érétiſme, qui eſt produit par l'uſage des fébrifuges, augmente auſſi les obſtacles, la chaleur & le reſſerrement des conduits ſecréteurs & excréteurs; ce qui doit être néceſſairement ſuivi des deux effets les plus propres à faire naître la dégénération ci-deſſus; ſavoir, de l'intenſité plus grande, ou d'une acrimonie plus conſidérable du levain fébrile, déja ſeptique, & d'une perverſion des humeurs plus notable & plus générale.

De tout ce qui vient d'être dit, il réſulte que les fébrifuges doivent être proſcrits dans le tems du friſſon, & dans celui de la chaleur du paroxiſme, & que le moment où l'on peut les adminiſtrer ſans danger, en ſuppoſant d'ailleurs les conditions exprimées dans le cours de ce Chapitre, eſt celui de l'intermiſſion.

§. CCXXXIII. On a vu juſqu'ici la préférence accordée à juſte titre au quinquina ſur tous les autres fébrifuges. Il eſt, ſans contredit,

celui dont l'action eſt en général la plus prompte & la plus sûre, pour détruire le levain fébrile, & pour arrêter les accès. Il ne me reſte plus qu'une queſtion à réſoudre au ſujet de ce remede; ſavoir, ſi, pour guérir la fievre, il doit exciter des criſes, & s'il en excite en effet.

Le premier Membre de la queſtion a fait le ſujet d'une grande controverſe dans les premiers tems que le quinquina fût employé. Malgré ſes effets miraculeux, il y eut beaucoup de Médecins qui s'éleverent contre ſon uſage, & qui prétendirent que la fievre étant guérie, ſans que le remede produisît des évacuations ſenſibles, il ne pouvoit être que pernicieux. On auroit pu répliquer, & l'on répliqua en effet que, quand il ſeroit vrai que le quinquina ne produisît aucune évacuation ſenſible, il n'en pourroit pas moins réſulter de ſon action, que le levain fébrile fût corrigé ou détruit, ou qu'enfin la diſpoſition du corps changeât au point que ce levain ne produisît plus ſon effet. Mais l'état de la queſtion renferme un autre ſens : le quinquina doit-il exciter des criſes, pour que la fievre ſoit sûrement guérie? A cela, je réponds, 1°. qu'il n'eſt pas poſſible qu'il n'en excite pas; ainſi, le ſecond Membre de la queſtion ſera réſolu, ſi je prouve ce que je viens

d'avancer : un remede tonique, introduit dans la maſſe générale des liqueurs, augmente néceſſairement l'action des vaiſſeaux, & conſéquemment la vélocité de la circulation; or, il eſt impoſſible que ce mouvement ſoit accéléré, ſans que les ſécrétions & les excrétions ſoient augmentées. Cet effet ne pourra être, à la vérité, conſidéré comme une criſe, puiſque, ſans l'exiſtence du levain fébrile, il auroit également lieu dans tout ſujet qui feroit uſage du remede; mais, comme je ſuppoſe cette exiſtence, & l'application convenable du quinquina, je prétends que les évacuations qui ſurviennent par ſon uſage, doivent être critiques; & voici ma preuve : les mouvemens fébriles antécédens ont dû briſer & atténuer des ſucs tenaces & viſqueux, la chaleur a dû pervertir une portion plus ou moins conſidérable des ſucs naturels les plus diſpoſés à ſubir ce changement par ſon effet : or, tous ces ſucs retenus dans la maſſe des liqueurs, ſont autant de matieres hétérogènes, qui doivent être expulſées, & qu'effectivement l'action du quinquina expulſe. On voit tous les jours que ce remede excite des diaphorèſes avantageuſes, un flux plus abondant d'urines qui dépoſent plus ou moins; il provoque même quelquefois des ſelles bilieuſes. Ainſi, il eſt

certain que ce remede excite des criſes; 2°. ſi l'on ſe rappelle que la guériſon d'une maladie produite par un levain étranger introduit, ou, en un mot, formé dans la maſſe des humeurs, exige néceſſairement au moins l'aſſimilation ou l'expulſion de ce levain, on ne pourra gueres concevoir que la fievre intermittente ſoit guérie par un remede quelconque, ſans qu'il produiſe quelques criſes. On voit d'abord que la nature en produit elle-même dans la maladie dont il eſt ici queſtion, à la fin de chaque accès, & l'on juge facilement que la ceſſation du paroxiſme eſt l'effet de l'expulſion & de l'aſſimilation de la plus grande partie du levain qui avoit occaſionné ce même paroxiſme. Il eſt donc évident que le moyen qui le détruira entiérement, aura au moins le même effet à produire. Après avoir vu ci-deſſus que l'action du quinquina excitoit néceſſairement des criſes, on juge aiſément, par les raiſons que je viens de donner, qu'il doit en exciter, pour guérir radicalement la fievre intermittente.

J'avoue que ces criſes ne ſont pas en général très-conſidérables, & que même elles ne doivent pas l'être, parce que le quinquina ne produit pas un mouvement tumultueux, lorſqu'il eſt employé à des doſes convenables, & ſuivant la regle preſcrite aux §. CXLI & ſuivans; mais on

fait que ce ſont moins les criſes copieuſes, que celles qui arrivent à propos, qui peuvent être regardées comme avantageuſes ; or, y a-t-il une circonſtance plus favorable que celle où le quinquina agit pour guérir la fievre, d'après les principes que j'ai poſés ? Les vaiſſeaux ſont déſemplis ; les premieres voies ſont nettoyées ; les ſolides ſont dans l'état de ſoupleſſe déſirables. Ainſi, le mouvement léger qu'excite alors le remede, favoriſe les excrétions & l'expulſion du reſte du levain. On m'objectera ſans doute qu'on eſt ſi peu sûr de ces criſes de la part du quinquina, qu'on y joint le plus ſouvent des apéritifs, des diaphorétiques, ou, en un mot, d'autres remedes, pour produire des évacuations néceſſaires. Mais cette objection, loin d'infirmer ce que j'ai avancé, le confirme au contraire, puiſqu'on avoue qu'il faut de ces évacuations, & qu'alors on a la crainte que le quinquina n'en produiſe pas de ſuffiſantes : reſte à ſavoir ſi cette crainte eſt toujours bien fondée. Au reſte, on a vu plus haut que ce remede eſt allié avec ſuccès avec beaucoup d'autres, ſuivant les circonſtances, dans l'intention de remplir pluſieurs indications qui n'ont aucun rapport avec la queſtion actuelle.

ARTICLE X.

Des affections morbifiques qui tirent leur ſource de l'abus des fébrifuges, & qui ſurviennent immédiatement après leur uſage.

§. CCXXXIV. IL y a une infinité de maux qui ſont la ſuite ou l'effet d'une mauvaiſe adminiſtration des fébrifuges, & dans ce nombre on comprend toutes les maladies chroniques, & principalement les obſtructions des viſcères, la phthyſie pulmonaire & l'hydropiſie; quelques maladies aiguës, comme la fievre putride. Mais ces dernieres maladies ſont chacune le ſujet d'un article particulier dans cet ouvrage, comme on le verra plus bas; & d'ailleurs, à l'exception de la fievre putride, qui vient ſouvent immédiatement après l'intermittente mal-traitée, les autres ont toujours une marche lente, avant d'arriver à leur état, & elles dérivent des premiers accidens produits par l'abus des fébrifuges. Cet article n'eſt donc deſtiné qu'à la deſcription de ces premieres affections morbifiques, qui n'étant pas encore parvenues au point de produire un grand dérangement

dans l'économie animale, ſont dans le cas d'être guéries plus facilement & plus promptement.

§. CCXXXV. Les premiers effets qu'on obſerve dans ceux qui ont pris des fébrifuges mal-à-propos, ſont, une chaleur mordicante, & ſur-tout plus forte dans la paume des mains, & à la plante des pieds; un ſommeil inquiet & difficile; un appétit déſordonné, ſoit pour la quantité d'alimens, ſoit pour leur qualité: bientôt ils deviennent jaunes, mélancholiques, bouffis, obſtrués, ou bien il ſurvient une petite toux ſèche, dont la fréquence & l'importunité augmentent avec le tems, &c. Ces différens accidens, qui d'abord paroiſſent peu importans, font naître enfin des maux chroniques, ſouvent irrémédiables.

§. CCXXXVI. Ce n'eſt donc pas ſans raiſon qu'on déclame contre la mauvaiſe adminiſtration des fébrifuges, & qu'on inſiſte ſur les détails qui peuvent faire connoître le moment & les circonſtances où ils doivent être employés; l'eſpeçe de tempérament à laquelle ils conviennent de préférence, & l'état de ſanté qui en proſcrit, ou qui doit en faire modérer l'uſage. J'ai déjà fait mention dans l'article précédent, & dans pluſieurs endroits de ce Chapitre, de la plûpart de ces objets.

Je parlerai ici de ceux qui n'y ont pas été compris. Mais auparavant je dois examiner les accidens décrits dans le paragraphe ci-deſſus, faire connoître la cauſe qui les détermine, & la maniere dont il faut les traiter.

§. CCXXXVII. Une chaleur mordicante : on doit s'attendre à cet effet de la part des fébrifuges, qui ſont tous plus ou moins toniques, adſtringens & chauds, ſur des corps actuellement irrités, tels que le ſont ceux qu'on ſuppoſe ici avoir pris mal-à-propos ces remedes, c'eſt-à-dire, ceux qui ne ſont pas dans la diſpoſition décrite au §. CCXXV. ſoit que cette irritation dépende de la qualité ou de la quantité du levain fébrile encore exiſtant ; ſoit qu'elle provienne du mauvais état des premieres voies ou des humeurs, il réſulte néceſſairement de l'action des fébrifuges, une augmentation de tenſion dans les ſolides, & d'acrimonie dans les fluides, une gêne plus ſenſible dans le méchaniſme des fonctions, & un reſſerrement preſque général des tuyaux excréteurs. Or, ces trois cauſes doivent non-ſeulement produire une chaleur mordicante, mais encore pluſieurs autres accidens plus ou moins graves : 1°. le battement des artères étant devenu plus fort par l'augmentation du reſſort & par la

tenſion de leurs tuniques, il excitera un mouvement propre à entretenir une chaleur plus vive qu'à l'ordinaire; 2°. la criſpation occaſionnée par l'acrimonie des liqueurs, l'eſpece de bouillonnement ou de raréfaction que doit faire naître dans la maſſe générale le levain fébrile, qui eſt alors en quelque maniere bridé dans ſon action, ſeront plus que ſuffiſans pour rendre cette chaleur âcre & mordicante. 3°. Tous ces effets ſeront proportionnés aux circonſtances, à la doſe & à la continuité des remedes, & aux moyens qu'on mettra, ou qu'on aura mis en uſage, pour en arrêter les progrès. Ainſi, par exemple, lorſqu'on adminiſtrera les fébrifuges, ſans avoir égard à la pléthore ou à la plénitude des premieres voies, ni à l'état de ſoupleſſe des ſolides, & de fluidité des liqueurs, qu'il eſt néceſſaire de rétablir, & qu'on aura, outre cela, arrêté la fievre après deux ou trois accès, dont les criſes auront même été inſuffiſantes, il eſt certain que ſur mille malades, il y en aura au moins neuf cens qui s'en trouveront mal, & qui éprouveront d'abord l'accident dont il eſt ici queſtion. On ſent en effet qu'alors, tant la préſence des ſucs impurs dans les premieres voies, que l'engorgement des liqueurs, l'action du levain morbifique retenu,

& la tenſion des tuniques artérielles, ſeront autant de cauſes qui ſe réuniront pour le faire naître, & qu'il ſera plus violent ou moins fort, en raiſon de l'irritabilité du ſujet, de la quantité ou de la qualité du fébrifuge, & de la contr'indication.

§. CCXXXVIII. Cette chaleur ſurvient preſqu'immédiatement après la faute qu'on a commiſe; elle eſt, comme on le verra ci-après, le moindre accident qui en réſulte, & elle eſt enfin preſque toujours accompagnée de quelqu'autre effet au moins auſſi nuiſible. S'il eſt rare qu'un homme inſtruit & qui a de l'expérience, ſe méprenne au point de l'exciter par une adminiſtration inconſidérée des remedes, il n'en eſt pas de même de la part des gens inhabiles, qui loin d'y avoir égard, s'applaudiſſent au contraire d'avoir arrêté la fievre, & continuent l'uſage du fébrifuge, dont bientôt après il réſulte des accidens plus fâcheux, tels que ſont la plûpart de ceux dont il eſt queſtion dans le §. CCXXXIV. Il eſt donc néceſſaire de calmer le plutôt poſſible ce premier effet nuiſible des fébrifuges.

§. CCXXXIX. On y parvient en s'abſtenant d'abord du moyen qui a produit l'accident; on emploie les délayans & les tempérans, comme le petit lait pour boiſſon; on donne beaucoup

de lavemens aux malades, & ſi la chaleur ne ſe calme point, & que le pouls ſoit dur & fort, on preſcrit une ſaignée qui favoriſe ſingulierement la détente qu'on deſire: lorſqu'elle eſt arrivée, on purge les malades, & l'on y revient encore, ſuivant le beſoin, juſqu'à ce que l'état décrit au §. CCXXIV, ſoit arrivé. Mais il n'eſt pas rare alors que la fievre revienne après la détente; & cet événement, loin d'être fâcheux, eſt d'autant plus avantageux, que la maladie ſe rétabliſſant dans ſon premier caractere, on peut la guérir plus ſûrement, en ſuivant ce qui a été dit dans les premiers articles de ce Chapitre, par rapport à l'eſpece de fievre.

§. CCXL. Un ſommeil inquiet & difficile: ce ſymptôme tient ordinairement à la chaleur modicante, dont il annonce même la violence. S'il exiſtoit ſeul pendant l'uſage des fébrifuges, il faudroit certainement les diſcontinuer, & tâcher de rendre le ſommeil aux malades par le moyen des tempérans, des délayans, & même des autres remedes ci-deſſus, au cas que l'accident ne cédât pas; que s'il accompagne l'état de chaleur, c'eſt une raiſon de plus pour inſiſter ſur le traitement du §. précédent. La ſeule obſervation qu'il y ait à ajouter

ici, regarde l'uſage des narcotiques, qui ne conviennent pas, vu la mauvaiſe diſpoſition des liqueurs. Au reſte, je ſuppoſe toujours une adminiſtration inconſidérée des fébrifuges, c'eſt-à-dire, leur uſage avant la dépletion, la détente néceſſaire, & avant que la plus grande partie du levain fébrile ait été détruite; mais il y a des cas où toutes ces indications ayant été remplies, on n'eſt pas à l'abri des deux accidens ci-deſſus. Alors c'eſt le tempérament du malade, qui ne peut ſoutenir l'effet des remedes; & l'inconvénient qui en réſulte, eſt infiniment moindre que dans les circonſtances précédentes; il eſt même évident qu'il eſt moins difficile d'y remédier, & qu'il eſt preſque toujours inutile de le tenter par d'autres moyens, que par la ceſſation des fébrifuges, & par quelques tempérans.

§. CCXLI. On voit par-là qu'il eſt eſſentiel de diſtinguer la véritable cauſe des deux effets ci-deſſus; or, en ſe rappellant de ce qui a été dit au §. CCXXXVI, on verra aiſément s'ils naiſſent d'une application indiſcrette des remedes; & en conſidérant que les tempéramens ſecs, bilieux, irritables, les ſupportent difficilement, on jugera qu'ils exigent, outre les précautions générales indiquées par rapport à l'uſage des fébrifuges, une méthode particuliere &

adaptée à leur état ; cette méthode conſiſte à modérer les doſes, & à choiſir les remedes les moins irritans : (voyez pour le choix, l'art. précédent, où la nature des fébrifuges les plus uſités eſt expliquée). Il faut pourtant obſerver que le quinquina, étant preſque toujours néceſſaire pour guérir les fievres intermittentes, il ne doit pas être compris dans le nombre des remedes qu'il faut bannir dans les cas d'irritabilité. En tempérant ſon action, & le donnant à des doſes proportionnées aux circonſtances, on évite l'inconvénient dont j'ai parlé.

§. CCXLII. Il eſt encore important d'obſerver que la chaleur & l'irritation qui naiſſent de l'uſage des fébrifuges dans les cas même où ils ſont indiqués, ſont toujours infiniment moindres, lorſque ces remedes provoquent quelques évacuations douces, & lorſque ſur-tout le ventre eſt libre ; de ſorte que dans tous les cas on doit avoir attention à ces effets, & les exciter, lorſqu'ils n'ont pas lieu, ce qui n'eſt pas fort difficile ; puiſqu'ainſi qu'on l'a vu dans le traitement des intermittentes, on peut allier les fébrifuges aux purgatifs, & qu'enfin au défaut de ces derniers, ou lorſqu'ils ne ſont pas néceſſaires, on peut faire uſage des lavemens.

§. CCXLIII. Un appétit déſordonné, &c. Il

eſt facile de concevoir que dans l'état naturel les fébrifuges, en augmentant le ton & les forces de l'eſtomac & des inteſtins, augmenteront auſſi l'appétit, puiſqu'alors ils rendront les ſécrétions des liqueurs gaſtriques & digeſtives, plus abondantes, & qu'ils faciliteront la digeſtion : dans ce cas l'appétit pourra être aſſez grand, mais il ſera réglé. Si l'on ſuppoſe au contraire l'action de ces mêmes toniques ſur les parois de l'eſtomac plein de ſaburre, on jugera qu'il doit en réſulter un effet bien différent du précédent. Les ſucs vicieux mis en activité n'en deviendront que plus âcres, & alors ils irriteront les tuniques des viſceres, ce qui fera naître un appétit déſordonné; & comme cependant il y aura en même-tems un mauvais goût dépendant de la ſaburre, les malades déſireront ſouvent des alimens qu'ils croiront propres à le diſſiper. Cet appétit ne ſera ni conſtant, ni réglé; parce que ſuivant l'action des levains, il variera continuellement. Ainſi, l'appétit déſordonné dans le ſens qui convient ici, pendant l'uſage des fébrifuges, ſera toujours un ſigne de leur mauvais effet, d'une contr'indication manifeſte pour les continuer, & il ſera d'autant plus néceſſaire de corriger cette diſpoſition, qu'elle entraîne après elle, ou la récidive

de

de la fievre, ou d'autres maux plus cruels. Cet accident eſt ſouvent accompagné des deux précédens, & il indique la néceſſité des purgatifs, après avoir délayé & détrempé les premieres voies, qui ſont évidemment dans un érétiſme plus ou moins violent, & dans une diſpoſition prochaine à la phlogoſe.

§. CCXLIV. Ce mauvais état approche plus ou moins de la boulimie, dont j'ai traité dans le troiſieme Livre, & il ne faut pas le confondre avec cette faim dévorante, dont les convaleſcens ſont ſouvent tourmentés par l'effet du quinquina, parce que dans ce dernier cas il n'y a pas de cauſe morbifique, & qu'on parvient aſſez facilement, en modérant leur appétit par des moyens légers, à changer cette diſpoſition, qui dépend moins de la ſaburre des premieres voies, que de la chaleur & du reſſort imprimés à l'eſtomac par le remede, & du beſoin que le corps a d'être réparé. Ce n'eſt pas que ce dernier état ne puiſſe cependant devenir & ne devienne quelquefois nuiſible par la difficulté de digérer la quantité des alimens qui excédent les forces de l'eſtomac, & par l'acrimonie que contractent les ſucs digeſtifs, lorſqu'on ne ſatisfait pas la faim; alors on eſt obligé de diminuer la quantité des fébrifuges,

& de preſcrire quelques abſorbans aux malades.

§. CCXLV. Les malades deviennent jaunes : on voit ſouvent cet effet peu de jours après qu'ils ont commencé l'uſage des fébrifuges ; tous les accidens ci-deſſus, ou du moins quelques-uns d'entr'eux ont précédé cet état ; & quoiqu'en général il dépende d'une application inconſidérée du remede, il eſt auſſi quelquefois produit par des cauſes qu'il étoit difficile de prévoir ; comme, par exemple, par une action trop vive de la part du moyen ſur un tempérament très-irritable. Pour faire comprendre la raiſon de l'eſpece de jauniſſe qui ſurvient dans l'un & dans l'autre cas ; il faut les examiner ſéparement.

§. CCXLVI. Si l'on ſuppoſe que les fébribrifuges ont été employés trop tôt, & dans une diſpoſition contraire à celle où ils peuvent agir avec efficacité & ſans inconvénient, il arrivera ſouvent qu'outre les effets nuiſibles ci-deſſus, les ſécrétions & les excrétions ſeront troublées ou empêchées par l'érétiſme & la criſpation, qui ſont la ſuite preſqu'inévitable de l'abus de ces remedes : ce retardement ou empêchement au cours naturel des liqueurs dans leurs organes ſécréteurs & excréteurs,

donne lieu à des déviations qui ſont plus ou moins ſenſibles & dangereuſes, ſuivant la nature du dérangement qui en provient. Parmi les effets de ce genre, on obſerve particulierement l'embarras dans la ſécrétion de la bile, après l'uſage des fébrifuges; parce que les vaiſſeaux qui portent en partie la matiere préparée à former cette liqueur, & de cette liqueur même preſque toute formée, ſont plus reſſerrés par la contraction ſpaſmodique excitée par les remedes, & que la marche progreſſive du fluide qu'ils contiennent, étant ainſi arrêtée, il en réſulte néceſſairement un reflux de la bile ou de la matiere bilieuſe vers les tuyaux qui lui offrent le moins de réſiſtance, d'où il arrive que ſe mêlant avec les autres liqueurs dans le torrent de la circulation, elle fait contracter à celles qui en ſont les plus ſuſceptibles, une couleur d'un jaune plus ou moins foncé, qui ſe manifeſte principalement à la ſuperficie, où il aborde une grande quantité de tuyaux qui charrient les humeurs ſéreuſes.

§. CCXLVII. Cette déviation de la matiere bilieuſe eſt ſouvent le principe de lictere, comme on le verra dans le troiſieme Livre, & elle ne peut durer long-tems ſans occaſionner une foule d'accidens, parce que le levain fébrile

n'étant point détruit, il agit de concert avec les remedes, pour augmenter ſans ceſſe les embarras qui commencent à ſe former. Il faut donc employer le plutôt poſſible les moyens qui peuvent détruire cette fâcheuſe diſpoſition. Les délayans & les tempérans ſont les premiers remedes indiqués dans cette circonſtance; lorſque l'érétiſme paroît détruit, on évacue les premieres voies; & enſuite, en ſuppoſant que la fievre revienne, ce qui eſt aſſez avantageux, on en laiſſe écouler quelques accès, après leſquels on traite la maladie comme il a été dit à l'article V, & il faut ſur-tout obſerver de ne revenir à l'uſage des fébrifuges que lorſqu'on aura la certitude qu'il n'y a plus le moindre veſtige d'engorgement; encore faudra-t-il alors, ou même pendant le traitement, joindre les apéritifs & les laxatifs aux autres moyens: que ſi la fievre ne reparoît pas, il ne faut pas perdre de vue le levain fébrile, dont l'exiſtence eſt manifeſte. On tâche donc de le détruire, en évacuant doucement, & de deux jours l'un, les malades avec des purgatifs joints aux apéritifs, obſervant en même-tems que les délayans & les tempérans y ayent diſpoſé les malades. On ſupplée l'écoulement de la bile par quelques remedes ſavoneux, & enſuite

après avoir ſuivi aſſez long-tems ce traitement, on juge que le levain febrile eſt preſqu'entierement détruit, ſi les évacuations ont été ſuffiſantes, & de bonne qualité, ſi le cours naturel de la bile eſt rétabli, & s'il n'y a point d'apparence d'engorgement. Alors, pour achever la guériſon, on preſcrit les martiaux légers avec les fébrifuges, en prenant d'ailleurs toutes les précautions néceſſaires, pour qu'il n'arrive plus de criſpations.

§. CCXLVIII. Lorſque les fébrifuges n'empêchent la ſécrétion de la bile, que par leur action trop vive ſur des ſujets irritables, comme il s'en rencontre quelquefois, & qu'il n'y a aucune autre cauſe conjointe, ou qu'enfin le levain fébrile eſt d'ailleurs détruit, il en réſulte en effet que les malades deviennent jaunes, comme ceux qui ſe trouvent dans la diſpoſition décrite ci-deſſus; mais outre que cet accident eſt rare, ſur-tout dans les ſoldats, qui en général, n'ont pas les fibres très-irritables, il eſt auſſi beaucoup moins nuiſible, & plus facile à combattre; car il ſuffit alors de défendre la continuation des fébrifuges, & de preſcrire des délayans & des tempérans pendant quelques jours, après leſquels on purge les malades. La ſeule difficulté qui puiſſe em-

baraſſer les gens ſans expérience, eſt de reconnoître ſi véritablement le levain fébrile eſt détruit. Mais lorſqu'on ſe rappellera ce qui a été dit dans les paragraphes précédens, on ne courra pas le riſque de s'y méprendre.

§. CCXLIX. Les malades deviennent mélan-lançoliques : la mélancolie a différentes acceptions qui expriment des affections diverſes : on entend ici par ce terme, une triſteſſe, une langueur, & un abattement plus ou moins conſidérables, qui dépendent de la gêne des fonctions, par l'effet des embarras qu'a fait naître le ſpaſme, excité par les fébrifuges. Si l'on ſuppoſe la préſence du levain fébrile dans le ſyſtême méſenterique, la ſécrétion de la bile difficile, les digeſtions dépravées, comme une ſuite de ces deux cauſes, on concevra facilement la mélancolie. Or, il a été prouvé que l'abus des fébrifuges entraîne ces différens accidens; d'où il réſulte que la continuité des mêmes remedes doit néceſſairement réduire les malades au point de langueur & d'abattement dont il eſt ici queſtion. Je pourrois ajouter que par la ſeule difficulté de la ſécrétion de la bile, il arrive quelquefois que la matiere préparée à la former s'échappe par pluſieurs endroits dans le canal inteſtinal, aux parois deſquels elle

s'attache fortement, & qu'en y ſéjournant elle acquiert avec le tems un dégré d'altération, qui lui donne le caractere de l'atrabile des Anciens, dont je parlerai dans le troiſieme Livre. Or, cette atrabile eſt juſtement réputée pour la cauſe de la mélancolie, comme je le prouverai ailleurs.

§. CCL. On emploie contre cet accident les mêmes moyens que ci-deſſus, §. CCXLVII, & lorſque la maladie eſt arrivée au point d'être produite par une humeur attrabilaire, il faut ſuivre le traitement indiqué dans le Liv. III; Chapitre I, Art. III; à un moindre dégré, les bains, les lavemens émolliens, & un grand lavage, ſont les remedes qui doivent précéder l'uſage des évacuans, des apéritifs & des martiaux.

§. CCLI. Les malades deviennent bouffis: la bouffiſſure eſt ſynonime avec l'œdeme; cet accident ſuit de près ceux qui ont été décrits plus haut. Pour comprendre la cauſe qui le fait naître, il faut ſavoir, 1°. que les liqueurs qui croupiſſent dans leurs vaiſſeaux dégénerent facilement, & qu'elles ſont alors très-diſpoſés à ſe diſſoudre; 2°. que la criſpation ou l'éréthiſme qu'on ſuppoſe avec fondement être l'effet des fébrifuges, retarde principalement le retour

des liqueurs de la circonférence au centre, ce qui entraîne néceſſairement la déviation du fluide le plus tenu dans le tiſſu cellulaire, ou du moins leur ſtagnation, ou un ſéjour plus long dans les tuyaux. D'après cela, on ne doit pas être fort ſurpris que la continuation des fébrifuges, dans le cas où le levain fébrile n'eſt point encore ſuffiſamment corrigé, & où les ſolides & les fluides ne ſont point encore diſpoſés à recevoir leur impreſſion, produiſe l'œdeme, & même l'hydropyſie.

§. CCLII. On rémedie à cette bouffiſſure, en mettant alternativement & ſucceſſivement en uſage les délayans, les purgatifs, les diurétiques, les apéritifs & les martiaux, comme il a été dit ci-deſſus. Il faut pourtant obſerver que les délayans ſont moins néceſſaires dans le cas préſent, que dans les précédens; parce que le ſpaſme, dont la bouffiſſure eſt la ſuite, n'exiſte plus, ou que du moins il eſt fort diminué. Mais on doit principalement inſiſter ſur les purgatifs & ſur les autres remedes dont je viens de parler. La fievre qui ſurviendroit alors, ſeroit un des meilleurs moyens de guériſon, ſi l'on ne ſe preſſoit point de l'arrêter. Au reſte, comme la bouffiſſure eſt toujours compliquée avec quelques embarras dans les viſceres, il faut que le

même traitement puiſſe convenir à l'un & à l'autre états. Voyez celui de l'œdeme, dans le Livre III, Chap. II.

§. CCLIII. Les malades deviennent obſtrués : c'eſt ici le commencement, ou l'époque d'une maladie chronique qui ne doit pas faire l'objet de cet article. Je n'en parlerai donc que pour montrer l'enchaînement des effets produits par la mauvaiſe adminiſtration des fébrifuges. Juſqu'ici nous avons vu qu'ils produiſoient une chaleur mordicante, un ſommeil inquiet, la lenteur & la dépravation des digeſtions, un commencement d'ictère, la bouffiſſure, la mélancolie ; & il eſt clair que delà il n'y a qu'un pas à l'obſtruction des viſcères. Il eſt donc bien important de traiter les accidens précurſeurs de cet état ; & comme on ne peut le faire avec ſûreté & efficacité, ſans les connoître & ſans avoir une idée préciſe de leur cauſe, tous les détails précédens doivent être d'une très-grande utilité à ceux qui n'ont pas encore l'expérience des différens effets nuiſibles des fébrifuges mal-adminiſtrés. On verra dans le troiſieme Livre la maniere de guérir chaque eſpece d'obſtruction. Celle qui eſt la ſuite des fébrifuges a ordinairement ſon ſiége au foie, au pancréas ou au méſentere. J'obſerverai ici, en paſſant, que la

fievre intermittente qui reparoît, après avoir produit ce genre de maladie, eſt ſouvent le plus puiſſant remede déſopilatif, & que le Médecin qui ſait le modérer & l'entretenir à propos, en tire un plus grand parti, que de la plûpart des autres moyens. Cet effet, dont j'ai déja parlé en pluſieurs endroits pour la guériſon de quelques autres maux, eſt facile à comprendre; puiſque le mouvement fébrile bien réglé, tend toujours à lever les obſtacles qui s'oppoſent à la circulation libre des liqueurs, & à l'exécution des fonctions de la machine.

§. CCLIV. Une petite toux ſeche & incommode: tous les Praticiens connoiſſent par expérience, que les fébrifuges, & ſur-tout le quinquina, échauffent la poitrine, & cauſent ſouvent une toux ſeche plus ou moins vive, ſuivant la diſpoſition des ſujets à l'irritabilité. Ces effets qu'on obſerve même dans ceux auxquels on adminiſtre ces remedes, après avoir pris toutes les meſures convenables pour n'en point craindre les accidens ci-deſſus, eſt d'autant plus violent, que les circonſtances de l'adminiſtration ſont moins favorables. Ainſi, en ſuppoſant l'exiſtence du levain fébrile avec toute ſon activité, & l'érétiſme général produit par les fébrifuges, la toux qui ſurviendra ſera un

surcroît d'accidens, & elle pourra même avoir des suites très-fâcheuses, si l'on ne se presse pas d'y remédier.

§ CCLV. Quelque soit la disposition des malades, il faut abandonner les fébrifuges, dès qu'ils excitent une toux vive; & quand il n'y a aucune contr'indication, s'ils en excitent une légere, il faut au moins diminuer l'activité de ces remedes, en les unissant avec quelques correctifs, & en diminuant en même-tems leurs doses. Il est toujours nécessaire d'employer les béchiques & les adoucissans, en même-tems que les fébrifuges dans les sujets irritables, & insister principalement sur l'usage des premiers, quand la poitrine a été affectée. Le petit lait, l'eau d'orge, les tisannes émulsives sont les moyens qui conviennent le mieux pour réparer ce dommage, qui, étant bien plus considérable, lorsque d'ailleurs les fébrifuges ont été employés mal-à-propos, & qu'il y a d'autres accidens, exige une suite de régime adoucissant pendant beaucoup de tems. La toux étant l'accident le plus formidable, c'est elle qu'il faut calmer la premiere; mais on doit observer que les narcotiques, les huileux & le lait, qui réussissent généralement dans tout autre cas de toux, sont ici, non-seulement moins avantageux,

mais encore très-ſouvent nuiſibles. Après que cet accident eſt diſſipé, on peut travailler à la deſtruction des autres, par les moyens décrits ci-deſſus, en ſuivant les regles que j'ai indiquées par rapport aux diverſes circonſtances, & ſans oublier le levain fébrile & les engorgemens qu'il a pu faire naître, & qui ſont en général les plus à craindre.

§. CCLVI. La conſtipation eſt un effet aſſez naturel de l'uſage des toniques & des adſtringens, & il arrive aſſez ſouvent que les fébrifuges le produiſent ſous cette double qualité qu'ils poſſedent à un degré évident : quand le levain fébrile eſt détruit, ou que la diſpoſition requiſe pour employer le ſpécifique, eſt conſtatée, on n'a pas à craindre cette conſtipation, ou du moins a-t-on une grande facilité pour la faire diſſiper ; elle indique ſeulement la néceſſité de modérer les doſes du remede, ou de le donner avec quelques laxatifs. Mais s'il y a encore une certaine portion de levain, que la diſpoſition ci-deſſus n'exiſte point, il ſe forme en peu de tems des embarras dans les viſceres, & de ſuite des obſtructions, tant par la ſtagnation des liqueurs dans le ſyſtême vaſculaire mézaraïque, que par le ſéjour du levain fébrile, la concrétion des humeurs lymphatiques

arrêtées & engorgées dans leurs couloirs, & ſur-tout par le défaut de la bile, qui, en ceſſant de couler dans le canal inteſtinal, cauſe toujours une conſtipation opiniâtre. A cet état de gêne il ſe joint bientôt d'autres accidens, comme, par exemple, un ſpaſme général, que ſuivit, ou qui fait naître la chaleur mordicante & les autres ſymptômes décrits plus haut.

§. CCLVII. Il faut donc travailler alors à rendre le ventre libre, 1°. en ceſſant les remedes qui l'avoient reſſerré; 2°. en donnant beaucoup de lavemens émolliens aux malades, 3°. en leur faiſant boire beaucoup de liqueurs délayantes & tempérantes. Après que la détente eſt arrivée, on preſcrit quelques laxatifs, qui entraînent les matieres les plus tenaces, qui ſe ſont attachées aux parois des inteſtins, pendant la conſtipation, & qui n'ont point cédé à l'action des lavemens & des boiſſons. Enſuite on met en uſage tous les autres moyens indiqués dans les §. précédens, pour rétablir le bon état des premieres voies, lever les embarras qui peuvent s'être formés, & détruire entiérement le levain fébrile.

§. CCLVIII. La diarrhée : ſi la conſtipation eſt ſouvent une ſuite de l'uſage des fébrifuges, il arrive auſſi quelquefois qu'ils produiſent un

effet contraire ; & cet état, qui eſt au moins auſſi nuiſible, dépend ou de la chaleur & du ſpaſme excités par les remedes, ou de la mauvaiſe diſpoſition des premieres voies, ou d'un commencement de diſſolution des liqueurs. Dans le premier cas, la diarrhée ſurvient à l'occaſion d'une irritation permanente dans le tube inteſtinal, qui force les glandes d'exprimer une partie de leurs ſucs, & qui d'ailleurs, en mettant obſtacle au mouvement progreſſif des liqueurs, donne lieu à l'engorgement des vaiſſeaux, qui alors laiſſent échapper à travers leurs tuniques la matiere la plus tenue, ou une portion de la ſéroſité qu'ils contiennent. Il en réſulte un flux ſéreux & douloureux, qu'on peut aiſément arrêter en ceſſant l'uſage des fébrifuges, & en faiſant obſerver aux malades un régime délayant & tempérant. On voit par là que la conſtipation & la diarrhée ont la même cauſe, & que l'une de ces deux affections morbifiques arrive plutôt que l'autre, ſuivant le dégré d'irritation & d'irritabilité dans le tube inteſtinal. Mais cette premiere cauſe de flux de ventre ; c'eſt-à-dire, la chaleur & le ſpaſme, a bien plus rarement ſon effet par la ſeule énergie des fébrifuges, que par leur mélange dans les premieres voies avec des ſucs dépravés ; car

il n'y a que les tempéramens nerveux & irritables qui éprouvent cette chaleur & ce ſpaſme, quand il n'y a aucune autre cauſe conjointe; au lieu que, dans tous les ſujets, l'uſage des fébrifuges, avant d'avoir évacué ſuffiſamment, produit toujours cet effet, en ce que les remedes toniques augmentent néceſſairement l'activité des ſucs viciés, qui ſont eux-mêmes très-irritans : alors il ſurvient un dévoiement plus conſidérable & plus ſérieux; parce que, dans le même-tems, une partie de ces ſucs eſt tranſmiſe dans les voies de la circulation, où ils cauſent une altération plus ou moins ſenſible dans les humeurs, &c. Après avoir ſuffiſamment détrempé les premieres voies, il faut employer dans ce cas les purgatifs; &, s'il eſt néceſſaire de prefcrire les fébrifuges, on les alliera aux laxatifs doux : la troiſieme cauſe du dévoiement eſt certainement la plus dangereuſe : il faut, pour ce commencement de diſſolution, manifeſtée par le flux ſéreux, qu'il y ait eu pluſieurs autres accidens auparavant, & que le levain fébrile ayant été arrêté par l'uſage des fébrifuges, ſans aucune précaution, il ait produit une altération conſidérable dans les humeurs. Cet état exige l'uſage des martiaux, des apéritifs, conjointement avec

celui des boiſſons aigrelettes, comme du petit lait, de la tiſanne ſaturée avec le vinaigre, ou l'eſprit de vitriol ou de ſoufre, ſuivant les indications.

§. CCLIX. Les hémorrhoïdes : cet accident arrive ſouvent par l'effet des fébrifuges, & il accompagne ordinairement l'état de conſtipation, qui l'augmente au moins, quand elle ne le fait pas naître. On conçoit en effet que la ſeule préſence des matieres fécales, retenues & endurcies dans le canal inteſtinal, doit ſuffire pour gêner le retour des liqueurs dans le ſyſtême méſenterique, & ſur-tout pour arrêter le ſang dans les extrémités capillaires des veines du fondement ; alors ces veines ſe gonflent, & elles forment une tumeur plus ou moins volumineuſe, qui tantôt eſt extérieure, tantôt intérieure, & quelquefois au dedans & en dehors en même-tems, ce qui eſt fort douloureux, & empêche le paſſage des excrémens. Mais cette cauſe des hémorrhoïdes n'eſt pas la plus fâcheuſe ; quoiqu'elle ſoit preſque toujours la plus douloureuſe ; parce qu'en faiſant ceſſer la conſtipation par l'uſage des délayans & des lavemens, & en appliquant des émolliens ſur la partie malade, l'accident cede ordinairement, ſoit que les veines ſe rident & que l'inflam-

mation

mation ceſſe tout-à-fait, ſoit qu'elles crêvent & ſe dégorgent. Cette guériſon n'eſt pas à beaucoup près auſſi facile, quand la tumeur hémorrhoïdale dépend d'un engorgement dans le foie, & il y a même pluſieurs précautions à prendre à l'égard des moyens qui pourroient faire diſſiper la tumeur, parce qu'il y en a qui augmentent l'engorgement. J'ai traité dans le dernier Chapitre du Livre II des hémorrhoïdes & du flux hémorrhoïdal; on y trouvera ce qui concerne les précautions dont il eſt ici queſtion. Je dois ſeulement faire obſerver que les hémorrhoïdes ſont alors preſque toujours la ſuite ou l'effet d'une ſuſpenſion de la fievre, avant la deſtruction du levain fébrile, & par l'action des fébrifuges, dans des diſpoſitions peu favorables au ſuccès qu'on s'en promet : on peut aiſément diſtinguer cet état du précédent, qui ne dépend que de la conſtipation, 1°. par le volume plus grand ou la tenſion, ou la douleur, ou la dureté du foie; 2°. par la couleur plus ou moins jaune de la peau; 3°. par des digeſtions pareſſeuſes & venteuſes, &c. Le remede contre ce mal conſiſte moins dans les moyens qui ont un effet particulier ſur les hémorrhoïdes, que dans ceux qui peuvent détruire les embarras & les engorgemens : voyez

le Livre III, Chapitre II. Il y a une troiſieme cauſe d'hémorrhoïdes, qui a quelquefois lieu pendant l'uſage des fébrifuges, & à laquelle il eſt néceſſaire de faire attention, quand on les preſcrit; c'eſt la propriété ſinguliere qu'ont certains remedes toniques & amers de produire cet accident; tels ſont, par exemple, l'abſynthe & l'aloë, qui entrent ſouvent dans la compoſition des fébrifuges qu'on adminiſtre. Cet effet eſt bien plus marqué dans les tempéramens qui ont de la diſpoſition aux hémorrhoïdes; & c'eſt pour cette raiſon qu'on doit éviter de leur donner de pareils remedes, qui, étant facilement ſuppléés par d'autres, ſont d'autant plus nuiſibles, qu'ils retardent la guériſon par l'accident qu'ils font naître; puiſque dans tous les cas d'hémorrhoïdes il faut s'abſtenir des fébrifuges.

§. CCLX. La colique : il n'eſt pas difficile de comprendre que la conſtipation, la diarrhée, les hémorrhoïdes, & la plûpart des autres accidens qui ſont la ſuite ou l'effet des fébrifuges mal adminiſtrés, ſont le plus ſouvent accompagnés de colique, qui, étant relative à la cauſe particuliere qui affecte les entrailles, & aux accidens concomitans, n'exige pas des moyens différens de ceux dont il a été queſtion dans les

paragraphes précédens. Ainſi, en conſultant ce qui a été dit ci-deſſus ſur le traitement de chacun des effets produits par la mauvaiſe adminiſtration des fébrifuges, on verra aiſément le remede qui convient à l'eſpece de colique, & on la guérira.

§. CCLXI. Le crachement de ſang : cet accident, pendant l'uſage des fébrifuges, eſt l'effet ou d'une rupture de vaiſſeaux dans la poitrine, ou du paſſage des globules rouges du ſang dans les tuyaux qui aboutiſſent aux bronches, à l'occaſion d'un déchirement produit par une matiere acrimonieuſe, ou d'un mouvement plus rapide dans la circulation, ou d'une criſpation conſidérable ; dans tous ces cas, les fébrifuges ſont la ſeule cauſe du mal ; comme, par exemple, lorſqu'étant adminiſtrés à des ſujets qui ont les vaiſſeaux des poumons très-irritables, foibles & délicats, ils agiſſent trop vivement, & lorſqu'enfin leur doſe eſt trop forte ; ou bien ils agiſſent de concert avec le levain fébrile encore exiſtant, & alors leur effet eſt plus violent, & il a ſouvent autant de puiſſance ſur les ſujets d'ailleurs bien conſtitués, que ſur les autres. On conçoit facilement de quelle conſéquence peut être un accident de cette nature, ſur-tout lorſque la quantité du

ſang qu'on crache eſt conſidérable, & qu'elle continue de même pendant long-tems. On a vu ſouvent des malades tomber dans la phthyſie pulmonaire par cette ſeule cauſe. Je devrois indiquer ici la maniere de reconnoître d'où part le ſang qu'on rend par la bouche; mais je renvoie ſur ce ſujet aux Chapitres II & III du ſecond Livre, où il eſt fait mention de l'hémopthyſie & du vomiſſement de ſang. Il me ſuffira d'expoſer en peu de mots ce qu'il convient de faire, lorſque les fébrifuges ont produit l'accident dont il eſt ici queſtion.

§. CCLXII. Il n'eſt pas néceſſaire de prouver qu'il faut auſſi-tôt s'abſtenir de donner le remede qui a cauſé le mal; pour le calmer, on preſcrit des boiſſons mucilagineuſes ou gélatineuſes; tels que l'eau de ris, l'eau de poulet, émulſionnées, & ſi le pouls eſt fort, ou l'hémorrhagie un peu copieuſe, on eſt obligé de ſaigner les malades. Les lavemens émolliens ſont également utiles; le reſte des précautions qu'il faut mettre en uſage, eſt expliqué dans les deux Chapitres indiqués ci-deſſus. Je dois ſeulement faire obſerver que lorſqu'on ſoupçonne un reſte de levain fébrile, il faut s'abſtenir des narcotiques, quoiqu'ils ſoyent en général très-avantageux pour arrêter l'hémorrhagie, parce que

dans ce cas-ci ils augmentent encore les engorgemens, & qu'ils ne font que ſuſpendre l'accident. Les adſtringens ſont pareillement pernicieux par la même raiſon. On ſent bien qu'en ſuppoſant la néceſſité d'attaquer ce levain par la ſuite, il eſt indiſpenſable de ne le faire qu'avec la plus grande circonſpection, & long-tems après que la poitrine eſt conſolidée.

§. CCLXIII. Il y a beaucoup d'autres accidens qui peuvent naître de la mauvaiſe adminiſtration des fébrifuges; mais ils ont tous un rapport plus ou moins direct avec les principaux que j'ai décrits ici. On voit ſi ſouvent ces derniers, que je n'ai pas cru pouvoir me diſpenſer d'en parler, peut-être cette maniere de préſenter l'abus qu'on fait des fébrifuges, rendra-t-elle beaucoup de gens plus circonſpects, & par là j'aurai rendu un grand ſervice aux gens de guerre, qui ſont les victimes du préjugé ou de l'ignorance à cet égard. On m'obſervera ſans doute encore que les Praticiens connoiſſent les dangers dont j'ai parlé; mais ce n'eſt, ni à eux, ni aux gens inſtruits que j'ai eu intention de parler. Au reſte, il y a beaucoup d'habiles gens qui n'ont peut-être pas ſuffiſamment approfondi cette matiere, comme on peut le voir par quelques écrits où l'on attribue trop

légerement de grandes vertus aux fébrifuges, & ſur-tout au quinquina, ſans faire remarquer leur danger. Plus un remede eſt efficace contre une maladie, plus il doit être nuiſible, quand il eſt mal appliqué. Je ferai voir dans le Chapitre ſuivant que les vertus de la plûpart des médicamens ſont tellement relatives, que dans deux cas contraires le même moyen a ſouvent deux propriétés abſolument diſtinctes; comme, par exemple, celles de ſeptique & d'anti-ſeptique.

ARTICLE XI.

De la maniere dont on peut préſerver les troupes des Fievres intermittentes, & empêcher les récidives.

CCLXIV. UN Auteur grave qui a écrit ſur la maniere de préſerver les hommes des maladies putrides-malignes, épidémiques, contagieuſes, parle en particulier de la méthode qu'il conviendroit d'employer pour les troupes, & ſes moyens conſiſtent dans l'uſage du vin & la bierre, du ſucre en caſtonade, du quinquina, le tout aidé d'une nourriture bien ſaine. Ainſi, en ſuppoſant une armée de cent mille hommes,

y compriſe toute leur ſuite, il faudroit ſelon lui, à-peu-près cent mille pintes de vin ou de bierre par jour, deux cent mille onces de caſtonade, cent mille onces de quinquina, pour les préſerver de la maladie; mais outre l'impoſſibilité de réunir ces proviſions & la dépenſe qu'elles entraîneroient, il faudroit encore ſavoir ſi les préſervatifs ſont bien sûrs. J'ai diſcuté cette matiere dans le troiſieme Livre de cet ouvrage. Quant à la nourriture bien ſaine, il n'eſt pas douteux qu'elle ne ſoit très-avantageuſe, mais il faut convenir que ce conſeil eſt d'autant plus inutile, que perſonne n'ignore l'influence des alimens ſains ou malſains ſur la ſanté des hommes. J'ai fait voir dans mon Hygienne Militaire les moyens généraux qui peuvent écarter les maladies des armées, & j'ai cru ne pouvoir mieux remplir cet objet qu'en ſuivant les troupes dans toutes leurs poſitions, & en indiquant les dangers de chacune. Il s'agit maintenant d'appliquer les préceptes renfermés dans cet ouvrage, au cas particulier dont il eſt ici queſtion.

§. CCLXV. Comme il ne s'agit que d'épidémie, il faut ſuppoſer une cauſe générale des fievres intermittentes, & cette cauſe eſt certainement dans la diſpoſition particuliere des

hommes & dans l'athmoſphere, comme je l'ai fait voir dans l'article II de ce Chapitre, tant par le raiſonnement, que par les exemples. En partant de-là, il eſt évident que s'il y a des moyens qui ſoyent propres à empêcher la maladie, ce ſont ceux qui peuvent corriger la mauvaiſe diſpoſition actuelle des hommes expoſés aux influences malignes de l'air, & à écarter ou détruire celles-ci. J'aurai donc rempli ma tâche ſur ce point, ſi, après avoir montré quelle eſt cette diſpoſition, & la nature de ces influences, j'indique une méthode par laquelle on puiſſe changer l'une, & affoiblir, corriger ou détruire les autres : c'eſt ce que je me propoſe de faire dans les deux ſections ſuivantes. Il reſtera encore à traiter un autre ſujet à-peu-près auſſi intéreſſant ; ſavoir, la maniere d'empêcher les récidives des fievres intermittentes. Tout le monde ſait combien il eſt ſouvent difficile de tarir la ſource ou le levain de ces maladies, & que la moindre faute dans le régime, la plus légere action de la part des cauſes propres à les produire, les font renaître ; & certes, il n'y a guères de claſſes d'hommes qui ſoyent autant expoſées que celle des gens de guerre, aux vices du régime, & à la puiſſance des agens dont il eſt ici queſtion, d'où il faut

conclure qu'elle eſt auſſi celle qui doit eſſuyer le plus facilement des récidives de fievres intermittentes. Les réflexions que j'ai faites ſur la maniere dont les malades ſont conduits, & ſur le défaut de précautions néceſſaires pour éviter le retour de la maladie, m'ont conduit à chercher le moyen par lequel on pourroit parvenir à diminuer le nombre des victimes. Cet objet ſera traité dans une troiſieme ſection; mais avant d'entamer les matieres que je viens d'indiquer, je dois prévenir le lecteur que pour exécuter avec un ſuccès plus marqué le plan que je m'impoſe, je ne ſors jamais de l'état actuel & poſitif des troupes & de leur régime; l'expérience m'ayant appris que le plûpart des conſeils que l'on donne, n'ont jamais d'utilité, que lorſqu'ils n'exigent pas des changemens qu'on prévoit ne pouvoir pas être adoptés; tels ſont, par exemple, ceux de l'Auteur ci-deſſus. Pour rendre quelque ſervice en ce genre, il faut avoir vu long-tems les troupes, & avoir examiné avec beaucoup d'attention tout ce qui leur arrive; c'eſt ce qui manque à la plûpart de ceux qui ont parlé de leurs maladies. Je le repete encore, *Pringle* eſt le premier qui ait donné un bon plan ſur cette matiere: les campagnes qu'il a faites, & ſa ſagacité, lui en ont

fourni les moyens. On peut ajouter beaucoup à ce qu'il a fait, parce que ses travaux n'ont pas embrassé la totalité des rapports.

Section Premiere.

De la disposition aux Fievres intermittentes, & de la nature des causes extérieures qui rendent les maladies épidémiques dans les troupes.

§. CCLXVI. J'Ai déjà fait voir à l'art. II de ce Chapitre les causes générales des fievres intermittentes, & les saisons où elles sont ordinairement épidémiques. J'y ai demontré que l'impureté & l'intempérie de l'air, jointes aux variétés plus ou moins promptes qu'on observe dans sa température, par le passage de l'hyver au printems, & de l'été à l'automne, rompoient l'équilibre entre les solides & les fluides à un dégré plus ou moins sensible, & faisoient naître dans les fonctions & dans les sécrétions des changemens qui alteroient la nature des humeurs en proportion de la puissance de ces agens sur les individus qui y étoient exposés; que de ces différens effets il résultoit un hétérogène d'un caractere particulier, qui donnoit lieu à la fievre intermitttente. On y a vu enfin

que ce levain étranger paroiſſoit avoir beaucoup d'analogie avec celui des maladies putrides ; d'où l'on peut conclure que la diſpoſition qui le fait naître, eſt à-peu-près la même que celle qui donne lieu aux fievres putrides. Or, il eſt conſtant que la dégénération des humeurs, tant par leur ſtagnation, que par leur réproduction vicieuſe, qui eſt une ſuite néceſſaire des digeſtions dépravées, eſt la diſpoſition la plus prochaine à la putridité *. Ainſi, l'on aura droit de préſumer que la putreſcence eſt le vice dominant des liqueurs dans ceux qui ſont attaqués des fievres intermittentes.

§. CCLXVII. L'expérience a toujours démontré cette putreſcence dans les épidémies de ces fievres, & la nature des cauſes qui agiſſent dans le tems où elles regnent, ne laiſſe aucun doute ſur cet effet ; car ſoit dans le printems, ſoit en automne, l'air eſt toujours plus ou moins chargé de miaſmes putrides, dont l'activité eſt relative ; c'eſt-à-dire, que le concours de différentes circonſtances, comme, par exemple, d'une humidité continuelle occaſionnée par la pluie, d'un

(*) On verra dans le Chapitre ſuivant ce que c'eſt que la putridité & tous ſes acceſſoires.

sol humide, des brouillards épais, des variétés du froid & du chaud, d'un régime mauvais, &c. rendra nécessairement la cause principale plus active, & multipliera davantage la maladie, que si ces accessoires funestes ne se rencontroient pas.

§. CCLXVIII. Appliquons maintenant aux gens de guerre les principes qui viennent d'être établis ; on reconnoîtra encore mieux en eux la putrescence, qui a été considérée comme la disposition aux fievres intermittentes, lorsqu'on fera attention aux circonstances où ils se trouvent presque toujours dans les épidémies de ces fievres ; 1°. dans les armées, le soldat exposé aux causes ci-dessus, qu'on suppose en activité pendant l'automne, vient de faire une campagne plus ou moins pénible, pendant laquelle il a éprouvé presque journellement les vicissitudes de la chaleur des jours, de la fraîcheur des nuits, & de l'humidité de l'athmosphère ; ayant à combattre en même-tems & souvent la soif ou la faim, &, pour ainsi dire, contraint de boire des eaux malsaines, de manger des crudités ou des alimens indigestes & mal préparés, de laisser sécher sur son corps des vêtemens qu'il ne peut changer, &c. Comment ne seroit-il pas alors dans une disposition

particuliere à la putridité ? 2°. qu'on le ſuppoſe pendant le printems au milieu des mêmes cauſes d'épidémies qui attaquent les armées ; on le trouvera preſque dans un état à-peu-près ſemblable, mais quelquefois un peu moins mauvais, qui dépend de la ſituation où il s'eſt trouvé pendant l'hyver, & des circonſtances du moment, qui eſt celui où les troupes commencent à faire des mouvemens, & où en un mot la campagne va s'ouvrir. Si le quartier d'hyver a été tranquile, que le ſoldat ait été bien ſoigné, bien nourri, & à l'abri des injures du tems ; il éprouvera à l'entrée de la campagne un changement ſubit, qui produira bientôt une dégénération des humeurs, par les cauſes multipliées qui dérangeront l'équilibre entre les ſolides & les fluides, & conſéquemment l'ordre des ſécrétions : nouvelles nourritures moins ſaines, nouvelles fatigues, la pluie, l'humidité, le froid agiſſant avec plus de violence ſur des corps qui n'y ſont point accoutumés ; ainſi, la tranſpiration inégale, ſa ſuppreſſion, des digeſtions dépravées, font naître en peu de tems une diſpoſition manifeſte à la putreſcence, & conſéquemment à la fievre. Si au contraire les troupes ont été obligées de guerroyer pendant l'hyver, ce qui arrive ſouvent dans cer-

tains pays ; comme, par exemple, en Allemagne, les corps précédemment épuisés par la campagne, ont conservé leur mauvaise disposition, dont il est fait mention ci-dessus N°. 1, elle augmente par la rigueur de la saison, par la misere à laquelle les troupes sont exposées, & au printems suivant, ils n'en sont que plus propres à recevoir les impressions des causes extérieures qui font naître la fievre intermittente.

§. CCLXIX. Il est donc évident que du moins dans les armées la putrescence des humeurs est la disposition qui se rencontre généralement dans les individus, qui sont exposés aux causes de l'épidémie des fievres intermittentes, & celle qui est la plus propre à les faire naître. Voyons à présent si les troupes ne sont pas dans le même état, lorsqu'elles se trouvent dans des positions différentes, comme, par exemple, pendant la paix : il est très-sûr qu'alors les circonstances sont plus favorables, & que l'on ne peut pas trouver des causes aussi fréquentes ou aussi multipliées de putrescence, dans le régime, les travaux, les fatigues & l'alternative de l'intempérie de l'athmosphère ; mais si l'on considere que les épidémies des fievres intermittentes, auxquelles les troupes sont sujettes, ne sont dans ce cas

que l'effet des poſitions, on jugera facilement que toutes les cauſes de putreſcence, exiſtant dans le lieu où ces troupes ſe trouvent, les fievres y étant endémiques, il faut bien que les individus qui y ſont expoſés participent de l'état auquel les autres habitans ſont diſpoſés par ces mêmes cauſes; il eſt même naturel de penſer que ceux qui ne ſont pas habitués à l'air & au ſol du pays, réſiſteront moins à leurs mauvais effet: reſte à ſavoir ſi l'air & le ſol des lieux où ces fievres ſont endémiques, doivent produire dans les humeurs la putreſcence dont il eſt ici queſtion: or, ces lieux étant tous ſitués au bord des lacs, des marais ou de la mer, ſur un ſol humide, enveloppés ſouvent de brouillards épais, frappés alternativement de pluſieurs vents contraires & malſains, il n'eſt pas difficile de concevoir que la putreſcence des humeurs eſt l'effet de toutes ces cauſes. Si l'on conſulte les obſervations, l'on verra que les endémies ſont particulieres aux contrées qui y ſont expoſées, que les épidémies ont regné dans les autres lieux, où ces diſpoſitions de l'athmoſphère & du ſol ſe ſont réunies par haſard, & qu'enfin les fievres putrides en ont été l'effet, comme le ſont les fievtes intermittentes, n'y ayant eu que le dégré de l'activité des cauſes

qui ayent donné lieu aux unes plutôt qu'aux autres. Ainsi, l'on ne peut pas douter que les fievres intermittentes épidémiques rencontrent dans les sujets qui en sont attaqués une disposition manifeste à la putridité, & que celle-ci ne soit même une condition particuliere pour que les causes extérieures ayent leur effet.

§. CCLXX. Par ce qui vient d'être dit, on reconnoît tant la disposition aux fievres intermittentes, que les causes extérieures qui les rendent épidémiques dans les troupes ; on voit en même-tems que la premiere est souvent l'effet d'un régime antérieur, & de plusieurs circonstances qui ont précédé le tems où les causes de la maladie sont en activité ; c'est-à-dire, le printems & l'automne. Ainsi, quoique ces dernieres ne soient pas très-vives, elles ne donneront pas moins lieu à une épidémie funeste, si la disposition des individus leur donne plus de prise ; & au contraire, cette épidémie sera peu considérable, si les causes extérieures, quoique très-actives, rencontrent des sujets en état de résister à leur action. Enfin, en supposant toutes les variétés & tous les dégrés possibles dans la force ou l'activité des causes extérieures, & dans les dispositions plus ou moins favorables ou contraires à leur effet dans les individus,

on pourra se former une idée des différentes nuances que présente chaque épidémie, & se rendre raison de la malignité ou de la bénignité, ou en un mot, de l'état plus ou moins fâcheux de la maladie.

SECTION II.

De la méthode la plus propre à affoiblir, corriger ou détruire la disposition des troupes aux Fievres intermittentes, & les causes extérieures qui les rendent épidémiques.

§. CLXXI. POUR remplir le double objet que le titre de cette section exprime, il faut avoir d'abord égard aux tems où les fievres intermittentes sont épidémiques dans les troupes, aux circonstances qui ont précédé ces époques, aux positions actuelles des gens de guerre, & à la nature des causes de l'épidémie. Après cela, l'application des moyens préservatifs est d'autant plus facile, qu'on peut juger le dégré d'énergie qu'ils doivent avoir, suivant celle des causes & de la disposition des sujets.

§. CCLXXII. Supposons d'abord une armée en campagne, un mois ou environ avant l'épo-

que des fievres automnales épidémiques ; ſi la ſaiſon eſt pluvieuſe & chaude, ou ſi la poſition des camps eſt ſur un ſol humide ou marécageux, près de la mer, des lacs, des étangs, des marais, que les fatigues ſoient exceſſives, les eaux mauvaiſes, qu'il y ait pluſieurs vents contraires qui ſoufflent alrernativement, on peut compter non-ſeulement ſur des fievres intermittentes prochaines, mais encore ſur des putrides, & ſur des dyſſenteries épidémiques. Les circonſtances étant un peu moins fâcheuſes, on aura moins à craindre ces dernieres, à moins que le froid de la nuit & du matin, au commencement de l'automne, ne devienne très-ſenſible, & que l'on n'y rémedie point, ou à moins qu'il ne ſurvienne quelques autres cauſes à cette même époque, qui aggravent l'état ou la diſpoſition des corps, & qui agiſſent conjointement avec celles qui font naître ordinairement les maladies automnales. Parmi ces cauſes conjointes on doit compter, 1°. la diſette des végétaux & des viandes fraîches ; 2°. la continuation des pluies, & le ſéjour des troupes dans des poſitions malſaines ; 3°. l'alternative du froid humide que les ſoldats éprouvent pendant leur ſervice, & de la chaleur des lieux où ils cantonnent ; 4°. le paſſage trop ſubit

du camp au cantonnement dans les tems froids, quand on ne prend pas toutes les précautions néceſſaires pour les rendre moins ſenſibles; 5°. la continuation des fatigues dans cette arriere-ſaiſon, pour les détachemens, les fourrages, & les autres eſpeces de ſervices qu'entraîne le beſoin journalier, ou la défenſe de ces poſtes occupés, &c.

§. CCLXXIII. Que la même armée ſoit conſidérée ſous le point de vue oppoſé, c'eſt-à-dire, un mois ou environ avant l'époque des fievres printanieres épidémiques : ſi elle n'a pas été tranquille pendant l'hiver, & que les troupes aient fait des marches & des contre-marches dans un état de détreſſe, ſoit par rapport aux vivres, ſoit par rapport aux injures du tems, ſoit enfin par le défaut de vêtement néceſſaire, ou par une indiſcipline qui aura donné lieu à l'intempérance du ſoldat, on pourra s'attendre à voir régner au moins les fievres intermittentes, & à une épidémie compliquée, ſi toutefois il n'arrive pas pis. Qu'au moment où les maladies ſe déclarent ordinairement, les poſitions ſoient fâcheuſes, comme cela arrive ſouvent ; parce que c'eſt alors que les troupes commencent à ſortir de leurs quartiers, pour aller en cantonnement attendre l'ouverture de

la campagne; on aura également lieu de compter ſur des fievres intermittentes, & dans ce cas l'épidémie ſera relative à la température de l'athmoſphère, & aux circonſtances précédentes, &c.

§. CCLXXIV. Un Médecin en chef de l'armée, qui doit obſerver tout ce qui ſe paſſe, & ſe faire rendre compte des moindres détails ſur les différens objets ci-deſſus, par ceux qui ſont à ſes ordres, eſt en état d'empêcher la maladie de ſe répandre, en donnant au Général de l'armée les moyens que ſon art lui ſuggere, & qui ſont preſque toujours efficaces, lorſqu'ils ſont employés à propos & par les gens capables de les bien appliquer. Nous avons vu dans la derniere guerre un premier Médecin d'armée, M. *Poiſſonnier*, portant ſes vues ſur les effets pernicieux que pourroient avoir les poëles allumés dans les habitations des ſoldats au cantonnement & en quartier, en avertir le Général, qui en conſéquence avoit défendu qu'on y fît du feu, & même ordonné qu'on ôtât les poëles des logemens, autant que faire ſe pourroit. Pourquoi ne pourroit-on pas étendre ſur un plus grand nombre d'objets les préceptes ſalutaires de l'Hygienne? Les Généraux & les Officiers ſupérieurs ne manquent jamais d'en profiter, le bien du

ſervice & celui l'humanité y étant intéreſſés. Je reviens donc à mon ſujet, & je vais faire l'énumération des moyens qu'il convient d'employer dans chacun des cas indiqués ci-deſſus.

§. CCLXXV. La premiere attention néceſſaire avant l'arriere-ſaiſon, eſt de veiller en général beaucoup plus ſur la ſanté des ſoldats, afin de voir l'état & la diſpoſition de chacun. C'eſt le Chirurgien-Major de chaque Régiment qui doit être chargé de ce ſoin. Souvent un purgatif adminiſtré à propos rétablit un dérangement dont les ſuites peuvent devenir fâcheuſes. Ainſi le Chirurgien-Major viſitera tous les jours les tentes des ſoldats, afin de s'aſſurer de la ſanté de chacun, & d'examiner toutes les cauſes qui pourroient devenir nuiſibles. Il en avertira en même tems ſon chef & le premier Médecin de l'armée.

2°. La propreté des vêtemens doit occuper les chefs des corps, & il faut veiller dans les tems pluvieux & humides à ce que les ſoldats ſoient tenus dans la plus grande ſéchereſſe poſſible, tant pour leurs vêtemens, que pour leurs chauſſures. L'habillement que M. le Comte de St. Germain a fait adopter pour les troupes, rend la ſéchereſſe plus facile que ci-devant, puiſque la rédingote étant enlevée, lorſqu'elle eſt mouillée,

la veſte & le gillet ſuffiſent encore pour vêtir & couvrir l'homme. Quant à la chauſſure, une viſite réguliere des ſouliers de chaque ſoldat, & la réparation d'une paire de relai, le mettent dans le cas de n'avoir pas facilement les pieds mouillés.

3°. On corrige les influences nuiſibles du ſol humide, en faiſant des feux ſur les lieux où les tentes doivent être poſées, & en battant le terrein. On évite l'humidité des couchettes, en les élevant avec des pièces de bois artiſtement arrangées, afin de pouvoir y mettre de la paille ſéche, qu'on remuera ſouvent, en l'expoſant aux rayons du ſoleil, & qu'on renouvellera, autant que faire ſe pourra.

4°. Les ſoldats ſeront autant couverts qu'il ſera poſſible dans leurs lits; à cet effet, il faudroit qu'ils euſſent au moins quatre couvertures par tente; à leur défaut, il eſt du moins néceſſaire que les habits ou redingotes qui les recouvrent, ſoient ſecs.

5°. On brûlera du vinaigre dans chaque tente ſoir & matin, & l'on tiendra, quand le tems le permettra, une de ſes extrémités, & même toutes les deux ouvertes, pendant quelques heures dans la journée, afin d'en écarter le mauvais air.

6°. Dans les lieux voiſins des marécages, &

en un mot, des eaux ſtagnantes ou autres pernicieuſes, on allumera trois ou quatre fois par jour des feux de diſtance en diſtance, avec du bois odoriférant, autant que faire ſe pourra.

7°. Dans tous les cas d'intempérie & d'impureté de l'air, ſoit par les cauſes ci-deſſus, ſoit par d'autres, on fera redoubler la doſe du vinaigre dans l'eau qui ſert de boiſſon dans les chambrées, & en ſuppoſant que les eaux ſoient malſaines, ce moyen peut d'abord les corriger; mais il y en a beaucoup d'autres pour opérer cet effet, qui ſont relatifs au vice particulier de l'eau. Je les ai indiqués dans mon Hygienne Militaire.

8°. Dans le cas des vents nuiſibles, on expoſe toujours l'ouverture des tentes au côté qui eſt oppoſé à leur cours, on empêche le ſoldat de reſter en chemiſe. Les feux ci-deſſus N°. 6. ſont encore très-utiles contre leur accès.

9°. Toutes les fois qu'on ſoupçonne des miaſmes putrides dans l'air, on redouble les feux, l'uſage du vinaigre, des légumes acides; on diſtribue un peu de bran-de-vin aux ſoldats; on veille davantage ſur leur nourriture, leur propreté, leurs indiſpoſitions, & l'on écarte les impuretés & les immondices, tels que les latrines, qu'on enterre tous les deux ou trois jours, la tuerie qu'on éloigne du camp, &c.

10°. Pour rendre les fatigues moins nuiſibles, on veille avec le plus grand ſoin à ce qu'elles ſoient réparties également.

11°. Les ſoldats qui ſont de garde pendant la nuit, ne doivent pas reſter plus d'une heure en védette, ni plus de deux heures à dormir dans le corps-de-garde. Il faut, autant que faire ſe peut, qu'ils aient les pieds près du feu en dormant ; qu'ils ſe meuvent près de leur poſte alternativement, & qu'ils ſoient très-couverts.

12°. Les précautions du N°. précédent ſont ſur-tout eſſentielles, lorſqu'on avance vers l'arriere-ſaiſon, & c'eſt alors qu'il faut obliger tous les ſoldats de ſe vêtir convenablement. On leur fera faire auſſi un exercice modéré tous les jours, le plus matin qu'il ſera poſſible ; on leur donnera du ris, qui dans ce moment ſuppléera les végétaux devenus moins communs. Plus l'intempérie de la ſaiſon ſera ſenſible, plus il faudra inſiſter ſur les moyens ci-deſſus, qui peuvent la corriger, ou du moins arrêter ſes progrès.

13°. Lorſque les ſoldats iront en cantonnement, on ne leur laiſſera d'abord échauffer les lieux qu'ils habiteront, qu'au même degré ou à-peu-près de chaleur qu'ils éprouvoient au camp, en l'augmentant inſenſiblement & ſuivant le

froid. On les obligera d'airer les lieux pendant le jour. On les empêchera d'y allumer du feu pendant la nuit; on leur fera faire beaucoup d'exercice au dehors, & en mot on les fera vivre comme au camp.

14°. Il ſera bien utile que ceux qui ſeront détachés pour aller au loin, ſoit au fourrage, ſoit au bois, ſoit en détachement de guerre, ſoient pourvus de tout ce qui eſt néceſſaire pour la nourriture ordinaire, & de leur faire obſerver ſur-tout alors la diſcipline la plus exacte; parce que c'eſt moins ſouvent la fatigue, que la vie déréglée, qui cauſe les maladies que rapportent ceux qui ont fait ces ſortes de ſervices; (il faut qu'on ſache que ce ſont ces détachemens qui fourniſſent le plus de malades).

15°. Il eſt encore important d'empêcher les ſoldats de s'arrêter pour manger des fruits qui ne ſont pas mûrs, & d'aller en maraude dans les vergers; car cette intempérance cauſe ordinairement beaucoup de fievres intermittentes.

16°. Enfin, il faut s'occuper particuliérement à cette époque des plus légeres indiſpoſitions, & évacuer promptement avec des purgatifs acides ceux qui ont les premieres voies farcies de ſaburre. Il eſt même ſouvent plus utile alors de les faire vomir avec le tartre

ſtibié, qui dégage plutôt & plus facilement les viſcères des matieres impures qu'ils contiennent.

§. CCLXXVI. Telle eſt à-peu-près la marche qu'il faut tenir avant & pendant l'épidémie des fievres automnales, ſuivant les différentes circonſtances déſignées dans le §. CCLXVIII. Les précautions que je viens d'indiquer ſont, comme on peut le voir, également utiles pour préſerver les troupes des autres maladies épidémiques, qui naiſſent des mêmes cauſes que celles-ci. Auſſi faut-il inſiſter d'autant plus ſur les moyens, que ces cauſes paroiſſent plus multipliées & plus actives. On me dira, ſans doute, que tous les tems de l'année ayant leurs maladies particulieres, il ſeroit utile d'employer toujours des préſervatifs. J'en conviens, & l'on trouvera dans le cours de cet Ouvrage, ceux qui conviennent dans chaque ſaiſon & contre toute eſpece d'impureté & d'intempérie de l'air. On peut d'ailleurs conſulter mon Hygienne Militaire, où il y a des détails ſuivis ſur ce ſujet. Il s'agit ici de fievres intermittentes, & je pourſuis mon objet, en traitant & déſignant la méthode qu'il faut ſuivre avant & pendant l'épidémie des fievres printannieres épidémiques.

1°. C'eſt pendant les quartiers d'hyver que les gens de l'art doivent s'occuper avec le plus

de ſoin des moyens de rétablir la ſanté des ſoldats ; parce que c'eſt alors qu'en général ils ont le plus de facilité pour y parvenir. Je ſuppoſe les troupes dans un état de tranquillité qui permette cette occupation ; or, dans ce cas, il eſt non-ſeulement néceſſaire de réparer les dérangemens cauſés par les fatigues de la campagne précédente, mais encore d'empêcher que de l'état actif les hommes paſſent rapidement à un état contraire; que d'une nourriture groſſiere & uniforme, il paſſent à l'uſage des alimens ſucculens & variés. En conſéquence, il faut preſcrire pendant tout le tems de l'hyver un mouvement réglé, qui diminue inſenſiblement juſqu'au cœur de la ſaiſon, & qui augmente dans la même proportion juſqu'au commencement de la campagne, en veillant ſur le genre de nourriture, qui ne doit jamais varier. En même tems on voit qu'il eſt fort facile, dans une circonſtance auſſi favorable, de prévenir les fievres printannieres, puiſqu'après avoir rempli toutes les indications qui peuvent établir le bon état des troupes, il ne s'agit que de l'entretenir, en ſuivant les regles ordinaires. La ſeule précaution qu'il y ait à prendre, eſt d'examiner vers la fin du quartier d'hyver ce qui pourroit

prévenir les effets nuiſibles de la ſaiſon prochaine, & de le mettre auſſi-tôt en uſage.

2°. Ainſi, avant de ſortir du quartier, on aura le plus grand nombre de ſoldats dans la diſpoſition la plus ſaine. Et pour éviter les ſuites fâcheuſes des marches pendant des tems contraires, on aura ſoin de les mettre, autant qu'il ſera poſſible, à l'abri de l'humidité, en obſervant que leurs chauſſures ne prennent pas l'eau, & que leurs guêtres bien cirées n'en ſoient pas pénétrées. Quant aux vêtemens mouillés, voyez ce qui eſt dit au N°. 2. du §. CCLXXV, relativement aux logemens dans les cantonnemens; voyez le N°. 13, *ibidem*. Enfin, quant aux autres inconvéniens des marches dans cette ſaiſon, voyez les précautions décrites au même §, pour les prévenir.

3°. Le tems de l'épidémie exige qu'on inſiſte encore davantage ſur tous ces moyens, que le ſoldat ſoit bien nourri, & que ſur-tout il faſſe uſage du *poſca* des Romains, c'eſt-à-dire, de l'oxicrat pour ſa boiſſon, comme je l'ai dit au N°. 7. du §. précédent.

4°. Que ſi les troupes ont eſſuyé des fatigues conſidérables, par les courſes d'hyver, elles doivent déjà en avoir payé le tribut par beaucoup

de maladies qui ſe ſont manifeſtées immédiatement après ces expéditions. Mais il reſte dans la plûpart de ceux mêmes qui n'ont point été malades, un levain qui ſe développe facilement dans la ſaiſon des fievres printannieres; & ceux qui ont été malades, quoique bien rétablis, ſont auſſi dans la diſpoſition prochaine d'être attaqués de ces fievres; parce que la force des organes n'eſt pas encore bien rétablie. C'eſt donc alors que les ſoins doivent être redoublés avant la ſaiſon de ces fievres, pour empêcher qu'elles attaquent un auſſi grand nombre d'hommes. La premiere condition relative à cet objet, eſt de tacher d'extirper le fonds de la diſpoſition à la putridité, qui ſe rencontre dans la plûpart des individus. En conſéquence, après les avoir examinés, chacun en particulier, on évacue tous ceux qui ont des ſignes de ſaburre dans les premieres voies, en employant à cet effet, les émétiques & enſuite les purgatifs aigrelets. On leur fait boire enſuite avec ſuccès une eau de genievre ſaturée avec le vinaigre, & enfin on ſuit, pour le reſte, les précautions indiquées ci-deſſus contre chaque eſpece de danger.

§. CCLXXVII. Quiconque aura ſuivi des troupes, & en connoîtra le régime, eſt en état de juger que je n'ai rien propoſé qui ne ſoit prati-

cable, & je me plais à croire qu'il n'y a pas d'homme inſtruit qui ne voie combien ſont ſalutaires les moyens que j'ai indiqués. Je n'ai plus qu'une réflexion à faire à cet égard, & elle tombe ſur les gens de l'Art qui ſont chargés de l'exécution. Je prétends donc que plus ils auront de lumieres, plus auſſi l'Etat retirera-t-il de profit de ces moyens. On voit que les Chirurgiens-Majors des régimens ſont ici les perſonnages les plus intéreſſans; il faut donc qu'on prenne le ſoin de les choiſir en conſéquence, & qu'ils ſoient autant Médecins que Chirurgiens. La nouvelle Ordonnance des hôpitaux a pourvu en grande partie à un meilleur choix; il reſte à deſirer qu'il ſoit toujours fait par des Juges bien compétens. Cet objet étant rempli, il faut encore fixer les devoirs de ces Officiers de ſanté, & leurs rapports avec les premiers Médecins des armées; car on conçoit facilement que ce ſont ces derniers qui doivent faire les repréſentations néceſſaires au Général, pour faire exécuter en grand la plus grand partie des conſeils ci-deſſus. Or, ces rapports devroient conſiſter dans des comptes exacts rendus par les Chirurgiens-Majors, jour par jour, de la poſition des corps auxquels ils ſont attachés, avec toutes les obſervations néceſſaires pour inſtruire

les chefs ſur la ſalubrité & l'inſalubrité de l'air, du ſol & des eaux ; enſuite ſur les marches & les fatigues, la nourriture, la quan- & l'eſpece de malades, &c. Il eſt en effet naturel de penſer que des bordereaux journaliers qui ſeroient continuellement ſous les yeux des Médecins, les mettroient d'abord & facilement en état de juger ce qu'il conviendroit de faire, pour empêcher la maladie de ſe répandre ; mais le plus grand avantage qui paroît devoir réſulter de cet arrangement, eſt la connoiſſance qu'on acquierroit des cauſes particulieres de toutes les épidémies funeſtes ; ce qui pourroit à la fin les faire toutes prévenir. On ne doit pas regarder ce que je viens de dire comme une digreſſion déplacée ici, puiſque tous mes conſeils regardent principalement l'objet que je traite. D'un autre côté, c'eſt aux Médecins que je parle, & l'innovation que je propoſe eſt d'autant plus facile, qu'elle eſt en leur pouvoir, qu'ils doivent en ſentir, comme moi, l'utilité, & s'y prêter avec zele. Que d'obligation n'auroit-on pas à un premier Médecin d'armée, qui joignant à ces réflexions ce que doit lui dicter ſa ſagacité, iroit lui-même viſiter journellement la poſition des troupes, leur tenue, & en un mot, faire une inſpection

des Chirurgiens-Majors, pour voir avec eux tout ce qui ſe paſſe de relatif à la ſanté des troupes ?

§. CCLXXVIII. Pour terminer cette ſection, il ne me reſte plus qu'à parler des précautions qu'on doit prendre pour les troupes qui ſe trouvent dans les lieux où les fievres intermittentes ſont endémiques. Ces lieux ſont multipliés, & pour ma part j'en ai vu pluſieurs ; comme on peut le voir à l'art. II de ce chap. §. LXXVIII. Les habitans qui y ſont les plus ſujets à la maladie, ſont les gens du peuple, parce que ſes cauſes exercent en entier tout leur pouvoir ſur ceux qui ne ſont pas en état de lui réſiſter. Ces cauſes réſident principalement dans l'athmoſphere remplie de brouillards épais, qui ſont chargés de beaucoup d'impuretés, & dans l'humidité du ſol. Les logemens bas & déclives étant ordinairement occupés par le peuple, il eſt néceſſairement expoſé à la derniere cauſe, & la miſere lui ôte les reſſources convenables contre l'impureté de l'air. Lorſque les ſoldats vont en garniſon ou en quartier dans ces ſortes d'endroits, ils doivent éprouver à-peu-près les mêmes inconvéniens, à moins qu'on ne prenne les meſures qui peuvent l'empêcher.

Ces

Ces meſures conſiſtent à les loger dans des lieux ſpacieux & aërés, qui ſoyent élevés & expoſés au midi; il y a aujourd'hui en France preſque dans tous les endroits où les troupes ſéjournent, des caſernes, qui, en général, ſont conſtruites ſuivant les regles de la ſalubrité, du moins les nouvelles, & ce n'eſt que dans le cas de néceſſité qu'on loge les hommes au rez-de-chauſſée: mais quelqu'utile que ſoit la conſtruction, la nature du ſol & l'expoſition, n'en ſont pas moins vicieuſes le plus ſouvent. Lorſque cela eſt ainſi, il faut dans les tems humides, & ſur-tout pendant celui qui précede l'invaſion, encore plus pendant que la maladie regne, établir dans les chambrées des feux ſuffiſans, pour en détruire l'humidité, y faire des fumigations fréquentes, pour empêcher le mauvais air d'y ſéjourner, y faire entrer les rayons du ſoleil qu'on peut y diriger, & y entretenir la plus grande propreté.

Quant à ce qui regarde les hommes, comme on prévoit d'avance l'épidémie, il faut les mettte en état d'y réſiſter; & à cet effet, on tâche de les fortifier par une nourriture plus ſaine, après avoir ſur-tout travaillé à rétablir les digeſtions de ceux qui paroiſſent avoir les premieres voies en mauvais état. On ordonne

un exercice fréquent, on empêche que le ſoldat ſe livre à la débauche, on ajoute à la boiſſon de la chambrée une quantité de vinaigre convenable; on rend les alimens un peu aceſcens, en y faiſant ajouter des légumes acides; on donne un peu d'eau-de-vie le matin à chaque homme, on veille à ce que perſonne ne s'expoſe inutilement au brouillard & à l'humidité, le matin & le ſoir. On examine les vêtemens de chacun, & on les fait changer, quand on les trouve humides, on fait porter des ſouliers épais & à l'abri de l'eau, & enfin on obſerve que l'homme ſoit ſuffiſamment vêtu, pour éviter la fraîcheur & le froid de l'athmoſphère.

SECTION III.

De la maniere la plus convenable pour empêcher la récidive des Fievres intermittentes.

§. CCLXXIX. J'AI parlé en pluſieurs endroits de ce Chapitre des récidives fréquentes des fievres intermittentes, & j'ai même déjà indiqué quelques moyens pour les empêcher; mais l'importance du ſujet mérite qu'on l'examine à fonds, en faiſant une application particuliere de ces moyens à chacune des cauſes de la réci-

dive. Pour remplir cette objet, il faut donc compter ou désigner ces causes : la premiere, & celle qui n'est pas la plus rare, est une guérison imparfaite ; c'est-à-dire, une suspension, plutôt qu'une destruction du mal ; la seconde, est l'exposition des convalescens aux mêmes dangers de recevoir les impressions des causes de la fievre ; la troisieme, est le mauvais régime qu'ils observent ; la quatrieme, est la foiblesse qui persévere par le défaut des moyens qui doivent être mis en usage ; la cinquieme, est l'intempérance ou la débauche ; la sixieme, est le défaut de précautions pour rétablir ceux qui ont quelques indispositions, qui sont bientôt suivies du retour de la fievre.

§. CCLXXX. En suivant ce qui a été dit dans l'art. V, & observant avec scrupule les conditions désignées au même endroit, §. CXXXVIII, & dans l'article IX, on ne risquera pas de guérir imparfaitement la fievre. Ainsi, je renvoie à ces articles, sur ce qui concerne la maniere d'empêcher la récidive par cette cause. On a vu d'ailleurs à l'article X que la fievre étant revenue, il faut alors travailler sur nouveaux frais à rétablir les premieres voies, & à la destruction du levain fébrile, en observant la nature des accidens dont la récidive est ac-

compagnée, & qui exigent quelquefois de nouveaux moyens. Il faut auſſi mettre alors en conſidération l'état de foibleſſe du malade, qui ayant déjà eſſuyé une maladie, n'eſt plus en état de ſoutenir des ſecouſſes auſſi vives dans la ſeconde.

§. CCLXXXI. L'expoſition des convaleſcens aux mêmes cauſes qui avoient produit la fievre : il eſt certain, par exemple, que ſi les convaleſcens reſtent expoſés aux impreſſions de l'athmoſphere, dont la température & l'impureté ont cauſé l'épidémie, ils retomberont d'autant plus facilement, qu'ils y ont plus de diſpoſition, tant par l'état de foibleſſe où ils ſont, que par le développement d'un reſte de levain, qui peut bien n'être pas encore détruit. Cette circonſtance eſt fâcheuſe; mais elle eſt preſqu'inévitable, à moins qu'on ne prenne les meſures convenables pour empêcher l'action de ces cauſes : cependant la rechûte ſera bien plus prompte, ſi l'on ajoute à la poſition dont je viens de parler, tous les inconvéniens auxquels les ſoldats ſont d'ailleurs ſujets; comme, par exemple, le ſéjour des convaleſcens dans un hôpital, où l'air eſt impur, leur demeure dans un lieu humide ou marécageux; car alors quand même l'intempérie & l'impureté de l'athmoſ-

phere, cauſes de l'épidémie, ſeroient détruites, la maladie n'en récidiveroit pas moins, puiſque les mêmes cauſes continueroient d'agir dans le lieu habité par les convaleſcens. J'ai rapporté un exemple frappant de cet effet au §. CX, art. V de ce Chapitre.

Pour éviter les récidives provenant de cette fâcheuſe expoſition, il eſt néceſſaire de mettre les convaleſcens dans les lieux les plus ſecs & les mieux aërés. Cette pratique ſera d'autant plus néceſſaire, que les cauſes de l'épidémie ſeront plus vives & plus générales. On y entretiendra la plus grande ſalubrité, & beaucoup de propreté, en faiſant uſage des fumigations avec le vinaigre & le genievre, en vuidant & éloignant les immondices, en changeant les linges & les paillaſſes, en fourniſſant des linges propres & ſecs, &c. On empêchera les ſoldats de ſortir pendant l'humidité & le ſerein, & au contraire on leur preſcrira l'exercice pendant les heures du jour, où le ſoleil écarte les intempéries. On a beaucoup parlé de la néceſſité d'établir des hôpitaux particuliers pour les convaleſcens, parce qu'on a ſenti que le mauvais air qui regne inévitablement dans ceux où l'on traite les malades, contribuoit à rendre les rechûtes fréquentes : cependant on

n'a pas encore ſuivi ce plan, ſoit qu'il exige beaucoup de dépenſes, ſoit qu'il préſente ſouvent des difficultés, par rapport aux emplacemens. Il en réſulte un mal réel, & je penſe que, ſi l'on comparoit le nombre conſidérable des journées que la prolongation des maladies ou leur rechûte entraîne, & la perte des hommes qui périſſent en retombant, avec les frais de ce ſecond établiſſement, on trouveroit qu'il coûteroit peut-être un peu moins que le ſeul qui exiſte aujourd'hui. On a quelquefois, & par extraordinaire, envoyé les convaleſcens dans des maiſons particulieres, pour éviter les inconvéniens dont il eſt ici queſtion, & l'on s'en eſt toujours fort bien trouvé. Au reſte, il y a un moyen bien ſimple d'y ſuppléer, ſans faire beaucoup de dépenſe, c'eſt de renvoyer les convaleſcens, au bout de quelques jours de la ceſſation de la fievre, ſous la conduite des Chirurgiens-Majors de leurs Régimens, en preſcrivant à ces derniers d'en prendre ſoin, & de les gouverner comme il eſt dit ci-deſſus; les Chefs des Corps pourvoyeroient à la fourniture de l'emplacement convenable: une haute-paie de quatre à cinq ſols par jour ſuffiroit pour la dépenſe que ces convaleſcens feroient. Cette méthode ſeroit peut-être plus

avantageuſe que la premiere, & ſûrement elle ſeroit moins coûteuſe.

§. CCLXXXII. Le mauvais régime : j'ai dit au §. CXLIV, Article V. que le régime des convaleſcens dans les hôpitaux n'étoit pas aſſez varié, ni aſſez léger, & qu'en même-tems il étoit trop copieux. Cette critique porte eſſentiellement ſur la routine que ſuivent beaucoup de gens de l'art, qui fixés à un certain nombre d'alimens, & croyant qu'un homme qui eſt en convaleſcence peut manger la portion, l'ordonnent trop précipitamment, & ſans la diſtinction convenable ; mais ceux qui connoiſſent la variété des alimens que l'ordonnance des hôpitaux permet, & qui ſavent en même-tems preſcrire la quantité que chaque malade peut ſupporter, éviteront toujours les inconvéniens dont je parle ici. Il faut ſuivre à - peu - près les gradations que j'ai indiquées dans ce même paragraphe, pour conduire les convaleſcens à la portion ; c'eſt ce que font tous les Médecins habiles qui ſont à la tête des hôpitaux. Je vois avec plaiſir qu'outre la variété plus grande des alimens en uſage dans ces lieux, depuis les réformes qu'on a faites ſucceſſivement, on s'occupe auſſi davantage de leur préparation. Il ſeroit à deſirer qu'on retranchât quelque choſe

de la doſe de la portion de pain & de viande, parce qu'elle me paroît un peu trop forte : il ſeroit encore plus néceſſaire que le Médecin fixât la quantité des bouillons que chaque convaleſcent doit prendre, car cette nourriture n'eſt pas fort bonne, mais je parlerai de cet objet dans le troiſieme Livre de cet ouvrage. Je dois ajouter ici ſeulement que les ventes des portions proſcrites, comme de raiſon, par l'ordonnance, ſont en général très-fréquentes, malgré les ſoins que l'on prend pour l'empêcher, & qu'il y a beaucoup de rechûtes par cette cauſe. Le Chirurgien de garde, en faiſant mieux ſes fonctions, pourroit rendre cet inconvénient plus rare. Voilà pour ce qui concerne l'hôpital : dans les chambrées le régime eſt, & doit être encore bien moins ſuivi, à moins que le Chirurgien-Major du Régiment, & un chef de chambrée intelligent, n'y veillent : c'eſt pour cette raiſon que les ſoldats traités à leur corps devroient toujours être dans une infirmerie établie à cet effet, & où l'on ſuivroit avec exactitude ce qui eſt preſcrit pour les hôpitaux.

§. CCLXXXIII. La foibleſſe des organes qu'on néglige de réparer, quand un ſoldat eſt guéri de la fievre ; c'eſt-à-dire, lorſqu'après un trai-

tement méthodique, les accès ne reviennent plus : on croit communément qu'il ne s'agit plus que de le nourrir, pour lui donner des forces; &, en conſéquence, on abandonne les fébrifuges & tous les autres moyens curatifs. Cette méthode, qui eſt ſouvent ſuffiſante pour les gens aiſés qui ſont très-bien nourris, & qui ont en même-tems aſſez de raiſon pour être fort ſobres, eſt généralement mauvaiſe pour les ſoldats, comme je l'ai déja dit au §. CXLIII, Article V de ce Chapitre, où j'ai fait voir que les poſitions des convaleſcens, & leur nourriture groſſiere, exigeoient qu'on employât long-tems les moyens propres à raffermir leurs digeſtions, & à rendre du ton à la machine. Il ſera donc toujours utile d'inſiſter ſur l'uſage des amers & des martiaux, dans ceux-mêmes qui préſentent les diſpoſitions les plus favorables. A plus forte raiſon ces remedes ſeront-ils néceſſaires dans tous les cas de langueur, de digeſtions difficiles, de foibleſſes, de diſpoſition aux engorgemens, qui ſont les ſuites ordinaires des maladies longues, & ſur-tout de la fievre intermittente : d'où il réſulte que les Médecins doivent conſulter l'état des convaleſcens, pour inſiſter ſur les moyens; & l'on commettra même une très-grande impruden-

ce, lorſque les autres conditions néceſſaires pour éviter les rechûtes, ne ſe rencontreront pas, ou lorſque l'épidémie continuera dans le même dégré de violence : au reſte, la guériſon plus prompte des malades, & leur retour à leur ſervice après cette conduite, eſt une raiſon ſans réplique, qui prouve ſon utilité.

§. CCLXXXIV. L'intempérance & la débauche après les fievres, conduiſent ſouvent à des maux pires que la rechûte : mais il eſt rare que les convaleſcens puiſſent ſe livrer à ces excès ; de ſorte que l'avertiſſement ſur cette cauſe de récidive, regarde principalement ceux qui ſont parfaitement guéris ; &, par contre-coup, ceux qui n'ont pas été malades : la diſcipline ſévere eſt le ſeul moyen qui puiſſe empêcher ces inconvéniens ; & il n'eſt pas difficile de perſuader aux chefs des Régimens que, dans un tems d'épidémie, les corps énervés par la débauche, ſeront plus expoſés à la maladie, que ceux qui ſeront en bonne diſpoſition : on ſait que, s'il y avoit un moyen même de préſerver généralement les ſoldats, ce ſeroit celui de les fortifier.

§. CCLXXV. Le défaut de précautions par rapport aux indiſpoſitions qui ſurviennent aux convaleſcens : on a pu voir ci-deſſus, article X,

quelles ſont ces indiſpoſitions, & les maux qu'elles entraînent après elles; elles ſont certainement très-fréquentes parmi les ſoldats, qui ſont en général moins ſobres, & de plus moins ſuivis dans leur convaleſcence, que cet état ne le comporte. S'il eſt un moyen pour éviter les inconvéniens qui en réſultent, c'eſt, ſans contredit, le ſoin particulier qu'il faut prendre d'eux après que la fievre les a quittés. Il eſt néceſſaire de les conſidérer alors comme s'ils étoient encore malades, & que tous leur pas, leurs morceaux & leur repas ſoyent comptés, déſignés; en un mot, que le Médecin ou le Chirurgien qui les a traités, les examine chaque jour avec la plus grande attention, & qu'il remédie au plus léger déſordre qu'il appercevra dans les fonctions. C'eſt donc dans une maiſon de ſanté, ou dans une infirmerie à la ſuite du régiment qu'il faut placer ces convaleſcens; car par-tout ailleurs on ne pourra pas ſuivre exactement ce que je viens de conſeiller. A l'hôpital, outre les autres cauſes de récidive rappellées ci-deſſus, les gens de l'art ſont avec raiſon plus occupés des vrais malades, qui ſont ſouvent très-nombreux, que des convaleſcens: dans les chambrées ou dans des logemens par-

ticuliers, le ſoldat a trop de liberté pour ne pas en abuſer, & d'ailleurs chaque convaleſcent ne peut pas avoir auprès de lui un Médecin ou un Chirurgien, pour veiller ſur ſa conduite, & le diriger en tout point.

§. CCLXXXVI. Ce que j'ai conſeillé dans cet article, s'applique généralement à toutes les épidémies qu'on pourroit arrêter ou prévenir; à toutes les maladies, dont on peut détruire en partie les cauſes, & prévenir les récidives. Je tâcherai d'ajoûter dans chaque Chapitre les précautions qui conviennent en particulier pour chaque maladie, & j'examinerai ſur-tout dans un article uniquement deſtiné à traiter des préſervatifs, Livre III, les différens moyens qu'on a propoſés, les ſuccès qu'ils ont eus, & ceux qu'on peut en attendre. J'oſe croire que, ſi l'on ſuit à la lettre les conſeils que je donnerai, on ſauvera un grand nombre d'hommes, qui périſſent par le défaut d'attention convenable aux différens objets ſur leſquels tombent mes obſervations.

ARTICLE XII.

Récapitulation ſommaire des matières eſſentielles traitées dans ce Chapitre, ſuivie de quelques Obſervations ſur la nature des maladies congénères, ou qui ont quelque rapport avec les Fievres intermittentes.

§. CCLXXXVI. DANS les trois premiers Articles, je me ſuis occupé du diagnoſtic, des cauſes & du prognoſtic des fievres intermittentes en général : le premier ſujet préſente la deſcription exacte d'un genre de fievre qui ne reſſemble à aucune autre maladie ; j'ai préparé par-là le lecteur à la recherche de ſes cauſes, qui ſont également curieuſes & difficiles à connoître ; enſuite j'ai fait voir quelle eſt l'eſpèce d'événement & de criſe, qui eſt favorable ou nuiſible. Après ces détails, j'ai cru devoir établir quelques principes relatifs à la cure de ces fievres, pour la rendre plus facile & plus sûre dans les différentes circonſtances. Dans tout ce que j'ai dit juſques-là, j'ai tâché de faire des applications qui ayent des rapports eſſentiels avec les poſitions, le régime & les travaux des gens de

guerre : la cure générale ou la méthode de traiter ces maladies, fait le ſujet du cinquieme Article, où je les ai principalement conſidérées ſous le même point de vue que ci-deſſus, & abſtraction faite de l'eſpece d'intermittente, & de leurs complications, ces deux objets étant traités dans les articles ſuivans avec le détail qu'ils méritent, & les regles qu'il convient particulierement de ſuivre, par rapport aux circonſtances dans leſquelles ſe trouvent les militaires : la nature des fébrifuges, leur maniere d'agir, leur application, leur abus, exigeoient un article ſéparé, dans lequel je les ai examinés, avec d'autant plus d'exactitude, que c'eſt de-là que dépend la guériſon : enfin, j'ai ſuivi la maladie juſqu'à la fin de la convaleſcence, en déſignant les ſignes qui annoncent la guériſon & les accidens qui renaiſſent par l'abus des remedes, afin qu'on eût le moyen de détruire le levain de la fievre, & l'effet des médicamens mal adminiſtrés. Pour achever ce qui concerne ce ſujet, j'ai préſenté les vues qui paroiſſent les plus convenables ſur la maniere de préſerver les troupes de l'épidémie des fievres intermittentes, & d'empêcher leurs récidives : il ne reſteroit plus rien à déſirer ſur cette matiere, s'il n'y avoit pas un certain nombre de mala-

dies, dont le genre approche plus ou moins de celui des fievres ci-deſſus, & qui trompent ſouvent les gens ſans expérience, au détriment des malades. Je terminerai donc ce Chapitre par la deſcription de ces maladies; &, immédiatement après, je donnerai par ſurcroît l'extrait d'une thèſe de Médecine de ma compoſition, ſoutenue aux Ecoles de Paris, en 1768, qui a pour titre : *An ut in febribus intermittentibus, ità in pleriſque morbis periodicis, ſalubris kinæ kinæ uſus?* Le quinquina eſt-il auſſi ſalutaire dans la plûpart des maladies périodiques, que dans les fievres intermittentes? l'application qu'on pourra faire de cet extrait, rapprochée de la matiere qui a le plus de rapport avec elle, achevera de faire connoître, d'une maniere claire & préciſe, les effets & la nature du quinquina.

SECTION PREMIERE.

Des Maladies qui ont de l'affinité avec les Fievres intermittentes.

§. CCLXXXVIII. CES maladies que j'ai déſignées dans l'article VII, comme différentes à pluſieurs égards des fievres intermittentes, ſe

réduiſent, comme je l'ai dit, à quatre claſſes; dont l'une renferme la fievre ſubintrante & la double tierce prolongée de *torti*; & les autres toutes les fievres intermittentes cauſées par des levains étrangers au fébrile ou hantées ſur d'autres maux, c'eſt-à-dire, qui ſont réveillées, aggravées par l'action de ce levain; & enfin celles qui ſont compoſées, qui préſentent diverſes maladies que la même cauſe a produites. Je me propoſe moins de traiter de chacune de ces maladies, que d'en donner une notice avec les moyens généraux & les précautions qu'elles exigent, en renvoyant même le lecteur aux endroits de cet Ouvrage avec leſquels elles ont quelque rapport.

§. CCLXXXIX. La fievre ſubintrante, que pluſieurs Auteurs ont rangée dans la claſſe des intermittentes, ne lui appartient en aucune maniere, puiſqu'elles eſt une vraie rémittente putride, qui ſe maſque en effet, pendant quelque tems, ſous la forme de la fievre quotidienne, & en impoſe, en ce que la fin du paroxiſme eſt ſouvent ſi peu marquée par la vélocité du pouls, qu'on croit qu'il y a de l'intermiſſion; mais avec un peu d'attention, on parvient aiſément à reconnoître ſon caractère. 1°. L'invaſion du paroxiſme & ſes retours n'ont point lieu le matin,

matin, comme dans la fievre quotidienne; 2°. les malades éprouvent une grande laſſitude dès l'invaſion, & ils ont la langue extrêmement ſale; 3°. tandis qu'ils croient avoir froid, la peau eſt quelquefois plus chaude qu'elle ne l'eſt dans l'état naturel; 4°. les déjections ſont fétides; 5°. au bout de quelques jours tous les ſignes de putridité ſe manifeſtent. Cette maladie ne doit pas avoir, pour les gens de guerre, les mêmes inconvéniens que pour les autres individus, puiſqu'en ſuppoſant qu'on ſe trompe dans les premiers jours ſur ſon caractère, on n'emploiera pas moins les moyens qui conviennent alors, ſi l'on ſuit exactement les regles qui ont été indiquées dans pluſieurs endroits de ce chapitre & du précédent, où j'ai fait connoître la néceſſité d'évacuer les ſoldats pris de fievre, le plutôt poſſible, ſur-tout lorſqu'il y a des ſignes manifeſtes de ſaburre dans les premieres voies, comme il s'en rencontre ici. Quant à la ſaignée, que cette fievre exige auſſi dès le commencement, l'état du pouls l'indiquera ſuffiſamment. Voyez pour la cure, le chapitre ſuivant.

§. CCLXXIX. La tierce prolongée de *Torti* (g)

(g) L. c.

eſt moins trompeuſe ; mais c'eſt à tort qu'on la rangeroit dans la claſſe des intermittentes ; car quoique dans le commencement il y ait quelques marques d'intermiſſion entre les accès, il paroît évident, tant par les acides dont elle eſt accompagnée, que par la durée des paroxiſmes, qui ſe touchent ſucceſſivement de plus près, que le levain putride, en ſe développant journellement & en acquierrant des forces, caractériſe une remittente putride maligne. Ecoutons *Torti* lui-même ſur la marche de cette maladie. » La fievre commence comme la tierce, c'eſt-» à-dire, qu'elle a des accès diſtincts ; mais elle » eſt du nombre des pernicieuſes, & elle differe » des autres par l'obſcurité ſucceſſive des périodes » & par la continuité qu'elle acquiert journelle-» ment. Il ſe manifeſte le plus ſouvent quel-» ques-uns des accidens qui déſignent les fievres » pernicieuſes, comme la cardialgie, la ſyncope, » la colique, &c. mais à un degré moins violent » qu'ils n'ont coutume d'être dans celles-là. » Elle commence ordinairement ſans friſſon, & » plutôt avec un ſentiment de chaleur. Lorſque » la fievre marque en double tierce, le premier » accès eſt moins violent, & le ſecond l'eſt da-» vantage, en continuant de même à être plus » grave les jours pairs. Que ſi de double tierce elle

» devient tierce, la maladie ne ceſſe pas pour » cela d'être pernicieuſe, & il y a toujours un » accès plus foible que l'autre. On juge qu'elle » va devenir enfin continue, ſi le jour de l'in- » termiſſion (que je regarde comme ſimulée) » on ſent une chaleur mordicante à la peau, » avec une certaine agitation dans le pouls, » *aliquali pulſûs perturbatione* (on peut rendre » ces mots par une autre expreſſion, mais j'ai » vu cette agitation, qui eſt à la vérité légere), » s'il y a de la ſoif, & que la langue ſoit ſeche » & aride. La petite quantité des urines d'une » couleur rouge ou de ſaffran, la rougeur & » les aphtes de la gorge, avec de la difficulté » d'avaler dans le commencement de la maladie, » ſont également des ſignes qui annoncent la » dégénération, &c. &c ".

Il eſt donc évident que cette maladie, qui fait d'ailleurs des progrès ſucceſſifs, & dans laquelle il ſurvient enfin des parotides, des convulſions & d'autres accidens auſſi graves, n'eſt point une véritable fievre intermittente, & que même l'intermiſſion n'eſt pas une franche apyrexie : d'où il faut conclure qu'elle doit être rangée au nombre des rémittentes putrides malignes décrites dans l'article 11 du Chapitre ſuivant, auquel je renvoie pour le traitement.

§. CCXC. C'eſt aux deux eſpeces de fievres décrites dans les §. précédens qu'il faut rapporter le nombre infini de celles qui ſont décrites par les Auteurs, avec quelques ſymptômes de plus ou de moins. L'émitritée des Auteurs ou la double tierce émitritée légitime de *Riviere*, obſerv. pag. 139, la fauſſe tierce, *tertiana ſpuria*, dont parle *Sennert*, Libr. 11. Cap. 17. Celle que beaucoup d'Auteurs nomment tierce prolongée, celles que décrivent *Nenter* (*h*) & *Juncker* (*i*), ſont de la même nature. Mais il faut encore les diſtinguer d'une autre eſpece, qui eſt continue maligne, en marquant ſes redoublemens en tierce, en quarte, quotidienne, &c.

§. CCXCI. Après cette claſſe de fauſſes intermittentes, vient celle des différentes eſpeces déſignées par l'accident principal dont elles ſont accompagnées, mais qui ſont cependant hantées ſur d'autres maux évidemment connus ; telles ſont, par exemple, celles qui réveillent les paroxiſmes de la goutte, les douleurs du ſcorbut, &c. On peut les nommer fievres intermittentes compliquées : il y a enſuite celles qui ſurviennent après des ſuppreſſions d'évacuations

(*h*) Tabula 153, cap. 26.

(*i*) Tabula. 79.

habituelles, ou après des répercuſſions d'humeurs : celles-ci retiendront le nom d'intermittentes ſecondaires ; une quatrieme claſſe eſt celle qui comprend les intermittentes, qu'on peut appeller compoſées ; parce que la même cauſe paroît avoir fait naître deux maladies diſtinctes ; telles ſont, par exemple, les intermittentes vermineuſes.

§. CCXCII. De ces trois dernieres claſſes, il n'y en a aucune qui n'ait une affinité très-grande avec les fievres intermittentes ordinaires ; mais en même-tems il n'y en a point qui ne mérite un détail particulier, relativement à la la cure ; & la ſeconde offre même quelques ſingularités dignes de l'attention du Médecin. Je vais m'occuper des unes & des autres, en déſignant leur affinité, leurs différences, & leur traitement.

§. CCXCIII. Les intermittentes compliquées : parmi les maux ſur leſquelles ce genre de fievre ſe hante, il y en a quelques-uns qui ſont plus ſérieux que les autres : tels ſont, la goutte, le ſcorbut, &, en un mot, toutes les maladies virulentes, dont le principe eſt d'une grande mobilité, & capable de ſe fixer ſur les parties internes. On obſerve que, lorſque la

fievre ſurprend les perſonnes attaquées de ces maux, elles en reſſentent des atteintes plus vives dans le paroxiſme, qui les renouvelle même ſouvent, quoiqu'avant la fievre il n'y en eût aucun ſymptôme; & alors il eſt à craindre que l'ancienne matiere morbifique, miſe en mouvement, & aigrie par la fievre, ne ſe porte ſur des viſcères eſſentiels; il en réſulte encore que les ſolides & les fluides, étant altérées par deux cauſes à la fois, il ſurvient des léſions graves & difficiles à détruire : ainſi, le traitement de ces fievres doit néceſſairement différer de celui des autres. Les exemples ci-après montreront à-peu-près la route qu'il faut ſuivre.

§. CCXCIV. Je ſuppoſe donc l'humeur goutteuſe en mouvement par le levain fébrile; les malades éprouvent dans le paroxiſme des vrais douleurs de goutte dans les jointures, où ils ont du moins des ſignes manifeſtes de goutte; & il en reſte un reſſentiment, après qu'il eſt fini; ce qui diſtingue ce cas de celui où les mêmes douleurs ſont ſimulées : voyez l'Article VII. Dans cette conjoncture, le Médecin, qui connoît par l'état préſent l'exiſtence d'une humeur arthritique excitée, aigrie, miſe en mouvement par le levain fébrile, & qui ſait en même-tems qu'elle

eſt inhérente au malade, qui en a déja reſſenti des atteintes, doit faire tous ſes efforts, pour empêcher que cette humeur ſe porte ou ſe fixe à l'intérieur. Il y parviendra, en prenant les précautions ſuivantes; 1°. il mettra en uſage le régime le plus délayant & le plus tempérant, tant pendant le paroxiſme, que dans l'intermiſſion, ſi la goutte paroît d'une qualité inflammatoire : au contraire il preſcrira des boiſſons tempérantes diaphorétiques, ſi la goutte eſt molle ou humorale, &c. (*); 2°. dans l'un & l'autre cas, il faut mettre les pieds dans l'eau chaude pendant l'intermiſſion, à pluſieurs repriſes; 3°. dans le premier, il fera ſaigner les malades au pied, au lieu de le pratiquer au bras, comme on le fait dans les intermittentes ordinaires; il choiſira à cet effet le moment de la chaleur du paroxiſme; 4°. ſi l'humeur goutteuſe paroît ſe fixer à la tête, à la poitrine, ou ſur quelqu'autre viſcère, il fera réitérer la ſaignée du pied, s'il y a des ſymptômes inflammatoires; & enſuite appliquer la moutarde ou d'autres ſynapiſmes ſur le col du pied, en ob-

(*) Ces termes ſont impropres; mais je les employe au défaut de ceux qui pourroient exprimer cet état.

ſervant de les ôter, lorſque la rougeur y eſt bien établie : on évitera davantage la ſaignée, ſi la goutte eſt molle ou froide ; & l'on inſiſtera ſur les ſynapiſmes ; 5°. les ſueurs pouvant être très-favorables pour emporter une portion de cette matiere morbifique, on tâchera que les déclins des paroxiſmes ſoyent accompagnés de cette criſe, non en employant des remedes chauds, mais en tenant les malades un peu plus couverts, & en leur donnant à boire fréquemment de leur tiſanne dégourdie ; 6°. on ménagera les émétiques & les purgatifs, crainte d'irriter l'humeur arthritique ; mais ce ménagement ne doit conſiſter que dans l'uſage des remedes de ce genre plus modéré ; car il eſt eſſentiel d'évacuer dans les intermiſſions, juſqu'à ce que l'état décrit au §. CXXXVIII, ſoit manifeſte ; 7°. Quant à l'uſage des fébrifuges, il faut le différer, juſqu'à ce que les ſignes du §. CCXXV ayent lieu ; ce qui eſt bien différent de ce que j'ai conſeillé pour les douleurs de goutte ſimulée. On ſuivra à-peu-près le même traitement pour la goutte vague, le rhumatiſme goutteux, compliqués avec la fievre.

§. CCXCV. Dans le ſcorbut compliqué avec la fievre intermittente, il y a moins de

danger que la matiere morbifique, c'eſt-à-dire, l'humeur ſcorbutique, ne ſe fixe ſur les viſcères, par l'effet du levain fébrile, quoique cela arrive quelquefois; mais on a beaucoup d'autres effets nuiſibles à craindre, dont la plûpart ſont même inévitables. De ce nombre ſont, l'éroſion & l'hémorragie, la ſyncope, qui doivent naître dans cet état, par le mouvement accéléré des liqueurs à chaque paroxiſme: or, on ſait combien ces accidens ſont funeſtes dans le ſcorbut: on ne doit pas moins s'attendre à une dégénération plus prompte des humeurs, par la continuité de la fievre; & conſéquemment à une diſſolution plus manifeſte, qui eſt le terme de cette maladie, dont on n'arrête pas les progrès. On peut juger, par ce qui vient d'être dit, que la complication de la fievre intermittente avec le ſcorbut, doit être difficile à traiter, & qu'elle exige beaucoup de ménagemens; 1°. la ſaignée eſt en général pernicieuſe dans cet état; & l'on peut tout au plus la pratiquer dans les premiers paroxiſmes, lorſque le ſcorbut eſt à ſon premier dégré, & que les malades ont une pléthore manifeſte; ce qui eſt extrêmement rare; 2°. il eſt bien difficile d'inſiſter ſans danger ſur les émétiques: cependant, dans le

premier dégré on peut donner de l'ipécacuanha avec un demi grain ou un grain de tartre ſtibié, ſuivant la force du malade; 3°. il faut employer les purgatifs acides de préférence, quand le ſcorbut eſt un peu avancé; 4°. On donnera pour boiſſon aux malades du petit lait, dans lequel on aura fait infuſer quelques plantes antiſcorbutiques; 5°. on ſe preſſera d'arrêter les accès de fievre, dès qu'on jugera que l'état des malades le permettra, & l'on employera à cet effet le quinquina combiné, avec les ſucs d'herbes antiſcorbutiques, &c. Voyez le traitement du ſcorbut dans le Livre IV, Chapitre III.

§. CCXCVI. Les dartres & la galle ſont encore du nombre des humeurs mobiles qui peuvent ſe déplacer par l'action du levain fébrile, & qui, en conſéquence, méritent une attention particuliere lorſque la fievre ſurvient à ceux qui en ſont attaqués: il faut, 1°. tâcher d'exciter une diaphorèſe plus complette que dans les intermittentes ordinaires, à la fin du paroxiſme; 2°. la ſaignée ne doit être pratiquée que dans les cas de néceſſité, & plutôt dans l'intermiſſion, que dans le paroxiſme; 3°. les émétiques & les purgatifs ne doivent pas être ménagés; 4°. dans les dartres on peut, après

les évacuations ſuffiſantes, adminiſtrer le quinquina ; mais il ſera toujours prudent de le rendre d'abord purgatif, enſuite de le joindre avec les ſucs de bourrache, de bugloſe & de chicorée. Dans la galle, on guérira d'abord la fievre avec les moyens convenables, comme ci-deſſus, & l'on attendra que les malades ayent repris des forces, & qu'ils ſoyent en bon état, pour employer les remedes topiques : voyez d'ailleurs pour la cure des dartres & de la galle, le Chap. II du Livre IV.

§. CCXCVII. L'intermittente hantée ſur l'obſtruction des viſcères, & principalement ſur celle du foie, eſt la plus fréquente ; il y a même apparence que ce dernier état cauſe ſouvent la fievre, comme celle-ci le fait naître. La ſeule précaution qu'il y ait à prendre dans cette complication, eſt de retarder l'uſage des fébrifuges, autant qu'il eſt poſſible, juſqu'à ce que l'engorgement ſoit diſſipée, ou que du moins tout annonce que les remedes n'augmenteront pas ce mal. Il faudra joindre les martiaux & les apéritifs aux fébrifuges, preſcrire au malade des eaux martiales, un régime légumineux.

§. CCXCVIII. Les intermittentes ſécondaires: les recherches ſur ce genre de fievres ſont auſſi curieuſes qu'intéreſſantes; on voit d'une part des

levains & des virus, qui ont chacun des effets particuliers & indéterminés, qui ne dépendent en un mot que de leur propre cauſe, produire, ou du moins avoir toute l'apparence de faire naître une autre eſpece de maladie, abſolument différente de celles qu'ils ont la propriété ſpéciale d'exciter; de l'autre, on voit ces levains & ces virus, eſſentiellement différens entr'eux, engendrer une ſeule & même eſpece de maladie; c'eſt ainſi que le virus vérolique a fait naître, ſuivant *Deidier* (*k*), une fievre tierce; *Monro* (*l*) en a vu une ſemblable, de même qu'une quarte vénérienne; *Baillou* (*m*) fait auſſi mention de cette derniere, & *Cardan* (*n*) a parlé de l'autre; que la galle répercutée produit des fievres tierces (*o*) & quartes (*p*): j'ai vu la fievre double tierce ſurvenir après la répercuſſion d'une dartre, & après la ſupreſſion des hémorrhoïdes.

§. CCXCIX. Il y a donc des levains de nature

(*k*) L. c.

(*l*) L. c.

(*m*) L. c.

(*n*) Libro de ſubtilit.

(*o*) Schenck, l. c.

(*p*) Nenter, l. c.

eſſentiellement différente, qui font naître la fievre intermittente ; ou, ſi cela n'eſt pas ainſi, il faut admettre que l'action des levains ſpécifiques, dont j'ai parlé plus haut, change & dérange tellement les fonctions, qu'il naiſſe de ces léſions un autre levain, qui ſeroit le fébrile. Mais en conſultant l'expérience, on reconnoît évidemment que les levains ſpécifiques ſont eux ſeuls capables de produire la fievre quelquefois, puiſque celle-ci ne cède qu'aux remedes ſpécifiques : cependant ces cas doivent être rares, en comparaiſon de ceux où les levains, par leur préſence, donnent lieu à la formation du fébrile ; ce qui ne ſeroit pas difficile à expliquer, en ſuppoſant que les premieres voies viciées ſuffiſent à cet effet, puiſqu'il eſt évident qu'une matiere morbifique ou hétérogène quelconque, retenue ou répercutée, fait ſur les organes de la digeſtion une impreſſion qui eſt toujours plus ou moins vive, ſoit en s'y portant, ſoit par contre-coup, en altérant la nature des liqueurs, qui ſe ſéparent dans ces organes, pour ſervir à la digeſtion, & qui les nourriſſent. Dans cette ſuppoſition, il ſe rencontrera dans les premieres voies, & même dans toute l'économie animale, une diſpoſition particuliere à la naiſſance de l'humeur fébrile ; &

qui ſait d'ailleurs ſi dans le moment où la fievre eſt arrivée, il n'y a pas eu quelqu'autre agent qui ait rendu cette diſpoſition plus parfaite? Il reſte maintenant à connoître comment un levain ſpécifique, eſſentiellement propre à faire naître un mal ſpécifique, tout-à-fait différent de la fievre intermittente, acquiert tout-à-coup les qualités du levain fébrile; pour concevoir cette métamorphoſe, il faut, à ce que je penſe, recourir au mécaniſme des fievres intermittentes, & ſuppoſer que ces levains étrangers au fébrile, occupent le même ſiege que celui-ci dans les intermiſſions, & qu'ils ſe développent comme lui à des diſtances plus ou moins éloignées, qui caractériſent l'eſpece d'intermittente. Mais pourquoi, même dans cette ſuppoſition, produiront-ils la fievre? On peut répondre que pendant leur ſéjour dans les mêmes lieux où ſiége le levain fébrile, ils s'uniront & ſe combineront avec des matieres propres à faire naître cet effet, par l'altération que ce mélange leur aura communiqué. Cette raiſon, qui d'abord n'eſt donnée que comme une ſuppoſition, deviendra plus claire & plus sûre, quand on fera attention que les ſeules obſtructions du ſyſtême mézaraique fourniſſent aiſément la matiere du foyer fébrile, & que c'eſt-

là que doit réſider ce foyer dans tous les cas.

§. CCC. En voilà aſſez ſur cet objet : je ne donne pas pour certaines les explications que je viens de faire ; cependant elles ont un dégré de probabilité, qui les rapproche bien de la vérité. Il s'agit à préſent de ſavoir comment on diſtinguera une fievre intermittente uniquement & immédiatement produite par un levain particulier ou ſpécifique, de celle qui ne l'eſt que médiatement ; car il eſt certain que le traitement doit être différent dans ces deux cas. Les Auteurs qui ont écrit ſur cette matiere n'ont pas trop bien fait connoître ces différences, & ils nous ont laiſſé l'unique reſſource, en pareille circonſtance, celle de déviner.

§. CCCI. L'abſence des cauſes éloignées, tant internes qu'externes de la fievre intermittente ; comme, par exemple, celle de l'intempérie & de l'impureté de l'athmoſphere, & de toutes les circonſtances nuiſibles du ſol & des eaux ; celle de la ſaburre dans les premieres voies, lorſque d'ailleurs on n'eſt pas dans l'épidémie des intermittentes, que le régime n'eſt point, & n'a point été mauvais, doivent faire préſumer qu'une fievre de cette eſpece, qui ſurvient à un homme attaqué de la vérole, ou après la diſparition ſpontanée ou mal-à-propos

occaſionnée d'une dartre & d'une gâle, eſt produite immédiatement par le levain ſpécifique de ces maladies, qui en ſe déplacant, ou en ſe fixant dans les lieux où il peut acquérir la qualité du levain fébrile, devient propre à faire naître les mêmes phénomènes que lui. On ſera plus fondé encore à porter ce jugement, ſi la fievre eſt ſurvenue ſans aucune cauſe manifeſte, ou tout de ſuite après une répercuſſion; & que cependant les premieres voies ne ſoyent pas dérangées très-promptement, & ne préſentent pas après le premier paroxiſme l'état où elles ont coutume d'être alors, dans les fievres intermittentes ordinaires. Les circonſtances contraires à celles qui viennent d'être indiquées doivent faire juger qu'il y a une complication de levains; ſavoir le mélange de celui qui exiſtoit avant la fievre, avec celui qui s'eſt formé depuis. Dans ce dernier cas, l'action du premier a également lieu dans l'intermiſſion, quoiqu'à un moindre dégré, comme dans le paroxiſme. Mais en ſuppoſant qu'on ſe ſoit trompé, on revient de cette erreur après pluſieurs paroxiſmes, & lorſqu'on a mis en uſage tous les remedes préparatoires qu'exigent ces premiers momens; car le quinquina & les autres fébrifuges arrêtent les accès de fievre dans la complication,

complication, quoiqu'il reſte des accidens dépendans du premier levain, tandis que ces mêmes remedes échouent contre les accès qui ſont immédiatement produits par la cauſe de l'ancienne maladie, & que cependant les remedes ſpécifiques contre cette derniere cauſe guériſſent la fievre. On eſt, par exemple, en droit de juger que la quarte vénérienne qu'avoit obſervée Monro (*q*) étoit immédiatement produite par le virus vénérien, ſans complication avec un autre levain, puiſqu'il guérit en même tems la fievre & le mal vérolique bien caractériſé, avec le mercure doux répété chaque jour à la doſe de cinq grains, qui firent naître un pryaliſme continuel. On jugera auſſi que la fievre qui diſparoit auſſitôt que la galle ou une dartre auparavant rentrée, reparoît au dehors, eſt immédiatement produite par le levain pſorique ou dartreux, ſans le concours d'une autre cauſe. Mais ce dernier jugement eſt celui qu'on appelle en Logique à *poſteriori* : il eſt plus sûr que le premier; celui-ci eſt très-utile pour ſuivre une marche plus sûre dans le traitement; quoiqu'il en ſoit, l'application ſuivante fera juger du prix qu'on peut attacher à ces diſtinctions.

(*q*) Eſſais d'Edimbourg, tom. 6. art. 47. obſ.

§. CCCIII. Lorſque la fievre intermittente ſurprend un malade évidemment attaqué de la vérole, la premiere précaution qu'il y ait à prendre, eſt d'examiner s'il n'y a point d'écoulement qui ait été arrêté ſubitement, ou quelques puſtules qui ſoyent rentrées, afin de pouvoir connoître ſi c'eſt la matiere vérolique, qui, ayant reflué, a cauſé de la fievre, & l'on compare enſuite l'état du fébricitant dans le paroxiſme & dans l'intermiſſion, avec celui des intermittentes ordinaires, en faiſant attention aux cauſes éloignées, tant internes qu'externes ci-deſſus; afin de juger s'il ne s'eſt pas formé un levain fébrile indépendant du vérolique. Dans le cas où la matiere vérolique paroît évidemment être la ſeule cauſe de la fievre, comme dans celui de la complication des deux levains, on ſaigne le malade, pendant ou après le paroxiſme, s'il y a quelques ſignes de pléthore ou d'inflammation; on purge les malades avec des pillules mercurielles dans les intermiſſions, en obſervant que les mercuriaux ſont encore plus utiles dans les premiers cas, que dans le ſecond, & d'inſiſter encore plus ſur ces moyens, lorſque l'écoulement ou les puſtules n'ont pas reparu. Dans le premier cas, après cinq ou ſix paroxiſmes, on revient aux frictions ou à l'uſage

de la ſolution du ſublimé, qu'on emploie dans les intermiſſions, ſuivant la méthode indiquée dans le Livre IV, Chapitre V; mais avec les ménagemens qu'exige un fébricitant. La fievre cède alors avec facilité, & les paroxiſmes, après avoir diminué inſenſiblement de violence & de durée, diſparoiſſent avec les ſymptômes vénériens; que ſi au contraire il y a complication de levains, cette méthode, loin de réuſſir, aggrave les accidens, & il faut néceſſairement, ou allier les mercuriaux avec le quinquina, après avoir ſuffiſamment évacué les malades, ou guérir la fievre, avant de traiter la vérole, parce que le dernier traitement empêche le ſuccès de l'autre.

§. CCCIV. Que la fievre ſurvienne immédiatement après une gale rentrée ſubitement, ou mal guérie, ſans qu'il y ait eu auparavant aucune diſpoſition, & ſans qu'il exiſte la moindre cauſe ſenſible de l'intermittente, il eſt clair que c'eſt le levain pſorique qui l'a produite. Dans ce cas, le vrai & le ſeul moyen de guériſon eſt de rappeller la gâle au dehors, & la voie la plus ſûre à cet effet, eſt de faire porter au malade une chemiſe imprêgnée de l'humeur. Si l'on ne peut y parvenir, on doit appliquer un ou deux véſicatoires aux jambes, pour la détourner des viſcères, purger les malades avec des bols mer-

curielles entre chaque paroxiſme, & les frotter avec l'onguent de ſoufre, ou un autre approprié à la maladie; voyez à cet égard le Chapitre III du Livre IV. Que ſi cette répercuſſion a été ſuivie de la fievre, & que la galle étant revenue ſur la peau par les moyens ci-deſſus, les accès continuent avec la même violence qu'auparavant, y ayant d'ailleurs des ſymptômes de ſaburre, avec le concours antérieur & préſent des cauſes prédiſpoſantes & productrices de la fievre intermittente, on alliera le quinquina avec les fleurs de ſoufre, en le rendant d'ailleurs purgatif, & l'on continuera en même tems le traitement extérieur avec les précautions qu'exige cet état de complication.

§.CCCV. Il en ſera de même pour le traitement de l'intermittente dartreuſe, quoi qu'à dire le vrai, la répercuſſion ou la rentrée des dartres cauſe plus ordinairement des fievres rémittentes putrides, ou d'autres maladies plus graves. La premiere précaution qu'il y ait à prendre, eſt de rappeller l'éruption par le moyen des diaphorétiques légers, comme l'eau & le ſuc de bourrache, l'infuſion de coquelicot, après avoir déſempli les vaiſſeaux, s'il y a indication. Mais le rappel eſt beaucoup plus difficile que celui de la galle; les bains entiers tiedes, & ceux des

jambes dans l'intermiſſion, doivent être mis en uſage. Enſuite on appliquera des véſicatoires aux jambes, & l'on fera vomir les malades après le premier paroxiſme. On continuera les diaphorétiques & les bains, on entretiendra la ſuppuration des véſicatoires, & l'on purgera entre chaque accès. Ce traitement réuſſira, s'il n'y a pas un autre levain qui ſe ſoit formé en même-tems; ce qu'on pourra juger par les ſignes décrits ci-deſſus. Alors la fievre déclinera à chaque paroxiſme, & enfin elle ceſſera, quoique la dartre ou ſa cauſe exiſte encore. Si au contraire il y a un levain fébrile indépendant du dartreux, la fievre pourra diminuer par les moyens ci-deſſus, comme en effet elle peut le faire dans les mêmes cas qui ſont décrits dans les deux paragraphes précédens, par l'uſage des purgatifs & des autres remedes qui y ſont indiqués; mais elle ſera plus rebelle, & ſur-tout ſujette à récidiver. Les circonſtances de l'invaſion de la fievre, dont il eſt queſtion au §. CCCI, apprendront ſi l'on aura ſujet d'avoir cette crainte: mais de quelque maniere que les choſes ſe paſſent, la durée & la réſiſtance de la fievre obligent d'inſiſter ſur les purgatifs, entre les paroxiſmes, & il eſt important de n'adminiſtrer le quinquina, même dans les cas du

levain fébrile indépendant du dartreux, qu'après un nombre ſuffiſant d'évacuations & d'accès, & lorſque l'état des viſcères annoncera qu'on n'a point à redouter d'engorgemens.

§. CCCVI. Les fievres compoſées ne ſont pas nombreuſes: l'intermittente vermineuſe eſt celle qu'on obſerve principalement dans les ſoldats: je l'ai vue régner en 1758, au printems, dans les troupes. Il y eut en même-tems deux maladies fort diſtinctes; ſavoir, des vers & des matieres vermineuſes dans les premieres voies; mais l'une & l'autre ont abſolument les mêmes principes, c'eſt-à-dire, que c'eſt la ſaburre qui les a produites, & que celle-ci même & la génération des vers tiennent aux mêmes cauſes, qui ſont dans la nature de l'athmoſphere, du ſol, des eaux, & dans une diſpoſition particuliere des ſujets, relatives à leur nourriture, leur intempérance, leurs travaux antérieurs & préſens. Dans cette maladie, après avoir langui quelques jours avec les ſymptômes qui annoncent la préſence des vers *, & même en en rendant quelques-uns par haut & par bas, on eſt ſubitement pris du friſſon & de la fievre, ou bien il arrive que la préſence

(*) Voyez ces ſymptômes dans le Chapitre ſuivant, Article premier, & dans le Livre II, Chapitre III.

de ces insectes ne s'annonce qu'après un ou deux paroxismes. Dans le premier cas, on pourroit prévenir la fievre, puisqu'en évacuant suffisamment les malades, & en leur administrant quelques vermifuges, on détruiroit en même-tems les vers & la disposition fébrile. Cette méthode préservative sera d'autant plus utile & plus efficace dans les épidémies, qu'en général les fievres de ce genre ont une grande propension à devenir rémittentes putrides, & que même celles-ci régnent communément avec celles-là.

§. CCCVII. La méthode curative differe peu de celle des intermittentes ordinaires. La saignée est rarement indiquée, parceque les malades sont presque toujours dans un état de misere & d'angoisse. Les émétiques doux & les purgatifs consacrés à la maladie vermineuse, doivent être répétés entre chaque paroxisme, avec les modifications qu'exige la disposition & la foiblesse des malades. Si les accidens vermineux donnent quelque crainte, on emploie les anthelmintiques qui y sont appropriés, tel que l'huile d'amandes douces & amères, dans laquelle on ajoute de la confection hyacinthe; on fait prendre aux malades quelques bols de mercure doux mêlé avec les poudres de racine

de fougère mâle & de la ſemence contre les vers. On leur donne pour boiſſon de l'eau de chiendent, &c. Après les purgatifs réitérés, on peut adminiſtrer le quinquina purgatif, & enſuite le joindre avec les amers, pour guérir la fievre, lorſque toutes les diſpoſitions convenables pour commencer ce plan, ſe trouvent réunies, &c. &c.

SECTION II.

Extrait d'une Thèſe de Medecine ſur les maladies périodiques, dans laquelle on examine ſi le quinquina eſt auſſi utile contre celles-ci, que contre les Fievres intermittentes.

§. CCCVIII. MON objet dans cette Thèſe étoit de prouver par l'affinité des différens maux périodiques avec les fievres intermittentes, que le même moyen convenoit contre ceux-là, comme contre celles-ci. Mais je dois avouer que malgré les reſtrictions que j'ai miſes à cette regle, j'ai reconnu depuis, par l'expérience, que le quinquina n'avoit pas autant de vertus que je lui en attribuois, & en conſéquence j'ai cru devoir ajouter ici les réflexions que j'ai faites, & mes obſervations ſur cette Thèſe, dont je vais extraire ce qu'il y a de plus intéreſſant.

§. CCCIX. Je paſſe le premier paragraphe qui ne renferme que l'apperçu de la Thèſe & la deſcription abrégée des vertus du quinquina & de la maniere dont il a été découvert & d'abord mis en uſage. Voici le ſecond paragraphe.

« La fievre intermittente préſente à l'Obſer-
» vateur des phénomenes bien ſinguliers : on la
» prendroit le plus ſouvent à ſon invaſion, pour
» une maladie pleine de danger. Cependant au
» bout de quelques heures elle diminue ſenſi-
» blement, & bientôt tous les ſymptomes ſe
» diſſipent, en laiſſant le malade preſque dans
» ſon état naturel. Mais le ſerpent reſte alors
» caché ſous les fleurs, & il eſt prêt à recom-
» mencer le combat. La premiere ſcène ſe répete
» en effet plutôt ou plus tard, & elle ceſſe
» comme auparavant, pour reparoître encore
» pluſieurs fois. Y a-t-il rien de plus étrange
» que ce paſſage alternatif de l'état de maladie
» à celui de ſanté, & de celui-ci à l'autre ? Et
» qui pourroit s'en rendre raiſon, ou en expliquer
» la cauſe ? La matiere qui a excité le premier
» paroxiſme a-t-elle été tellement détruite par
» l'action de la fievre, qu'il n'en reſte plus aucun
» veſtige, & que, pour le ſuivant, il faille que
» dans l'intermiſſion elle ſe régénere ? Ou plutôt
» n'y en a-t-il qu'une partie de détruite dans

» chaque accès, tandis que le reſte ſéjourne,
» eſt caché dans quelque partie, ou eſt confondu
» avec la maſſe générale des humeurs ? Tous
» les Médecins adoptent cette derniere opinion,
» mieux fondée que l'autre ; mais en ſuppoſant
» ce foyer fébrile reſtant ſans effet, il doit être
» différent, s'il eſt fixé dans une partie, de celui
» qu'il doit produire, s'il eſt confondu dans la
» maſſe générale : dans le premier cas, le paro-
» xiſme ne reviendra que lorſque la matiere
» fébrile ſera déplacée pour rentrer dans le tor-
» rent de la circulation ; dans l'autre, il faudra
» admettre qu'ayant perdu de ſon activité pen-
» dant le paroxiſme, il le reprend de nouveau
» dans l'intermiſſion, pour produire le ſuivant,
» & ainſi de ſuite. Je n'entreprendrai pas de
» décider cette queſtion, & pour ne pas m'écarter
» de mon ſujet, je ne dirai rien de plus ſur les
» fievres intermittentes dont la nature & le
» nom varient ſuivant la ſaiſon l'état des ma-
» lades & l'ordre des périodes, comme tout le
» monde le ſait.

» Il y a dans pluſieurs maladies un genre d'in-
» termiſſion très-ſemblable à celui des fievres ci-
» deſſus : on l'obſerve indiſtinctement, & il ne
» paroît pas être plus particulier à une affection,
» qu'à une autre : c'eſt ainſi que la migraine, l'otal-

» gie ou douleur d'oreille, l'épilepſie, l'odontalgie
» ou douleur des dents, la fauſſe angine, le mal
» hyſtérique, l'athſme, le rhumatiſme, la goutte,
» pluſieurs écoulemens contre nature, & des
» douleurs dans différentes parties, &c. offrent
» un caractere plus ou moins décidé d'inter-
» miſſion. Il y en a dont les périodes plus ou
» moins éloignés les uns des autres, conſervent
» entiérement dans leurs paroxiſmes & leurs
» intermiſſions la marche des fievres inter-
» mittentes, tandis que d'autres reviennent
» ſeulement tous les mois, tous les ans, ou
» enfin irréguliérement. Cette variété offre une
» diſtinction de ces maladies en périodiques régu-
» lieres & irrégulieres, & marque une plus
» grande affinité entre les premieres & les fievres
» intermittentes, qu'entre celles-ci & les pério-
» diques irrégulieres. Voilà donc déjà une affinité
» prouvée quant à l'ordre des périodes. Voyons
» celle qui exiſte entre les cauſes des maladies
» périodiques régulieres & celles des intermit-
» tentes ? Dans l'un & l'autre genre de mal il
» faut admettre une cauſe matérielle, qui, ſelon
» ſa nature & le ſiège qu'elle occupe, ait la
» propriété de faire naître l'un ou l'autre. Cette
» matiere ne peut être autre choſe qu'une ſubſ-
» tance hétérogène, qui venant du dehors &

» introduite dans le corps, ou engendrée par
» l'altération des humeurs, produit le genre de
» mal existant. Or cet hétérogène, quel qu'il soit,
» & dans quelque lieu qu'il soit niché, possede
» la propriété particuliere & unique d'exciter
» des paroxismes, dont les retours sont réguliers.
» Ainsi, quoiqu'on ne puisse pas déterminer
» précisément la nature des causes de l'un &
» de l'autre genre de maladie, on ne peut du
» moins refuser de reconnoître leur analogie
» par ce côté. On en trouvera une troisiéme &
» au moins aussi évidente dans la dégénération
» spontanée des fievres intermittentes en des
» douleurs périodiques, ou en d'autres maladies
» de même espèce, comme on peut le voir dans
» les Œuvres de *Torti* (*r*), *Baillou* (*s*), *Fernel* (*t*),
» *Musgraave* (*u*), &c. Ce qui prouve que la
» même matiere, suivant ses proportions, son
» siége, & les parties qu'elle attaque, produit
» diverses lésions. Si l'on fait ensuite attention
» aux causes ordinaires des fievres intermit-
» tentes, on verra que des digestions dépravées

(*r*) L. c.

(*s*) L. c.

(*t*) Patholog. l. 6. c. 10.

(*u*) Oper. cap. 26.

» ont fourni un ſuc impur & nuiſible à la maſſe » des humeurs. Qu'on examine pareillement la » cauſe p. e. d'une migraine périodique, elle ſe » trouvera la même : dans l'un & l'autre cas, » c'eſt une matiere crue, imparfaite, qui a fait » naître la maladie. Enfin il y a une quatriéme » affinité qui eſt atteſtée par les exemples jour- » naliers & par les obſervations d'un grand nom- » bre d'Auteurs, comme *Morton*, *Torti*, *Werlhoff*, » *Baillou*, *Bartholin* (*x*), &c. qui démontrent » que pluſieurs fievres intermittentes ſe ſont » maſquées ſous l'apparence d'autres maladies » périodiques, qui ont été guéries par l'uſage du » quinquina.

§. III.

» Un remede ſpécifique contre un genre de » maladie, peut paſſer pour avoir la même pro- » priété contre une autre affection morbifique, » qui a les mêmes périodes & les mêmes cauſes » qu'elle. Or, l'expérience démontre que le » quinquina eſt le meilleur remede connu con- » tre les fievres intermittentes, & l'on a vu » ci-deſſus l'affinité de celles-ci avec les autres » maladie périodiques ; ainſi l'on doit ſuppoſer » dans cette écorce une efficacité auſſi grande » contre les dernieres que contre les autres.

(*h*) L. c.

» On jugera de cette vertu, par ce qui ſuit.

Ici ſe trouve l'analyſe du quinquina que j'ai décrite dans l'Article IX.

» Or, un mixte de cette nature doit avoir » une propriété tonique & adſtringente, & » l'on obſervera, en effet, qu'il l'exerce très- » ſouvent dans des cas différens mêmes de la » fievre périodique ; ſavoir, en rétabliſſant » la force de l'eſtomac & le ton des parties affoi- » blies, en arrêtant les flux de ventre & de la » matrice, &c. Voyons donc s'il n'agiroit pas » de la même maniere dans les fievres inter- » mittentes ?

» Les remedes qui, après cette écorce, ſont les » plus efficaces dans ces maladies, comme, par » exemple, la plupart des amers, ont à-peu- » près les mêmes principes & la même ſaveur, » ils ſont toniques, & la ſeule différence qu'il » y ait entr'eux & le quinquina, ne paroît dé- » pendre que de la proportion & de la combi- » naiſon de leurs parties intégrantes ; ajoutez » qu'on ne peut attribuer la qualité antifébrile » du quinquina à aucun principe volatil qu'on » puiſſe ſuppoſer avoir échappé à l'analyſe ; car » de quelque maniere qu'on l'examine, il ne » préſente rien de ſemblable ; qu'on ne peut » pas davantage la faire dépendre d'un principe

» particulier qui entre dans la compoſition, &
» dont les autres mixtes analogues ſoient privés;
» qu'enfin elle ne réſide pas non plus dans ſa
» vertu antiſeptique, puiſqu'il y a beaucoup
» de mixtes qui ont plus éminemment cette
» derniere propriété, ſans être pour cela des
» fébrifuges.

» Seroit-ce donc dans une combinaiſon par-
» ticuliere & unique de ſes principes, ou dans
» la conſtitution élémentaire ou primordiale de
» ceux-ci, que réſideroit cette vertu? & en
» admettant cette eſſence ou nature dans le
» quinquina, ne pourroit-on pas croire qu'il
» agit en même-tems ſur le levain fébrile, &
» ſur l'économie animale, comme tonique,
» adſtringent & antiſeptique? Sa vertu tonique
» a été démontrée ci-deſſus; il tient l'adſtrin-
» gente de ſa terre abſorbante, & une multitude
» d'expériences annonce ſa qualité antiſeptique:
» d'après cela, examinons les différentes ma-
» nieres dont il peut attaquer le levain fébrile?
» Or, ſoit qu'il produiſe l'aſſimilation de cet
» hétérogène, ou qu'il l'expulſe au dehors, ou
» qu'il détruiſe ſon impreſſion ſur l'organiſme
» du corps, il eſt certain qu'on ſuppoſant une
» analogie entre les maladies périodiques & les
» fievres intermittentes dans leurs cauſes, il

» agira ſur les unes & les autres de la même
» maniere. Si l'on ſuppoſe, au contraire, que ces
» cauſes ſont différentes, l'effet n'en ſera pas
» moins le même, puiſque ce remede pouvant
» arrêter les paroxiſmes, ſans attaquer la cauſe,
» il ſuffit que les maladies périodiques & les
» fievres intermittentes préſentent le même
» ordre dans leurs marches, & que leur cauſe
» ait la faculté ou la propriété ſemblable d'ex-
» citer des paroxiſmes réguliers. L'une & l'autre
» actions ont été démontrées ci-deſſus; ainſi ce
» n'eſt pas ſans raiſon qu'on ſuppoſe dans le
» quinquina une efficacité pareille contre les
» maladies périodiques & les fievres intermit-
» tentes.

§. IV.

Un levain, une matiere qui excite & qui
» peut exciter pluſieurs paroxiſmes, & qui,
» ſi elle n'eſt pas combattue avec les moyens
» convenables, produit des léſions graves &
» ſouvent mortelles, ne peut pas être ſuppoſée
» avoir perdu toutes ſes qualités nuiſibles par
» l'effet du quinquina, (ſur-tout lorſqu'il n'y
» a point eu de criſes); de maniere qu'il n'en
» reſte plus aucun veſtige dans le corps, qu'on
» ne ſuppoſe en même-tems qu'elle a été telle-
» ment

» ment aſſimilée aux humeurs, qu'il n'en reſte
» plus aucune portion. D'où proviendra alors la
» guériſon certaine, ſi ce n'eſt de la vertu tonique
» du quinquina & de ſa propriété de changer la
« nature des humeurs nuiſibles ? (Quelque ſoit
» la léſion produite par le levain fébrile, on ne
« peut nier l'effet ci-deſſus, & d'ailleurs on ſait
» qu'il y a de la putreſcence dans les fievres inter-
» mittentes, & que le quinquina arrête la pu-
» tréfaction). Or, rien n'empêche le même
» effet ſur les maladies périodiques ; ainſi, en
» l'admettant, il n'y aura plus de différence
» entre la cure de l'une & de l'autre eſpeces
» de maladies. Si l'on examine enſuite les autres
» effets du quinquina, on verra qu'il arrête ſou-
» vent la fievre, quoique le foyer fébrile ne
» ſoit pas détruit : c'eſt ainſi qu'on voit tous les
» jours des malades qui s'en croyent délivrés,
» après avoir pris le remede trop tôt, retomber
» dans le même état, & quelquefois pire. Il
» n'eſt pas rare non plus de voir un paroxiſme
» commencé, être tout-à-coup arrêté par une
» doſe de ce médicament, adminiſtré mal-à-
» propos ; enfin tous les Médecins connoiſſent
» la fréquence des engorgemens & des obſtruc-
» tions qui naiſſent de cette mauvaiſe méthode.
» Il eſt en effet certain que dans ces circonſtances

» les paroxiſmes ſont plutôt ſuſpendus, que la
» cauſe de la fievre n'eſt détruite, & perſonne ne
» niera que le quinquina n'ait alors agi comme
» tonique & comme adſtringent : voyons main-
» tenant ce qui ſe paſſe à cet égard dans les
» maladies périodiques ; n'obſerve-t-on pas tous
» les jours que des douleurs & des accidens de
» ce genre ont été arrêtés, appaiſés au détri-
» ment des malades, par l'uſage des adſtringens
» & des toniques? (Qu'on ait adminiſtré du
» quinquina ou des adſtringens en pareil cas,
» la conſéquence doit être la même, puiſqu'il
» eſt prouvé que dans les fievres intermittentes,
» ce remede fait l'office des toniques & des adſ-
» tringens). Il eſt donc certain que dans l'abus,
» comme dans la bonne adminiſtration du quin-
» quina, il opère de même dans les fievres in-
» termittentes, & ſur les maladies périodiques.
» Dans le premier cas il enchaîne le foyer mor-
» bifique, & il le retient dans quelques parties où
» il ſéjourne pendant un certain tems, en ac-
» quierrant une qualité plus nuiſible, qui re-
» nouvelle bientôt la maladie, ou en cauſe une
» plus cruelle : dans le ſecond, où il aſſimilie
» aux humeurs la matiere morbifique, en chan-
» geant ſa nature, ou il la détruit, ou il em-
» pêche que ſon impreſſion continue de pro-

» duire les effets qui avoient lieu auparavant.
» Dans l'un & l'autre cas on voit le même
» médicament agir de la même maniere ſur des
» levains qui ont entr'eux une grande affinité,
» & l'on ne doit pas en être plus ſurpris, que
» de l'effet ſemblable qu'il produit ſur les fievres
» intermittentes, & ſur les maladies qui les
» maſquent. Morton (*y*) a obſervé dans deux
» malades une migraine périodique, & il en a
» éprouvé une lui-même, qui ont été guéries
» par l'uſage du quinquina. *Torti* (*z*) rapporte
» la guériſon d'une ophthalmie périodique par
» le même moyen; le même Auteur (*a*) cite
» d'après *Valiſnieri*, la cure d'une douleur vio-
» lente à l'eſtomac, qui revenoit tous les jours
» à la même heure, ſans autre ſecours que
» celui du quinquina; *Corgius*, Médecin de
» *Mantoue* vante l'uſage de ce remede à *Torti* (*b*),
» contre un athſme convulſif périodique; *Sy-*
» denham (*c*) en parle de même contre les pa-
» roxiſmes de la goutte, en ajoutant cependant

(*y*) L. c. Cap. 9. Hiſt. 27.
(*z*) L. c.
(*a*) Ibidem.
(*b*) Ibidem.
(*c*) Operum, p. 579.

» qu'il ſuſpend plutôt, qu'il ne combat la fievre;
» *Sauvages* (*d*) recommande auſſi, & vante le
» quinquina dans la céphalalgie intermitttente,
» ſans fievre : mais outre ces autorités, on pour-
» roit citer les obſervations de la plûpart des
» Praticiens contemporains, & notamment
» celles qui ſont conſignée dans les archives
» de notre Faculté.

§. V.

» Après avoir allégué toutes les raiſons qui
» prouvent le même effet du quinquina ſur les
» fievres intermittentes & ſur les maladies pé-
» riodiques; on me permettra une courte digreſ-
» ſion ſur quelques autres propriétés de ce re-
» mede, dont l'efficacité eſt très-grande dans
» pluſieurs autres cas que ceux qui viennent
» d'être déſignés. Il produit, par exemple, un
» effet admirable dans les maladies qui pro-
» viennent de la lenteur de la circulation. Celles
» qui dépendent de la foibleſſe & de l'atonie
» des ſolides, ſont pareillement guéries par ſon
» uſage; c'eſt pourquoi il eſt recommandé dans
» les affections hyppochondriaques, hyſtéri-
» ques, paralytiques, dans la langueur des di-

(*r*) Noſoloſ. Méthod. tom. 3. part. 1. Claſſ. 7. p. 58.

» geſtions, &c. Les Médecins des armées ont
» été à portée de vérifier & de célébrer ſa qualité
» antiſeptique, & perſonne n'en doute plus.
» Mais je reviens à mon ſujet; quelque ſoit le
» bon effet de ce remede, il ne faut cependant
» pas croire qu'il ſoit toujours efficace. Il n'y
» a pas dans la nature un ſpécifique de cette
» eſpece; on ne doit pas non plus l'employer
» avec la même confiance dans toutes les ma-
» ladies périodiques, & j'aurois de la peine à
» le donner dans une hémopthyſie qui auroit
» cette marche : mais lorſqu'une affection pé-
» riodique prend tout-à-fait celle de la fievre
» intermittente, & qu'elle maſque cette der-
» niere, ce qu'on reconnoît principalement aux
» bâillemens qui précédent le paroxiſme (*e*);
» ce médicament eſt toujours favorable. Il l'eſt
» à la vérité beaucoup plus, quand les périodes
» ſont très-réguliers, & dans ceux qui, étant
» irréguliers, ont particulierement pour cauſe
» la foibleſſe ou l'atonie des ſolides. En général
» il faut s'abſtenir de ce remede, avant d'a-
» voir mis en uſage les moyens préliminaires
» qui doivent diſpoſer l'organiſme du corps à
» ſon effet favorable; car il a, comme je l'ai

(*e*) Sauvages, l. c. tom. 2. part. 2. Claſſ. 4. p. 41.

» déjà dit, la propriété d'enchaîner le foyer fé-
» brile, ſans le détruire. &c. &c.

§. CCCX. Pour apprécier la valeur des preuves que j'ai données dans cette thèſe, de l'affinité des maladies périodiques avec les fievres intermittentes, il ne faut que ſe rappeller ce qui a été dit auparavant dans cette même ſection, & dans l'article VII. Quelques ſpécieux que ſoyent mes argumens, on ne peut douter que dans un nombre infini de cas l'affinité en queſtion ne ſoit au moins très-éloignée, & que le quinquina que j'ai tant célébré n'a pas, à beaupres, ni par les mêmes raiſons, un effet auſſi ſemblable dans l'un ou l'autre genre de maladies, que celui que j'ai indiqué. On peut d'ailleurs s'en convaincre par le peu d'efficacité de ce remede, dans les fievres qui ſont cauſées par quelques levains ſpécifiques; tels que le vérolique, le ſcorbutique, &c. Il étoit cependant, à ce que je penſe, utile de mettre ſous les yeux du Lecteur l'aſſemblage de toutes les preuves qui peuvent faire connoître l'identité de l'humeur fébrile, avec beaucoup d'autres levains qui donnent naiſſance à des maladies d'un genre particulier, & celles qui mettent à portée de juger les différens cas auxquels s'étend l'uſage du quinquina. J'obſerverai que

dans le dernier paragraphe il y a une remarque très-intéreſſante, & qu'il faut mettre à profit, pour reconnoître les maladies périodiques qui tiennent de la nature des fievres intermittentes. Cette remarque eſt d'un ſçavant Auteur, qui par ſon expérience, & celle des plus habiles Praticiens, a ſû donner le ſigne caractériſtique des maladies périodiques qui maſquent les fievres intermittentes, & d'indiquer par-là les circonſtances où le quinquina doit avoir les avantages qu'on en retire dans ce dernier genre de maladie. Ainſi, toutes les fois que les paroxiſmes des maux périodiques réguliers ſeront précédés de *bâillemens*, on pourra prononcer qu'ils tiennent de la nature des fievres intermittentes, qu'il y a un foyer fébrile caché ou maſqué, & que le traitement doit être le même que celui de ces fievres. J'ajouterai que dans les intermittentes ſécondaires la préſence ou l'abſence de ce ſigne annoncera s'il y a complication de levains, ou s'il n'y en a qu'un; car s'il n'y a point de bâillemens, il eſt sûr qu'il n'exiſte qu'un ſeul levain, qui eſt l'héthérogène particulier, dont j'ai parlé au §. CCLXXXXVIII, & dans les ſuivans, juſqu'au CCCIV inclusivement : s'il y a au contraire des bâillemens, ſuivis de froid aux extrê-

mités, avec un changement de couleur dans les ongles des doigts de mains, qui deviennent violets, on pourra prononcer que le premier levain, dont l'exiſtence eſt déja manifeſte, a donné lieu à la naiſſance de l'autre; & c'eſt ce qui eſt le plus fréquent.

§. CCCXI. Je quitte enfin les fievres intermittentes, que j'ai examinées de toutes les manieres, & ſous toutes les faces qu'elles peuvent préſenter; trop perſuadé que la mépriſe en ce genre eſt bien ſouvent funeſte. Il eſt tems de m'occuper d'une autre eſpece (*), dont le danger eſt encore plus manifeſte, & qui eſt très-fréquente dans les troupes : les rapports de celles-ci avec elle ne permettent pas de douter que, dans le plus grand nombre de cas, elles n'ayent une ſeule & même cauſe, comme je l'ai déja dit dans l'Article II de ce Chapitre; & c'eſt, pour cette raiſon, que j'ai principalement inſiſté ſur le développement du ſujet de celui-ci.

(*) Des Fievres putrides.

Fin du Tome premier.

Errata de l'Ouvrage entier.

Nota : Quelque ſoin que j'aie pris pour qu'il ne reſtât point de faute dans cet Ouvrage, il n'y en a que trop, & j'eſpere qu'on voudra bien me les pardonner en faveur de la quantité des matieres qui ne m'a pas permis de revoir pluſieurs épreuves ſans riſquer de retarder l'impreſſion.

La plûpart de ces fautes peuvent être corrigées par le lecteur, parce quelles ne changent point le ſens. Je ne comprendrai ici que celles qui ſont capitales, & qui pourroient altérer la clarté du ſtyle ou induire en erreur.

On obſervera que la particule *ne* manque preſque par-tout après le verbe *empêcher*.

TOME PREMIER.

INTRODUCTION.

Page 47, ligne 23, effacez, &.
103, lignes 5 & 6, effacez *avec les rapports*.
107, ligne 2, au lieu de *cauſes*, liſez *eaux*.

LIVRE PREMIER.

Page 141, ligne 5, au lieu de *ou*, liſez &.
159, ligne 28, effacez *mauvais*.
160, ligne 2, au lieu de *peuvent*, liſez *peut*.
167, ligne 6, au lieu de *ou*, liſez *on*.
208, ligne 6, au lieu de *les*, liſez *ces*.
223, ligne 16, au lieu de *les*, liſez *ces*.
238, ligne 11, au lieu de *facilement*, liſez *difficilement*.
270, ligne 13, au lieu de *ait*, liſez *ſoit*.
272, ligne 22, au lieu de *doit*, liſez ne *doive*.
277, ligne 17, au lieu *je fais*, liſez *j'ai fait*.
283, ligne 7, au lieu *dettmuller*, liſez *d'ettmuller*.
Ibidem, ligne 9, au lieu de *hémipligique*, liſez *hémiplégique*.
ligne 11, au lieu de *barthoin*, liſez *bartholin*.
285, ligne 2, après *fixes*, ajoutez & *dont*.
324, ligne 3, après *un*, liſez *gros*.
371, ligne 25, au lieu de *ictère*, liſez *l'ictère*.
381, ligne 7 & 8, au lieu de *que ſuivit*, liſez *qui ſuit*.
434, ligne 6, au lieu de *acides*, liſez *accidens*.

TOME II.

Page 10, ligne 4, après *troiſième*, ajoutez *traite*.
13, ligne 21, au lieu de *maſque*, liſez *maſquent*.
33, ligne 23, après &, liſez *que*.

Page 47, ligne 19, après *fois*, effacez : & après *objet* ajoutez ;
63, ligne 10, au lieu de *moins*, lisez *plus*.
81, ligne 21, après *&*, lisez *dont*, & après *effets*, lisez *sont*.
86, ligne 12, au lieu de *ne soit*, lisez *n'est*.
96, ligne 28, au lieu de *torp*, lisez *trop*.
108, ligne 16, au lieu de *les*, lisez *ces*.
126, ligne 16, au lieu de *il jette*, lisez *ils jettent*.
131, ligne 2, au lieu de *portion*, lisez *potion*.
142, ligne 2, apres *&*, lisez *plus*.
147, ligne 10, au lieu de *l'a*, lisez *la*.
150, ligne 7, au lieu de *change*, lisez *changeoit*.
169, ligne 2, après *&*, lisez *le*.
226, ligne 22, apres *qui*, lisez *sont*.
227, ligne 25, au lieu de *par*, lisez *pour*.
249, ligne 19, effacez *est*.
336, ligne 27, au lieu de *soutiennent*, lisez *soutienne*.
337, ligne 11, au lieu de *gagne*, lisez *gagnent*, & au lieu de *prochent* lisez *proche*.
341, ligne 3, apres *elle*, lisez *aussi*.
343, ligne 14, au lieu de *soit*, lisez *est*.
360, ligne 4, après *est*, lisez *de*.

TOME III.

Page 17, ligne 22, après *sont*, lisez *pas*.
29, ligne 15, après *fièvre* au lieu de , lisez ;.
31, ligne 6, au lieu de *les*, lisez *ces*.
41, ligne 13, au lieu de *ait*, lisez *soit*, ligne 21, après *on* lisez *fera* & ligne 23, après *des*, lisez *lavemens*.
78, ligne 7, au lieu de *caruncule*, lisez *caroncule*.
85, ligne 23, au lieu de *peu*, lisez *peut*, & ligne 27, au lieu de *trochiques*, lisez *trochisques*.
98, ligne 4, au lieu de *imonade*, lisez *limonade*.
109, ligne 22 & 23, au lieu de *interne*, lisez *externe*.
135, ligne 9, au lieu de *es*, lisez *les*.
136, ligne 23, au lieu de *doit*, lisez *dut*.
154, ligne 18, au lieu de *portion*, lisez *potion*.
164, ligne 10, apres *vraie*, lisez *pleurésie*.
173, ligne 26, au lieu de *disposés*, lisez *disposées*.
208, ligne 6, au lieu de *cnnstant*, lisez *constant*.
220, ligne 6, après *de*, lisez *ce*.
227, ligne 12, au lieu de *de*, lisez *dès*.
250, ligne 28, avant *contractent*, lisez *ne*.
254, ligne 27, au lieu de *de remplir*, lisez *d'atteindre*.
256, ligne 25, au lieu de *aigue*, lisez *aigu*.
260, ligne 12, avant *les fièvres*, lisez *dans*.
261, ligne 3, au lieu de 371 & 372, lisez 364 & 365.
268, ligne 14, effacez *si*.
295, ligne 23, au lieu de 414, lisez 407.
298, ligne 3, au lieu de 418, lisez 411.

Page 321, ligne 22, au lieu de *choledogue*, lisez *choledoque*.
338, ligne 13, au lieu de *les*, lisez *ces*.
423, ligne 11, au lieu de *vénimeux*, lisez *vénéneux*.
427, ligne 6, au lieu de *lesquelles*, lisez *lesquels*.
433, ligne 11, au lieu de *dans les*, lisez *aux*.
435, ligne 18, au lieu de *évacution*, lisez *évacuation*.
436, ligne 6, au lieu de *dyssenterie*, lisez *dyssenteries*.

TOME IV.

Page 2, ligne 5, au lieu de *parce*, lisez *parce que*.
5, ligne 13, au lieu de *tous*, lisez *toutes*.
9, ligne 5, au lieu de *épaissement*, iisez *épaississement*.
23, ligne 26, avant *causes*, lisez *dernières*.
45, lignes 11 & 12, au lieu de *élevée*, lisez *élevé*.
46, ligne 5, au lieu de *maladies*, lisez *malades*.
72, ligne 5, au lieu de *auxquels on fait précéder*, lisez *précédés par*, & ligne 17, au lieu de *donner flux*, lisez *donner issue*.
77, ligne 24, au lieu de *eux*, lisez *eu*.
79, ligne 2 & 3, au lieu de *proportionnes*, lisez *proportionnés*.
87, ligne 15, après *qu'on*, lisez *les*.
94, ligne 3, au lieu de *l'abdanum*, lisez *labdanum*.
115, ligne 8, après *hydropisie*, effacez, & lisez au lieu de *en kistée*, *enkistée*.
128, ligne 7, au lieu de *mêlés*, lisez *mêlées*.
134, ligne 19, apres *qu'il*, lisez *ne*.
144, ligne 15, au lieu de *s'épanchent*, lisez *s'épanche*.
149, ligne 9, au lieu de *elle*, lisez *elles*.
154, ligne 6, après *cœur*, lisez ,.
159, ligne 6, au lieu de *trouvent*, lisez *trouve*.
181, ligne 14, au lieu de *fréq ente*, lisez *frequence*, ligne 19, au lieu de *expósées*, lisez *exposés*, & apres *entraînent*, lisez *souvent*.
190, ligne 24, après *cela*, lisez *il*.
193, ligne 9, avant *succès*, ajoutez *avec*.
197, ligne 7, au lieu de *arrêter la suppuration*, lisez *empécher la sortie du pus*.
199, ligne 25, après *en*, lisez *a*.
202, ligne 17, au lieu de *attaquées*, lisez *attaqués*.
208, ligne 26, au lieu de *pare*, lisez *partie*.
236, ligne 3, au lieu de *avec*, lisez *un*.
237, ligne 16, au lieu de *rendre*, lisez *prendre*.
240, ligne 19, au lieu de *dans les*, lisez *aux*.
242, ligne 25, au lieu de *lesquels*, lisez *lesquelles* & ligne 28, après *de*, lisez *la mélancolie*.
251, ligne 16, au lieu de *sensforium*, lisez *senforium*.
253, ligne 3, au lieu de *quant*, lisez *quand*.
285, ligne 23, au lieu de *qui*, lisez *qu'on*.

Page 294, ligne 28, après *qui*, lisez *se.*
308, ligne 21, au lieu de *propriété*, lisez *propreté.*
311, ligne 2, au lieu de *sur*, lisez *sous.*
315, ligne 5, au lieu de *mêlé*, lisez *mêlée.*
346, ligne 11, après *lui*, ajoutez, & après *sel*, effacez,
350, ligne, au lieu de *mnacés*, lisez *menacés.*
353, ligne 2, au lieu de *prise*, lisez *prises.*
371, ligne 28, au lieu de *alcide*, lisez *acide.*
376, ligne 14, au lieu de *tiédir*, lisez *chauffer.*
379, ligne 12, au lieu de *d'en*, lisez *dans*
387, ligne 22, au lieu de *diminuent*, lisez *diminuant.*
418, ligne 11, au lieu de *cenſtruire*, lisez *conſtruire.*
427, ligne 3, après *cinquante-ſept*, lisez *degrés.*
459, ligne 6, après *l'eau*, lisez *forte*, & au lieu de *étendu*, lisez *étendue.*
460, ligne 14, au lieu de *par*, lisez *pour.*
461, ligne 25, au lieu *trouvent*, lisez *trouve.*
471, ligne 6, au lieu de *aucun*, lisez *un.*
477, lignes 14 & 15, au lieu de *geronſten*, lisez *géronſtère.*
479, ligne 28, au lieu de *ort*, lisez *fort.*
491, ligne 9, au lieu de *reſetve*, lisez *réſerve.*
493, ligne 22, au lieu de *uu*, lisez *ou.*

TOME V.

Page 1, ligne 14, au lieu de *expoſées*, lisez *expoſés.*
2, ligne 12, au lieu de *tels*, lisez *telles.*
5, ligne , après *mégarde*, lisez :.
85, ligne 9, après *tous*, lisez *les.*
88; ligne 7, au lieu de *boles*, lisez *bols*, & ligne 8, après *ſel*, lisez *volatil.*
130, ligne 15, au lieu *deſquels*, lisez *deſquelles.*
139, ligne 20, au lieu de *topiques*, lisez *topique.*
179, ligne 22, au lieu de *des*, lisez *les.*
201, ligne 14, au lieu de *de*, lisez *du.*
225, ligne 10, au lieu de *celui*, lisez *celle.*
240, ligne 22, après *n'y*, ajoutez *a.*
248, ligne 10, effacez *que par*, & ligne 11, effacez, & *elle.*
251, ligne 23, après *diſpoſition*, lisez *putreſcible.*
270, ligne 22, après *qu'il*, lisez *y.*
279, ligne 14, au lieu de *préſumer*, lisez *préſumer.*
282, ligne 9, au lieu de *avoit*, lisez *étoit.*
287, ligne 12, au lieu de *douleur*, lisez *couleur.*
311, ligne 24, après *ficcité*, lisez ;.
365, ligne 7, au lieu de *le*, lisez *ce.*
427, ligne 8, au lieu de *éritable*, lisez *véritable.*
436, ligne 17, au lieu de *guayoc*, lisez *guayac.*
449, ligne 11, au lieu de *ſupplées*, lisez *ſuppléées*
478, ligne 11, au lieu de *opthalmie*, lisez *ophtalmie.*

Page 493, ligne 8, après *mercure*, effacez ,.
514, ligne 28, au lieu de *avoir*, lisez *être*.

TOME VI.

Page 12, ligne 21, au lieu de *sont enflammés*, lisez *est enflammé*.
19, ligne 28, au lieu de *pompe*, lisez *frappe*.
22, lignes 2 & 3, au lieu de *occasionnée*, lisez *occasionnées*.
25, ligne 6, au lieu de *par*, lisez *pour*.
31, ligne 11, au lieu de *parenchines*, lisez *parenchymes*.
43, ligne 16, au lieu de *le*, lisez *les*, & au lieu de *résolutif*, lisez *résolutifs*.
49, ligne 6, après *pas*, lisez *eu*, & ligne 27, au lieu de *finugrèe*, lisez *fenugrec*, ligne 28, au lieu de *pin*, lisez *pain*.
50, ligne 20, au lieu de *finugrec*, lisez *fenugrec*.
67, ligne 2, au lieu de *abus*, lisez *abcès*.
83, ligne 26, au lieu de *labanum*, lisez *labdanum*.
139, ligne 14, au lieu de *petits*, lisez *petit*.
168, ligne 3, effacez la seconde virgule, & ligne 4, après *d'agaric*, lisez ,.
183, ligne 27, au lieu de *division*, lisez *vision*.
202, ligne 21, au lieu de *l'Article précédent*, lisez *cet Article*.
205, ligne 27, après *qu'il y*, lisez *a*.
224, ligne 12, au lieu de *blessures*, lisez *membres*.
256, ligne 26, au lieu de *l'un*, lisez *l'une*.
260, ligne 26, au lieu de *d'eltoïde*, lisez *deltoïde*.
308, ligne 6, au lieu de *la hernie*, lisez *l'hernie*.
310, ligne 13, au lieu de *la hernie*, lisez *l'hernie*, & ligne 27, au lieu de *soit*, lisez *fait*.
311, ligne 14, au lieu de *la hernie*, lisez *l'hernie*.
313, ligne 27, au lieu de *la hernie*, lisez *'hernie*, *idem* dans les pages suivantes.
327, ligne 16, au lieu de *sera inscrite*, lisez *seront inscrites*.
331, ligne 21, au lieu de *sitetion*, lisez *situation*.
354, ligne 2, au lieu de *opposé*, lisez *opposée*.

TOME VII.

Page 12, ligne 24, au lieu de *eau*, lisez *os*.
20, ligne 17, au lieu de *coriende*, lisez *coriandre*, & ligne 18, au lieu de *genievres*, lisez *genievre*.
21, ligne 19, au lieu de *sèche*, lisez *sèches*.
22, ligne 5, avant *d'anis*, lisez *semences*, & ligne 20, au lieu de *somnités*, lisez *sommités*.
32, ligne 6, au lieu de *expressions*, lisez *excrétions*.
35, ligne 23, au lieu de *cassiad*, lisez *cassia*.
41, ligne 27, au lieu de *verger*, lisez *verge*.
62, ligne 23, après *soufre*, effacez *de*.
64, ligne 23, au lieu de 3, lisez ℥.

Page 66, ligne 3, après *depuis*, au lieu de ℥j, lisez ℥ß,
& ligne 4, au lieu de ℥ß, lisez ℥jß.
71, ligne 22, au lieu de *℔j*, lisez ℥jj.
75, ligne 5, après *sèche*, lisez *sur* ℔j *de décoction*, ligne 14,
effacez *ou demie*.
77, ligne 17, au lieu de *lequidum*, lisez *liquide*.
79, ligne 27, après *gr. xij*, ajoutez *en poudre*.
89, ligne 4, au lieu de *Pij*, lisez *Pj*.
93, ligne 24, au lieu de *Pij*, lisez *Pj*.
98, ligne 5, au lieu *gr.* ß, lisez *gr. vj*.
131, ligne 14, après *verres*, lisez *par jour*.
132, ligne 19, au lieu de ℥j, lisez ℥iij.
150, ligne 27, après *nître purifié*, lisez *gr. x*.
151, ligne 2, au lieu de *gr vj*, lisez *gr. iv*.
164, ligne 15, effacez *de*.
170, ligne 6, au lieu de *fougère*, lisez *fougère*.
173, ligne 8, efface *de*, & apres ℥ij, ajoutez *sur* ℔ij.
184, ligne 17, au lieu de *par*, lisez *pour*.
202, ligne 13, au lieu de *blessées*, lisez *blessés*.
220, ligne 15, au mot *huiles*, au lieu de mettre le
N°. 2 sous les onces, il faut le mettre sous les livres.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit qui a pour titre : *Médecine Militaire, ou Traité des Maladies les plus fréquentes parmi les Gens de guerre*; je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 26 Juin 1777.

MISSA.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE; A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le Sieur COLOMBIER, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public : un Ouvrage ayant pour titre *Médecine Militaire*, contenant 1°. *Traité des Hôpitaux*, *&c.* s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Priviléges pour ce néceſſaires : A ces cauſes, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. FAISONS défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucuns extraits ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende, contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres; conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix

Avril mil sept cent vingt-cinq, à peine de déchéance du présent Privilége : qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, es mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde-des-Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMÉNIL ; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le sieur de MAUPEOU, & un dans celle dudit sieur HUE DE MIROMÉNIL, le tout à peine de de nullité des présentes ; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant, & ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraire. Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le neuvième jour du mois de Juillet l'an de grâce mil sept cent soixante-dix-sept, & de notre régne le quatrième.

Par le Roi en son Conseil LEBEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 450. fol. 387. *conformément au Réglement de* 1723. *A Paris ce* 21 *Juillet* 1777. A. M. LOTTIN, l'Aîné, *Syndic.*

De l'Imprimerie de CAILLEAU, rue Saint-Severin, vis-à-vis de l'Egliſe.